

**PIERRE COSTABEL**

**RELIGIEUX ET HOMME DE SCIENCE AU XX<sup>e</sup> SIECLE**

**PIERRE COSTABEL**  
**RELIGIEUX ET HOMME DE SCIENCE AU XX<sup>e</sup> SIECLE**

Par Lucie Gobillot née Costabel  
Avec la collaboration de Geneviève Gobillot

Nous remercions de tout coeur, pour leur concours bienveillant :  
Férial Gokelaere pour le dévouement avec lequel elle a oeuvré à la saisie  
informatique du texte.  
Le Révérend Père Maurice Borrmans pour sa relecture attentive et ses précieux  
conseils.

Être parmi les hommes qui cherchent et qui pensent

Pour chercher et penser avec eux sans prosélytisme

Avec sérieux, avec le respect de la vérité.

Le reste est l'oeuvre de Dieu.

Je sais que là seulement est le sacerdoce auquel je suis appelé.

Un sacerdoce d'avenir parce que respectueux des mystères de Dieu

Et du mystère de la foi.

(Pierre Costabel, correspondance privée)

## PREFACE

Il est près de 16 heures et le ciel d'octobre s'assombrit déjà. En t'embrassant je t'ai glissé, du plus profond du cœur : « C'était une grande joie de te voir ». Tu as répondu « Pour moi aussi, toujours, tu le sais ». Je te regarde descendre de ton pas élégant et régulier l'escalier du métro Saint Placide... Tout à coup, tu parais si fragile, pâle... vulnérable... et tu t'éloignes ... le gouffre obscur va t'engloutir. Vite, très vite, je murmure, en effleurant, comme font les enfants, la rampe métallique pour qu'elle conduise jusqu'à toi cette prière : « Que Dieu te garde, qu'il te protège de tout mal ». Ce fut la dernière fois, la dernière vision, la dernière effluve en ce bas monde et si je ne l'ai pas su, j'en ai recueilli de plein fouet la poignante détresse.

Elle ne m'a plus tout à fait quittée depuis lors et je la trouve intacte en retrouvant, vingt ans plus tard... vingt ans déjà, ces instants figés. En relevant la tête, mon regard s'est posé comme chaque fois sur l'enseigne du café d'en face, le bien nommé « Trait-d'Union », où nous nous étions si souvent retrouvés depuis des années. Des années... en quelques lignes, en quelques images furtives, radieuses et triomphantes, un trésor que l'affection ne voudrait que protéger, tandis que le devoir appelle à l'évoquer, au moins un peu, afin que ceux qui voudront t'approcher sachent. Qu'ils sachent que tu n'étais pas seulement ce savant méticuleux aux indignations devenues célèbres; pas seulement ce religieux, ce penseur, ce prêtre soucieux de transmettre des règles, des devoirs, des savoirs et des espoirs. Le meilleur en toi, c'était toi et le meilleur du meilleur, c'est que cela, tu l'ignorais totalement et profondément, jusqu'à l'inconscience totale qui est la seule, la vraie humilité.

Certes, ce ne fut pas toujours facile, depuis ce premier souvenir, vers trois ans, de la vexation d'une claque estimée à tort improbable, pour avoir persisté à éprouver d'un doigt curieux l'arrondi des poires de la tapisserie fraîchement posée dans ton bureau de Massillon. Mais qui a dit que le bonheur, le beau et le sublime sont enfants de facilité ? Ce ne fut pas toujours facile de te voir passer dans notre vie, presque en courant, de colloque en colloque et de congrès en symposium et c'était en même temps si magique. Quand tu étais là, le monde se déployait dans toute sa magnificence, de Madrid à Jérusalem et de Rome à Berlin, le monde de l'élite, le monde de ceux qui, il me semblait alors, devaient comprendre, aimer et propager le Bien ; un monde que, par référence à toi, j'ai cru pendant longtemps - innocence suprême - tout entier peuplé de Sages ! Tu nous ramenait toujours quelque merveille : cartes, diapos, livres, précieux souvenirs riches d'appels au voyage, mais leur vrai prix, c'était de savoir que nous avions été présents dans ta pensée. Par trois fois tu me permis d'approcher le fabuleux mystère de ces rencontres. Que de conférences scientifiques pointues j'ai sagement écoutées, m'efforçant de saisir quelques phrases, rêvant de pouvoir, un jour, tout comprendre ! Tu fis d'abord ces déplacements en soutane, habit que tu abandonnas dès que l'Eglise le permit, pour la tenue de clergyman, puis, aussitôt que ce fut possible, pour un costume entièrement civil. L'habit ne fait pas le moine ; qui mieux que toi pouvait le savoir ?

J'aimais tant Paris quand tu y étais. Vibrante et mystérieuse, parée de promesses d'avenir autant que de glorieuse Histoire, la ville était pleine d'âme. Il m'arrive encore parfois de la retrouver, cette âme, subitement, au coin d'une rue, lorsque je traverse nos anciens territoires : Port Royal, rue Colbert, rue Vivienne, rue Voltaire et son ancienne Nationale, rue de Vaugirard chez les Pères. Tu me laissais ta chambre et tu passais la nuit à La Varenne, mais on se retrouvait, ici où là, dans la journée. Quand tu y as été élu, tu m'as un jour conduite à l'Institut, sous la coupole. De toute façon, j'ai toujours été fière de toi, fière de marcher à tes côtés, d'être ta filleule, privilège inestimable.

A treize ans je t'avais un jour demandé pourquoi tu ne restais pas plus longtemps avec nous. Tu avais répondu, en posant doucement ta main sur la mienne : « Ma chérie, nous aurons tout le temps plus tard. A présent je dois m'occuper de tes grands parents, car avec

eux, il ne reste pas beaucoup de temps ». L'avons-nous eu ce temps ? Certainement non, je m'en étais douté d'ailleurs. Mais une chose est sûre, nous en avons connu la quintessence. Après des années d'absence où c'est moi qui étais partie...il faut que jeunesse se passe. On s'était éloignés, fossé des générations apparemment... apparence seulement.

Lorsque je suis revenue de mes voyages, point aussi beaux que ceux d'Ulysse, je t'ai retrouvé. Nous nous sommes retrouvés, et rien n'avait changé. On s'est bien un peu chamaillés, parfois...la franchise a aussi son prix...mais le miracle était bien là, plus beau qu'avant. Miracle de la complicité et de l'écoute au-delà des mots, à travers les mots ou sans les mots, du temps conjuré et du toujours dans le jamais. Miracle de tout ce qui te rappelle à nous, et heureusement, la liste est longue : le ciel de Provence, le thym, le romarin, l'odeur des gitanes filtre, la garrigue, les orangers sauvages, le mimosa, le latin, le grec et l'hébreu, les mathématiques arabes, Paris au printemps et en toute saison, les bords de Marne, nos modestes restaurants près de la Nationale, les casquettes que j'aimais t'emprunter, le Jardin des Plantes, le Centre Koyré, la confiture de reines-claude, tes souvenirs d'enfance, Vals-les-bains en été, les messes de minuit à Maintenon à Hyères, la douce Île de France, ses vergers et ses châteaux, La Varenne, avec les pommiers, les poiriers et les fleurs de ton jardin, la science, la philosophie, la découverte, la physique, la mécanique, les penseurs du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles, les visages bienveillants de tes collaborateurs parisiens, de tes amis du monde entier, de tous ceux auxquels tu as dévoilé au moins une fois la délicatesse de ton cœur le plus intime, avec lesquels tu as partagé, même sans la nommer, l'ineffable vie de l'Esprit qui est Amour.

Et malgré ces boisseaux lumineux de certitudes et de promesses, il t'arrivait de douter, d'un doute noble et courageux, plutôt un questionnement, en vérité, qui semble avoir été à tes yeux l'un des plus dignes caractères de l'homme. Lors du dernier été à Vals, tu m'avais demandé : « Que disent donc les mystiques musulmans sur ce qui se passe après la mort ? » Tes questions n'étaient jamais gratuites. Tu devais sans doute entrevoir la déchirure de l'espace/temps, cette masse sans forme, d'un bleu grisâtre au cœur rouge sang que l'on saisit parfois du coin de l'œil et qui, toute proche, te faisait déjà signe. Tu voulais la regarder en face. Lors de notre dernier voyage, tu m'avais dit, après avoir vu au buffet de la gare un homme très âgé, autrefois connu de toi, que l'on devait aider à manger : « Tu vois, je préférerais mourir dès maintenant plutôt que subir pareille diminution physique ». Le ciel devait t'entendre. Je t'ai demandé si tu pensais à ce que cela me ferait. Tu en as été ému, profondément, j'ai vu, mais tes yeux étaient déjà fixés sur l'horizon, la dernière ligne... Si tu t'es mis à genoux dans la rue, comme l'a rapporté un témoin, à l'instant où ton cœur a éclaté, j'atteste que ce fut pour une prière d'adoration...

C'est seulement quand tu n'as plus été là pour me dire, comme tu l'aurais fait, en sachant bien que j'avais raison : « Ma chérie tu es un peu excessive, tu ne crois pas ? », que j'ai réussi à prononcer le terme exact : jumeau. Au-delà de toute réalité apparente, c'est cela qui nous liait, c'est cela qui nous lie : la gémellité. Je le sais, non, bien sûr, parce que je crois approcher, même de très loin, la hauteur des talents et des vertus que je vois toujours en toi avec mes yeux d'enfant. Je le sais parce que devant la boîte qui ne te contenait pas, à la messe où tout le monde te disait adieu, je me demandais s'il serait encore possible que nous échangeons nos places. Je demandais à Dieu qu'il veuille bien que cela se fasse...Tu aurais tellement mieux que moi porté le flambeau...

C'est fini, les mots sont épuisés. Le flambeau ne sera pas qualifié. Ce n'est pas le flambeau de quelque chose ou de quelqu'un, c'est « le flambeau » et toi tu sais, comme savent tous ceux qui ont un cœur ...

Toute notre reconnaissance va à ma mère, Lucie Gobillot, née Costabel, qui, en rassemblant vos souvenirs communs aux documents que tu lui avais légués, a réalisé avec patience et ferveur cet ouvrage qu'elle seule pouvait mener à bien.

## PROLOGUE

Cette journée du 20 novembre 1989 a commencé comme toutes les autres et je ne sais pas encore qu'elle sera l'une des plus tristes de ma vie. Je suis sortie voir des amies vers 15 heures et je ne sais pas que mon cher Pierre est retourné vers le Seigneur depuis ce matin 11 heures. Pourquoi est-ce que je n'ai rien senti, vacant à mes occupations comme d'habitude ? 18 heures 30 : je téléphone à mon fils Paul et à son épouse, Martine. C'est elle qui répond, nous parlons des enfants et je suis heureuse des nouvelles qu'elle me donne. Peu de temps après le téléphone sonne. C'est Paul. Je suis surprise puisqu'il y a à peine un quart d'heure, je parlais avec Martine. Je comprends que quelque chose de grave est arrivé. Paul, prévenu par Anne-Marie, ma nièce, m'apprend la terrible nouvelle. Je ne comprends pas. Je pense que Pierre est à l'hôpital, très malade, mais vivant. Paul insiste, très malheureux : tout est fini ! Pierre, vers 11 heures ce matin est sorti de chez lui, à La Varenne, pour prendre le RER en direction de Paris. Il est tombé dans la rue à 100 mètres de sa maison, terrassé par une crise cardiaque. Il est mort tout de suite. Je suis effondrée par le chagrin. Il me semble que je vais tomber. La douleur me submerge, et il faut encore annoncer cela à ma fille Geneviève. C'est le pire, car elle aime tant son oncle et parrain ! Je l'appelle aussitôt. Je ne me souviens plus de ce que je lui ai dit. Elle est aussi bouleversée que moi. Pourtant il faut prendre des décisions, se retrouver à Paris et faire face à tout. Nous trouverons par la suite plusieurs cartes qu'il avait préparées, précisant qu'en cas d'accident il fallait me prévenir, avec mon adresse et mon numéro de téléphone. Mais il n'avait aucune de ces cartes sur lui ce jour-là et il fallut une demi-journée pour que la Police trouve les coordonnées de notre nièce Anne-Marie.

Puis, je découvre que Pierre a laissé un document me faisant héritière de tous ses papiers, de ses travaux. A moi de ranger, de mettre de l'ordre. Je suis

dépassée par l'ampleur de la tâche. Je m'y prends certainement très mal. C'est tellement difficile et je suis bien au-dessous de cette énorme responsabilité ! Heureusement Geneviève m'aide.

Tout ce que je peux dire, c'est que j'ai essayé de faire pour le mieux, y mettant mon amour pour mon frère et priant pour que le Seigneur me conduise. Je voudrais maintenant rendre Pierre vivant, non seulement pour ses neveux, nièces et leurs enfants, pour qu'ils n'oublient jamais ce que leur oncle a été et l'exemple qu'il a su apporter, mais aussi pour tous les lecteurs de cet ouvrage. Anciens amis et collègues de Pierre, comme ceux des générations suivantes, historiens des sciences, des religions ou des idées au XX<sup>e</sup> siècle, ou simplement attentifs à la mémoire des hommes qui ont contribué à la vie de la France d'aujourd'hui, je souhaite de tout cœur qu'ils y trouvent une image fidèle de cet homme qui pensa toute sa vie que science et vérité ne font qu'un et en témoigna.

Ce livre n'est pas un ouvrage scientifique, il ne prétend pas être non plus une biographie au sens classique du terme. C'est un livre tout simple, qui souhaite témoigner de la vie d'un homme que Dieu a appelé et qui a essayé, dans les épreuves rencontrées, dans sa vie familiale, dans sa vie professionnelle, dans sa vie sacerdotale, de répondre à cet appel honnêtement et fidèlement.

## L'HERITAGE DES AÏEUX

Ses grands-parents venaient de familles très différentes. Du côté paternel, une ascendance de gens de la terre, des paysans installés dans la région d'Aubais, dans le Gard. D'après les cahiers paroissiaux antérieurs à la Révolution et conservés aux Archives Départementales de Nîmes, vers 1640 apparaît le nom de Costabeau, qui va se transformer en 1710 en : Costabel. On retrouve, de père en fils, toute la lignée de ces Costabel. Le livre de E.G. Léonard : *Mon village sous Louis XV d'après les mémoires d'un paysan*<sup>1</sup> dont j'ai eu connaissance par Pierre qui s'intéressait particulièrement aux racines de la famille, décrit la vie des habitants de l'agglomération d'Aubais au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Il donne une liste des « plus forts et aisés contribuables », dressée en 1756, et cite le nom de Raymond Costabel et, à propos de ces « bourgeois » ou notables, indique que nombre d'entre eux étaient « facturiers » ou entrepreneurs de tissage de laine, fabricants de ces gros molletons appelés « sommières ». On y trouve également, à la page suivante, que : « le village possède naturellement quelques menus marchands, comme un épicier, Costabel, dont un fils épouse la fille d'un facturier »<sup>2</sup>.

En 1740, sur les registres, est notée la naissance d'un Pierre Costabel qui ne vivra que 16 jours. Son père était cardeur de laine, et les descendants et collatéraux de ce dernier, soit propriétaires, soit marchands de peaux, soit fabricants de molletons. De père en fils, on arrive en 1818 à la naissance d'André Costabel, qui quittera Aubais pour venir se fixer à Milhaud, dans le Gard, où il se maria. Cet André fut l'arrière-grand-père de notre Pierre Costabel. Il acheta à Milhaud une maison située dans une petite rue près du presbytère : actuellement rue Pierre Guérin. André Costabel s'y installa avec son épouse. Ils eurent un fils, Pierre, qui naquit le 7 mars 1848. Son livret militaire,

---

<sup>1</sup> Publié en 1941, réédité sous le titre : *Mon village sous Louis XV*, P.U.F., Collection Dito, Paris, 1984.

<sup>2</sup> Ibid., voir pp. 117 et 118.

qui a été conservé, le décrit comme ayant les sourcils bruns, les yeux châains, le nez petit, mesurant 1,67 m et de profession tonnelier. Un document le concernant a été retrouvé, marqué du sceau impérial. Il dit :

Traité. Entre les soussignés Jean Louis Thomas, propriétaire demeurant à Nîmes, rue Pavée 36, d'une part,

Et le Sieur Vigne, propriétaire à Milhaud, agissant comme procureur fondé amiable du Sieur Costabel, propriétaire à Milhaud, époux de Magdeleine Trousselier, stipulant en son nom personnel à cause du remplacement, dans le service militaire, du Sieur Costabel Pierre, tonnelier, domicilié à Milhaud, appelé à faire partie du contingent à fournir par la classe 1868 comme ayant tiré le n° 61 au tirage au sort de son canton de Nîmes, d'autre part.

Il a été convenu, accordé, et arrêté ce qui suit :

Le dit Sieur Thomas s'oblige à procurer au dit Sieur Costabel un ou plusieurs sujets pour être présentés jusqu'à l'admission de l'un d'eux en remplacement du dit Sieur Costabel Pierre devant le Conseil de Révision du Gard dans les séances qu'il tiendra d'ici au jour de la mise en activité de tout ou partie du contingent à fournir par la dite classe de 1868.

Et une fois un remplaçant admis, de garantir ce remplaçant pendant l'an et le jour, délai pendant lequel tout remplacé est responsable de son remplaçant envers le gouvernement ; et en cas de désertion de ce remplaçant d'en fournir un second et de subséquents jusqu'à la libération définitive du dit Sieur Costabel, conformément aux lois actuellement existantes.

Pour faciliter l'admission du remplaçant, le dit Sieur Vigne ou Costabel s'oblige de son côté à se présenter ou faire présenter le dit Sieur Costabel fils devant le Conseil de Révision toutes les fois qu'il sera nécessaire ou de donner ou faire donner à cet effet toute procuration en forme et à ses frais.

Le présent traité est fait moyennant la somme de deux mille trois cent francs avec intérêt à 5% par an, déposé chez Mr André, notaire à Bernis pendant l'année de responsabilité, à partir du jour de la réception du remplaçant.

Pour la parfaite exécution des traités, l'élection de domicile est de plein droit à Nîmes, chez Mr Thomas.

Fait double et convenu de bonne foi à Nîmes le 4 avril 1869 (suivent les signatures de Thomas et Vigne)

Au dos de ce papier, écrit à la main, signé Thomas, on lit ceci :

Reçu de Monsieur Costabel, propriétaire à Milhaud, la somme de deux mille quatre cent quinze francs, tant en somme qu'en intérêt, pour le traité ci-dessus me rendant garant relativement à la désertion en vertu de la loi.

Nîmes, le 2 mai 1870.

Pierre Costabel avait acheté un remplaçant pour le service militaire, mais la guerre de 1870 ayant éclaté, il partit pour l'armée le 10 avril de cette même année. Il fut fait prisonnier et interné au Camp de Petersberg. Son livret militaire précise qu'il fut renvoyé dans ses foyers le 31 décembre 1872. Puis il passa dans la réserve le 1<sup>er</sup> janvier 1873. Affecté au Régiment d'artillerie des pontonniers, stationné à Avignon où il fit une période, il passa dans l'armée territoriale le 30 juin 1878. Enfin, il accomplit une période d'instruction à Nîmes, du 5 au 15 avril 1880.

Le 28 août, il épouse une jeune fille de Bellegarde (Gard) : Leontine Laugier (née le 17 février 1851)

Cette jeune fille portait le costume d'arlésienne et ne le quitta jamais. Elle a laissé le souvenir d'une personne de bons sens, intelligente, sachant donner conseil et toujours prête à aider les autres. Du mariage de Pierre et de Léontine naquit le 2 octobre 1884 un fils nommé Armand, qui passa ses premières années scolaires à l'Ecole des Frères installée à Milhaud. Léontine avait décidé que son fils ne serait pas tonnelier comme son père, mais qu'il ferait des études. Elle le poussa à travailler, l'encouragea et, comme Armand était calme et intelligent, elle parla à l'instituteur qui l'écouta, l'approuva et obtint que lui soient attribuées les « Bourses » ; Armand entra en 6<sup>ème</sup> au lycée de Nîmes. A cette époque, les enfants de familles pauvres et ceux qui venaient de la campagne accédaient difficilement à une instruction élevée. Il leur fallait vraiment faire preuve de grandes qualités. Mais Léontine comprit vite qu'Armand aurait besoin de conseils. Elle alla trouver Pierre Guérin, professeur agrégé au Lycée de

Nîmes, originaire par sa famille de Milhaud depuis des générations et, de plus, propriétaire terrien. Pierre Guérin avait une fille : Marie-Louise, qui devint plus tard l'épouse d'Armand.

Ceci nous amène à parler de la famille maternelle de Pierre Costabel.

La famille Guérin était de vieille souche milhadoise, puisqu'en ligne directe on retrouve l'ancêtre Jean Guérin, mort à Milhaud en 1743. Le père de Pierre Guérin, Ferdinand, s'était installé à Nîmes, où il travaillait à l'administration des « Mines d'Alès ». Il eut plusieurs enfants, dont certains moururent jeunes. Ne survécurent à l'âge adulte que deux d'entre eux : Pierre et Lucie. Tous deux eurent une grande influence sur notre Pierre. Leurs destins furent très différents, mais ils avaient le même caractère courageux, déterminé, fort, et pas toujours commode. Lucie entra chez les Soeurs de Saint Vincent de Paul et devint économiste de l'hôpital-hospice de Largentière (Ardèche).

Son frère, Pierre Guérin, était un homme droit, qui avait une personnalité hors du commun. Un petit trait de son caractère : ayant eu à subir, comme tous les professeurs, une inspection, l'attitude de l'inspecteur lui ayant déplu, il le mit à la porte de sa classe devant les élèves et le proviseur éberlué. Il aimait beaucoup raconter cette histoire, prouvant ainsi qu'il ne craignait rien ni personne.

Il avait reçu une éducation chrétienne à l'Ecole des Pères. Mais la position de l'Eglise et l'attitude de certains prêtres l'amenèrent peu à peu à rompre avec la religion. L'intransigeance de la hiérarchie, l'incompréhension de nombreux ecclésiastiques, le « paternalisme » pratiqué par les classes bourgeoises catholiques, l'absence d'une véritable recherche de Dieu, d'une vie intérieure vécue dans l'observation du grand commandement de Dieu, l'Amour, tout cela le décevait et le menait sur le chemin du doute et du rejet de la religion. De plus, l'Eglise, hormis quelques exceptions, était farouchement opposée à tout ce qui pouvait être source d'évolution dans les idées, approfondissement de la foi, et

surtout recherche de la compréhension des textes de l'Écriture (puisqu'il était très mal vu de lire la Bible). Il faut préciser que la liturgie de la messe comportait la lecture d'un passage des Évangiles et d'un Épître ou des Actes des Apôtres ou, moins souvent, l'Ancien Testament. L'assistance à la messe du dimanche ne permettait donc pas d'approcher l'ensemble des Écritures ; d'autant plus que d'une année sur l'autre on relisait en général les mêmes textes. Cette hostilité à l'égard de ceux qui voulaient prendre connaissance de la totalité des textes avait amené bien des intellectuels de l'époque à se séparer de la pratique religieuse. Pierre Guérin fut de ceux-là. Le curé de la paroisse de Milhaud, à la Messe du dimanche, montait en chaire et omettait rarement de parler dans son sermon de « l'école sans Dieu ». Il vilipendait ceux qui y enseignaient. La colère grondait et s'enflait chez Pierre Guérin, jusqu'au jour où il se leva au milieu du sermon, déclarant à voix haute que puisqu'il en était ainsi, il était préférable qu'il sorte, mais qu'il ne remettrait jamais les pieds dans une église. Ce qu'il fit. Il n'en continua pas moins de vivre en homme droit et conscient de ses responsabilités. Il travailla bénévolement pour le Bureau de Bienfaisance<sup>3</sup> de Nîmes pendant des années, recevant chez lui les malheureux et leur apportant le secours de son dévouement. Pendant la guerre de 1914-1918, il organisa le ravitaillement de Milhaud, aidant les familles dans le besoin.

Il était d'un tempérament facilement irritable et emporté et, dans la famille, on se racontait de célèbres colères où il faisait trembler tout le monde. Il ne revenait jamais sur ce qu'il avait décidé. Aussi, fidèle à sa parole, il demanda à être enterré au fond du cimetière, seul, afin de ne pas avoir de croix sur sa tombe et sans cérémonie à l'église, sans prière. Signalons qu'il mourut subitement d'une crise cardiaque, comme son petit fils soixante ans plus tard. Il fut enterré un dimanche après-midi vers 14 heures. Les félibres de Nîmes s'étaient déplacés pour lui rendre hommage et prononcer de beaux discours.

---

<sup>3</sup> Organisme local destiné à secourir les indigents et tenu par des bénévoles. Héritiers des bureaux de charité de l'Ancien Régime, et créés dans chaque commune par la loi du 28 Novembre 1796, ils furent chargés de la distribution des secours à domicile. Ces secours seront fournis en argent à partir du XIX<sup>e</sup> siècle.

Quarante ans plus tard, Armand Costabel, puis Marie-Louise, vinrent le rejoindre au fond du cimetière. Mais ils avaient retrouvé la foi et une croix protège leur pierre tombale !

Pierre Costabel a écrit sur son grand-père l'article suivant, à l'occasion de la réédition de ses œuvres, pour le cinquantenaire de sa mort.

« La passion que ce professeur de lettres et d'histoire au Lycée de Nîmes a eue pour son terroir a donné aux récits auxquels il a prêté sa plume une saveur qui ne passe pas. Il s'agit avec eux d'une remontée à la source de témoignages directs, d'une restitution de scènes populaires méridionales, colorées et vivantes. Pierre Guérin avait 57 ans lorsqu'il se mit à publier. C'était en 1915. Il achevait sa carrière d'enseignant qui ne l'avait écarté de Nîmes que quelques années (1883-1886 au Lycée de Bastia) et, en raison de la guerre, des tâches s'imposaient à lui au sein de la commune natale de sa famille : Milhaud, et mettaient pour lui en évidence le service que peut rendre en temps de malheur le patrimoine culturel. Il avait perdu sa femme en 1911, puis sa mère et sa plus jeune fille, et avait traversé des épreuves personnelles qu'un second mariage récent ne lui permettait de surmonter qu'imparfaitement. Il sentait la nécessité de puiser pour lui-même à la sagesse d'un folklore familial lié à de chers souvenirs. Les circonstances avaient un rôle déterminant dans l'inspiration de cet écrivain tardif.

Les circonstances l'avaient déjà marqué depuis longtemps. Lorsqu'il était entré dans l'Enseignement Public, après avoir acquis l'agrégation, dite alors « d'enseignement spécial », il avait été en butte à des oppositions mesquines et parfois méchantes dans le milieu catholique où il comptait une nombreuse parenté et les charges de chef de famille qu'il avait eu à assumer à la suite du décès prématuré de son père avaient été alourdies par les tracasseries vengeresses de la petite bourgeoisie cléricale. Il avait été poussé vers une sympathie active pour le radical socialisme de l'époque par un contexte religieux et social heureusement révolu, mais lorsqu'il se déclarait lui-même libre penseur, c'était sur la liberté d'esprit qu'il mettait l'accent et il gardait ses distances, de fait, par rapport à tout embrigadement. C'est qu'il était un homme de caractère, avec tout ce que le terme évoque comme revers de médaille. Il était souvent difficile dans les relations humaines quotidiennes, « intraitable » selon l'expression même de l'Inspecteur Général qu'il pria un jour de sortir de sa classe. Aucune considération diplomatique ne justifiait à

ses yeux de transiger sur ce qu'il estimait vrai. Il lui est arrivé plus d'une fois de se tromper. Mais ce qu'il estimait vrai n'était jamais le résultat d'une construction abstraite. Sa référence fondamentale était l'expérience vécue et il n'avait que le tort de vouloir en tirer la leçon avec trop de hâte. Ses convictions les plus profondes allaient aux certitudes morales et à l'exercice des vertus qu'il avait liées les unes aux autres au christianisme. Au christianisme que, jusqu'à la fin, quelques amis protestants l'aidèrent à mieux comprendre, mais dont les témoins privilégiés restaient pour lui sa mère et sa soeur Lucie. A celle-ci, religieuse de Saint Vincent de Paul, sur qui reposa durant un demi-siècle un hôpital de l'Ardèche, c'est en toute vérité qu'il pouvait dédicacer en 1923 un exemplaire de *De la garriguo à la mar blauo*. Leur affection et leur estime réciproques demeuraient entières et ils ne divergeaient que sur l'au-delà de la générosité. L'un et l'autre se retrouvaient sans effort dans un même jugement sur le concret de l'humain."<sup>4</sup>

L'oeuvre de Pierre Guérin se compose de poésies en languedocien nîmois, de contes dans la même langue faisant vivre sous les yeux du lecteur des types de paysans et de petites gens de l'époque, mais aussi d'études de dialectes de langue romane et du « languedocien nîmois » ainsi que de livres d'histoire locale de la période de la Révolution et de celle de la guerre de 1914-1918<sup>5</sup>.

La soeur de Pierre Guérin, Lucie, eut beaucoup d'influence sur Pierre Costabel. Elle était entrée chez les Soeurs de Saint Vincent de Paul et avait fait son noviciat à Paris à la rue du Bac. S'étant plongée dans les mortifications et les privations, elle tomba malade et faillit mourir. Pierre Guérin alla la voir, piqua une de ses célèbres colères et voulut la ramener chez lui, mais devant la puissance de son désir de rester au couvent, il se contenta d'exiger qu'elle fut soignée. Lorsqu'elle eut retrouvé ses forces, elle fut envoyée à Largentière en Ardèche où, dans un vieux château féodal, les Soeurs de St Vincent de Paul

---

<sup>4</sup> Texte inédit conservé par la famille.

<sup>5</sup> Parmi ses publications les plus importantes, citons : *Etude sur la population d'une commune rurale, Milhaud, natalité, mortalité, émigration, immigration*, éd. Chastanier, Nîmes, 1916 ; in 8°, *Histoire d'un bâtiment municipal, le lycée de jeunes filles de Nîmes*, Chastanier, Nîmes, 1916, in 8° ; *De la garriguo a la mar blauo, conte dou meijour en lenguo d'oc*, trad. Marcel Coulon, éd. A. Gomes, Nîmes, 1923, in 16° ; *Le languedocien nîmois*, Milhaud (Gard), imp. Courrouy, sd. V 1915, petit in-8 broché XI, 120 pp. ; *Histoire d'une commune rurale de 1780 à 1800*, éd. Chastanier, Nîmes, 1911.

avaient installé un hôpital et un hospice. Elle fut chargée de l'économat et de la pharmacie, tâche écrasante à laquelle elle se dévoua sans compter. C'était une femme extraordinaire, petite, frêle, mais quelle énergie ! Quelle volonté ! Elle était d'une activité débordante : l'économat (qui incluait ce que nous appellerions aujourd'hui la gestion financière), la pharmacie, où elle préparait elle-même de nombreux médicaments, l'accueil des malades, les relations avec les familles et même, - la Supérieure étant incapable d'assumer ses responsabilités-, la prise en charge de la vie spirituelle de la communauté. Puis une école primaire fut installée dans la partie basse du château ; elle s'occupa de l'organiser et veilla à sa bonne marche. Pendant la guerre 1914-18, des prisonniers allemands furent envoyés à Largentière en convalescence et elle dut encore ajouter ce souci à toutes les charges qu'elle avait déjà. Au titre de son dévouement et de tant de choses réalisées, elle reçut le 31 juillet 1928 la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur et, ce qui est remarquable, c'est que le maire de Largentière de cette époque (et qui avait demandé pour elle cette décoration) était communiste ! Il faut ajouter que, dans ces années là, la Croix de la Légion d'Honneur n'était attribuée que pour faits de guerre ou actes de dévouement à la patrie ; bien peu de civils recevraient cette distinction. Il faut croire que soeur Lucie avait su se faire estimer. Un exemplaire du journal « La Croix » de l'Ardèche (ces années-là, ce journal faisait encore des éditions spéciales dans chaque département) daté du dimanche 14 octobre 1928, publie l'article suivant :

A Largentière Soeur Lucie est décorée de la Légion d'Honneur.

« Dans le cadre de l'antique et imposante résidence seigneuriale, aujourd'hui l'Hospice, s'est déroulée dimanche 7 octobre, une cérémonie non moins imposante.

Sur le terrain même où depuis près d'un demi-siècle elle se dévoue aux soins des vieillards et des malades, Soeur Lucie Guérin des Filles de la Charité<sup>6</sup> a été décorée de la Légion d'Honneur.

---

<sup>6</sup> Autre nom des Sœurs de Saint Vincent de Paul.

Tout ce que la ville compte de notabilités civiles et religieuses, et même militaires, s'était donné rendez-vous sur la terrasse d'honneur du vieux château, sobrement pavoisé, tandis qu'au centre formaient le carré les vieillards et les amis de l'établissement.

A un légionnaire, le Docteur Julien, avait été réservé l'honneur d'épingler la croix sur la guimpe blanche de Soeur Lucie. Il le fit au milieu d'un silence chargé d'émotion, accompagnant les paroles rituelles de quelques autres, pour souligner combien cette récompense, pourtant si élogieuse, était insuffisante à récompenser un dévouement d'ordre tout surhumain.

Après la Marseillaise, exécutée par la fanfare municipale, Monsieur le Maire, au nom du Conseil Municipal présent tout entier et de la ville, salue la nouvelle légionnaire et exalte les services publics que Soeur Lucie a rendus à la cité, durant une si longue et si méritoire carrière, si bien que le gouvernement s'est honoré en décernant cette croix qui ne pouvait être mieux placée.

Le salut du gouvernement de la République lui est d'ailleurs présenté par Monsieur le Sous-Préfet, avec d'autant plus de bonheur qu'il est fier de voir décorer la soeur d'un de ses anciens professeurs au Lycée de Nîmes.

Monsieur Fabre, conseiller général, dit le merci et la joie des populations du canton qui bénéficient elles aussi des soins de Soeur Lucie et de ses dignes compagnes.

Ces sentiments sont encore heureusement traduits, avec une note intime et familiale, par un hospitalisé, Monsieur Arnaud, dans une harangue pleine de bonhomie et d'humour, terminée par une délicate poésie.

Monsieur l'Archiprêtre, enfin, au nom de l'humble religieuse, exprime sa gratitude à tous ceux qui ont contribué à obtenir cette décoration et magnifie à son tour le mérite et la grandeur surnaturelle de ces vies de dévouement et d'oubli de soi-même, si popularisées par la blanche cornette des Soeurs. La musique clôture la cérémonie par un morceau fort apprécié et chacun individuellement s'en va présenter à la modeste légionnaire ses félicitations et ses hommages.

Pourquoi faut-il que sur cette émouvante cérémonie ait plané comme un nuage de tristesse et d'étonnement, chez certains – et ils étaient encore nombreux – qui se rappellent que Soeur Lucie, décorée à quelques pas de l'école maternelle, avait été chassée brutalement de cet asile ? Celle que le gouvernement range aujourd'hui parmi les meilleurs serviteurs du pays était-elle moins digne de sa confiance quand

elle apprenait aux tout-petits cet idéal qui lui vaut en ce jour ses félicitations et ses faveurs ? »

Ce texte un peu long, mais si caractéristique d'une époque, méritait d'être cité.

Soeur Lucie mourut subitement un matin en sortant de la Messe. Elle se rendit à la cuisine pour donner des ordres au personnel et là, elle s'effondra, brutalement terrassée par une crise cardiaque. Le journal *l'Echo de Largentière* du 19 novembre 1932 lui consacre un article intitulé « La mort de Soeur Lucie ».

« Une bien triste nouvelle se répandait mercredi matin dans notre ville, causant chez tous une véritable consternation. Soeur Lucie venait de mourir subitement, en plein labeur, au moment où malgré une fatigue ressentie depuis quelques jours, elle commençait avec son énergie coutumière sa tâche quotidienne.

C'est une grande et belle figure de Filles de la Charité qui disparaît. Après avoir passé les premières années de sa vie religieuse dans une autre maison de sa congrégation au diocèse de Versailles, elle arrivait dans notre ville le 3 septembre 1883, il y a près de 50 ans. A l'école publique, elle fut d'abord chargée de l'asile des enfants. Les hommes qui arrivent maintenant à pleine maturité, furent alors l'objet de ses soins maternels et lui en gardent un souvenir reconnaissant. Plus tard, elle fut proposée au service de la pharmacie de l'hôpital. Une multitude de malades ou de blessés, tant à l'hôpital qu'à domicile, ont passé par ses mains, soignés, pansés, avec autant de compétence que de dévouement. Depuis de nombreuses années, elle assumait en plus les fonctions aussi importantes que délicates de l'économat. Elle fournissait sans faiblir un labeur écrasant. Par sa distinction, par ses qualités et par ses oeuvres, elle comptait parmi les personnalités les plus éminentes de la ville. Le gouvernement voulant reconnaître tant de mérites, lui décernait, il y a 4 ans, la Croix de la Légion d'Honneur. Cette décoration lui fut remise aux applaudissements unanimes d'une assemblée où se trouvaient réunis les représentants des autorités religieuses, civiles et militaires, ainsi que les notables de la cité. Celle à qui s'adressait un tel hommage fut la seule à s'en étonner.

Ceux-là même qui sont plus ou moins éloignés de notre foi, ne peuvent se défendre d'admirer les héroïnes de la charité que sont les religieuses de Saint Vincent de Paul. Mais le monde, tout en admirant, ne sait pas bien pénétrer l'intime et sublime mobile de tant de dévouement. Dieu le sait. Dieu qui est charité, se réserve

d'être lui-même la magnifique récompense de ces nobles vies consacrées tout entières à la charité.

Les très nombreux obligés de la vénérée défunte lui offrirent le témoignage de leur gratitude en lui réservant le suffrage de leurs prières ».

Elle était donc retournée vers le Seigneur le 16 novembre 1932 dans la 76<sup>ème</sup> année de son âge et la 56<sup>ème</sup> de sa vocation.

Cette disparition subite entraîna bien des soucis pour la famille car, comme elle était économe, la famille (constituée à cette époque de sa nièce Marie-Louise et de son mari Armand Costabel) était responsable des comptes et de l'argent. Marie-Louise, la mère de Pierre, prévenue du décès, partit aussitôt, consciente des problèmes qui pouvaient se poser. Elle arriva à temps pour assister à la recherche et à l'étude des papiers. A la surprise générale, on trouva tout en ordre et, en ce temps où n'existait pas d'ordinateur et où on n'avait pas besoin de comptable pour gérer une maison aussi importante, elle ne se couchait qu'après avoir écrit les dépenses de la journée. On trouva donc une enveloppe contenant quelques billets, une enveloppe toute simple qui servait au médecin de l'Hospice pour mettre son ordonnance. Sur cette enveloppe, elle avait écrit de sa belle écriture : « Détail de la Caisse qui m'a été confiée depuis janvier 1909. En me nommant économe, on me remit la Caisse avec 0F00 centime ». Et elle laissait cette Caisse avec une somme très importante.

Quelle belle vie ! Mais elle porta toujours le souci de son frère, cherchant parfois maladroitement à le ramener à la foi. Une lettre de Pierre Guérin, datée du 30 septembre 1925, à sa fille Marie-Louise, dit ceci :

« Je viens de recevoir une lettre de Lucie à laquelle il n'y a rien à répondre. Espérons qu'elle aura compris et qu'elle ne tombera plus dans sa manie qui devenait vraiment irritante. Je lui avais répondu avec toute la retenue possible, mais ma foi, j'avais mis les pieds dans le plat. Et puisqu'elle tenait à connaître l'état de ma conscience, le fond de mes croyances ou de mes négations, je crois qu'elle a été servie. Il n'y a rien qui m'irrite autant que cette insistance maladroite et tatillonne qui

consiste à vous ébranler dans vos convictions les plus intimes et à vous considérer comme un pauvre égaré, un malheureux, perdu, digne de compassion qu'il serait urgent de sauver et d'arracher à la damnation éternelle ! J'avoue que depuis quelques temps, cette insistance finissait par empoisonner nos relations fraternelles. Puisse-t-elle avoir compris ? Il se peut qu'elle en souffre, mais comme elle est l'auteur volontaire et absurde de sa souffrance, elle n'a qu'à trouver en elle sa ressource et, comme je le lui ai dit, à imiter notre discrétion. »

Le grand-père Guérin est tout entier dans cette lettre ; absolu dans ses convictions, incapable de faire un effort pour comprendre l'autre et l'excuser. Mais il faut bien reconnaître que sa soeur Lucie lui ressemblait un peu ; alors l'affrontement fraternel dans des convictions totalement opposées ne pouvait qu'être violent et sans concession. Et certainement Lucie devait se sentir investie d'un devoir et d'une responsabilité vis à vis de ce frère qu'elle chérissait. Il faut bien se replonger dans la vie de l'époque pour réaliser ce que le salut de son frère représentait pour elle. Or, ce salut ne pouvait exister que s'il reprenait le chemin de la pratique religieuse. Pour lui, les notions étaient plus larges, mais il ne cherchait pas à apaiser sa soeur.

Un petit carnet trouvé après la mort de Soeur Lucie est très émouvant. Elle y avait écrit quelques pensées ; elle envisageait sa propre mort, son souci majeur restant son frère.

En voici quelques extraits :

« Si mon frère vit et qu'il m'accompagne (elle voulait dire : s'il assiste à mon enterrement) je prie ma Supérieure, quelle qu'elle soit, de le consoler et de lui dire que mon amour fraternel le suit encore davantage. Il n'a maintenant qu'à élever vers le Ciel ses pensées, ses espérances, son amour. Tous ceux qui l'aimaient tant prient pour lui et l'attendent pour que vers le Bon Dieu pas un ne manque pour compléter la couronne de notre si brave père et de notre chère mère. Je prierai pour lui vers le Bon Dieu, où je veux le voir avec moi, je suis heureuse de passer avant lui, qu'il se console et qu'il se prépare à venir nous rejoindre. »

Mais ce fut lui qui mourut le premier.

Ce carnet comportait encore de bien belles pensées.

« Je ne veux pas être exposée après ma mort, afin qu'on n'ait pas à s'occuper d'une pauvre créature comme moi. Je désire beaucoup, si je meurs à Largentière, que mon corps passe, comme celui de tous nos pauvres, par les marronniers. C'est encore trop pour moi (...) (puis elle parle de son frère) et ajoute : « Je n'oublierai pas ses chers enfants. Oh ! Que je les aimais ! Si cette maison où j'ai tant souffert veut bien ne pas oublier mon âme, je leur rendrai tout cela, si le Bon Dieu me le permet. La vie a été pour moi un dur exil. Si j'éprouve de la douleur en acceptant la mort, ma joie est immense de m'en aller vers Dieu, vers ceux que j'ai aimés éperdument et que je n'ai quittés que pour Dieu.

Depuis 1876, autant d'heures de séparations des miens, autant d'heures de sacrifices, de souffrances morales.

Je n'ai aucun regret de quitter la terre, car c'est maintenant que je cesse d'offenser Dieu et que je vais commencer de l'aimer sans mesure.

Mon Dieu, bénissez ma vie, bénissez mes souffrances, bénissez ma dernière heure et avec Marie ma Bonne Mère, hâtez-vous de venir me chercher. Veillez pendant leur vie sur ceux que je vous abandonne et bénissez leur vie et surtout leurs derniers moments.

Soeur Lucie Guérin, heureuse d'avoir vu l'épreuve monter jusqu'à elle pour lui permettre de monter jusqu'à Dieu. Priez pour moi. »

On ne peut que lire avec une intense émotion ces paroles si courtes, mais qui en révèlent si long sur la vie intérieure, mais aussi relationnelle, de Soeur Lucie, son dévouement et l'effort qu'elle a du faire toute sa vie pour mettre en pratique tout ce qu'impliquait sa vocation. Mais aussi combien elle a aimé son Dieu, en restant si attachée à sa famille. L'influence de Lucie fut très grande sur son petit-neveu Pierre et sur tous les membres de la famille. C'est pour cela qu'il fallait parler d'elle longuement, car elle eut sans aucun doute une grande part dans la décision de Pierre de se faire prêtre, même si à l'époque elle n'était plus de ce monde. Il faut bien signaler que Pierre Guérin avait exigé de sa fille Marie-Louise qu'aucun de ses enfants ne reçoive le baptême. Or, ils furent tous

baptisés clandestinement à Largentière grâce à leur grand-tante Lucie. Une lettre écrite par Lucie à Pierre Costabel, alors élève à Normale Supérieure, le 15 novembre 1932, donc la veille de sa mort, exprime encore tout l'amour qu'elle avait pour les siens. Sa lettre est pleine de recommandations de bien travailler, de se maintenir en bonne santé, et surtout de savoir donner joie et amour à ses parents. Elle lui dit tout son amour et sa tendresse. Oui, l'influence de Lucie fut très grande, même après sa mort, et Pierre gardait pour elle une immense tendresse et un amour profond. Chaque année jusqu'à la fin de sa vie, il organisa ses vacances afin de passer à Largentière et dire la Messe dans ces lieux où elle avait vécu.

## ENFANCE ET VIE FAMILIALE

Cette incursion dans les familles dont Pierre Costabel est issu éclaire de nombreux aspects de sa personnalité et de son cheminement personnel, eu égard à l'attachement très profond qu'il portait à ses aïeux et à son pays d'origine.

Mais il faut aussi approcher la personnalité de ses parents. Sa mère d'abord, fille de Pierre Guérin, avait subi l'influence de la très forte personnalité de son père. Comme toutes les jeunes filles de son époque, elle avait reçu une éducation sévère, qui en avait fait une maîtresse de maison douée de beaucoup de qualités : elle brodait de façon parfaite, dessinait très bien et était capable de créer des modèles de broderie ; mais elle était aussi musicienne, jouant du piano et de la mandoline. Douée d'une belle voix de mezzo-soprano, elle avait pris des leçons de chant et fut capable, presque jusqu'à la fin de sa vie, d'interpréter des airs d'opéra. A côté de tout cela, elle avait beaucoup étudié près de son père et était très cultivée. Ayant réussi le brevet supérieur, elle avait demandé à ses parents l'autorisation d'aller à Montpellier faire des études à l'Université pour être pharmacienne ! Quel scandale pour l'époque ! Qu'une jeune fille de son milieu fit des études et put envisager de travailler ensuite, était vraiment impensable. Mais elle le désirait si fort ! La mort de sa soeur Léa, d'une méningite cérébro-spinale, enlevée en quelques jours à l'affection des siens d'une façon brutale à l'âge de 17 ans, mit fin à ce projet de Marie-Louise. Ses parents, qui, avant ce triste événement, n'avaient pas encore donné leur autorisation, mais qui se montraient attentifs à son désir, devinrent alors intransigeants et interdirent totalement la réalisation de ce projet. Elle en garda le regret toute sa vie ; mais dut s'incliner. Elle resta donc auprès de ses parents, essayant de les aider dans l'épreuve et occupant son temps à lire, à étudier et à aider son père dans ses activités sociales d'aide au Bureau de Bienfaisance de Nîmes. En ce temps, un deuil coupait une famille du reste du monde ; il y avait d'abord le costume ; pour les femmes une année habillées de noir et, pour sortir,

l'obligation de mettre un chapeau accompagné d'un voile noir qui cachait le visage. Puis une année encore, mais sans le voile ; ensuite une année en noir et blanc et pour finir une année où l'on portait des couleurs mauves ou violettes. Mais il y avait l'obligation de ne pas faire de musique pendant des mois, de ne pas sortir, de ne pas aller au théâtre, de ne pas participer à des réceptions. Ces règles imposées par la coutume pesaient lourdement lors de la mort d'un être cher. La douleur était encore accentuée par le costume et l'empêchement de trouver un peu de réconfort ou simplement d'apaisement dans des occupations normales, comme celles de faire de la musique. Marie-Louise eut l'impression de se trouver prise dans la tristesse et la solitude. Elle s'ennuya terriblement et, plus tard, elle lutta pour que les femmes ne soient plus soumises à ces coutumes. Ces conceptions venues du passé furent peu à peu remises en cause, mais il fallut du temps et les souffrances de la première guerre mondiale pour qu'un véritable changement s'amorce.

Elle avait 23 ans au moment du décès de sa soeur. Mais trois ans avant, Armand Costabel, qui était en train de terminer ses études à la faculté de Montpellier et qui était éperdument amoureux d'elle, avait osé déclarer ses sentiments. Ce fut pour la mère d'Armand une démarche très impressionnante que de se présenter, elle, l'humble femme du tonnelier du village, chez Pierre Guérin pour lui demander en mariage pour son fils sa fille Marie-Louise. Je dis elle, car ce fut elle qui osa et accepta de se charger de cette mission difficile. Son mari l'accompagna peut-être, mais ce qui est sûr et qui s'est transmis dans le souvenir, c'est qu'il était paralysé par la timidité et la crainte d'être rejeté. Armand ayant réussi l'agrégation de mathématiques en juillet 1909, le mariage fut fixé au 18 septembre de cette même année. Les fiançailles avaient duré presque 5 années, pendant lesquelles Armand avait le droit de se présenter au salon avec tous les membres de la famille Guérin, mais, jusqu'au jour de leur mariage, ils n'eurent jamais la possibilité de passer quelques instants seuls.

La rentrée des classes avait lieu alors le premier octobre, et Armand fut nommé au Lycée de Tarascon, puis l'année d'après au Lycée de Draguignan. Une petite fille, Léa Léontine, naquit le 09 octobre 1910, mais mourut le 29 juillet 1911 d'une maladie d'enfant (dérangement digestif dû à la chaleur) que l'on saurait si bien guérir maintenant. Ce fut évidemment une épreuve terrible pour ce jeune ménage ; d'autant plus qu'en l'espace de quelques mois décédèrent en 1911 : Valentine Damour, (la mère de Marie-Louise), Léontine (la mère d'Armand) et Eulalie Figon (la grand-mère de Marie-Louise). Le grand vide laissé par tous ces décès fut dur à assumer. Heureusement, le 24 octobre 1912, la naissance de Pierre à Draguignan apportait une grande joie. Sa naissance, c'est vrai, fut un immense bonheur pour ses parents, et sa vie entière il leur apporta soutien, joie, amour et dévouement.

Mais la naissance de Pierre arrivait à un moment de l'histoire où l'angoisse et la crainte d'une guerre imminente étreignaient tous les coeurs.

Armand Costabel, homme très sensible, ayant donné un effort intellectuel énorme pour réussir en une seule année de préparation le concours de l'agrégation de mathématiques, puis ayant souffert profondément du décès de son enfant et de sa mère, tomba gravement malade de ce que l'on appelait alors une « fièvre cérébrale ». Des photos prises au Lycée à cette époque montrent un homme atteint, maigre, les traits tirés, et ses immenses yeux noirs pleins d'angoisse révèlent chez lui une ardente recherche intérieure.

1914 amena le début de la guerre et la concrétisation de toutes les angoisses. Armand fut appelé sous les drapeaux et partit rejoindre son affectation. Marie-Louise attendit quelques mois, puis elle prit la décision de partir à Milhaud chez son père avec Pierre. Au moment du déclenchement de la guerre, tous les hommes mobilisés étaient partis en chantant, persuadés que cette guerre n'allait pas durer plus de 2 ou 3 mois. Mais, bien vite après les premiers combats si meurtriers de septembre, la France se rendit compte qu'elle serait

longue et meurtrière. Et c'est pourquoi Marie-Louise prit cette décision de retourner près de son père et de quitter Draguignan.

C'est ainsi que Pierre fut élevé auprès de ce grand père qui l'aimait tant, mais dont l'autorité ne pouvait se laisser adoucir par l'amour. Vers la fin de sa vie, il se rappelait encore combien ce grand-père lui faisait peur par ses colères et son autorité inflexible. Un poème écrit en 1918 et intitulé « A mon Pierrot » prouve, s'il en était besoin, les sentiments profonds de Pierre Guérin pour son petit fils, mais montre aussi qu'il était très conscient de son autorité et de sa sévérité. Nous en citons ici simplement le début et la fin :

A mon Pierrot

I

Ah ! Ce Bon Papa ! Quel Croquemitaine !  
 Pour un peu de roux, de jaune ou de noir  
 Que sur sa serviette on a laissé choir !  
 Pour un mauvais verre épandu qui traîne  
 Sur la nappe et mouille un coin sale à peine.

(...)

Quel malheur est le tien ! Oh ! Pauvre enfant martyr !  
 Si jeune, si petit ! Dès ta plus tendre enfance  
 Ne pas être ton maître et déjà ressentir  
 L'ennui de la contrainte ou l'horreur des défenses

Tu vas graver, peut-être, au fond de ton cerveau  
 L'image d'un aïeul monstrueux et morose  
 Qui fait de la terreur un moyen de bourreau  
 Pour faire des enfants pâlir la lèvre rose !

Oh ! Garde-toi, mignon ! D'une aussi grave erreur !  
 Va, quelque jour viendra, dans l'éveil de ton âme,  
 Où tu soupçonneras sous ces airs de fureur  
 Un élan de tendresse et d'amour qui s'exclame !

Sage, tu connaîtras alors que le courroux  
 Cache souvent l'ardeur d'un coeur que l'on ignore ;  
 Que celui qui nous gronde a l'esprit plein de nous,  
 Que l'invective, enfin, est de l'amour encore !

L'Indifférent s'amuse et l'Ennemi se rit  
 De voir éclore en toi les défauts ou les vices !  
 L'aïeul, fier du rameau qui vers le ciel sourit,  
 Pour te tenir bien droit a recours aux sévices !

Songe, mon cher Pierrot ! Que l'Idéal rêvé  
 Pour ton aïeul déçu ne peut qu'en toi revivre,  
 Que tu restes pour lui le terme inachevé  
 De ses Espoirs, la page encore blanche du livre !

Alors te souvenant de mes cris, de tes peurs,  
 Dis-toi que Bon Papa, ce faux Croquemitaine,  
 Gardas sous son ton rogue et ses airs de sapeur  
 Un coeur qui sait s'ouvrir à la tendresse humaine.

Ce qui est sûr, c'est que la vie du pauvre Pierrot ne devait pas être drôle avec tous ces adultes autour de lui. Il racontait un événement arrivé plus tard, après la guerre, pendant les grandes vacances qui se passaient toujours à Milhau : il avait été installé pour faire des devoirs dans le bureau du Grand Père et il avait renversé de l'encre. Terrorisé à l'idée de devoir affronter son Grand Père, il courut se réfugier au grenier et y resta des heures, entendant toute la famille qui appelait, qui le cherchait. Il ne se montra que lorsqu'il sentit que l'inquiétude était telle qu'il ne serait pas grondé.

Mais revenons aux événements de la guerre. Armand avait rejoint le front et avait été nommé officier observateur. Ses connaissances mathématiques avaient poussé ses supérieurs à lui faire faire des plans de tranchées et de lignes de défense. Ce bouleversement dans sa vie lui fut salutaire du point de vue de sa

santé et il s'adapta comme les autres à cette vie terrible, faite de dangers constants. Il était toujours sur le front, en poste avancé, pour observer les mouvements de troupes dans son secteur et les relever sur ses plans. Citons une lettre du 10 mai 1915, adressée à sa femme Marie-Louise :

« Ma bien-aimée. J'ai reçu hier la lettre du 3. Tu te plains que je ne donne aucun détail sur ma vie. Que pourrais-je te raconter ? Je me rends compte en effet que je ne te parle pas des choses matérielles qui me touchent, tout cela est bien insignifiant, et peut se dire en peu de mots. J'ai toujours détesté la tendance qu'avaient nos journaux, au début, de remplir leurs colonnes de menus faits sur la vie des poilus, puisque l'on veut bien donner ce noble qualificatif aux soldats. Tout cela me fait hausser les épaules. Les poilus font ce qu'ils peuvent. Il me semble qu'actuellement les journaux sont moins préoccupés de ces petites histoires ; ils pensent davantage au fond du vrai sujet, mais ils ne paraissent pas dire beaucoup de choses. Allons-y donc de quelques détails qui ne te feront pas tous sourire. C'est la vie de plein air 24 heures par jour, en plein bois, dans la tranchée, tantôt en première ligne, tantôt en deuxième. Les journées sont longues et belles : beau soleil, beau temps, les nuits courtes et claires. Cette vie de plein air a son charme, par exemple aujourd'hui en deuxième ligne, nous sommes complètement tranquilles. Nous pouvons nous reposer et dormir allongés dans la tranchée et goûter un peu de repos ; mais ce charme est troublé parfois par un bon petit marmitage, ou un bon petit coup de mitrailleuse. Si les obus tombent trop près et de plus en plus juste, on s'allonge complètement contre le talus de la tranchée et l'on attend la fin de l'orage. Les branches volent en éclat, la terre nous tombe dessus, nous recouvre parfois ; l'on entend siffler la ferraille ; l'on tâche de conserver tout son calme, son sang-froid, mais ce ne sont pas des moments bien gais, surtout si cela nous arrive en marche ; lorsqu'au contraire, on a un bon abri de bombardement, on peut laisser passer l'orage en riant, mais malgré tout dans la tranchée, les risques sont bien réduits. Ah ! Si tu voyais ces gros morceaux de fer, de fonte. Bientôt, au contraire, c'est la musique des balles. Passons sur ces points.

On est ici toujours levé, toujours habillé, équipé ; le matin à 4 heures : café. Par exemple aujourd'hui, nous avons eu soupe à 10 heures, composée de haricots et de macaronis, elle était tiède ; je ne peux pas te dire le menu de ce soir, ce sera peut-être

la même chose avec un morceau de fromage et une boîte de singe<sup>7</sup>. Il est vrai qu'il y aura le fameux quart de vin que l'on attend chaque jour avec impatience. En deuxième ligne, peut-être mangerons-nous un peu mieux des plats préparés. En première ligne, on n'a que de la conserve et des repas froids. Tu aimerais savoir comment fonctionne le service des cuisines, je pourrais t'en parler à un autre moment. Te voilà renseignée sur l'ordinaire.

Passons maintenant à un autre sujet. Je suis sale, voilà plus de 8 jours que je n'ai pas eu la moindre goutte d'eau pour me laver. Nous étions encore hier en première ligne. Nos figures sont peu claires, par dessus le marché nous avons des habitants ; les poux nous envahissent, j'en ai ma part. Je viens de me mettre nu et de leur faire la guerre. A ce sujet envoie-moi au plus tôt une chemise et une flanelle. Tu vois que tout cela n'est pas réjouissant, il n'était pas nécessaire que je t'en parle ! Imagines-tu ces tableaux vivant dans la tranchée?

Ensuite autre sujet : on cause, on babille, on travaille, on garde ; tout cela suivant le moment ou la position. Le sujet des conversations, tu le devines. A quand la fin ? Que de paroles, d'appréciations, de jugements, mais cela n'empêche pas les événements de suivre leur cours. Il y a part aussi pour les plaisanteries, car malgré tout on n'a pas perdu l'habitude de dire des bêtises. On dort sur la dure, sur la terre ; tout est bon pour se reposer un moment. Cela me paraît tout naturel, il me semble que l'on repose tout aussi bien là que dans un lit.

Le journal *Le petit Niçois* du 1er Mai parlait du 311<sup>ème</sup>. Il exposait en vitrine une série de vues prises dans notre ancien secteur.

Je suppose que vous devez lire plusieurs journaux, porte ton attention sur la région de Saint Rémy, tranchée de Calonne .....<sup>8</sup>Tu me comprends.

Que pourrais-je ajouter encore ? Je suis toujours pessimiste ; il n'est plus la peine de parler.

J'examine bien souvent vos photos, mes chéris, je cherche dans cette contemplation un apaisement, une joie, mais j'éprouve aussi de la tristesse. On n'ose plus dire à quand cet heureux jour. Ah s'il nous est permis de nous retrouver, quelle joie, quel bonheur !

Je vous embrasse bien fort et bien tendrement mes chéris. Dis à Pierrot que son Papa lui envoie un gros bi.

<sup>7</sup> Viande en conserve distribuée aux soldats.

<sup>8</sup> Manière allusive de faire connaître à sa femme le lieu où il se trouvait, sans le nommer à cause de la censure.

La crasse me rend triste. »

Cette lettre est un témoignage de la vie dans les tranchées, mais elle reste bien discrète sur ses occupations et il ne dit qu'à mots couverts où il se trouve. Armand resta des mois sans revenir en permission. Puis, lors d'une attaque, il fut fauché par un obus et grièvement blessé. Transporté à l'arrière vers Contrexéville, il fut opéré plusieurs fois des nombreux éclats d'obus qui avaient pénétré dans sa jambe. Quand il émergea un peu, Marie-Louise fut autorisée à aller le voir et entreprit ce voyage, qui fut pour elle très pénible, car rempli d'incertitudes et d'embûches. Quelques mois après, Armand vint en permission de convalescence, mais les événements s'aggravant et la bataille de Verdun commençant, il vit sa permission écourtée et fut rappelé alors qu'il marchait encore avec des pantoufles et ne pouvait se chausser. Il se trouva donc engagé dans la bataille de Verdun, exactement au Mort-Homme, et reprit ses fonctions d'officier observateur. Le 15 Juin 1916, il fut envoyé en avant avec sa section (puisqu'il avait reçu le grade de sous-lieutenant). Il avait sur lui le plan des tranchées françaises de cette partie du front. Plus tard, il racontait cet épisode à ses enfants. Il faisait nuit, il faisait, avec sa section, partie d'une vague d'assaut vers les lignes allemandes. Soudain, il comprit qu'il s'était trop avancé et que, se trouvant sous le pilonnage de l'artillerie, il était coupé des lignes françaises. Plusieurs étaient déjà tombés autour de lui, alors son souci fut de sauver les plans, afin que si les Allemands les faisaient prisonniers, ils ne puissent s'emparer de ces fameux papiers. Il se mit à les froisser rapidement pour les faire brûler. Ce faisant et comme il était très énervé, il fit sauter son alliance qui tomba. Il n'avait pas le temps de s'en occuper, mais il avait réussi à tout brûler. Le lendemain, les Français reprirent le terrain et l'un d'eux retrouva l'alliance. Armand avait disparu, nul ne savait ce qu'il était devenu, mais la présence de cette alliance faisait penser qu'un obus l'avait écrasé et détruit complètement (chose qui arrivait assez fréquemment). Il fut donc porté « disparu » ce qui

signifiait qu'il était probablement mort ; mais comme on n'avait pas retrouvé son corps, il restait une possibilité qu'il ait été fait prisonnier. Pour Marie-Louise, ce fut un choc terrible, comme pour toutes les femmes de soldats morts au champ d'honneur. Elle resta persuadée qu'il était toujours vivant. Elle écrivit partout, remua ciel et terre. Son père écrivit au Commandant de l'Unité, qui avait été blessé lui aussi, et se trouvait à l'Hôpital de Vittel. Ce Commandant lui répondit par une lettre qui mérite d'être citée, car elle est un témoignage des événements :

« Monsieur votre honorée du 29 juin, parvenue au 311<sup>ème</sup>, aux Armées, vient de me parvenir, ce matin seulement, à l'hôpital où, blessé, je suis en traitement depuis 15 jours. Des instructions ministérielles formelles interdisent aux Commandants d'Unités de répondre aux lettres de parents légitimement désireux d'avoir des renseignements sur ceux qui leur sont chers, présumés morts ou disparus, tant qu'après enquêtes, recherches, etc., l'autorité militaire n'a pas avisé officiellement les familles. C'est ce qui vous explique pourquoi le Commandant provisoire de la 23<sup>ème</sup> Cie du 311<sup>ème</sup>, qui n'assistait pas à l'attaque du 15 juin, ne vous a pas répondu et a cru bon néanmoins de me donner connaissance de votre lettre.

Vous avez devant vous, Monsieur, outre un camarade de votre genre que j'avais apprécié à sa juste valeur, quelqu'un qui a vécu les jours d'angoisse que vous vivez, frappé qu'il a été dans son affection fraternelle ; quelqu'un qui comme vous s'est donné mission de consoler et d'encourager ceux que la guerre a cruellement frappés, ma belle-soeur et deux orphelins. C'est assez vous dire combien je comprends votre désir de savoir et c'est pourquoi je ferai fléchir la règle de discipline militaire en faveur du devoir d'humanité. Je voudrais pouvoir vous rassurer complètement sur le sort de mon excellent collaborateur et camarade, homme de devoir et de conscience, s'il en fut, le brave et vaillant sous-lieutenant Costabel et c'est bien mon regret de ne pouvoir le faire.

Le soldat qui vous a dit qu'il était porté disparu, vous a dit l'exacte vérité et ne pouvait dire plus.

Vous me demandez ma conviction, je vais vous la donner. Elle m'est personnelle d'abord, mais elle est aussi celle des 7 ou 8 hommes de sa section qui me sont revenus. Je crois Costabel blessé et prisonnier.

Les circonstances même de l'attaque, ses phases, la position occupée dans la vague d'assaut par la section du sous-lieutenant Costabel, les résultats constatés, enfin le communiqué allemand du lendemain, m'autorisent, autorisent ses chefs, ses amis, nous tous ses camarades, à espérer et à vous dire : Espérez. La Compagnie a attaqué sur un front d'environ 250 mètres. La 23<sup>ème</sup> Compagnie était encadrée à sa gauche par la 24<sup>ème</sup> Cie, à sa droite par la 22<sup>ème</sup> Cie. La formation d'attaque plaçait la 3<sup>ème</sup> section de la 23<sup>ème</sup> Cie (sous-lieutenant Costabel) en liaison étroite avec la section de gauche de la 22<sup>ème</sup> Cie, avec objectif commun. Les autres sections de la 23<sup>ème</sup> avaient au contraire comme objectif, partie liée avec la 24<sup>ème</sup> Cie. Des intervalles initiaux de 40 mètres séparaient chacune des sections de chacune des Compagnies.

Or la 22<sup>ème</sup> Cie s'étant trop avancée, soit par suite de moindre résistance ou toute autre raison, son Commandant (lieutenant de Barral) ses trois officiers, deux adjudants, tous gradés et soldats de la Cie, à l'exception de 2 sergents et 19 soldats, ont été faits prisonniers.

De la section Costabel, il n'est revenu que 1 sergent et 7 ou 8 hommes, qui disent tous que leur chef a combattu dans les mêmes conditions que la 22<sup>ème</sup> Cie. A la droite de cette Cie, la 21<sup>ème</sup> a pu, après avoir eu son capitaine et un sous-lieutenant tués, le 3<sup>ème</sup> officier blessé, les deux sections de gauche (liaison avec la droite de la 22<sup>ème</sup> Cie) également faites prisonnières.

Enfin, deux sections de la Cie de mitrailleuses du Bataillon, sous le commandement du Lieutenant commandant la dite Cie, assisté de son adjoint, un Sous-Lieutenant, soutiens de la Cie de Barral, ont subi un sort identique.

Le lendemain de l'affaire, le communiqué allemand mentionnait la capture de 250 prisonniers, dont 8 officiers.

Ce chiffre de 250 est sensiblement exagéré. Quant aux officiers, notre commandement, après examen, en a déduit que les Boches devaient compter comme tels des officiers blessés ; des mitrailleurs ont témoigné et insisté sur le fait que leurs deux lieutenants étaient blessés. Cette hypothèse correspondrait du reste assez avec la réalité ; 22<sup>ème</sup> Cie=4 officiers ; 23<sup>ème</sup> Cie=1 officier (Costabel) ; Cie de mitrailleurs=2 officiers, soit 7 au total. Le 8<sup>ème</sup> pourrait être l'adjudant chef de la

22<sup>ème</sup> dont les galons ont beaucoup de similitude avec ceux de sous-lieutenant ; j'ajoute que depuis on est sans nouvelles de ces 7 officiers ainsi que de l'adjudant chef en question.

C'est tout ce que je puis vous dire, cher Monsieur, seulement demeurez persuadé que je me ferai un devoir de vous communiquer d'homme à homme, sans atténuation, quoiqu'il dut m'en coûter, tout renseignement que je pourrais recueillir sur la disparition de mon regretté camarade. Je fais des vœux sincères et ardents que ma conviction soit conforme à la réalité et que vous soyez bientôt délivrés, vous et les vôtres, de cet affreux cauchemar ».

Marie-Louise fut avisée par la Croix Rouge Suisse qu'Armand était bien prisonnier en Allemagne.

Une carte du Commandant qui a écrit la lettre ci-dessus et que Pierre Guérin a avisé de l'information donnée par la Croix Rouge permet de dater à peu près cette information.

Cet officier écrit de Vittel, le 28 Juillet :

« Avec un profond soulagement et une bien grande joie j'ai reçu en son temps votre carte me donnant des nouvelles de mon camarade Costabel. Vous voudrez bien m'excuser de ne pas vous avoir répondu aussitôt. Comme vous ne l'ignorez certainement pas, il nous est expressément interdit à nous militaires de correspondre avec les prisonniers de guerre. Je viens vous prier, Monsieur, de me donner des nouvelles de Costabel, de me dire comment il supporte sa captivité, s'il est en bonne santé.

En retour, je viens vous annoncer une nouvelle qui lui ferait grand plaisir au cas où elle pourrait être portée à sa connaissance (pas dans le détail, s'entend) mais qui, dans la négative, aura cependant pour effet de vous démontrer ainsi qu'à tous les siens la vaillance du sous-lieutenant Costabel. La 23<sup>ème</sup> Cie que j'avais l'honneur de commander, notre brave compagnie que je compte bien retrouver bientôt, vient d'être citée à l'ordre de l'armée.

Ordre général n° 278

Le Général Commandant la II<sup>ème</sup> Armée cite à l'Ordre de l'Armée les 23<sup>ème</sup> Cie (commandée par le lieutenant Oury) et 24<sup>ème</sup> Cie (commandée par le lieutenant

Sicard) du 311<sup>ème</sup>. Le 15 juin 1916 se sont portées à l'assaut d'une position importante avec une vigueur et un ensemble irrésistibles, ont fait de nombreux prisonniers, pris des mitrailleuses et ont repoussé pendant 2 jours consécutifs la contre-attaque ennemie préparée par des bombardements d'une extrême violence. Général Nivelles, Commandant de la II<sup>ème</sup> Armée.

Maintenant l'aurore de la victoire est levée, bientôt avec le triomphe définitif et prochain, mon camarade Costabel vous reviendra. Courage et espoir ».

Ce que ne savait pas ce brave officier, c'est que cette guerre allait encore durer deux ans, accumulant les morts, les destructions, les souffrances.

Armand était donc prisonnier dans le château de Neuburg und Kammel en Bavière. Il était malade et donnait peu de nouvelles. La première lettre que Marie-Louise lui écrivit, tamponnée du « Geprüft », est datée du 9 Août 1916 et elle accuse réception de la première lettre qu'il lui a écrite le 18 Juillet et qui a donc mis 21 jours pour lui parvenir. Elle lui exprime tout son amour et sa joie d'avoir enfin de ses nouvelles. Elle lui parle du petit Pierre si sage, qui, pendant qu'elle écrit s'amuse sous la table et chante ; il est très obéissant et « un simple avertissement suffit ». Elle est, elle aussi, très autoritaire et le pauvre Pierre, entre son Grand Père et sa Mère, se trouve obligé à beaucoup de docilité.

La vie dut bien s'organiser ; avec Armand prisonnier, Marie-Louise se trouvait chez son père et sa belle-mère et ne s'y sentait pas bien. Elle décida, car elle s'ennuyait, de demander un poste d'institutrice au cours de l'année 1917. Beaucoup d'hommes étaient morts, beaucoup étaient prisonniers. Les femmes devaient les remplacer ; aussi elle obtint très vite un poste et fut envoyée à Saint Laurent le Minier, à quelques kilomètres de Ganges (Cévennes).

C'était une petite agglomération, dont l'école communale avait une certaine importance, puisqu'elle drainait les enfants de toutes les petites communes et hameaux environnants. La région était minière, la population pauvre, le climat rude. Marie-Louise y passa l'hiver 1917-18. Elle racontait comment les enfants parcouraient plusieurs kilomètres chaque jour, dans la

neige en hiver, mal chaussés, portant leur repas dans une gamelle. On leur permettait de le réchauffer sur le poêle à charbon de chaque classe. Ce fut pour Marie-Louise une expérience très rude, car la vie était difficile, l'installation précaire ; peu de relations, peu de contacts avec la population qui vivait comme cent ans en arrière. Par exemple le docteur était rarement appelé auprès des malades, sauf s'il s'agissait d'un accident ou si le cas paraissait d'une gravité extrême. En général on se contentait de soins dont la pratique se transmettait depuis des générations. Certains possédaient un « don » et imposaient les mains sur ceux qui souffraient. Un des petits élèves de Marie-Louise fut atteint d'une très forte fièvre accompagnée de maux de tête violents. Etant allés le voir, comme elle le faisait toujours lorsqu'un élève était malade, elle trouva à son chevet le « guérisseur » qui coupa un pigeon en deux parties qu'il appliqua ensuite sur la tête de l'enfant. Dans ces conditions, la mortalité infantile, en particulier, était très élevée. Marie-Louise essaya d'apporter son aide ; elle eut à cœur d'ouvrir ces familles au bienfait des progrès de la médecine. Elle sut se faire apprécier et s'attacha beaucoup à ses élèves et à leurs parents. Pierre, âgé de 5 ans, allait en classe, mais dans une autre section que celle de sa mère. Et les mois passèrent ainsi jusqu'à l'été 1918, où Marie-Louise passa les vacances avec Pierre entre Largentière et Milhaud. Les événements évoluaient ; les Alliés remportaient des victoires ; l'Allemagne arrivait au bout de ses forces et l'on sentait que la fin approchait. Le premier Octobre, Marie-Louise reprit son travail à Saint Laurent. Mais l'épidémie de grippe, la fameuse « grippe espagnole » s'abattit sur la France et même l'Europe. On l'appela aussi « influenza » et ses victimes se comptèrent par centaines de milliers et dépassèrent même le million. Au début, on crut qu'elle serait bénigne, mais ce fut une véritable catastrophe à la fin de cette guerre qui avait déjà coûté tant de morts et de souffrances. Les populations civiles furent très touchées. Mais les soldats aussi ; ainsi que les prisonniers.

Une lettre de Pierre Guérin à son gendre, datée du 12 Octobre 1918, exprime toute l'espérance d'une fin prochaine de la guerre et donne des détails intéressants :

« Mon cher Armand je ne sais si vous avez reçu ma dernière lettre datée du 12 ou 15 Septembre. En tout cas, vous pouvez être sûr que je vous ai écrit au moins une fois par mois. Je n'ai jamais manqué à cette règle que je considérais comme le minimum de mon devoir de correspondance avec vous. Quand vous recevrez cette lettre, dans un mois à peu près, il est fort probable que de grands événements plus décisifs encore que ceux de ces derniers temps se seront produits et, sans poser au prophète, on peut prévoir qu'au mois d'Octobre prochain, 1919, si nous ne sommes pas morts de notre mort naturelle, nous aurons le bonheur et la joie de nous revoir.

Le dénouement approche ; tout le monde y aspire et les faits actuels en font une éventualité prochaine et inéluctable. Espérons que l'attente de ceux qui comptent sur une paix durable ne sera pas déçue. Quand l'Allemagne sera revenue de ses folles ambitions et de ses doctrines monstrueuses, elle comprendra que sa défaite était nécessaire et elle reconnaîtra qu'elle est la première à bénéficier de cette défaite. Je ne suis pas pour mépriser l'Allemagne, pour l'accabler d'injures à la veille de sa confusion, malgré ses procédés criminels. Je reconnais son sens de l'organisation, les avantages de ses méthodes en matière scientifique, mais vraiment, dans la plus grande impartialité de notre âme, nous sommes obligés d'avouer qu'elle a manqué de deux grandes qualités, dont l'absence a préparé son désarroi actuel. Ces deux qualités sont la probité intellectuelle et le sens psychologique. Du reste, voilà cinquante ans qu'elle s'ingurgite à haute dose l'abominable griserie que donne l'amour ou le respect de la force et elle en meurt. Erreur psychologique, erreur historique, erreur morale, c'est de cela que lui vient sa disgrâce et le « Retro » que lui crie le monde indigné.

Son erreur historique a consisté à ne pas tenir compte des vingt siècles de civilisation chrétienne et humanitaire qui se sont écoulés, comme si l'Empire allemand succédait à l'Empire d'Assyrie. Mysticisme, hystérie collective, orgueil et délire de la domination, je ne sais quels mobiles l'ont égarée à ce point, mais il est de fait que l'Allemagne a nié l'indéniable, a méconnu la double révolution morale et sociale de l'Évangile et de notre déclaration des droits de l'homme, qui ont créé le monde moderne.

L'Alsace-Lorraine, un simple lopin de terre, a été pour elle un obstacle insurmontable et elle entreprenait d'absorber la Pologne, la Belgique, toute une partie de la Russie. Si vraiment l'Allemagne peut être encore sauvée, ce ne peut être qu'en s'empressant de revenir à des principes plus élevés, plus humains. Son erreur psychologique a été aussi grave. Elle a bravé la sagesse des nations en méconnaissant notre vieux proverbe qu'on prend plus de mouches avec le miel qu'avec le vinaigre.

Toute sa science en chimie et physique ne l'a pas empêchée d'ignorer la première de toutes les sciences humaines, celle qui consiste à se faire aimer. Et ne pas savoir se faire aimer, c'est se préparer à encourir la réprobation qui tôt ou tard a le dernier mot. Enfin, l'Allemagne, malgré Kant, malgré Goethe, malgré ou plutôt avec Nietzsche, ni par intuition, ni par déduction, ni par expérience, n'a rien compris à l'idée de droit et de patrie. Toujours la force, toujours la violence, toujours la terreur ! Quand je pense qu'il y a des historiens Allemands et que pas un n'a été frappé de cette illumination irrésistible que la force ne gouverne pas le monde, que le monde évolue dans le sens du droit et de la liberté, que la loi suprême de l'Histoire, c'est l'avènement de la conscience pour les plus humbles individus et que cette conscience ne se forme pas en l'absence de la liberté individuelle. Quand je pense que ces grands principes directeurs ont échappé complètement à des esprits cultivés, je suis bien obligé de déclarer que la culture allemande n'était qu'un leurre et que la défaite allemande sera autant le résultat de ces erreurs d'ordre spirituel que d'un militarisme effréné, aveugle et condamné.

Mon cher ami, ce sont là des réflexions qui touchent un peu aux problèmes de haute philosophie. Il ne nous est pas encore permis d'échanger des pensées plus intimes. Mais on a bien le droit, je pense, de communiquer des idées d'ordre général. Marie-Louise nous a quittés depuis la fin septembre. On parle de licencier les établissements scolaires pour une quinzaine de jours par suite d'une épidémie de grippe en général assez bénigne. Il paraît que les jeunes et les jeunes femmes sont plus particulièrement atteints. La raison en est assez naturelle, vu les modes les plus récentes qui tendent de plus en plus à ramener le costume féminin aux proportions d'un costume de bain décolleté. Si un congé de quinze jours est octroyé, je compte avoir Pierrot et Marie-Louise pendant ce temps-là. Où en êtes-vous de vos mathématiques ? Ont-elles eu pour vous le prestigieux avantage d'absorber votre pensée et de vous ravir à la nostalgie des jours identiques ? Au fond, elles ont un pouvoir analogue à celui de la poésie ! Elles occupent la pensée toute entière et c'est

ce qui fait sans doute que de grands mathématiciens sont parfois de grands poètes. Je n'ose pas m'avancer et dire que de grands poètes sont de grands mathématiciens.

Nous vivons en ces moments des jours extraordinaires. Chaque nouvelle avive en nous la flamme de l'espérance, sans apporter la certitude du dénouement immédiat. N'importe. La fin approche ! Bon courage, mon cher enfant ! Sans doute le terme de vos ennuis est encore à une échéance incertaine, mais gardez-vous de vous démonter, de vous trop presser. Faites comme si vous en aviez pour une assez longue durée, pour 8 mois, 1 an même, et tout le temps qui ne sera pas fait dans ces conditions sera tout bénéfique pour vous.

Cette lettre est vraiment le témoignage d'une époque, d'une mentalité. L'analyse de Pierre Guérin sur l'Allemagne est une analyse vécue par un homme qui réfléchit, mais qu'aurait-il dit lors de la deuxième guerre mondiale ! On se demande comment cette lettre, avec son jugement si péremptoire sur l'Allemagne, a pu passer la censure et être estampillée du cachet qui lui permettait d'être distribuée. Si la guerre de 1914 a été horrible, celle de 1939-45 a ouvert une ère qui l'a bien surpassée en horreur et en non respect des droits de l'homme.

En fait, les événements que prévoyait Pierre Guérin s'étaient encore précipités et le 11 Novembre, ce fut la signature de l'armistice. Une lettre de Marie-Louise du 8 exprime sa joie de la fin très proche de la guerre. Elle dit : « Ton Pierre parle déjà de ton arrivée et de tout ce qu'il te racontera, de tout ce qu'il aura à te montrer ».

Pourtant Marie-Louise et Armand ne se retrouveront pas aussi vite. En effet, dans les quelques jours suivant l'armistice, la terrible grippe continue de déferler sur l'Europe et Armand, dans son camp de prisonniers, va en être atteint. Ils sont quelques uns dans son cas. Ceux qui ne sont pas malades sont libérés et rapatriés en France. Les malades ne pouvant voyager restent dans le château de Neuburg. Mais l'Allemagne est dans le chaos le plus complet. Elle est ruinée, elle n'a plus de ravitaillement, plus d'argent. Il faut une valise de

billets de banque pour payer une livre de beurre ! Tous les prisonniers grippés du camp de Neuburg sont réunis dans une salle du château avec des boîtes de lait, des biscuits et des cachets d'aspirine. Par quel miracle vont-ils résister à l'attaque de cette terrible grippe et guérir ? Toujours est-il que la plupart arrivent à prendre le dessus de la terrible maladie. Mais les familles ne sont au courant de rien. Marie-Louise ne reçoit plus de lettres, ne sait rien, voit rentrer tous les prisonniers et pour elle c'est le grand trou noir. Pour Noël, elle vient à Milhaud près de son père avec Pierrot et là, elle est avisée par la Croix Rouge du retour imminent de son mari. Or la maison de son père borde d'un côté la rue principale du village ; de l'autre côté un grand jardin avec les hangars, les cuves pour le vin, les serres. Cette situation permet de sortir directement sur un chemin qui mène à la gare du chemin de fer. Marie-Louise va surveiller l'arrivée de tous les trains. Puis, un jour, elle sort par le fond du jardin et entend un train qui repart et qu'elle n'a pas entendu arriver. Et elle a soudain l'intuition que peut-être Armand est arrivé et qu'il se présentera à la porte principale ! Elle retourne sur ses pas, court, se précipite à la porte d'entrée et se trouve nez à nez avec son mari !! Armand est en longue permission. Il accompagne Marie-Louise à Saint Laurent pour peu de temps, car l'instituteur qu'elle remplace, libéré de ses obligations militaires, reprend son poste. Ils regagnent Milhaud. Armand retrouve peu à peu ses forces. La vie de famille reprend un cours normal.

## LES ANNEES DE JEUNESSE

Octobre 1919, Armand Costabel est nommé professeur au Lycée de Toulon. Pierre a 7 ans. Il est élève dans les classes primaires du même Lycée. A l'époque, un Lycée formait un tout depuis les classes maternelles jusqu'aux classes de préparation au baccalauréat et même de préparation à l'entrée aux grandes écoles. Pierre était un élève timide, assez craintif, parlant peu, ce qui avait fait dire à l'un de ses instituteurs qu'il serait un élève très moyen et ne ferait pas de grandes études !!

Il entra en sixième au mois d'octobre 1922. Il avait juste 10 ans. Son livret scolaire porte en toutes matières l'appréciation : bon élève, travail satisfaisant ; mais au point de vue classement, il est seulement dans la bonne moyenne de la classe. Même chose en cinquième. Puis, en quatrième il est fait mention en tout de progrès remarquables et il se trouve dans les 7 ou 8 premiers. En troisième la progression continue, comme si, peu à peu, il s'élevait au meilleur niveau.

Le dossier de seconde n'existe pas. Car cette année là, il fut très malade et manqua plusieurs mois (piqué au mollet pendant les grandes vacances par un taon ou tout autre animal, il n'avait rien dit et n'en parla que lorsqu'un abcès provoquant des douleurs pénibles et de la fièvre s'étant déclaré, il fut dans l'impossibilité de marcher. Il n'y avait pas de pénicilline, ni d'antibiotique et ce fut très grave, très douloureux et très long). En première C, il est qualifié d'excellent. Excellent en tout. Il a d'ailleurs « le prix d'Excellence » et prend part au Concours Général de Mathématiques (1929) où il obtient un accessit. Il réussit le baccalauréat de Mathématiques et le baccalauréat de Philosophie la même année, 1929 (mention bien).

Inscrit au Lycée Thiers à Marseille en classe de Mathématiques Spéciales (taupe), il y fit la rentrée en Octobre 1929. Question études, tout va bien. Ses notes sont très bonnes. Il est soutenu par son père qui suit de près son travail. Mais il a beaucoup de mal à se faire à la vie d'internat : le contact constant avec

les autres, l'impossibilité de s'isoler pour penser, réfléchir. Tout cela est terrible pour lui. Il se posait tant de questions. Tant de problèmes réclamaient des solutions. L'influence du grand-père Guérin se faisait sentir. Ce grand-père, qui se voulait absolument éloigné de toute pratique religieuse venait de mourir en Mai 1929, ayant rejeté toute foi et toute appartenance à quelque religion que ce soit. Pierre, par sa tante Lucie, avait eu contact avec une foi pure et une âme toute donnée à Dieu, mais il n'avait reçu aucune formation, aucun catéchisme.

Certainement que bien des problèmes se posaient à lui dans le contexte de la vie commune avec des jeunes gens qui n'avaient pas, pour la plupart, sa profondeur de pensée et la même pureté de vie. De plus, sa famille lui faisait cruellement défaut. Etre loin des siens représentait une souffrance réelle. Après les grandes vacances de l'été 1930, il fallait repartir à Marseille pour la deuxième année de Mathématiques Spéciales, avec, en fin d'année, les concours de Normale Supérieure et de Polytechnique. Pierre, dès le premier trimestre, tomba malade ; il ne supportait plus la cuisine de l'internat. Après une période d'absence, il retourna à Marseille avec un régime spécial pour la nourriture. Cela ne servit à rien. Il dut interrompre ses études : otite, menace de mastoïdite, anémie, il était très mal en point.

Mais, sans aucun doute, l'essentiel de son malaise venait de l'impossibilité pour lui de s'habituer à vivre loin de sa famille. Il faisait ce qu'on appellerait maintenant une dépression. Il passa presque tout le deuxième trimestre à Toulon, continuant grâce à son père à suivre les cours de mathématiques. Il reprit les cours à Marseille au 3<sup>ème</sup> trimestre. Après les vacances de l'été 1931, il repartit avec courage, ayant dominé tous ses problèmes. Cette fois, il acceptait la séparation et, s'il souffrait d'être loin des siens (il en souffrit toute sa vie), il arrivait à dominer ses sentiments.

Ce fut probablement au cours de cette année scolaire 1931-32 que se produisit un événement capital, qui marqua toute sa vie. Il n'en parla pas à sa famille. Ce fut seulement au printemps 1989 -alors qu'il était allé voir sa nièce

Geneviève à Lille et qu'étant avec elle chez des amis musulmans et parlant de la révélation de Dieu-, qu'il fit part de ce qui lui était arrivé à Marseille, alors qu'il était interne au Lycée Thiers. La plupart des autres étudiants aimaient sortir, ne pensaient qu'à s'amuser, cherchaient toutes les ruses pour s'échapper du lycée afin d'aller retrouver des filles. Lui, qui n'avait pourtant reçu aucune formation religieuse, se retirait dans la chapelle pour être tranquille et réfléchir. Un jour, il eut brusquement, soudainement, la révélation d'une Présence. Il ressentit un choc et sut tout de suite que sa vie prenait un sens, une direction qu'il n'avait jamais envisagée. Il faisait remonter la première idée de sa vocation religieuse à ce moment là.

Mais il lui était bien difficile de révéler cela à ses parents. En effet, ils avaient fait leur la déception du grand-père Pierre Guérin. Ils portaient en eux une incompréhension de l'attitude de l'Eglise et du clergé. Ils n'avaient pas encore dissocié la Foi en Dieu et en Jésus Christ de l'image qu'en présentait alors l'Eglise, cette Eglise toute entière marquée à leurs yeux par son assimilation à la bourgeoisie, qui avait oublié le message du Christ, était restée trop longtemps associée au pouvoir politique et était marquée par tant de siècles où elle s'était éloignée de la véritable mission que Jésus avait donnée à ses apôtres. Lui, Pierre, avait compris qu'il y avait d'abord la Foi, la Vie dans le Christ, et puis l'Eglise. Ses parents, s'il leur avait parlé à ce moment là, n'auraient pas compris quel était son cheminement. Il fallut à Pierre du temps. Il avait d'abord à passer les concours, et il y mit toute son application.

Donc, en fin d'année scolaire 1931-32, il présente les écrits des concours d'entrée à Polytechnique et à Normale Supérieure. Admissible aux deux, il est convoqué à Paris pour les oraux. Il part donc, et quelques lettres échangées avec sa famille dépeignent bien cette époque.

Une première lettre, du 19 juillet 1932, écrite après une interrogation à laquelle il estime qu'il aurait pu mieux faire (mais qui lui valut tout même un

16), exprime son désir de rentrer plutôt à Normale Supérieure qu'à Polytechnique. On dirait qu'il souhaite préparer ses parents à cette décision.

« C'est la comparaison directe des deux milieux qui m'a décidé. Je ne serai fixé sur les résultats que samedi et vous pouvez être certains que si je suis reçu, ce sera pour moi la plus grande joie de ma vie ».

Un télégramme du 23 Juillet prévient la famille qu'il est reçu à Normale Supérieure, au 18<sup>ème</sup> rang sur 21. La lettre écrite le 24 juillet donne quelques détails : « Me voici normalien, j'en suis bien content » Suivent les notes obtenues. Deux élèves seulement de Marseille sont reçus. Il se promet une journée de détente, car le lendemain il faut recommencer les épreuves de l'oral de l'Ecole Polytechnique (l'X).

« Il me tarde de pouvoir quitter Paris, mais j'en ai encore bien pour 15 jours. Nous reparlerons mieux de la question du choix entre les deux écoles, mais si je préfère Normale, c'est pour de bonnes raisons : parce que j'ai nettement l'impression que l'X passe par un minimum (la botte est réduite à 25 cette année, pour l'année prochaine on parle d'envoyer des X dans l'infanterie coloniale). Mon rang à l'école me permet de bien rentrer (avec les démissions) et j'y serai dans un milieu qui est le nôtre ».

Une lettre du 25 exprime combien il trouve le temps long ; il a pris un rhume. « Je me soigne, mais je trouve que cette vie de concours est fatigante. Je considère les exercices physiques de l'X comme un accessoire pour lequel il est inutile de se mettre à plat ». Puis il revient sur les renseignements pris sur Normale Supérieure : « Extérieurement, c'est très bien organisé. Reste à voir ce que c'est en réalité, mais j'ai l'impression que c'est bien. Hier, je me suis promené dans le quartier, mais je suis vite fatigué ». On dirait qu'il a besoin de convaincre ses parents de ce choix de Normale, pensant qu'ils auraient préféré l'X.

Le 1<sup>er</sup> Août, il écrit à son père pour prévenir que l'oral de l'X va durer au moins 15 jours. Puis il revient sur sa préoccupation :

« Je veux te parler d'une question importante : je n'ai pas encore répondu à la lettre de Normale parce que cela m'ennuie de prendre une décision qui va commander mon existence, sans que nous en ayons parlé ensemble. Tu sais combien j'aime parler en famille,

avec toi et Maman. Aussi je voudrais savoir si tu estimes qu'il vaut mieux attendre pour donner une réponse définitive ou si tu crois qu'il faut répondre tout de suite ; en tout cas donne-moi le plus vite possible ton avis. Personnellement, je crois que Normale convient mieux à mon tempérament. Si je rentre à Normale, c'est avec l'intention de travailler beaucoup, de façon à faire mon chemin. Samedi, j'ai visité l'Ecole avec Taladoire. L'organisation matérielle a l'air suffisante ».

Cela est touchant, émouvant ! Emouvant son désir de rentrer à Normale, mais il craint tellement que ses parents, sa mère surtout, ne soient pas de son avis. Le 7 Août il écrit à sa mère et ne cache pas sa fatigue intellectuelle ; la chaleur l'éprouve et en plus il est déçu par le concours de l'X (qu'il passa bien contre son gré). « En somme, il n'y a qu'à Normale que l'on a su me juger sans partialité. Je n'aurai pas le rang sur lequel Monsieur Paoli (professeur à Marseille) comptait ». Pour finir, il est donc reçu à Polytechnique, mais 96<sup>ème</sup> ! Il opte bien sûr pour Normale et y entre en Octobre.

Pierre a dominé les souffrances éprouvées lors de son départ à Marseille, il part donc pour Paris avec une volonté de travail, heureux de rentrer à Normale, heureux de réaliser ce qui lui tient à coeur, mais toute sa vie il restera très attaché à sa famille et son départ est malgré tout douloureux. Il va se révéler très vite un sujet brillant, qui sera remarqué par ses professeurs.

Mais plus importantes encore que ce travail, ces études qu'il mène avec goût et même passion, sont les rencontres qu'il va faire et qui vont déterminer sa vie et sa vocation.

## VOCATION RELIGIEUSE ET ENGAGEMENT SCIENTIFIQUE

A l'Ecole Normale existait le groupe « Tala » (en langage des étudiants, cela voulait dire le groupe des catholiques : qui vont-à la Messe) ; le célèbre mathématicien Georges Théodule Guilbaud, son ami très cher, président de ce groupe, dit ceci dans l'article qu'il a écrit après la mort de Pierre pour l'annuaire des anciens élèves :

« Je voyais bien qu'il n'était pas « Tala », mais il me faisait comprendre qu'il se posait des questions. Il restait très discret comme toujours ».

Pierre, après la révélation de cette « Présence » qu'il avait ressentie dans la chapelle du Lycée Thiers à Marseille, était à la recherche de Dieu. Il lui était certainement difficile d'en parler en famille, et puis ce n'était pas facile non plus de se tourner vers Dieu car, pour aller vers Dieu, il fallait inévitablement passer par ce qui représentait Dieu sur terre, c'est à dire l'Eglise. Il vaut mieux sur ce point laisser la parole à Pierre, dans un écrit autobiographique paru dans un livret célébrant le centenaire de la naissance du Père Paris, aumônier de la paroisse universitaire, en 1984<sup>9</sup>.

« Ma conversion se situe rue d'Ulm, au cours de ma dernière année de Normale (1934-35) et près du groupe « Tala ». C'est son président, lui aussi un être d'exception auquel je suis aujourd'hui encore plus lié que jamais, qui m'envoya rencontrer Monsieur Paris. J'avais donc fait quelques pas sur la route, mais cela n'allait pas sans difficultés, car l'affection que j'avais pour les miens et l'estime des valeurs qu'ils m'avaient transmises ne me permettaient pas d'oublier qu'ils avaient vécu hors du christianisme, à cause de l'hostilité de l'Eglise à l'Enseignement Public. Aussi ce fut pour moi un émerveillement que de rencontrer un prêtre dont l'unique préoccupation était le mystère du Christ.

---

<sup>9</sup> Pour plus de précision sur la vie et l'œuvre spirituelle de cette remarquable figure de prêtre, voir : Michel Leherpeur (prêtre), *Monsieur Paris, Prêtre de Saint Sulpice, l'apôtre de l'Université*, éd. Beauchesne, Paris, 1941. Né le 17 Novembre 1884 à Vielledieu-les-Poêles dans la Manche, décédé le 31 Mai 1939. Entré à Saint Sulpice, prêtre en 1908, sa santé très fragile marqua toute sa vie. Il enseigna la théologie, la liturgie, la patristique au Grande Séminaire de Bordeaux, rencontra Joseph Lotte en 1910 et fonda avec lui la Paroisse Universitaire : lieu de rencontre entre professeurs chrétiens de l'enseignement public. Il en devint le premier aumônier et souhaitait que Pierre put continuer son œuvre.

La méditation à laquelle conviait Monsieur Paris était centrée sur les termes que le Canon de la Messe mettait en évidence dans le texte latin alors en usage : « Unde et Memores » (tout de suite après les paroles : vous ferez ceci en mémoire de moi, Unde et Memores ; c'est pourquoi et nous souvenant). Monsieur Paris restituait aux catholiques de l'Enseignement Public le sens d'une fraternité fondamentale dans le souvenir d'une personne humaine et divine et ce n'était pas par hasard qu'il les invitait à revivre au IV<sup>ème</sup> siècle. La remontée aux sources de la communauté chrétienne, telle qu'elle fut dans la prise de conscience de sa foi et du mystère de Jésus Christ à un moment privilégié de l'histoire et en deçà de l'organisation de l'Eglise comme puissance sociale, la remontée aux sources était bienfaisante et libératrice. J'étais sans doute de ceux pour lesquels il y avait là découverte bouleversante et j'en ai été marqué pour toujours ».

Il est bien difficile à notre époque de se représenter quelle était l'attitude de l'Eglise. Elle n'avait pas encore réussi à sortir de la place qu'elle avait prise dans la société depuis des siècles et de la structure de fonctionnement qui avait été la sienne pendant si longtemps. Eglise riche associée au pouvoir des rois, qui n'était pas arrivée, même pendant les années terribles de la Révolution, à s'ouvrir aux pauvres. Au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle, elle avait repris sa place près des puissants de ce monde et si certains papes comme Léon XIII avaient élaboré des encycliques sociales, l'Eglise ne s'en était pas pour cela rapprochée des classes pauvres. Le paternalisme si souvent signalé et reproché, même par certains de ses propres cadres, avait amené une image de l'Eglise qui restait très loin du véritable message du Christ. Les hommes d'Eglise étaient encore souvent des hommes politiques qui continuaient à faire partie des classes dirigeantes. Le bas clergé, le clergé des paroisses rurales ou implantées près des usines, était lui-même très pauvre et méprisé par les riches prélats. Un mouvement était en train de se développer depuis 1920, mais il fallait du temps pour que l'Eglise évolue. Ce n'est qu'après la guerre de 1939-45 et le Concile Vatican II que des résultats importants seront obtenus. En dépit des plus anciennes encycliques consacrées à cette question vers la fin du XIX<sup>e</sup> s. (Léon XIII, *Providentissimus Deus*, du 18 novembre 1893, qui reconnut la légitimité de

la critique biblique), l'Eglise, pour être sûre de conserver son emprise, n'admettait pas que les fidèles approchent eux-mêmes les textes de la Bible. Une image avait été donnée, une fois pour toutes, il fallait l'accepter ou partir. Il semblait naturel de maintenir les gens dans l'ignorance et de brandir la menace du péché s'ils essayaient d'approfondir certaines questions. Mais, dans ces années 1930, tout commença à bouger et bien des dignitaires de l'Eglise, et les papes eux-mêmes, étaient conscients qu'il fallait redécouvrir le vrai visage du Christ et retrouver son message. Pierre se trouvait donc pris à Normale dans ce mouvement. C'est l'époque où ce qu'on appelait « l'Action Catholique » prenait une place importante. Chaque catégorie sociale devait recevoir le message du Christ à travers ses propres membres. C'était la J.O.C. (Jeunesse Ouvrière Chrétienne : de jeunes ouvriers se donnant pour mission d'apporter le message du Christ dans les usines, les ateliers), la J.E.C. (même chose dans le milieu scolaire et universitaire), la J.A.C. (dans le milieu agricole), la J.I.C. (chez les indépendants, c'est à dire ceux qui ne rentraient pas dans les groupes ci-dessus). Il est impossible de comprendre quel courage il a fallu à cette époque pour oser s'affirmer et chercher la voie de Dieu dans ces conditions. Dire qu'on était Jociste ou Jéciste à certains prêtres et l'on était aussitôt mal vu. Et pourtant dans ces groupes on avait la volonté de découvrir le visage du Christ et de vivre de sa Parole. Il y avait aussi tous ces dogmes qu'on nous demandait de croire sans comprendre et sans chercher à comprendre. Pourtant la jeunesse voulait vivre sa foi au Christ en total épanouissement et refusait cette loi tacite : tout accepter, étouffer en soi toute interrogation parce qu'on n'avait pas le droit de se poser des questions. Poser une question, c'était douter et, donc, commettre un péché. Les milieux intellectuels étaient à la pointe de cette évolution et ils étaient jugés dangereux. L'Eglise n'hésitait pas à les repousser. C'est ce qui s'était passé pour Marc Sangnier et son mouvement *le Sillon*<sup>10</sup> et pour bien d'autres encore. A

---

<sup>10</sup> Le Sillon était un mouvement venu d'un groupe d'étudiants parisiens voulant concilier christianisme et société moderne, mais désirant rester dans l'Eglise. Marc Sangnier (1879-1950) jeune polytechnicien se consacre

l'époque où Pierre arrivait à Normale, le mouvement social et démocratique au sein de l'Eglise ne faisait que prendre de la force, mais on était loin encore de l'ouverture d'esprit qui allait aboutir à Vatican II. Cette explication, bien qu'incomplète, peut nous faire comprendre ce que ce premier contact de Pierre avec l'Eglise pouvait avoir d'aléatoire et de délicat.

Retrouver le message du Christ, c'était possible à travers l'Évangile, mais on ne pouvait le vivre seul et on était alors confronté à l'Eglise et à ce que les hommes avaient fait de ce message. Pour un jeune homme comme Pierre, c'était très délicat. Son grand-père, ses parents avaient reçu le message du Christ avec générosité, mais avaient été très déçus par le catholicisme. Le message avait été déformé, étouffé. Pierre avait entendu l'appel du Christ ; s'il allait rencontrer des prêtres capables de la comprendre, tout irait bien, sinon ?

Il faut aussi rappeler que la famille Costabel, issue de cette région proche de Nîmes, avait vécu avec acuité les luttes religieuses et les contacts avec les protestants. Dans le village de Milhaud, cette rivalité entre catholiques et protestants était encore bien vivace jusqu'à la deuxième guerre mondiale. Il y avait peu de contact entre les deux communautés. Mais les protestants étaient connus pour leur connaissance de l'Écriture. Ils lisaient l'Ancien et le Nouveau Testament. En revanche, un catholique ne devait pas lire la Bible. Or, pour Pierre, comme pour tous ceux de sa famille, c'était un réel besoin, un appétit profond de se ressourcer dans l'Écriture et de comprendre les textes et cette proximité des protestants y était pour quelque chose. Des amitiés profondes avec des familles « huguenotes », des conversations à cœur ouvert, avaient ancré en lui le désir de dialoguer avec eux. Ceci influença certainement sa recherche spirituelle et son besoin profond de chercher dans les textes la Parole de Dieu. Il

---

à cette cause, créant des cercles d'études sociales, réunissant jeunes ouvriers et intellectuels (1899). L'engagement devint peu à peu politique : le christianisme dans la démocratie. L'épiscopat s'inquiéta, le pape Pie X finit par condamner le Sillon. Sangnier se soumit et mit fin au le mouvement qui a vu son prolongement démarrer en 1944 sous le nom de MRP (Mouvement Républicain Populaire).

fut même un temps où il envisagea de revenir à Nîmes en tant que prêtre, afin de créer entre catholiques et protestants un dialogue ouvert et constructif.

C'est ce qui explique la suite de l'article cité plus haut. Car Pierre était sûr d'être appelé à être chrétien, mais aussi prêtre, pour porter à d'autres le message qu'il avait reçu :

« Je n'eus guère besoin de parler la première fois que j'abordai avec lui (le Père Paris) l'aveu, rue d'Assas, mais je le trouvai tremblant devant ce à quoi il me disait qu'il s'attendait. Et ce n'est que peu à peu que j'ai compris pourquoi. Il avait peur, d'abord, du contact qui allait être nécessaire pour moi avec un monde que j'ignorais et sa préoccupation première fut de prévoir une sorte de préparation hors cadres susceptible d'être reconnue par l'autorité et qui me dispenserait des années de philosophie dans un séminaire. Sa mort, puis la guerre, mirent un terme rapide à ce début de projet. Mais Monsieur Paris avait peur à un autre point de vue, et ma rencontre avec l'évêque de mon diocèse d'origine m'éclaira à cet égard. Ce dernier, ancien universitaire de l'Enseignement Supérieur Catholique, ne me cacha pas, en effet, que l'Eglise ne pouvait qu'être embarrassée d'un individu de mon espèce et qu'il vaudrait mieux que je serve la foi en demeurant laïc ».

De son côté, le Père Paris, contrebalançant cette attitude, le comprenait et l'encourageait de toutes ses forces, comme le prouve cette lettre adressée à Marie-Louise Costabel :

« La résolution dont il vous a fait, part, je pensais bien que vous la deviniez d'avance. J'imaginai aussi vos réactions et celles de Monsieur Costabel. Comme il va de soi, dès ses premières ouvertures, je lui ai donné des conseils de prudence. Je me suis rencontré avec son père pour lui demander un délai. Mais, dès la première heure, j'avais bien vu que j'étais en présence d'une vocation indiscutable. Je sentais, ému et un peu tremblant, cette saisie de Dieu sur une âme, un des phénomènes les plus étonnants de la vie religieuse, où le divin se fait en quelque sorte palpable. »  
(Villedieu, 7 janvier 1937).

Mais n'anticipons pas. Il fallait d'abord entrer dans l'Eglise, c'est à dire recevoir les sacrements qui « marquent un être comme lui appartenant ». Car c'est bien ainsi que l'on définissait les sacrements à l'époque. Pour être membre

de l'Eglise, il fallait, après avoir reçu le baptême, recevoir l'eucharistie, puis la confirmation, sans parler du sacrement de pénitence. A l'époque, le sacrement comportait un certain sens « mystérieux » ; comme si, à travers lui, Dieu agissait seul pour donner et envoyer des grâces à l'homme. Le sens du mot s'est ouvert et approfondi à partir de Vatican II dans la mesure où il y a eu retour à la signification originelle, accordant beaucoup plus de place à la participation de l'homme dans le don fait par Dieu.

Pour Pierre, il avait donc été baptisé peu après sa naissance. Il devait approcher maintenant de l'eucharistie. S'il avait tenu secrète sa recherche, sa préoccupation de retrouver Dieu et son Christ, le moment décisif arrivait où il fallait faire part à ses parents du chemin parcouru. Sa première communion eut lieu le jour de Pentecôte 1934 à Paris. Il avait écrit à ses parents qu'il aurait tant voulu avoir près de lui ce jour-là. Seul son père Armand se rendit à Paris. Ce fut certainement très dur pour Pierre de ne pas avoir tous les siens autour de lui. Ses parents se trouvaient aussi sur le même chemin, mais c'était plus difficile pour eux ; il s'agissait d'un tel retour sur le passé ! Tant de froissements, tant de souffrances morales ne pouvaient être effacés trop vite. Son père revint de Paris très bouleversé. Ce retour de Pierre à la foi, cette transformation de sa vie, avaient automatiquement des répercussions sur ses parents qui, de leur côté, ressentaient un appel, mais étaient très réticents à s'ouvrir à l'action de Dieu et à faire une démarche qui exigeait le passage par le sacrement de confession. Pourtant, entraînés par Pierre, ils franchirent le pas, et en éprouvèrent une grande joie. Le 29 Juillet, leur deuxième enfant, Lucie, âgée de 14 ans, qui n'avait reçu jusque là aucune formation religieuse, fit sa première communion et rentra dans la joie de la révélation du Seigneur. L'année suivante, son jeune frère André, l'âge de 11 ans, suivit le même chemin.

Dans une lettre du 19 Août 1935 au Père Paris, Pierre dit ceci :

« Le Père Congar<sup>11</sup> montre bien que du jour (et il faut remonter au XIV<sup>ème</sup> siècle) où une atteinte a été portée au caractère totalitaire de la foi, tout était à craindre, une foi désincarnée qui n'est plus qu'une partie de l'homme alors qu'elle ne peut être elle-même que si elle baigne toutes les activités de cet homme, voilà ce qui petit à petit a rongé la masse catholique. Le mal est visible aujourd'hui et si nous voulons sauver notre société, nous devons faire cesser ce scandale d'une foi désincarnée, une foi qui au lieu de diriger, de dominer, est mise sur le même plan que les conceptions politiques, sociales de l'individu lorsqu'elle n'est pas éclipsée par elles dans bien des occasions où elle aurait le premier mot à dire ».

Le qualificatif « totalitaire » appliqué à la foi choque à notre époque, car il a été utilisé dans un contexte précis et bien peu sympathique. Ce que Pierre exprime ici, c'est ce que Saint Paul disait ainsi : ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi, voulant exprimer que sa foi avait envahi son être tout entier. Pour Pierre, dans toute l'ardeur de sa jeune foi, celle-ci ne pouvait être réellement vivante que si elle pénétrait tous les domaines de sa vie et de son action. Et il avait bien raison, notre foi si elle est sincère, ne peut que s'incarner en nous. Ce que dit Pierre est encore plus vrai maintenant. Nous avons perdu le sens de l'incarnation.

Dans cette même lettre, Pierre parle pour la première fois de sa vocation :

« Je ferai donc des mathématiques, mais je ferai ce que je pourrai des études sacrées. Je vois plus clair dans ma vocation, elle me paraît basée sur trois points : l'étude, la vie monastique, l'apostolat. Peut-être irai-je dans la maison de Saint Dominique. Je me soumetts toujours à la volonté de Dieu. Si vous me répondez dans les jours qui vont suivre, ne me parlez pas de ma vocation, je n'en ai encore rien dit à mes parents. Si vous le jugez utile, je le ferai tout de suite, mais je crois qu'il faut attendre un peu ».

Le Père Paris lui répondait le 20 Août :

---

<sup>11</sup> Dominicain, né en 1904, ordonné prêtre en 1930, en 1937, il lance aux éditions du Cerf la collection *Unam sanctam* dont il écrit le premier volume : *Chrétiens désunis, principe d'un œcuménisme catholique*. De retour de captivité, il collabore à l'hebdomadaire *Témoignage Chrétien* et publie de nombreux ouvrages. Incompris et attaqué, il connaît l'exil. Réhabilité avec Jean XXIII, il participera au concile Vatican II. Il est considéré comme l'un des plus grands théologiens du XX<sup>e</sup> siècle. Elevé à la dignité de cardinal en 1994, il meurt en 1995.

« Vous avez raison de songer à une thèse de Mathématiques. Je vous ai dit combien je souhaiterais votre initiation plus complète aux études religieuses. Mais c'est bien le cas d'appliquer votre juste principe : pas de christianisme désincarné. Or votre christianisme à vous s'incarne dans les mathématiques. Vous êtes donc appelé à unir théologie positive et mathématique : le tout culminant en mystique ».

Ce ne fut que plus tard qu'il fit part à ses parents de sa vocation. Pour son père, ce fut un choc. Ce fils qui, comme lui, aimait les mathématiques, avec lequel il se sentait tellement proche dans l'étude, dans la pensée, voulait tout quitter pour consacrer sa vie à Dieu. A cela s'ajoutait que, en tant qu'ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, 10 ans d'enseignement étaient dus, sinon il fallait rembourser les années d'études. Ceci était impossible à envisager. Pierre dût accepter de remettre encore la réalisation de ce qui lui tenait tant à coeur.

Le Père Paris écrivait à la mère de Pierre, le 7 Janvier 1937 :

« Il ne faut pas me remercier du réconfort que j'apporte à votre cher fils : lui-même, quel réconfort, il m'apporte ! Quel rayonnement déjà auprès de ses élèves, de ses collègues. J'ai été heureux de le faire parler dans des cercles qui me sont chers : sa parole a fait impression.

Ainsi, en ce début de 1937, il était demandé à Pierre d'attendre pour pouvoir réaliser sa vocation. Il sut surmonter sa déception, même s'il n'arrivait pas toujours à cacher une certaine tristesse. Il était impossible pour ses parents de précipiter les choses, pour Pierre de quitter son travail, de devoir rembourser les années d'études et d'assumer les frais que représenterait un nouveau départ vers des études de théologie. Mais dans sa vie quotidienne, il faisait une grande place à la méditation, à la prière. On le sentait totalement aspiré par le Seigneur, rayonnant de son union avec Dieu. Il avait une influence énorme dans sa famille, son père, sa mère, qu'il avait aidés à retrouver la foi et qu'il incitait à la vivre. Sa mère donnait tout son temps de loisir, tout d'abord à des oeuvres de charité

comme les « Conférences de St Vincent de Paul »<sup>12</sup>, allant secourir les familles nécessiteuses qui habitaient à Toulon le vieux quartier, entre la rue d'Alger et la Cathédrale et autour de l'église St Pierre, qui allait tant souffrir des bombardements pendant la guerre de 1939-44. Elle devint militante des mouvements d'Action Catholique, ainsi que fidèle lectrice du journal *Sept*<sup>13</sup>, et organisa des groupes d'études. Elle s'intéressait aux textes des Pères de l'Eglise, qu'elle lisait et méditait, et dont elle parlait longuement avec Pierre pendant les vacances. Elle désira devenir « visiteuse » des prisons, fit une demande, fut agréée par le Ministère de la Justice et rendit de grands services, surtout pendant les années de guerre. Son activité était très grande. Sa forte personnalité lui faisait entreprendre bien des choses, mais parfois elle se trouvait en opposition avec un clergé très traditionaliste, qu'elle effarouchait. Mais elle défendait ses idées et n'hésitait pas à affronter franchement ceux qui ne la comprenaient pas. Elle organisait des ventes du journal *Sept* à la sortie de la Messe du Dimanche, recevait Joseph Folliet<sup>14</sup> et rencontrait Bernanos. Pierre, parfois, essayait de calmer son ardeur trop combative, mais il l'aimait et l'admirait tant ! Elle rentra dans le Tiers Ordre de St Dominique et marqua le groupe de Toulon par son dévouement et son enthousiasme.

Pierre eut aussi une grande influence sur son père, qui apporta au groupe de la « Paroisse Universitaire » de Toulon le soutien de sa vie intérieure, profonde et calme. Sur son frère et sa soeur aussi son influence fut énorme. Il leur ouvrait l'esprit et le coeur sur une recherche de Dieu toujours à approfondir, sur le Dieu d'Amour et le Christ vivant, la nécessité de chercher sans cesse, le besoin de vivre réellement et en profondeur, en Dieu. Que d'heures passées

---

<sup>12</sup> Société charitable fondée à Paris (mai 1833) par Frédéric Ozanam pour le service des pauvres dans le respect de leur dignité pour les aider à vaincre la misère.

<sup>13</sup> Hebdomadaire de la gauche démocrate chrétienne, édité par Le Cerf, première parution en 1934, qui devint en 1937, *Temps présent*.

<sup>14</sup> Joseph Folliet (1903-1972). Tout jeune s'initie à l'apostolat social. Participe à la fondation de la JOC, la JEC et la JAC. Lors de la guerre, il s'engagea dans la résistance. Expert au concile Vatican II, il fut ordonné prêtre en 1968 selon le vœu de toute sa vie. Entra à l'institut du Prado auquel il appartient jusqu'à sa mort. Homme chaleureux et ouvert, il est l'auteur de 65 ouvrages.

pendant les vacances à lire, étudier ensemble des textes, et surtout les Saintes Ecritures.

Pierre, à cette époque, rayonnait d'un calme et d'une vie intérieure presque palpable et restait pourtant toujours gai, organisant promenades et distractions. Il aimait aussi s'occuper manuellement et avait installé dans la maison à Milhaud une chambre noire, dans laquelle il développait lui-même ses photos.

Mais revenons à l'année 1935 où, après avoir réussi l'agrégation, il fallait envisager de faire le service militaire. Il avait suivi pendant ses études les cours de préparation militaire qui permettaient de faire le service en tant qu'aspirant, puis sous-lieutenant. Il partit donc vers la fin de l'été pour Metz pendant une courte période, comme simple soldat. Il y retrouva quelques uns de ses camarades. Puis il obtint de terminer son service à Toulon au 363<sup>ème</sup> RADCA. Le retard qui lui était imposé par rapport à sa vocation, le fait qu'il n'avait même pas la consolation, si on peut dire, de faire des mathématiques et d'exercer le métier d'enseignant qu'il aimait tant, cette vie militaire qu'il n'aimait pas, rendirent cette année difficile pour lui. Elle représenta une épreuve morale et intérieure très profonde. Pour sa famille, ce fut une joie de l'avoir à nouveau présent et pour lui la vie de famille l'aida à surmonter cette période. L'été arriva, amenant la fin du service militaire, les vacances à Milhaud, l'attente de la nomination. Août était passé, Septembre bien entamé, Pierre angoissé attendait tous les jours le courrier avec impatience. Enfin un télégramme le prévint qu'il était nommé à Caen en Normandie. Il fut d'abord déçu, car il souhaitait, après cette année de service militaire, se remettre aux mathématiques et, tout en préparant sa thèse, mener des études de théologie à Paris. Caen n'était pas très loin de Paris, mais trop tout de même pour faire des déplacements réguliers. Il partit donc triste de se trouver à nouveau loin des siens, arrivant dans une ville où il ne connaissait personne. Mais surtout, il fallait attendre, toujours attendre pour réaliser sa vocation. Grâce à la Paroisse Universitaire, il fit connaissance

avec quelques personnes, entre autres Mademoiselle Sohier, professeur en retraite, célibataire, qui l'adopta un peu comme un fils. C'était le mois d'Octobre 1936. Il resta deux années à Caen. Une première inspection eut lieu au cours de l'année 1936-1937, le 26 Mai exactement. Le rapport d'inspection est le suivant :

« Je visite dans une classe de 1<sup>ère</sup> Mr Costabel, jeune normalien, personnellement fort distingué. D'abord, je constate qu'il ne néglige pas la géométrie pure ..... Il est important de signaler qu'un élément très favorable de ma visite est que la classe est vivante ..... »

Donc bon rapport d'inspection.

En Septembre 1938, il est nommé professeur de mathématiques dans la classe de préparation au concours d'entrée à l'Ecole Navale à Cherbourg. Le voici encore plus éloigné de Paris et de la possibilité de commencer des études de théologie. Il subit deux inspections au cours de l'année 1938-1939 et ces deux inspections sont moins bonnes. Il a hâte d'en finir et de se consacrer à ce qu'il désire faire plus que tout. Mais durant ces années, il n'abandonne pas ses travaux entrepris pendant qu'il était à l'Ecole Normale Supérieure. Entre 1932 et 1935, il avait commencé de s'intéresser à la partie des mathématiques appelée « mécanique rationnelle ». Comme le dit son ami Guilbaud : « Il en gardera le souci toute sa vie ; il se dira souvent « mécanicien » au risque d'ébahir son interlocuteur ».

Il menait ses recherches sous la direction de Joseph Pérès<sup>15</sup>, professeur à l'Ecole Normale, possédant une maison à Bandol, près de Toulon, où la famille Pérès passait toutes les vacances, ce qui avait permis que se tissent des liens d'amitié avec la famille Costabel.

Citons René Taton<sup>16</sup> : « Hommage à Pierre Costabel »<sup>17</sup> :

---

<sup>15</sup> Joseph Pérès (1890-1962). Mathématicien et physicien, ancien élève de l'ENS, il travailla à Rome avec Vito Volterra. En 1932, il est nommé maître de conférences à la Faculté des sciences de Paris. En 1950, il devient titulaire de la chaire de mécanique. Il sera également doyen à partir de 1954, jusqu'en 1961.

<sup>16</sup> René Taton (1915-2004). Ancien élève de l'ENS et agrégé de mathématiques, il assumait, avec Pierre Costabel, son collègue à l'EHESS et au Centre Koyré les plus hautes fonctions internationales en histoire des sciences.

« C'est sous l'influence persuasive et amicale de Joseph Pérès, éminent spécialiste de la mécanique des fluides, intéressé également par l'histoire des sciences, que Pierre amorça dès cette époque ses premières recherches dans ces deux voies, apparemment sans autre lien que l'approfondissement des principes de la mécanique. Pérès lui confia en particulier la rédaction de deux séries de leçons données à Paris par le grand mathématicien italien Vito Volterra »<sup>18</sup>.

Pérès le mit aussi en relation avec Otto Spiess<sup>19</sup> qui fut plus tard principal responsable de la fondation Bernoulli à Bâle. R. Taton écrit encore :

« En 1938, parut le premier volume de sa rédaction des leçons de physique mathématique de Volterra dont le second volume ne fut publié qu'en 1960, mais en mentionnant 1939 comme date de sa rédaction. Par ailleurs, à son propre témoignage, au cours des grandes vacances de 1938, il signa avec la fondation Bernoulli de Bâle, animée par Otto Spiess, un contrat le chargeant de l'édition de la correspondance de Jean 1 Bernoulli<sup>20</sup> et de Varignon, engagement qui supposait un important travail préliminaire d'information, de documentation et de recherche. Si cet effort nous reste mal connu, du moins atteste-t-il de la précocité de la vocation d'historien des sciences de Pierre Costabel et de l'intérêt qu'il portait dès cette époque au difficile travail d'établissement et d'édition rigoureuse de textes particulièrement importants ».

D'après Georges Théodule Guilbaud, ce qui confirme et complète Mr Taton :

« En 1936-1938, Costabel enseigne aux lycées de Caen, puis de Cherbourg ; à son goût pour la recherche en mécanique (publication en 1938 : *Rotation des solides*

<sup>17</sup> *Revue d'histoire des Sciences*, Centre International de synthèse, Centre Alexandre Koyré, Paris, P.U.F., tome XLIII -2/3 Avril-Septembre 1990, pp. 297-311.

<sup>18</sup> Vito Volterra (1860-1940). Mathématicien et physicien italien, homme de conscience, il fut l'une des personnalités les plus connues de la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle en science et en politique. Il entreprit l'étude mathématique approfondie du système optique, travailla sur la mécanique céleste et fut un créateur de l'analyse fonctionnelle qu'il appliqua le premier à certains problèmes de biologie. En dehors de ses travaux sur les équations intégrales, il étudia les fonctions des lignes ainsi que les fonctions permutables. En 1917 il fut partisan de l'intervention de l'Italie aux côtés des alliés. Il fut l'un des principaux signataires de *Intellectuels contre le racisme*, ce qui lui coûta sa chaire de professeur et son siège au Sénat.

<sup>19</sup> Otto Spiess (1878-1966) Professeur de mathématiques de l'université de Bâle, auteur de la biographie des Bernoulli, spécialiste du XVIII<sup>o</sup> siècle.

<sup>20</sup> Bernoulli : famille originaire d'Anvers, réfugiée à Bâle au XVI<sup>o</sup> siècle à cause des persécutions religieuses. Sur plus d'un siècle elle donna à la science des mathématiciens, soit qu'ils fussent frères donc vivant à la même époque, soit fils ou neveux se succédant à travers les années. Au total ils furent sept à travailler sur des sujets tels que le calcul infinitésimal, le calcul exponentiel, l'hydrodynamique. Certains d'entre eux furent aussi enseignants à Saint Petersburg, Berlin ou Bâle. Le premier d'entre eux est appelé Jacques I (1654-1707), son frère Jean I (1667-1748) est celui qui eut avec Varignon une correspondance sur laquelle Pierre travailla.

*dotés de mouvements internes*, sous la direction de Vito Volterra) il ajoute un retour aux sources de la mécanique classique (XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles), d'abord aux documents originaux dont il gardera toute sa vie la passion. Il déchiffre à ce moment-là, les correspondances de Varignon et de Bernoulli ; il en projette la publication retardée par la guerre, puis par différents aléas et qui n'aura lieu qu'en 1988<sup>21</sup> ».

Au sujet de son travail avec Vito Volterra, une carte de celui-ci envoyée d'Ariccia et datée du 9 Octobre 1939, dit ceci

« J'espère toujours que la publication des « Distorsions » qui est toute prête soit bientôt finie, mais certainement on ne peut pas trop demander à l'éditeur dans le moment actuel ».

Ceci permet de préciser les dates de ces travaux et de mesurer un peu le bouleversement que la guerre allait produire dans les recherches menées au niveau international.

La carte de Volterra est adressée au Lieutenant Pierre Costabel 126 B D.A.T. Les Essarts par Grand Couronne. La guerre est donc commencée. Et il faut bien faire un rapide retour en arrière pour rappeler les événements de l'été 1939.

---

<sup>21</sup> Voir infra p.

## LES ANNEES DE GUERRE

Pierre avait terminé l'année scolaire 1938-39 à Cherbourg et avait demandé sa mutation à Rouen, ce qui le rapprochait de Paris. Mais en Juillet-Août, les événements se précipitent. Il faut dire que depuis des mois, l'angoisse monte, les menaces se précisent. L'Anschluss en Mars 1938, Munich en Septembre. En Avril 1939, les Universitaires catholiques étaient réunis pour leurs « Journées » comme tous les ans. Cette année-là, le lieu de réunion était Grenoble, avec selon l'habitude, la dernière journée marquée par un pèlerinage, dans ce cas à Annecy, pour St François de Sales et Ste Jeanne Chantal. Pendant que se déroulaient les conférences et les réunions de prière, les forces fascistes italiennes avaient envahi l'Albanie et chassé le roi Zog. On commença à voir placarder sur les murs des ordres de mobilisation pour certaines classes. Pierre regagna rapidement Toulon pour ne pas se mettre dans le cas d'ignorer son ordre d'appel. Les choses se tassèrent, mais on sentait bien que la menace risquait encore de s'appesantir. Au mois de juillet 1939, les lycées fermèrent et les élèves partirent en vacances. Mais des bruits couraient, des nouvelles alarmantes se propageaient, et tous les Français avaient l'impression que Août ou au plus tard Septembre allait amener la crise finale et peut-être la guerre. Ce poids pesait sur chacun. Car après l'Autriche, après le problème des Sudètes, restait l'angoissante situation posée par le couloir de Dantzig. On se doutait bien qu'Hitler s'appuierait sur cette revendication pour déclencher sa dernière opération et que celle-là serait décisive et obligerait la France à entrer dans un conflit.

Le 23 Août, Hitler obtint de l'URSS sa neutralité amicale et on comprit qu'il allait attaquer la Pologne. Ce qu'il fit le 1<sup>er</sup> Septembre. Le 3 Septembre, la France déclara la guerre.

Cependant, les hommes furent mobilisés, appelés sous les drapeaux. Pierre quitta Milhaud et rejoignit son lieu de mobilisation le 29 Août. Affecté à la 126<sup>ème</sup> Batterie de défense aérienne près de Rouen, exactement aux Essarts par Grand Couronne.

De Septembre 1939 au printemps 1940, ce sera la « drôle de guerre ». Les jours, les semaines, les mois se traînent, alors qu'en Pologne c'est la guerre dans toute son horreur. On ne sait pas tout, mais des récits affreux parviennent en France.

Puis, Hitler ayant écrasé la Pologne, porte ses forces d'Est en Ouest. Les soldats français sont terrés dans la ligne Maginot. Autour des grandes villes s'est organisée la défense aérienne. On attend dans l'angoisse l'offensive allemande. Pour tous ceux qui sont, comme Pierre, affectés à un poste de défense, le temps s'écoule lentement. Il y a surtout une surveillance du ciel à assurer et parfois quelque avion allemand vient survoler la région. Pierre ne peut rester inoccupé ; alors il continue ses activités intellectuelles. D'une part, il poursuit les travaux commencés et, d'autre part, il se penche sur le problème mathématique posé par les armes de DCA (Défense Contre Avions) dont il dispose. Le rapport qu'il fit sur le sujet, avec le déroulement des calculs qu'il a résolus existe encore<sup>22</sup>. Il voulait trouver : « comment réduire le temps mort de manoeuvre dans la détermination des éléments de l'avion actuel ». Il rédigea un rapport détaillé et construisit un appareil qui permettait de réduire ce temps mort. Il reçut une lettre de félicitations du Général de Corps d'armée commandant les FTA (Forces Terrestres Antiaériennes)<sup>23</sup>, en même temps qu'il était encouragé à continuer ses recherches. Ceci se passait en Février 1940. Pour ceux qui le connaissent bien, cela semble un peu incongru qu'il se soit penché sur un tel problème. Mais en fait, c'était bien de lui de ne pouvoir accepter qu'une chose fut mal faite, alors

---

<sup>22</sup> D.A.T Etat Major 42° groupe, Rapport sur l'organisation d'une section de contrôle des tirs, Lieutenant Costabel, 126° Bataillon.

<sup>23</sup> Défense Nationale, Etat Major Général, Commandement Supérieur des Forces Terrestres Anti-Aériennes, N° I.788 F.T.A./E du 16 février 1940, signée BLOCH.

qu'on pouvait faire mieux. C'était toujours chez lui le souci du travail bien fait. Et sans doute, existait-il aussi le plaisir de résoudre un problème auquel on n'avait pas pensé jusque là. Par ailleurs, il continuait les travaux commencés depuis la fin de ses études à Normale Supérieure. Il n'avait plus la même disponibilité, il n'était plus libre de se déplacer pour chercher des documents, mais un échange de lettres avec Spiess et Volterra lui permettait d'avancer dans ses travaux.

Quatre lettres de Otto Spiess permettent de prendre conscience de l'état d'esprit et des événements de l'époque et méritent d'être citées. (Il s'agit des travaux pour l'édition de la correspondance de Jean 1 Bernoulli avec Varignon).

Une première lettre est datée du 15 Juillet 1939 écrite en allemand :

« A présent que les vacances ont commencé, je vous demanderai de m'informer sur le travail de Varignon. Mr Brunet<sup>24</sup> m'a également demandé des nouvelles. Avez-vous déjà un aperçu de l'ensemble ? Comme convenu, vous établirez un catalogue en classant les problèmes par catégories : calcul intégral, développement de la mécanique, physique (baromètre), système scientifique etc. .... Faire ressortir les lettres les plus importantes. On voit petit à petit ce qui peut être raccourci (par exemple le Mercuris lucente).

Ceci représente beaucoup de travail ingrat. Vous pourriez peut-être inciter le photographe de Caen à faire les clichés. Bien que ce ne soit pas urgent, on pourrait régler cette affaire. J'espère que vous vous reposerez bien pendant les vacances, vous en avez besoin.

Une deuxième lettre du 8 Octobre 1939 est envoyée de Bâle et écrite en français.

« Cher Monsieur, j'ai reçu votre lettre du 14, le 22 Septembre, donc, malgré le contrôle militaire, assez vite. Mais vraiment vous n'aviez pas besoin de vous excuser du retard de votre réponse. Il y a des affaires plus graves qui occupent l'esprit à l'instant qu'un nouveau et angoissant chapitre de l'histoire mondiale va se dérouler devant nos yeux. Mais je suis content et je vous remercie que vous ayez pensé à me

---

<sup>24</sup> Pierre Brunet, historien des sciences de valeur, s'est efforcé, avec Suzanne Delorme et grâce à l'appui d'Henri Burr, de relancer l'activité de la section d'Histoire des sciences du Centre International de Synthèse. Il fonda la Revue d'Histoire des Sciences en 1947.

renseigner de votre sort et de vos dispositions. Il va sans dire que vous garderez vos droits de finir ce que vous avez commencé avec tant de zèle, dès qu'il vous sera possible après la fin des hostilités. J'ai réfléchi si on pourrait alors s'épargner du travail en réduisant le commentaire aux quelques notes indispensables et en ne publiant que le texte des lettres avec l'index des noms et des problèmes ; mais tout cela sera *cura posterior* ! Pour le moment, espérons que vous resterez à l'abri relatif où vous êtes, ou, en tout cas, que vous sortirez sain et sauf des péripéties de la guerre. Entrons encore en quelques détails :

1 . Le photographe de Caen n'a pas bougé, Evidemment nous ne sommes pas pressés, mais il vaudrait mieux de pouvoir clore la question<sup>25</sup>

2 . Vous n'avez pas mentionné si vous aviez renvoyé à Mr l'abbé Bonnardet<sup>26</sup> les notes biographiques sur Reyneau<sup>27</sup> que j'avais joint à ma lettre.

3 . Mon collaborateur à Mannheim, qui aurait dû accomplir la rédaction des lettres de l'Hôpital<sup>28</sup> pendant la première moitié de cette année, m'écrit au mois de Juillet qu'il fût épuisé « par d'autres occupations ». A ce moment-ci, il vole peut-être au-dessus de la ligne Siegfried.

4 .Notre ville (comme toute la Suisse) s'est mise en garde contre des surprises. Les entrées des rues principales sont barricadées, les ponts sont chargés, les objets de valeur, par exemple les manuscrits de la bibliothèque, mis à l'abri dans les montagnes. Malheureusement, nous sommes aussi loin de disposer des mille avions que des gens prévoyants demandent sans cesse depuis un an, que d'avoir un équivalent de votre ligne Maginot. Tout cela coûterait très cher, mais nos gouvernants ne sont pas favorables aux grandes mesures. Cependant, il est bien possible que les Allemands, préférant se battre sur le territoire de leurs voisins, se vont ruer sur la Suisse pour forcer le passage. Au moins on ne serait plus humilié par la pensée de rester l'arme au pied pendant que d'autres peuples versent leur sang pour l'intérêt commun.

---

<sup>25</sup> Il s'agissait de photographier un portrait de Varignon, photo qui devait être placé dans le livre et le fut bien plus tard.

<sup>26</sup> Père E. Bonnardet, oratorien, auteur de plusieurs travaux sur l'histoire de l'Oratoire et des oratoriens célèbres entre 1900 et 1940.

<sup>27</sup> Révérend Père Charles René Reyneau (1656-1728) prêtre de l'Oratoire. Ami de Malebranche et appelé par Fontenelle « l'Euclide de la haute géométrie ». A repris les travaux de Descartes, Leibniz, Newton et des Bernoulli. S'intéressa au débat sur le calcul différentiel et participa à l'édition posthume de Prestat.

<sup>28</sup> Guillaume de l'Hôpital (1661-1704) mathématicien français. Son traité du calcul différentiel (*Analyse des infiniment petits pour l'intelligence des courbes*, 1696) est le premier exposé du calcul infinitésimal.

En attendant, nous admirons les Français qui s'avancent sur le glacis des forteresses ennemies. On admire un peu moins Messieurs les Anglais qui se montrent plus riches en promesses qu'en actions. Mr Chamberlain ferait un excellent général de l'Armée du Salut ; mais pour battre les Nazis, il ne suffit pas de les bombarder avec des petits traités moraux. On est loin de la réalité si on croit possible d'ameuter les mécontents contre le régime omnipotent par de tels expédients. Au contraire, la guerre a eu l'effet d'unir les partis. Je viens de parler avec des académiciens allemands, hommes intelligents, avec des idées libérales, qui jusque-là se moquaient pas mal du national-socialisme. Je fus étonné de voir qu'ils ont changé complètement tout à coup. Ils acceptent le système, ils acceptent les Russes, ils accepteraient même, si Hitler pour gagner les masses, commençait par le partage des grandes propriétés. C'est difficile de libérer un peuple qui ne veut pas être libéré, qui ne voit dans sa servitude qu'une discipline sanitaire. Tout cela changerait sans doute du jour qu'une défaite incontestable sur terre et mer ôtera à Hitler son prestige presque divin avec l'espoir de prendre le dessus, surtout si les Alliés pouvaient alors offrir à la meilleure partie des Allemands une paix acceptable et raisonnable. Mais assez de politique, nos opinions ne changeront rien au cours des événements. Vous me ferez un grand plaisir, si vous vouliez continuer de me faire prendre part à vos exploits militaires, dans lesquels vous serez accompagné par mes meilleurs vœux pour votre conservation ».

Votre dévoué

Otto Spiess

Une autre lettre de Otto Spiess du 3 Décembre 1939 apporte encore un éclairage intéressant sur l'époque et les événements et essaye de regarder avec un certain humour ce qui était si angoissant :

Cher Monsieur,

Voilà plus de six semaines que je suis en retard ! Comme le temps marche. J'ai bien reçu vos lettres du 30 Octobre et du 14 Novembre et je vous en remercie. C'est un peu la gêne de m'exprimer en français, qui est tout de même préférable en ce temps-ci, qui me fit ajourner ma réponse. Et étant souvent fatigué, il me faut attendre un moment où je me sens disposé à faire cet effort. Mais entrons en matière !

Vous avez bien fait de rassurer le photographe et je vous rembourserai vos frais aussitôt que je saurai le prix définitif. Car il y aura peut-être des frais

supplémentaires. C'était bien entendu qu'il ferait pour moi le négatif et deux copies dont vous en garderez une. Et les mesures étaient 18 à 24 cm. Depuis votre lettre, il aurait eu le temps, il me semble, de s'acquitter de sa commission et j'attendais même de voir arriver un de ces jours le portrait. Mais il y aura peut-être des difficultés à la frontière et il durera des mois jusqu'à ce que Messieurs les censeurs de nos deux pays soient tout à fait convaincus que la figure du bon Varignon ne cache pas un plan de forteresse ou un cryptogramme raffiné. Eh bien, rien à faire, attendons donc ! A propos de cryptographie, on prétend toujours que tout code soit déchiffrable avec quelque patience, ce qui m'étonne fort, car je m'engagerais d'écrire en chiffres que l'on ne déchiffrerait pas.

Comme vous êtes chargé de la défense aérienne, il pourrait bien qu'un jour l'éditeur de Varignon ferait descendre du ciel – espérons encore vivant – l'éditeur de l'Hôpital, ce qui serait un détail pittoresque dans l'histoire de notre édition. Lorsque en été 1938 je montrai notre ville à Mr R., il me parla de son désir de se faire aviateur et je lui recommandai certaines créations architecturales comme point de mire, au cas qu'il reviendrait un jour dans une escadrille allemande. Mais jusque là ce n'étaient que des éclaireurs français qui se montraient dans notre voisinage. Il semble d'ailleurs qu'ils veulent nous épargner pour le moment. La radio annonce que Madame Goering, qui se trouve avec Madame Goebbels à Lausanne, fût accouchée d'un enfant et il semble que le gros maréchal lui-même fût vu un de ces jours en compagnie de sa femme. Mais c'est peut-être un secret politique que vous ne devez pas savoir ; finissons donc, autant plus que voilà minuit vient de sonner. En vous souhaitant bonne santé et pas trop d'ennuis, je vous prie de me laisser prendre part un peu à vos exploits dans la mesure du possible. Avec mes meilleurs saluts, bien à vous ».

O. Spiess

Quatrième lettre datée du 5 Février 1940 :

Cher Monsieur.

Il y a une semaine que j'ai reçu votre lettre et par le même courrier le cliché, mais la grippe, qui m'avait alité ce jour-là, attardait ma réponse. Après une semaine passée agréablement à la fainéantise, je reprendrai ce soir mes cours à l'Université, pas trop mécontent de cette interruption. Nous voilà arrivés au *happy end* de cette affaire compliquée qui vous aura causé tant de peine et de chagrin et en dessus

probablement des frais qu'à tort vous ne mentionnez pas. En outre, vous avez fabriqué pour notre Varignon un emballage ingénieux ainsi qu'il a passé comme dans un wagon blindé les différents bureaux intermédiaires et qu'il est arrivé sain et sauf dans mes bras. Je vous en remercie cordialement. J'espère que vous avez reçu une épreuve pour vous-même, comme c'était convenu, quoique vous n'en dites rien. J'avoue que cette histoire, fâcheuse pour vous, m'a beaucoup amusé ! Voilà un original de photographe, qui obstinément se refuse de photographier, ne cédant enfin qu'aux menaces, quoiqu'il est payé d'avance dans un temps où les affaires vont mal et où les commandes sont rares ! Evidemment, il y a là un problème de psychologie ; c'est l'éternel conflit entre l'individu naturellement libre et paresseux demandant qu'on lui fiche la paix et l'homme artificiellement asservi par la fatalité de gagner son pain. Heureusement le civilisé a emporté sur le sauvage, car Mr Br. a très bien travaillé et je suis fort content du résultat de ses soins. Je n'avais pu voir la peinture que d'une certaine distance, mais j'ai l'idée que la photographie donne une impression plus claire, plus nette de la physionomie de notre homme que l'original. Espérons que nous verrons le jour où ce portrait ornera le frontispice du premier volume des lettres entre Bernoulli et Varignon.

Je ne pense pas que le nouvel an changera beaucoup à votre situation plus ou moins paisible ; aussi je ne partage pas votre optimisme. L'Allemagne, par sa situation géographique et par ses fortifications, est inattaquable du côté ouest et Hitler, pour gagner la guerre, n'aura besoin que d'attendre derrière cette barrière jusqu'à ce que la caisse et la patience des Alliés soient épuisées. Que lui importe si ses sujets obéissants mangent de l'écorce et s'habillent de papier, pourvu qu'ils tiennent ! Et ils tiendront 5 ou 10 ans, n'en doutez pas ! Pendant ce temps, le Führer, défié payera ses ouvriers par du papier sans valeur et des coups de pieds, et ses fournisseurs à l'étranger par son charbon et le travail de ses esclaves, s'il ne prend pas gratuitement, par force, ce que bon lui semble. Car après que la faiblesse de la Russie s'est manifestée, qui l'empêchera de s'emparer de la Roumanie, de l'Ukraine même, s'il en faut ? Pas les bavards éternels de Londres, qui continuent à encourager les petits peuples neutres à bien vouloir se sacrifier pour le bien commun, c'est à dire de la très Grande Bretagne. Voyez les Finlandais, -qui depuis deux mois implorent des secours effectifs- vous allez voir, les Anglais leur enverront cent mille « bibles », un bataillon de Polonais peut-être ou de nègres du Soudan, mais pas un de leurs chers compatriotes qui, évidemment, ne se trouvent pas à leur aise en dehors de leur flotte.

Je dis tout cela à contre-cœur et malgré mon admiration pour le Monde britannique, mais dès les jours de la guerre d'Abyssinie, je trouve la politique du Cabinet anglais pitoyablement lâche, pour ne pas dire perfide. Ce n'est pas dans cet esprit qu'on gagnera une guerre qui décide de la culture de l'Europe pour des siècles. J'aimerais bien être démenti par les événements, mais avant qu'on me montre une armée français-anglaise, installée sur le sol allemand, la couleur de mes pensées reste noir, si noir que Mrs les Censeurs prendront garde de les cacher sous la noirceur encore plus dense de leur timbre. Car la dernière sagesse des gouvernements est celle des médecins, qui, faute de guérir les maladies, en suppriment au moins les symptômes.

Je viens de recevoir une lettre de Mr R., de Mannheim. Il ne dit pas expressément qu'il fait service, mais on le devine facilement. En politique, il répète docilement la formule officielle du Führer ; lui aussi, il appartient au grand troupeau qui bêle, fidèle jusqu'à la mort, derrière son grand bélier.

Que cela ne vous retienne de me donner de temps en temps de vos nouvelles !

En attendant je vous envoie mes meilleurs vœux

Votre dévoué

Otto Spiess

Ces lettres d'Otto Spiess, même si elles sont un peu longues, et s'il est pour lui un peu difficile d'écrire en français, ont leur place dans ce récit ; car elles ont un témoignage extraordinaire des événements et des difficultés rencontrées dès le début de la guerre en particulier dans le courrier en France et entre la France et les pays voisins, avec le souci de l'espionnage allemand s'exerçant dans les secteurs. Ce n'était pas une crainte sans fondement, mais une réalité qui allait prendre après juin 1940 une bien plus grande ampleur.

Ceux qui ont vécu cette période allant de septembre 1939 au printemps 1940 ne peuvent avoir oublié l'angoisse qui étreignait les cœurs, dans les débuts de cette « drôle de guerre » comme on disait alors. La guerre avait certes été déclarée mais en fait il se passait peu de choses à l'Ouest de l'Allemagne, alors que les rares nouvelles venues de l'Est, de la Pologne, étaient épouvantables. Les années précédentes, Hitler avait déjà, avec ses troupes, envahi des pays

d'Europe ; on avait eu le temps de voir comment chaque fois les choses se passaient et on savait bien que notre tour était arrivé. L'Angleterre comprenait bien, même si elle espérait le contraire, que la mer ne la mettait pas à l'abri d'une invasion ou de bombardements. Et pourtant, depuis septembre 1939, les semaines et les mois passaient sans qu'Hitler ne déclenche réellement les hostilités. Alors l'angoisse montait, car on était bien conscients qu'Hitler attendait le printemps. Nos hommes politiques, Daladier en France, Chamberlain en Angleterre, pour ne nommer que ceux-là, ne pouvaient faire le poids face à Hitler. Ils étaient incapables de s'opposer aux forces du nazisme. Chaque fois qu'Hitler avait envahi un pays d'Europe, ils avaient prononcé des discours vengeurs, proféré des menaces, puis face aux manifestations de colère d'Hitler, ils avaient cédé, puis reculé devant la force. Les français qui restaient lucides disaient : « On recule encore pour mieux sauter la prochaine fois » les autres effrayés par la perspective d'une guerre dévastatrice, étaient heureux de la voir s'éloigner encore une fois. Seulement cette fois la guerre était déclarée et qu'allions-nous subir ? La lettre d'Otto Spiess du 8 octobre 1939, donc du début du conflit, laisse percer cette angoisse puisqu'il explique les mesures pacifiques de protection prises par la Suisse, pourtant pays neutre et qui normalement ne devait pas être touchée par la guerre. Otto Spiess craint même que les allemands passent par la Suisse pour attaquer la France, en contournant ainsi la ligne Maginot ; inquiétude injustifiée car ils auraient eu à affronter les Alpes, obstacle de taille. Par contre, son jugement sur Chamberlain est très juste et c'est ce que nous ressentions à l'époque. Sa description des allemands qui « acceptent le système » est vraie, mais il ne connaissait probablement pas encore, comme l'ensemble de la population française et suisse, l'existence des camps de concentration où Hitler faisait enfermer les juifs allemands, mais aussi tous les allemands qui osaient critiquer le « système » et ainsi jugulait toute envie de révolte. Cela était impensable, impossible à croire, malgré quelques très brèves nouvelles qui arrivaient à passer. Otto Spiess sait manier l'humour et l'ironie par

sa description du passage de la frontière du portrait du bon Varignon (qui aurait pu abriter un plan de forteresse). La façon dont il décrit le peuple allemand, mangeant de l'écorce et s'habillant de papier, rappelle ce que les journaux français de l'époque répétaient sans cesse pour faire croire que l'Allemagne ne pourrait tenir longtemps en état de guerre et qu'on allait vite sortir de ce cauchemar. Mais la réalité était toute autre. Si les allemands vivaient d'ersatz, les français et les anglais allaient bientôt connaître des privations bien pires. Quant aux allemands, ils étaient prêts à tous les sacrifices, à tenir envers et contre tout et par tous les moyens. Entendre traiter Hitler de grand béliet pouvait faire sourire, mais ne suffisait pas à rassurer. Car le mois de mai 1940 approchait, l'inquiétude de l'avenir immédiat allait prendre fin, nous allions être plongés dans l'horreur.

Mais revenons vers Pierre et à ce qu'il lui advint.

Le 10 Mai 1940, Hitler déclenche la guerre. Il envahit les Pays-Bas, la Belgique et la France. Les Allemands déferlent sur notre pays. Rien ne les arrête. Inutile de revenir sur ces événements bien connus. Il faut simplement rappeler ceux qui vont avoir une incidence sur la vie de Pierre. Le 4 Juin, se termine la résistance de Dunkerque ; le 14, les Allemands sont à Paris et le 17 ils atteignent Caen, Orléans, Dijon. Pierre a dû suivre le repli des défenses françaises. Mais la coupure est totale avec le Sud de la France. Ses parents ignorent ce qu'il est devenu, s'il est encore en vie et si oui, où il se trouve.

Une carte du 30 Juin, timbrée de Laval, dit simplement ceci :

« Mes chéris, je vais bien. Ne vous inquiétez pas de moi. J'espère de tout mon coeur que vous êtes tous réunis à Milhaud. A bientôt peut-être des nouvelles plus complètes ».

La carte suivante est datée de Laval, le 5 Juillet, et dit ceci :

« Mes chéris. Voici la correspondance enfin établie. Je me doute de vos angoisses comme vous pouvez vous douter des miennes. J'espère de tout mon coeur que vous êtes tous à Milhaud. Et Papa, où est-il ? Je sais que certains lieutenants de

son âge avaient été remobilisés. Pour moi, je vais bien. Je termine ma 2<sup>ème</sup> semaine de détention au camp de prisonniers de Laval, après une odyssée invraisemblable. Le camp est au grand séminaire, ce qui offre de grands avantages intellectuels et spirituels que nous mettons en pratique. Je vous embrasse de tout mon coeur ».

Et il donne son adresse : Camp de Prisonniers du Grand Séminaire de Laval  
Groupe 22.

Une lettre de son père, datée du 17 Juillet, a été conservée :

« Enfin nous avons reçu ce matin ta carte du 5 Juillet nous précisant ta situation et ton état. Quelle période angoissée nous venons de vivre. Tes dernières lettres, arrivées à peu près normalement étaient celles des 10 et 12 Juin. Enfin la semaine dernière nous sont parvenues en même temps tes lettres des 13 et 14 et ta brève carte du 30. Nous avons suivi l'avance allemande de la Basse Seine, en Normandie et en Bretagne et nous nous sommes bien rendus compte du sort qui vous attendait et des journées pénibles et dures que tu as dû vivre. Toutes nos pensées étaient avec toi dans ces grands moments de l'épreuve. Bon courage. Nous souhaitons vivement que tu sois en bonne santé ».

Une carte de sa mère du 17 Juillet n'ajoute rien. Son père et sa mère lui écrivent encore le 29 Juillet. Mais ils n'ont toujours rien reçu de lui après cette carte du 5. Ils parlent de lui envoyer des colis et donnent des nouvelles. Sa mère lui fait part de son découragement et de sa déception face aux réactions des catholiques autour d'elle. Voici ce qu'elle lui écrit le 20 Juillet :

« Quelques mots du 13 Juillet écrits par le proviseur du Lycée nous ont confirmé ta présence à Laval. Nous avons reçu ce matin la lettre que tu écrivais à Lucie le 7 Juin. La correspondance dispersée reprend sa circulation normale et le lien se renoue avec notre cher absent. Je reviendrai plus tard sur ce que tu nous dis dans ces dernières lettres. Il est très étonnant que vous n'ayez pas compris plus tôt que la bataille était déjà perdue à Dunkerque. C'est à partir de ce moment que nous avons tremblé pour toi et pensé aux décisions qui se prendraient... Je comprends par ton silence même ta peine morale. Ton inquiétude est la nôtre. Elle dépasse nos pauvres personnes et nos intérêts. Née depuis longtemps de l'observation douloureuse d'une société sans Dieu, elle attend anxieusement un renouveau qui se fasse dans la lumière. Aucun milieu n'est exempt de l'effort, car partout le laïcisme a fait des

ravages. J'ai beaucoup médité et prié. Que Dieu soit béni de nous avoir donné l'épreuve, si la France en sort purifiée... ».

Lettre qui traduit bien le souci de sa mère, mais qui ne montre pas d'inquiétude trop grande pour l'avenir. Il est vrai qu'en cette fin Juillet 1940, malgré l'appel de de Gaulle du 18 Juin, qui montrait bien que la guerre continuait, les Français étaient persuadés que quelque chose allait se produire et que les prisonniers allaient être libérés. Si elle avait pu penser que cette captivité durerait cinq longues années, si elle avait pu prévoir toutes les horreurs qu'amènerait cette guerre, si elle avait pu prévoir que le conflit s'étendrait sur le monde entier et ferait tant de morts, aurait-elle encore béni l'épreuve ?

La lettre suivante de Pierre est datée du 16 Octobre et de l'Oflag XIII A 1356 Baraque 74, écrite sur le papier spécial fourni par l'Allemagne. Je la transcris :

« Mes chéris. Voici que notre correspondance s'établit d'une manière régulière. C'est pour moi une grande joie de pouvoir enfin entretenir de ma vie, mais combien plus grande encore sera-t-elle lorsque je recevrai quelque chose de vous. Je m'inquiète un peu de savoir comment Maman aura supporté cette nouvelle épreuve. Et Lucie ? Pour Papa et André, je pense que tout va bien et qu'à l'heure actuelle, ils ont repris leur activité. André est en Math-Elem, j'espère. Papa a peut-être eu des renseignements à fournir sur moi au ministère, n'oubliez pas ce que je vous disais dans ma dernière lettre de Juillet. Nous ignorons tout ou presque de ce qui se passe en France, mais j'ai l'impression que cela ne doit pas aller tout seul. C'est pourquoi, je ne veux pas que vous vous priviez de quoi que ce soit pour m'envoyer des colis ; comme je vous l'ai déjà dit, j'ai seulement besoin de vêtements chauds pour l'hiver. Evidemment quelques conserves ne seraient pas de trop, mais la nourriture qui nous est donnée est bonne et suffisante. J'estime que nous n'avons pas à nous plaindre et que vous n'avez aucune inquiétude à avoir. Lorsque vous m'aurez envoyé ce que je vous ai déjà demandé, voici ce dont j'aurais encore besoin : 2 paires de chaussettes de laine, 1 flanelle, 1 caleçon. D'autre part, ma vareuse commence à être fatiguée, les revers se déchirent. Je vais la réparer, mais peut-être y aura-t-il lieu de m'envoyer dans quelques temps l'uniforme de Papa qui ne lui sert évidemment plus et ne lui servira plus jamais. J'ai trouvé un milieu intéressant où je connais déjà un certain

nombre de gens. Les anciens élèves de Papa : Blachat, Caillet, Gautier lui envoient leur souvenir respectueux. Le Père Laffeteur, que nous vîmes à Rennes, est ici. Et d'autres. Vous voyez quelle diversité. Je bénis et ma prière va vers vous ».

Une carte de sa mère datée du 7 Octobre et reçue par lui bien plus tard précise :

« Nous avons appris ce matin par Genève ton transport en Allemagne. Joie de recevoir enfin une indication nous permettant de t'écrire, peinée de ton éloignement. La famille souffre toute entière avec toi, notre cher fils, si affectueux et si charitable ».

Une lettre de son père du 8 Octobre est plus précise :

« Enfin nous avons reçu ton adresse définitive par l'intermédiaire de la Croix Rouge de Genève. Il nous est ainsi permis de t'écrire et de t'envoyer des colis. Ce moment était attendu avec impatience. Ta carte du 9 Septembre, que tu avais été autorisé à écrire, probablement avant votre départ de France, nous est rapidement parvenue et nous a apporté des nouvelles satisfaisantes de ton état de santé ».

Bien après ces événements, et dans un contexte tellement différent, on est amené à se poser des questions. Pourquoi tant de prisonniers se sont-ils laissés conduire en Allemagne ? Beaucoup se sont évadés au moment du transfert, profitant de complicités et d'amis dans les régions où ils se trouvaient. A Laval, Pierre aurait pu essayer de s'évader et lorsque, plus tard, on lui demandait pourquoi il ne l'avait pas fait, sa réponse était bien digne de lui. Il estimait que dans le désarroi où ils se trouvaient tous, ceux qui, comme lui, avaient foi dans le Seigneur, avaient un devoir et une responsabilité vis à vis des autres. Et c'est pour cela qu'il avait choisi de rester et d'assumer jusqu'au bout.

Que ces cinq années de captivité ont été longues et dures, terribles ! Le courrier s'établit avec ces lettres envoyées par le prisonnier comportant la feuille de réponse, si bien qu'on ne pouvait lui écrire que lorsqu'il avait déjà envoyé une missive.

Pour les uns et les autres, c'était réciproquement, mutuellement, une angoisse constante. Pierre fut d'abord à l'Oflag XIII B, puis transféré au VI A, ce qui provoqua une coupure dans le courrier de part et d'autre et fut très pénible. Il resta au VI A jusque vers novembre 1944, puis fut transféré au IV D où il resta jusque vers Février 1945 et alors ce fut le départ vers l'Est de l'Allemagne, vers la Pologne et le camp IV C, à pied, dans les conditions les plus atroces. De plus, il ne pouvait plus recevoir de nouvelles des siens et ne pouvait plus leur en donner.

Dans cette longue période de souffrance, il faut voir deux aspects : tout d'abord les relations avec sa famille et les anecdotes rapportées par ceux qui étaient avec Pierre, et puis l'autre aspect qui est l'activité qu'il déploya au service des autres.

La séparation d'avec sa famille fut très dure, comme ce fut le cas de tous les prisonniers. Quelle souffrance ! Quelle angoisse ! Ses parents habitaient Toulon où son père avait dû, en raison du manque de professeurs (puisque tellement d'entre eux étaient prisonniers) continuer après l'âge de la retraite, sa soeur à Nîmes, son frère André élève au Lycée de Toulon, puis à l'Ecole d'Agriculture de Montpellier ; mais tous les quatre se retrouvaient pour les vacances à Milhaud où la vie était calme, où il n'y avait pas, pour l'instant, de bombardements. Par contre, le milieu des paysans vendait au marché noir une partie de ses productions, s'enrichissait et ne donnait rien. Sa mère s'en plaint dans ses lettres, stigmatisant ces catholiques qui ne manquaient pas la Messe, mais étaient incapables de penser à lui donner quelques provisions pour son fils prisonnier ou alors les lui faisaient payer au prix du marché noir. Les bombardements de Toulon furent terribles ! Tant et tant de morts ! D'une part la résistance, d'autre part la milice, dont on disait les horreurs à mots couverts ! Tout cela est très connu.

De ces années 1940 à 1944, il reste une lettre de Pierre, et quelle lettre ! Ecrite sur du papier à cigarettes, d'une écriture tellement petite, tellement fine qu'il faut une forte loupe pour la lire. Comment réussit-il à l'écrire. Il roula ces quatre feuilles de papier à cigarettes très serrées, enleva la mine à l'intérieur d'un gros crayon rouge que nous lui avions envoyé, mis ces feuilles à la place de la mine, remis un bout de mine rouge pour fermer. Il fit parvenir ce crayon par un camarade rapatrié pour cause de grave maladie. L'envoi du crayon avait été précédé d'une lettre (du 13 Juin 1943) de ce camarade, lieutenant-colonel Roman, qui explique :

« Je vous écris tout de suite pour vous dire que j'ai quitté Pierre le 3 Juin au matin, en aussi bonne santé que possible et avec un moral excellent. Il était venu me voir la veille pour me saluer et me remettre un petit objet qu'il vous destine. Je vous le ferai parvenir. Votre fils s'occupe beaucoup, au camp, de mathématiques et fait des cours très intéressants et très appréciés de ses camarades aptes à les suivre. Il venait également assister à des séances d'études de la langue d'oc et des écrivains de cette langue que j'avais organisées comme « Capoulié » d'une école félibrienne née dans les fils de fer « l'Escolo dis embarbelats » et qui je l'espère réunira les félibres en langue d'oc prisonniers à leur retour de captivité. Le camp de Soest est un des meilleurs d'Allemagne tant au point de vue installation que nourriture et surveillance. Le régime prisonnier y est appliqué avec compréhension et les sanctions y sont rares. Au point de vue nourriture, on arrive avec les colis à manger à sa faim. Rien à craindre au point de vue bombardements, bien que la région soit assez visée et durement touchée, mais le camp et la ville sont hors de la zone ».

Cette lettre donnait pour la première fois quelques idées sur le camp de Soest et sur la façon dont Pierre essayait de s'y rendre utile.

Quelques jours après, un petit paquet arrivait par la poste. A l'intérieur, le gros crayon de couleur. La famille réunie était perplexe et consternée. Que voulait dire cet envoi d'un crayon, confié qui plus est à un camarade rapatrié ! Tous essayaient de comprendre. Et puis, à force de manipuler ce crayon, le bout de la mine rouge est tombé et on a compris. A l'aide d'une loupe, on déchiffra ce qui suit :

« Mes chéris. Je crois nécessaire d'employer ce moyen pour vous éclairer sur quelques points. Un grand principe à maintenir : très grande prudence dans le courrier ordinaire. Nous sommes très surveillés.<sup>29</sup> La censure prend des notes. Inutile de lui fournir du travail. Un autre principe : ce que je vais dire, je le dis sans haine aucune. La haine est indigne du chrétien, a fortiori elle m'est aussi étrangère que possible. Depuis un an, j'ai personnellement fait tout mon possible à l'Action Catholique pour barrer la route à la haine. Je ne cesse de prier pour toutes les victimes de cette guerre. Mais la charité va de pair avec la justice. Or depuis Juin 40, celle-ci a été vexée trop souvent pour que les Allemands ne soient pas considérés comme nos ennemis. Je ne peux pas reprendre l'historique. Ce sera pour plus tard. Le présent suffit d'ailleurs. La réquisition en masse des travailleurs civils ressemble plus à une déportation qu'à autre chose.<sup>30</sup> Les évêques de Belgique le cardinal Liénart<sup>31</sup> ont élevé des protestations. La condition de ces travailleurs est très voisine de celle des prisonniers. Elle est très variable d'un endroit à l'autre. Car il n'y a pas en fait de pays moins centralisé que l'Allemagne. Le résultat, c'est que nos requis sont soumis à l'arbitraire des autorités locales.<sup>32</sup> On cite des cas corrects, on en cite de révoltants où femmes et hommes vivent pêle-mêle en baraque avec les lits à étages comme les prisonniers.<sup>33</sup> Il semble que les plus grandes difficultés soient faites pour les départs d'aumôniers avec les travailleurs. Jusqu'ici pas de contact avec les prisonniers. La transformation de ceux-ci en travailleurs soi-disant libres aura du moins un avantage au point de vue religieux-prêtres soldats. A d'autres points de vue, c'est une mauvaise affaire. Car les PG<sup>34</sup> sont protégés encore par la Convention de Genève. Et cela intervient pour beaucoup de choses. Les Allemands ont dû rendre cette transformation obligatoire. La grande majorité des prisonniers n'en veut pas. Les

---

<sup>29</sup> Le courrier : les feuilles envoyées par les prisonniers sur lesquelles on avait seulement quelques lignes pour répondre. Ces feuilles furent réduites à des cartes de 7 lignes avec recommandation d'écrire uniquement sur les lignes et lisiblement. Tout le courrier était lu et censuré dans le sens Allemagne-France ou l'inverse. Parfois deux ou trois lignes étaient effacées parce que soupçonnées de contenir un sens caché. On s'en tenait à des nouvelles des membres de la famille et quelques pensées spirituelles.

<sup>30</sup> STO : Service du Travail Obligatoire. Agriculteurs, ouvriers d'usine, étudiants étaient réquisitionnés et dirigés sur l'Allemagne où ils remplaçaient les Allemands qui se trouvaient sur les différents fronts. Les jeunes qui voulaient échapper à cette véritable déportation partaient dans la Résistance et rejoignaient les groupes dans le Maquis.

<sup>31</sup> Cardinal Achille Liénart (1884-1973). Evêque de Lille en 1928, il fut surnommé « l'évêque rouge » pour avoir soutenu les ouvriers d'Halluin en grève en 1929. Il participa activement aux réformes de Vatican II. Favorable aux prêtres ouvriers, il reçut la Grand croix de la Légion d'Honneur en 1970.

<sup>32</sup> Ces renseignements arrivaient dans les camps de prisonniers par l'intermédiaire de ceux qui, travaillant en dehors des camps, avaient des contacts avec des STO.

<sup>33</sup> Les femmes étaient des Polonaises, des Russes, ainsi que d'autres nationalités qui avaient été déplacées.

<sup>34</sup> PG : Prisonnier de guerre.

officiers qui travaillent actuellement sont compris dans la mesure. Dans un avenir peut-être proche, ne resteront prisonniers que les officiers restés dans les Oflag et qui ne sont jamais sortis des barbelés, c'est à dire la très grande majorité. Malgré la pression sur les consciences, très peu se sont laissés séduire. Sont partis travailler des gens qui en avaient assez de souffrir, qui voulaient retrouver un certain confort et, certains, pour faire la noce. Car d'après des renseignements dignes de foi, la moralité est assez basse. Ce n'est pas impunément que les Allemands ont amené sur leur sol des millions de travailleurs étrangers, alors que leur propre population subissait déjà la démoralisation, conséquence normale de la guerre. Personnellement, je n'ai pu que constater la vénalité de ceux que nous approchons ici. C'est déjà un indice extraordinaire. L'Allemagne a tendu ses forces au maximum et nous sentons bien que tout peut s'écrouler d'un coup. D'ailleurs militairement, la partie est perdue. La Ruhr encaisse des coups très durs. Elle n'est pas la seule. Il semble bien exact que les Anglais bombardent indistinctement et que les pertes civiles rentrent dans leur but de guerre. Je trouve cela illicite. Je continue à considérer que tous les moyens ne sont pas bons. Dernièrement un barrage a été détruit tout près. Très gros dégâts. De même à Dortmund. Ne craignez rien pour nous. Soest est situé sur un plateau, loin de tout objectif. Ne faisons qu'entendre de loin. La population est certainement très atteinte. Par ailleurs, vous savez aussi bien que moi que l'Italie est à bout et que l'Allemagne ne peut que rester sur la défensive. Elle est donc battue à plus ou moins longue échéance. Les ruines matérielles et morales sont déjà telles qu'il faut souhaiter une fin rapide. Suis effrayé par tout ce qu'il faudra rebâtir et je comprends les angoisses du Christ. Ne crois pas que la captivité ait transformé beaucoup. Elle a été trop dure pour cela. A l'Action catholique, nous avons du moins l'impression d'un travail solide en profondeur et qui portera. Mais c'est encore le petit troupeau et l'on voit ici bien des tristesses. Les libérations des malades ont repris, bien que les sanctions Giraud ne soient pas officiellement levées.<sup>35</sup> A chaque départ, sont joints quelques faux malades libérés pour services rendus. La formule est douteuse comme les petites « combinazioni » qu'elle recouvre. J'espère qu'un jour on tirera cela au clair. A côté de ces tristesses, beaucoup de bon parmi ceux qui sont restés très militaires et incarnent la France dans la dignité et l'honneur. Et n'ayez crainte, je vous reviendrai la tête haute. Ayez confiance pour l'an prochain. Comment ? Impossible à dire.

---

<sup>35</sup> Le Général Giraud prisonnier en Allemagne s'évada, son évasion entraîna des sanctions pour les autres prisonniers.

Sommes prêts à toutes les éventualités. Suis en très bonne forme. Popote excellente et nous prévoyons. Avons des vivres d'avance.<sup>36</sup> Et de votre côté, il faut vivre et durer. Aurais bien d'autres choses à vous dire. Ai dit l'essentiel. Se préparer aux tâches futures. Dieu n'abandonne pas les siens. Vous embrasse. Pierre ».

Qu'ajouter à cette lettre ? Les prisonniers arrivaient à connaître les événements parce qu'ils avaient fabriqué en cachette des Allemands de petits postes qui leur permettaient d'écouter l'Angleterre. L'analyse de Pierre était bonne, mais elle parut à ses parents un peu irréaliste. Car eux subissaient l'occupation et se sentaient écrasés par la puissance de l'Allemagne. Ils subissaient aussi les bombardements. Ils avaient l'impression que cette guerre allait encore durer des années. En fait, le débarquement allié eut lieu une année après cette lettre (6 Juin 44). C'était bien ce que voyait Pierre, mais pour lui il ne fut libéré que fin mai 1945. Il est toujours ce Pierre loyal et franc, qui n'accepte aucune compromission, aucune injustice. Comme nous tous à l'époque, il espère que la fin de la guerre permettra de construire un autre monde. Cet espoir nous donne la force de tenir et d'attendre. C'est vrai que nombre d'entre nous avons envie de changer un grand nombre de choses et pourtant notre génération n'a pas su transmettre à ses enfants son expérience et sa volonté de construire une société réellement meilleure.

Tant d'influences contraires ont joué...

Mais revenons à Pierre et à sa vie dans ce camp de prisonniers. Un petit incident rapporté par un de ses camarades de captivité dépeindra mieux que tout cette intégrité, cette probité de Pierre. Les officiers étaient répartis par chambrées et dans chaque chambrée, il y avait des groupes. A chaque repas à tour de rôle, l'un d'entre eux allait chercher la soupe et était chargé de la répartir entre tous. Celui qui servait, servait d'abord les groupes dont il ne faisait pas partie et terminait par le sien, qui avait donc le fond de la marmite et le plus

---

<sup>36</sup> Les prisonniers prélevant sur les colis envoyés par les familles constituaient des réserves.

épais. Quand c'était le tour de Pierre, il remuait à la louche tout le contenu de la marmite, afin de faire une égale répartition. Celui qui racontait ce fait, disait combien il se dressait contre Pierre, le traitant de naïf et d'idiot ; mais il en avait acquis pour lui un profond respect et une grande admiration.

Pierre recevait des colis de ses amis de la Paroisse Universitaire de Caen et en particulier de la bonne Mlle Sohier dont il a été question plus haut. Il partageait tout.

Ce qui est très émouvant dans la lettre transcrite plus haut, c'est quand il dit que lui et ses camarades ont mis des vivres de côté, car on sent bien que c'était en vue d'une évasion au moment où les Alliés approcheraient. Mais leurs prévisions furent dépassées et bouleversées. Décembre 1944 ou début Janvier 1945, alors que les Alliés avançaient vers l'Allemagne, une partie du camp de Soest fut transféré, comme dit plus haut, vers la frontière de l'Est, vers la Pologne. Vraisemblablement ce transfert eut lieu entre le 23 Décembre 1944 et le 04 Janvier 1945.

Une lettre écrite le 4 Janvier 1945 prouve que Pierre a déjà été emmené au camp IV D, Elsterhorst bei Hoyerswerda. Il est bon de transcrire cette lettre :

« Maman chérie. En inscrivant une unité de plus au millésime, tu imagines aisément les pensées qui m'occupent et les voeux que je forme. Je n'ai jamais été très optimiste, mais cette fois j'espère bien de l'année 45. Je commence à m'acclimater à mon nouveau camp qui ressemble beaucoup à celui (ici c'est censuré) Nous sommes arrivés avec la neige. Le camp est au milieu d'une vaste étendue blanche sur laquelle tranche le vert foncé de la forêt voisine. Le camp est vaste, la colonie de Soest y est maintenant importante, mais j'y ai retrouvé beaucoup de connaissances antérieures. Moulinier, recteur de l'Université, m'a reçu à bras ouverts et m'a parlé de Papa avec émotion. Outre Giovansely et Ginabat, retrouvé d'autres élèves de Papa qui sont tous venus me dire leur souvenir et leur attachement. Ginabat a eu des nouvelles qui confirment les renseignements de ta lettre du 12 Novembre. Il en résulte que pour rentrer chez eux ils devront habiter la cave. Je pense que vous aurez l'occasion de les voir. Le commandant Ribière est arrivé avec moi, nous pouvons ainsi rester en liaison pour les nouvelles qui continuent à être rares. Le camp a été peu troublé dans

ses activités et pour cause, il vit encore, alors qu'à Soest tout était pratiquement arrêté. Mais tu penses bien que je profite des liens rompus pour reprendre ma liberté. Plus d'activités universitaires pour moi, on n'a pas besoin de moi. Je vais m'organiser sur un rythme calme. Cela est d'ailleurs absolument nécessaire. La nourriture que nous avons permet peu. Si les colis dont parlent certaines lettres n'arrivent pas, il faudra faire attention. J'ai repris les soins dentaires et tout va bien de ce côté. Pouëssel supporte bien le changement lui aussi. Cet hiver est moralement très dur, plus encore que matériellement. L'absence de courrier est une souffrance. J'imagine assez bien le genre de visite qu'André est allé passer à Marseille et j'espère que l'on tiendra compte de son rang au concours de 43. Je suis près de lui plus que jamais, près de lui et près de vous tous naturellement, près de toi surtout, Maman chérie. Je sais que tu seras courageuse jusqu'au bout.

Tu sais que notre Père du Ciel nous a en sa sainte garde. Lucie a-t-elle repris ses cours ; comment va-t-elle ? Vous serre tous sur mon coeur ».

Une autre lettre datée du 12 Janvier est adressée à son père :

« « Bien cher Papa. Les jours s'écourent malgré tout rapidement. Je retrouve ici beaucoup de connaissances et n'ai pas encore réorganisé ma vie. Il importe d'ailleurs de s'habituer d'abord à un nouveau rythme de vie : il fait froid, la vie en baraque conditionne beaucoup de choses, etc... Je ne me presse donc pas de me fixer un emploi du temps strict. Pouëssel a été repris par son ancienne popote de régiment qui est aussi celle de Guitton<sup>37</sup>. Et j'ai été intégré avec lui, bien que cela porte la popote à 9. Ils ont été très chics et cela nous aide bien. J'ai envoyé encore avant-hier une étiquette, on a toujours l'espoir que les colis reprendront, nous en aurions grand besoin. Nous venons de recevoir quelques colis suédois, c'est déjà quelque chose d'appréciable, mais pour le moment rien ne permet de dire si les envois réguliers ont repris et nous sont assurés. Pour la première fois depuis longtemps, j'éprouve l'impossibilité de faire une lecture sérieuse pendant plus d'une heure. Mon attention se dissout, j'ai l'impression de courir après mes impressions visuelles pour les regrouper et leur donner un sens et finalement je suis obligé de m'arrêter. Je vais voir les uns ou les autres, bavarder et alors cela va très bien. Il est certain que j'avais

---

<sup>37</sup> Guitton Jean (1901-1999) élève de l'ENS, agrégé de philosophie. Une grande amitié le lia au Pape Paul VI. Il fut le premier laïc désigné par ce Pape comme « auditeur » au Concile Vatican II. Il fut élu à l'Académie française en 1961. Il était prisonnier au camp de Soest avec Pierre Costabel.

accumulé de la fatigue à Soest, mais il reste que toute activité intellectuelle ici me sera très difficile tant que la situation alimentaire ne sera pas meilleure, et sois bien sûr que je ne forcerai jamais les limites. Une des choses de première nécessité qui me manque, c'est une paire de sabots. Si les colis reprennent, tâche de m'en envoyer immédiatement. J'ai dîné l'autre jour avec le Capitaine Estournet qui fut ton élève vers 1923 et deux de mes anciens camarades de Spéciales. Longuement causé avec Gueydeau qui a réfléchi au problème de la formation des jeunes cyrards et m'a paru très ouvert. Deux de mes élèves de Soest sont ici, jeunes cyrards justement, je garde le contact avec eux pour la Mécanique Rationnelle. Quelle souffrance d'être sans nouvelles et encore je suis des privilégiés avec la lettre du 12 Novembre. Je ne cesse de penser à vous, comment vivez-vous en cet hiver si décevant ? André va bientôt vous quitter, je pense. Inutile, n'est ce pas que je commente mes sentiments. Au dessus de tout, il y a quand même quelque chose de très pur. Et j'ai le ferme espoir que nous sommes près du but. Vous serre tous sur mon coeur ».

Enfin, la dernière lettre du 31 Janvier, qui a conservé la partie destinée à la réponse, parce qu'elle n'a pas pu être utilisée à cause des événements :

« Maman chérie. Je t'écris sur mon lit, les pieds dans mes couvertures. Depuis 3 jours, il neige et bien que la température soit plus douce (- 4 aujourd'hui), je souffre davantage du froid aux pieds à cause de l'humidité. Le sol des baraques est trempé par la neige fondue apportée avec les chaussures. Tout moisit. Je suis obligé de brosser mes bouquins qui se recouvrent de moisissure. Heureusement que l'air est sain. Mais tu imagines aisément avec quelle hâte on attend la fin de l'hiver et du reste. Je me demande si vous avez reçu ma nouvelle adresse et je me dis que en un sens vous serez passés d'une inquiétude à l'autre. Mais il n'y a pas de raison parce qu'il n'y a pas de comparaison entre les deux situations. Je ne parle pas au point de vue matériel évidemment, inutile d'insister là-dessus, car je ne crois pas que nous puissions recevoir de sitôt les colis dont nous aurions besoin. A moins que justement l'autre face de la question bouleverse rapidement notre vie ; le temps de la tribulation n'est pas terminé, c'est avec d'autant plus d'ardeur que montent du fond de nos coeurs les prières pour la fin de la guerre. Et une petite lumière se fait jour. Qu'elle grandisse vite. Que devenez-vous ? C'est la question que je me pose 100 fois par jour, toujours sous-jacente à mes pensées... Ici intellectuellement on vit au ralenti, on

ramasse ses forces et on tiendra jusqu'au bout. Cela vient. Vous embrasse de toutes mes forces ».

Il n'y eut pas d'autres lettres. Pierre et un groupe de prisonniers furent transférés toujours plus à l'Est au camp IV C.

Tous ces prisonniers furent jetés sur la route sans rien, sans savoir où ils allaient. Ils se déplaçaient à pied. Ceux qui ne pouvaient pas suivre étaient abattus d'un coup de revolver ou abandonnés dans la neige au bord de la route. Pierre racontait à son retour (car plus tard, il n'en parla plus jamais) qu'il était arrivé à un état d'épuisement tel qu'un jour il supplia ses camarades de l'abandonner et de le laisser mourir. Mais ils le soutinrent jusqu'à l'étape suivante et il suivit et arriva à survivre. Il racontait aussi la misère des Allemands, les bombardements, toutes ces populations abandonnées dans le dénuement le plus complet. Arrivés dans la région de Lodz (Pologne) ils furent abandonnés par leurs gardiens et continuèrent à souffrir de la faim et du froid. Ils virent arriver les Russes et assistèrent, impuissants, à toutes les horreurs perpétrées par leurs troupes : pillages, viols, atrocités de toutes sortes. Pierre comprit qu'ils allaient être aussi massacrés, puisqu'ils se cachaient dans les ruines des maisons. Il eut l'idée qu'il fallait prouver aux Russes qu'ils étaient des soldats français prisonniers. Alors, il chercha dans les ruines des bouts de tissu, un bleu, un rouge, un crème (pas très blanc). Il trouva du fil, les cousit ensemble et, muni de ce drapeau, leur groupe essaya d'éviter de se faire maltraiter par les Russes, et même essaya de se faire donner un peu de nourriture et, enfin, de se faire rapatrier. Ils vécurent des heures terribles, peut-être les pires de toute la guerre. Certains moururent. Leur libération, c'est à dire l'arrivée des Russes, eut lieu le 23 Avril. Mais tout ne fut pas fini pour autant. Il leur fallut survivre vaille que vaille dans des conditions précaires et épouvantables. Les Russes, qui étaient leurs libérateurs, les traitaient sans ménagement, leur volant

jusqu'à leurs alliances en or et même leurs appareils dentaires. Oui, ce furent des jours terribles.....

Le drapeau de Pierre est gardé précieusement par sa famille.

Mais il existe un autre souvenir de cette affreuse période, c'est un petit carnet très abîmé, écrit au crayon noir. Chaque jour, Pierre y a inscrit les événements de cette période. On ose à peine toucher ce carnet, tant il est chargé de souffrance vécue. Le voici tout entier :

Samedi 19 Mai : Visite à la paroisse de Liegnitz pour les livres de chants.

Dimanche 20 Mai : Pentecôte. Grand Messe à 10 heures dans le cinéma russe à cause de la pluie. Emouvant de retrouver une foule de fidèles français et les vieux cantiques. 21 heures : Annonce du départ des Lorrains pour demain 10 heures.

Lundi 21 Mai : Messe à 8 heures au cinéma russe. 10 heures : se tenir prêts à partir pour 14 heures. Direction Torgau. 12 heures. Repas avancé. 14 heures. Départ retardé à cause des distributions de vivres. Se tenir prêts. 3 jours de vivres. 17h45. Salut aux couleurs. Départ pour la gare. Train en 3 rames. Belges. Hollandais. Les 920 officiers norvégiens et nous. Embarquement. Wagons à bestiaux aménagés. Départ 22 heures. 23 heures. Pas de départ.

Mardi 22 mai : Nuit à l'arrêt dans le wagon. Espérons partir aujourd'hui. 12h : Une locomotive vient pour former le train. 17h30 : Déraillement de la 2<sup>ème</sup> rame ; 2 wagons accidentés. 20h : L'équipe de dépannage arrive. Mauvaise impression. 21h30 : Travail terminé. Notre rame peut être rattachée au train. Formation du train jusqu'à 23h.

Mercredi 23 Mai : Départ 1h. Réveil à Reischicht à 6h30. Avons fait 40 kms. Arrivée à Prinkentau à 9h. Repas. Départ vers 14h. Arrêt à Waltersdorf à 14h45. Rejoignons la voie double ; Sagau Cottbus. Campement. Départ à 19h30 . Sprottau 20h. Bobard par les Polonais qui arrivent de Torgau. Départ de Sprottau 23h30.

Jeudi 24 Mai : Sagau 6h. On continue à marcher très lentement. 7h. Sorau. La vitesse augmente. La voie semble très bonne. Passage à Forst. Cottbus (Soupe) Arrêt à Calau 14h (15 minutes). On repart. Passage sans arrêt à Finsterwalde. Rencontres continues de convois de prisonniers et civils polonais ou russes allant vers l'Est. Grande misère. Arrêt à Bentersitz 18h40. Au bout de 30 minutes, ordre de prendre la route. Contrordre. On remonte dans les wagons. Puis nouvel ordre de départ par la route à

22h. Ponts sur l'Elster sautés. Cantonnement au 1<sup>er</sup> village à 2 kms. Grange avec Belges. Civils allemands arrogants.

Vendredi 25 Mai : Départ 9h30. On doit trouver le train à Falkenberg à 8 kms. Grand détour pour trouver un pont sur l'Elster. Arrivée à Falkenberg à 12h. Gare en miettes. Mais village intact encore habité et non pillé. Population insupportable. Soupe russe à Falkenberg. 14h30 : Aiguillés sur Mühlberg à pied. 16h30. Rencontre de camarades de Poumzlau revenant de Mühlberg. C'est bien à Torgau qu'il faut aller. Nous prenons au carrefour la route de Torgau 17 kms. 18h30. Arrêt dans une grande ferme. Il reste 12 kms à faire. Rien à manger, sinon des pommes de terre.

Samedi 26 Mai : Départ 8h. Nous avons toujours avec nous quelques familles belges et des françaises. 2h de route avec Gueusquin. 11h. (Arrivée à Torgau. Traversée de l'Elbe. Retrouvons l'officier russe de notre convoi. Encore 3 kms jusqu'au camp de rassemblement. Au passage assistons au départ des camarades de Brunzlau. 13h. Installation dans des casernes modèle Soest. Inscription. 16h. Soupe après beaucoup de discussions et de système D. 17h. Se tenir prêts à partir dans 10 minutes. Départ des Norvégiens. 21h. Promenade avec Guilbert.

Dimanche 27 Mai : 1h retour des Norvégiens. Très mauvaise nuit. Effondrement du catafalque. Mêmes ordres qu'hier. Mais impression qu'on ne partira pas. 14h : A l'heure de la soupe (heure allemande) annonce du départ immédiat. 15h : Arrivée sur le terre-plein international. Vision de la foule bariolée des Russes et des Polonais qui arrivent, franchissement de la ligne. Gros grain : nous montons trempés en camion. Départ très rapide. Arrivée à Polenz vers 17h30. Retrouvons camarades de Bruzlau. Partirons demain si un train complet peut être formé.

Lundi 28 Mai : Lever à 3h. Rassemblement à 3h45 sur la pelouse devant les hangars d'aviation 5h. Arrivée des camions 5h30. 25 kms jusqu'à Leipzig, plus traversée de Leipzig. Départ du train 7h20. Erfurt. Marche lente. Fisenach. Direction Francfort à partir de Bebra..

Mardi 29 Mai : Nous nous réveillons à Hanau près de Francfort. D'autres trains attendent. Les camarades nous préviennent qu'il y a probablement embouteillage. Passons Francfort Sud vers 16h. Arrêt à Rüsselheim.

Mercredi 30 Mai : Départ 5h45. 4 trains se suivent.

C'est tout ! Pierre n'a pas exprimé ses sentiments, ni ses espoirs, ses déceptions et ses souffrances. Mais cela n'est que plus émouvant. Et les notes s'arrêtent sur la joie de l'entrée sur le sol français.

Arrivée à Paris. La Croix Rouge avise ses parents à Toulon du retour de Pierre et de son arrivée imminente près d'eux.

Armand et Marie-Louise télégraphient à André à Montpellier et à Lucie à Nîmes de venir immédiatement à Toulon. Le 1<sup>er</sup> Juin, André et Lucie prennent à Nîmes un train bondé. Ce train circule très lentement, laisse passer les convois de déportés et de prisonniers qui rentrent chez eux. Arrêt en gare de Marseille. André n'en peut plus et court chercher à boire. Les quais sont remplis d'une foule de prisonniers, de blessés, de malades. Les dames de la Croix Rouge leur offrent à boire. Lucie regarde passer toute cette foule et soudain, elle voit un homme de dos. Comme il ressemble à Pierre ! Et, si c'était lui ! Abandonnant valises et sacs, elle court en criant : Pierre, Pierre ! L'homme se retourne et c'est bien lui ! Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre en pleurant. Pierre quitte son convoi de prisonniers et vient rejoindre sa soeur dans le train. André arrive, nouvelles embrassades. L'émotion les étreint. Sur le quai de Toulon, Armand et Marie-Louise sont là, attendant tous les trains. Quelle émotion pour eux de retrouver leurs trois enfants ! Mais le silence seul convient au souvenir de tels événements...

## L'ACTION CATHOLIQUE DANS LES CAMPS

Il nous faut maintenant revenir en arrière et revivre en pensée avec Pierre ces terribles années de captivité et l'action qu'il mena dans le camp, tant au point de vue de l'organisation de cours de mathématiques que d'une recherche de Dieu, de la prière commune. Il se donna pour tâche de rendre, pour ses camarades, le Christ présent au milieu de leur épreuve.

Les prisonniers avaient été autorisés à utiliser une petite pièce située dans les combles comme lieu de prière. Ceux qui étaient prêtres y célébraient la messe. Des peintures dédiées aux saints prisonniers furent réalisées sur les murs. La fresque représente<sup>38</sup> le Christ au centre et, autour de lui, de plus petites dimensions, dans neuf rectangles, les saints qui ont souffert en prison.

Pierre aimait dire la prière que voici :

Seigneur Jésus

Nous sommes devant vous, pauvres et las, captifs sur une terre étrangère

Mais nous nous souvenons, Seigneur, de vos dons.

Aidez-nous à réaliser notre Vocation présente, faite de réflexion, d'abandon et d'Amour

Gardez nous d'être des âmes habituées

Délivrez-nous du souci de nos aises et de nos intérêts, afin que purifiés nous soyons moins indignes de porter votre témoignage pour la reconstruction de demain

Et s'il reste en nous quelque amertume, qu'elle se change en paix, que monte à nos lèvres un chant de Bénédiction. Amen.

---

<sup>38</sup> L'histoire de cette chapelle se prolonge jusqu'à nos jours. Consacrée le 25 décembre 1940 et dédiée à Sainte Marie et Saint Pierre enchaîné, elle fut utilisée entre 1945 et 1951 par des réfugiés originaires en particulier de Silésie. De 1951 à 1994, les aumôniers des Forces d'Occupation belges, dont le Quartier Général était installé dans la caserne l'utilisèrent à leur tour. En 1992, elle fut inscrite sur la liste des monuments protégés en Allemagne. Elle est aujourd'hui un lieu de culte international ouvert aux visites. Une association allemande, GFK, a été créée à Soest le 19 juin 1997 dans le but de conserver la mémoire des officiers français prisonniers sur le sol allemand, en recueillant des souvenirs et des témoignages de cette époque. Cette association a voulu porter la notoriété de la Chapelle au niveau national. L'Association des Anciens Prisonniers de l'Oflag 6A, sur l'impulsion du général Marcel Guérin, qui avait été compagnon de captivité de Pierre et a gardé avec lui jusqu'à la fin des liens d'amitié fidèles, a rejoint le GFK le 20 septembre 2003. Ils ont formulé ensemble le projet « Mémoire et Avenir, Chapelle française de Soest (MACS) en vue d'un travail commun du souvenir.

Tous ceux qui ont été prisonniers avec Pierre parlent du témoignage de foi et de prière qu'il sut donner pendant toutes ces années, apportant soutien et encouragement à tous ceux qui l'approchaient.

Il prit part à l'organisation de cours et de conférences dans le camp VI A à Soest.

Il faut citer la lettre de félicitations du Général L, chef de camp à Soest, rédigée le 25 Octobre 1944 :

« Le Général L, chef de Camp à l'Oflag VI A adresse ses vives félicitations et ses remerciements au lieutenant Costabel Pierre du 406<sup>ème</sup> RADCA pour l'activité et le dévouement dont il a fait preuve, en mettant au service de la collectivité, depuis le début de la captivité, ses connaissances professionnelles et générales.

Il a d'abord professé un cours de mécanique rationnelle et de mathématiques générales, puis assuré la direction d'un cours d'analyse et d'un cours de calcul différentiel et intégral.

A partir de 1942, le lieutenant Costabel a exercé les fonctions de Doyen de la Faculté des Sciences au camp, tout en continuant à professer des cours d'agrégation et de licence.

Il compte parmi les officiers de l'Oflag VI A qui ont acquis le plus de titres à la gratitude de leurs camarades ».

Pierre permit ainsi (comme son père Armand l'avait fait pendant sa captivité entre 1916 et 1918) à ceux qui étaient avec lui de continuer des études en vue de pouvoir améliorer leur situation lors du retour en France tant attendu.

Mais à côté de cette activité « mathématique », Pierre investit toutes ses forces dans l'organisation de groupes catholiques.

Des réunions furent organisées par les prisonniers afin de réfléchir ensemble sur leur situation à l'intérieur des camps, mais aussi, à partir de là, de faire un retour en arrière sur les années de l'entre deux-guerres et, enfin, de se tourner vers l'avenir et d'étudier comment, forts de leur épreuve et de leur réflexion, ils pourraient, lorsque le retour au pays aurait eu lieu, participer activement à la réorganisation de la société.

Pierre accomplit un énorme travail de préparation des réunions, coordination des efforts, recherches, réflexions. Un cahier, des feuilles jaunies par le temps, sont là pour témoigner de ce qui a été réalisé.

Six textes permettent de revivre les préoccupations des officiers prisonniers dans l'Oflag VI A et comment leur réflexion va évoluer au cours de ces années de captivité. Ce qui ressort avec évidence, ce sont les tâtonnements, les hésitations qu'ils ressentent et le souci qu'ils ont de trouver leur place dans la France de l'après guerre.

Le premier texte est un « Plan d'étude » daté de Soest, août 1941. Ce texte très long ne peut être cité en entier ; il faut simplement essayer d'en retenir les grandes lignes. Il se trouve dans un petit cahier de quelques pages à la couverture bleu foncé, portant des croquis d'avions allemands, donc cahier fourni par le camp. Il marque le début du travail de réflexion que les officiers prisonniers veulent faire sur la société des années qui ont précédé la guerre. La France se tournait de plus en plus vers une société laïque, et malgré les mouvements d'Action Catholique (JOC, JEC, JAC, JIC) rejetait l'intrusion du christianisme dans l'édification de cette société et les chrétiens se faisaient dire que leurs préoccupations ne tenaient pas compte des réalités du monde dans lequel ils vivaient. D'où cette première phrase de Pierre : « On dit que le chrétien est dans le monde sans être du monde ». Et il justifie cette parole par la citation de l'Évangile de Jean (Jn 15,19) « Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait de lui » ; Le Chrétien vit dans le monde, mais son espérance, sa foi le font vivre dans une autre dimension. Il peut supporter bien des choses car il vit par sa spiritualité dans un monde différent. Pierre alors explique que Saint Jean, dans son évangile veut dire que le chrétien n'est pas du monde du mal. Le Christ l'appelle à la sainteté, ce qui exige effort et volonté pour se détacher de tout ce qui n'est pas recherche de Dieu.

En effet, affranchis du mal, rétablis dans l'éminente dignité des enfants de Dieu, nous devenons ses collaborateurs pour une oeuvre immense. La Création, en effet, de quelque

côté qu'on la considère, est inachevée ; elle se poursuit jusqu'à la fin des temps et nous avons à prendre notre place dans ce grand courant d'une manière active. Pour le Chrétien, le monde est toujours dans les douleurs de l'enfancement et le Chrétien prend part profondément à ces souffrances. Rien de ce qui concerne l'avenir, l'ascension des sociétés humaines, ne lui est étranger. L'exemple des plus grands saints, l'enseignement constant des papes, sont là pour le prouver.

Tout le travail de l'Action Catholique en France, depuis les groupements de jeunesse jusqu'aux semaines sociales, tout le travail des diverses équipes des catholiques sociaux sont également des preuves que l'enseignement précédent est une réalité bien vivante dans l'Eglise. Le philosophe catholique Jacques Maritain a pu dire : « Il ne saurait y avoir de repos pour le Chrétien tant que la misère aura droit de cité dans nos sociétés modernes ».

En résumé, tout ce qui est humain est nôtre. Le Christianisme n'est pas seulement la religion du salut individuel, elle est aussi et surtout la religion de la Charité, c'est à dire de l'Amour, amour qui englobe tout le créé.

Mais le chrétien peut se laisser parfois emporter par l'urgence de l'action et avoir tendance à se rechercher lui-même dans le service qu'il rend. Il ne doit pas tomber d'autre part dans cette erreur qui dit : l'action est une prière, et alors la prière en tant que telle peut finir par paraître superflue.

Mais si nous nous tenons habituellement disponibles à Dieu et si, pour découvrir sa volonté, nous regardons les tâches qui nous sollicitent, les appels des êtres qui nous entourent, les circonstances et l'histoire, alors l'action qui sort de nous et du Christ en nous, quelle qu'elle soit, est une collaboration à l'oeuvre de Dieu, en union étroite avec lui.

Dieu, par dessus tous les autres dons, a donné à l'homme cet attribut éminemment divin qu'est la Liberté.

Toutes les choses créées, toutes les puissances de connaissance sont bonnes en elles-mêmes et l'homme peut en faire pour lui-même un usage royal, mais il a aussi la possibilité d'en mal user contre la fin qui leur était assignée.

Pour rétablir l'équilibre, il suffit, on le voit clairement, de poser et de se tenir à quelques grands principes ordonnateurs, orienteurs : primauté de la science de l'âme, de tout ce qui nous accroche aux grands problèmes de la vie et nous rapproche de Dieu etc... Ces principes, une fois posés, il n'est pas nécessaire d'y penser toujours, il suffit de les avoir considérés suffisamment pour qu'ils forment la trame secrète de notre vie intellectuelle. La toile que nous tissons est alors conforme à notre fin dernière et conforme à l'attente de Dieu. .

Pierre ayant posé que toute connaissance est bonne en soi, examine si, en fait, historiquement le savoir profane a servi spirituellement l'humanité, si tout le travail de l'homme dans son besoin de comprendre le monde dans lequel il vit n'a pas été vain. Il explique que la réponse à cette question ne peut être ni

simple ni rapide ; seul le travail de toute une vie peut l'apporter. Et ce travail on peut essayer de le négliger, de l'écartier de sa pensée, mais il nous prend au plus profond de nous-même et nous oblige à revenir sans cesse vers lui. Cette recherche, ne nous pouvons la mener qu'en reprenant le cheminement de la pensée humaine à travers d'histoire en commençant par le développement de la science et de la philosophie grecque :

Ceci dit, nous essayerons de dégager sur quelques exemples les lignes schématiques et principales de l'apport spirituel dû au Savoir. Voici, par exemple, le développement de la Science et de la Philosophie grecque depuis la 1<sup>ère</sup> école connue : l'Ecole Ionienne (650 av JC) jusqu'à la florissante Ecole Alexandrine, en passant par l'Ecole Pythagoricienne. Nous voyons l'esprit antique se dégager peu à peu des nuées où le maintenaient les conceptions mythologiques qui mêlaient étroitement toutes ses démarches et toutes ses réflexions sur le monde avec ses imaginations craintives et anthropomorphiques sur les forces mystérieuses et redoutables qui le gouvernent. Le visage de la Raison se précise, se délimite ; l'homme découvre peu à peu en lui sa faculté de connaître suivant des règles de pensée rigoureuses à partir de principes et de données premières, isolés et reconnus comme tels. Le mystère n'a donc pas disparu pour autant, mais il est mieux conçu. La perspective qui s'offre à l'esprit humain est moins fausse. Indépendamment du gain de connaissances ainsi apporté (que l'on songe par exemple à l'importance de l'oeuvre d'Euclide, dont le système d'axiomes et de postulats, de démonstrations, est resté pendant des siècles la charte de toute géométrie) indépendamment, disons-nous, du gain des connaissances, qui ne voit là un véritable gain spirituel ? Cela est si vrai d'ailleurs que lorsque St Paul arrivera en Grèce, il trouvera une société en pleine fermentation religieuse, dégoûtée des froides représentations mythologiques et panthéistes, tourmentée par la recherche d'une religion monothéiste et d'une religion de salut pour la personne humaine. En faut-il une autre preuve ? Ce terme de « Logos », de « Verbe » que St Jean applique au Seigneur Jésus, deuxième personne de la Sainte Trinité et qui surprend beaucoup de Chrétiens même, lorsqu'ils lisent son Evangile, il est clair qu'il ne l'a pas inventé, il était dans « l'air » en quelque sorte et résumait l'idéal des meilleurs de ses contemporains, tout en véhiculant, comme le dit le Père Lagrange, trop de notions impures. Ce terme était en effet employé dans la philosophie grecque sous le sens de raison divine, principe dirigeant le monde. Nous en trouvons une première ébauche chez le stoïcien Héraclite (500 av JC) et lorsque vers – 40, le philosophe juif Philon d'Alexandrie tente d'expliquer le judaïsme au monde grec, il utilise entre Dieu, trop transcendant pour entrer en contact avec le monde et celui-ci, un Logos, émanation et principe actif de Dieu, sorte de divinité intermédiaire et énigmatique, au contour peu précis, mais qui correspondait bien aux idées reçues alors dans le monde grec. Certes il y a loin de ce Logos au Verbe incarné, au Seigneur Jésus, et le Logos de St Jean doit être cherché plutôt dans l'approfondissement de la notion de Parole de Dieu dans l'Ancien Testament, jusqu'à en faire la Parole Substantielle. Mais il faut retenir que le long travail philosophique rappelé plus haut avait préparé le monde grec à comprendre des vérités profondes, sinon à recevoir la Révélation et que c'est un élément que St Jean, le plus doctrinal des évangélistes, n'a pas négligé. Prenons maintenant un exemple plus proche de nous : la Révolution apportée en Astronomie par les théories de Copernic, reprises plus tard par Galilée. Le grand astronome grec Hipparque, rattaché à l'Ecole d'Alexandrie (2<sup>ème</sup> siècle av JC), avait

résumé toutes les connaissances astronomiques de l'Antiquité dans un grand ouvrage : *l'Almageste*, qui fit autorité jusqu'au XV<sup>ème</sup> siècle. Prenant l'hypothèse la plus naturelle à l'homme, qui consiste à supposer la terre absolument fixe, il expliquait les mouvements des astres (étoiles, planètes, soleil), par des rotations d'ensemble autour de la terre. Bien que l'étude plus approfondie du mouvement du soleil et des planètes ait conduit dans cette hypothèse à des retouches et à des combinaisons de mouvements de rotation assez compliqués, le plan même du système d'Hipparque n'avait pas été remis en question, d'autant plus que des considérations naïves et tendancieuses tirées de la Genèse et de cette idée que la terre ne saurait être autre chose que le centre du Monde, étaient venues renforcer sa position dans le monde chrétien. Le prêtre polonais Copernic osa proposer un plan complètement révolutionnaire dans tous les sens du terme. Dans son ouvrage *De Revolutionis Orbis terrarum*, publié en 1543, peu après sa mort, il émettait l'hypothèse que la terre n'était qu'une planète comme les autres, entraînée autour du soleil, tandis que le mouvement diurne des étoiles s'expliquait par une rotation de la terre sur elle-même. Il ne justifiait guère sa théorie que par des raisons de commodité pour la traduction des phénomènes connus jusqu'alors. Et bien que son ouvrage fut dédié au pape Paul III, il ne fit pas beaucoup de bruit. Ce n'est qu'en 1618, à la suite des travaux et des observations de Galilée (lequel s'était servi pour la première fois de lunettes), que l'ouvrage fut condamné à Rome. Galilée lui-même ne fut inquiété que quelques années plus tard et l'on sait assez ce qu'il en est de cette pénible histoire. Les juges de Galilée n'engageaient qu'eux-mêmes en prenant violemment parti dans une question où le Christianisme ne se trouvait mêlé que par suite de leur étroitesse de vue et de leur attachement à des conceptions anthropomorphiques. Leur sentence n'avait pas de valeur, elle ne tarda pas à tomber, comme de juste. Et c'est là justement que se place la leçon à tirer des faits brièvement rappelés. En obligeant les hommes à se dégager d'une conception trop humaine, à se débarrasser de cette tendance fâcheuse qui consiste à incliner l'exégèse des textes sacrés dans le sens de la canonisation de cette conception, la révolution copernicienne a rendu un grand service spirituel à l'humanité en purifiant son regard sur le Monde. Et on peut dire avec le père d'Ouince<sup>39</sup> (SJ) que Copernic et Galilée ont eu un rôle analogue à celui des Prophètes de l'Ancien Testament.

Plus près de nous encore, une purification du même ordre a eu lieu avec la découverte des géométries non-euclidiennes (au siècle dernier) et avec l'élaboration qu'elle a permise des diverses théories de la Relativité. Il est impossible, en peu de mots, d'entrer dans des détails. Disons simplement que d'une part, il s'est effectué un travail philosophique considérable dans la critique et la recherche du nombre minimum d'axiomes et de postulats nécessaires pour bâtir un édifice logique tel qu'une géométrie et que d'autre part nos conceptions courantes d'espace, de temps, d'énergie, etc. sont apparues comme des conceptions locales, c'est à dire valables seulement à notre échelle, nullement valables à l'échelle du monde, pas plus qu'à l'échelle de l'infiniment petit.

. Et malgré cela, nous avons essayé de le montrer, se poursuit une oeuvre d'ascension et de purification spirituelle à travers ce labeur même. De l'avoir vue dans les faits, cette oeuvre, rien ne pourra désormais nous enlever la vision de la vertu puissante de notre faculté de connaître, plus puissante que le mal et que notre péché, véritable fille de Dieu.

Demeurant ici encore sur le terrain de l'Histoire, nous nous demanderons quelle part les Chrétiens ont prise effectivement dans l'oeuvre de savoir profane. Elle a toujours été de 1<sup>er</sup> plan. Dans les domaines philosophique et littéraire, cela est bien connu. Dans le

---

<sup>39</sup> René d'Ouince, scientifique jésuite, très proche du Père Teilhard de Chardin, il défendit ses idées et sa mémoire. Il est l'auteur de très nombreuses publications sur les rapports entre la science et la foi et sur les questions posées au christianisme dans le monde moderne.

domaine scientifique pur, on le sait moins. C'est pourquoi nous citerons quelques noms à ce propos. Un historien des Sciences qui appartient cependant à une famille spirituelle assez contraire au Christianisme, écrit que le Moyen Age chrétien n'est pas au point de vue scientifique l'âge obscur que l'on s'était plu à stigmatiser. Il rend hommage au travail obscur des moines bénédictins, et les noms marquants qu'il cite dans l'exploitation l'héritage de l'Antiquité sont presque tous des noms d'hommes d'Eglise : Isidore, évêque de Séville (570-636) - Alcuin, le conseiller de Charlemagne, qui se retira au monastère de St Martin de Tours et y fonda une école florissante – le Vénérable Bède - Gerbert qui fut plus tard pape sous le nom de Sylvestre II, une des plus belles figures de notre pays et qui dirigea avec beaucoup d'autorité et d'allant la célèbre école de Reims, fondée par l'archevêque Adalbert (Xème siècle).

Faut-il rappeler les grands noms de l'Université de Paris à ses débuts ou de ses promoteurs : St Albert le Grand, St Thomas d'Aquin.

Plus tard des noms comme Copernic déjà cité, comme Varignon membre de la 1<sup>ère</sup> Académie des Sciences, Mgr Fontenelle, etc. rappellent que l'Eglise est toujours présente dans le labeur scientifique. Parmi nos contemporains, il faut connaître le nom de Mr l'abbé Lemaître<sup>40</sup>, auteur d'une théorie très féconde, la théorie de l'Expansion, qui a remplacé la théorie d'Einstein en l'englobant et semble se maintenir, ce qui n'est pas une mince faveur en un temps de grande consommation de théories, comme l'est notre époque contemporaine.

Nous avons cité quelques noms, nous en tenant à une vue trop schématique, on le sait bien. Combien d'autres ne faudrait-il pas citer ? Surtout parmi les laïcs qui ont pris depuis le XVIIème siècle une place prépondérante à côté des clercs : Pascal, Cauchy, le grand pionnier de l'Analyse Mathématique (XIX<sup>ème</sup>) et d'autres. L'important n'est pas de dresser un catalogue des savants chrétiens, mais de nous rendre compte que ceux-ci ont toujours tenu une place de choix dans le développement du savoir profane. A ceux pour lesquels ce très court exposé ne paraîtrait pas suffisant, on peut indiquer un ouvrage qui se trouve à la bibliothèque des cercles du Camp : *La part des Croyants dans les progrès des Sciences au XIX<sup>ème</sup> siècle*, en 2 volumes, par A. Eymieu, Librairie Perrin 35, Quai des Grands Augustins, Paris, où ils trouveront à côté du grand Cauchy les noms de Weierstrass, Hermite, Poinsot, Coriolis, Le Verrier, H. Poincaré, etc. qui dominent le développement scientifique du XIX<sup>ème</sup> siècle et furent des Chrétiens convaincus et quelquefois militants comme Cauchy lui-même. ..

Arrivé au terme de cette étude, Pierre revient sur la question posée au début : le savoir profane a-t-il servi spirituellement l'humanité et peut-on écarter toute pensée métaphysique de la recherche ? Pierre pose clairement que le rejet de toute métaphysique aboutit à enfermer l'esprit humain dans des systèmes incomplets et qui ne peuvent lui apporter qu'une vérité relative. Pour lui, le rejet de la métaphysique prive l'esprit de véritables lumières et occulte toute une partie du fonctionnement de l'esprit humain dans sa recherche de la vérité.

---

<sup>40</sup> Georges Lemaître (1894-1966), prêtre et scientifique. Il travailla au Royaume Uni avec Eddington, l'astronome le plus célèbre de son temps, puis partit aux U.S.A. Pour lui la fuite des galaxies est le signe d'un univers en expansion.

« Refermer l'intelligence humaine sur elle-même, n'est pas une libération, c'est plutôt une mutilation car cela revient à lui couper les ailes et lui interdire les apports étrangers seuls capables de fournir les éléments nécessaires à une solution complète ».

Le moment est donc venu de poser avec précision la question : quelle place peut prendre le christianisme « profondément vécu » dans l'œuvre du savoir pour le bien de tous ? La réponse de Pierre est que le christianisme dégageant « l'homme de tout ce qui est purement humain », maintient son regard « vers l'Unité créatrice » dont tout est reflet dans l'univers alors que nos yeux ne sont attirés que par des aspects extérieurs. Mais le christianisme apporte encore davantage, il donne à l'humanité l'envie de s'élever toujours plus. « Si le christianisme apporte beaucoup au savoir profane, celui-ci en retour peut apporter aux chrétiens un moyen d'être fidèle à leur mission. Rien de ce qui est humain n'est étranger à l'Humanisme chrétien. N'ignorant rien des grandeurs et des faiblesses de la condition humaine, il a sa place marquée sur les routes des siècles où chemine l'humanité pour ordonner toutes choses à leur fin, qui est Dieu ».

A l'heure actuelle, il ne semble pas que personne puisse douter que le chrétien se pose les mêmes questions que l'incroyant. Tant de religieux, de prêtres, ont fait depuis oeuvre scientifique et de recherche : Teilhard de Chardin en est un exemple parfait, pour ne citer que lui. Mais il faut se remémorer qu'en 1939, au moment où des hommes comme Pierre ont été pris dans le tourbillon de la guerre, il semblait que les Chrétiens ne pouvaient se livrer à de véritables recherches dans le savoir profane, bridés qu'ils étaient par l'enseignement de l'Eglise et leur obéissance à son autorité. Ceci était très vrai pour les catholiques pour lesquels s'ajoutaient au respect de la lettre des textes bibliques, la rigidité

des dogmes et l'autorité de la hiérarchie. Le Père Lagrange (1855-1938)<sup>41</sup> qui fut le premier à faire une étude scientifique de la Bible, rencontra tant de difficultés, tant d'incompréhension de la part de ses supérieurs et de la hiérarchie catholique qu'il dut abandonner ses travaux pendant de longues années. Les études scientifiques qui révélaient que le monde actuel ne pouvait être que le fruit d'une longue évolution étaient proscrites, rejetées. Les agnostiques, donc, avaient tendance à mépriser tout ce qui était religieux et à tenir pour obscurantiste et retardataire tout chrétien, même si celui-ci était à la recherche d'une meilleure compréhension de l'Univers et des Sciences. Les exemples sont nombreux de catholiques qui, pour ne pas être mis en dehors de l'Eglise, ont préféré se taire. Il aura fallu la guerre et encore bien des années (puisque le Père Teilhard est mort en 1955, éloigné de tous, alors qu'on avait dû cacher et mettre à l'abri ses travaux), pour que l'Eglise reviennent sur des conceptions dépassées par les découvertes de la science et que ceux qui voulaient lire le *Phénomène humain* (écrit en 1948, publié en 1958) ou *l'Apparition de l'homme* (écrit en 1954, publié en 1958) entre autres ne se heurtent pas à un « interdit » ou à une « mise en garde ». Le Père Teilhard est maintenant reconnu et respecté comme un pionnier. Ses travaux et ses recherches ont valeur de référence. Depuis 1990, est introduite la cause en canonisation du Père Lagrange et ses successeurs ont élevé l'exégèse à un très haut niveau qui permet, avec l'étude des textes et les découvertes archéologiques, de mieux comprendre les Ecritures et d'arriver à lier foi et recherche scientifique

D'un autre côté, il ne faut pas oublier de souligner encore l'incompréhension rencontrée par les chrétiens dans les milieux agnostiques et

---

<sup>41</sup> Le Père Lagrange, (1855-1938) dominicain, exégète, fonde à Jérusalem l'Ecole Pratique d'Etudes Bibliques. 1892 crée la *Revue Biblique* dont le but est la recherche exégétique basée sur des méthodes scientifiques tout en respectant les études théologiques. Son *Commentaire sur la Genèse* est interdit de publication. Il se consacre alors à l'exégèse du Nouveau Testament mais se heurte encore à l'opposition de ses supérieurs. Il doit quitter Jérusalem, rentre en France où il continue ses travaux. Son influence aura été considérable par rapport à l'exégèse catholique.

de rappeler quelques faits dont on ne parle pas. Entre les deux guerres, spécialement dans l'enseignement primaire, mais aussi dans le secondaire et même à l'université, les enseignants qui pratiquaient ouvertement leur religion et ne dissimulaient pas leur fidélité au Christianisme voyaient leur avancement arrêté, parfois même leur carrière brisée par des notes défavorables. Après la guerre, il y eut une période où tout ceci fut dépassé. Mais les prisonniers dans leurs camps réfléchissaient et souhaitaient pouvoir apporter à leur retour une ouverture d'esprit sur ces questions.

Un deuxième texte aborde les mêmes problèmes. Le chrétien a une place à remplir dans la société, ceci a été établi. Il faut maintenant essayer de répondre ensemble à une autre question qui fait suite à la première : l'Action Catholique peut-elle apporter une solution et comment ? Ce texte s'intitule : rapport du lieutenant Costabel : 10 Avril 1942 « Directives d'avenir » les feuilles sur lesquelles il est rédigé porte le tampon de l'Oflag VI A. Il débute ainsi :

J'ai entendu à plusieurs reprises, comme vous sans doute, cette réflexion : « A quoi, au fond, correspond exactement ce groupement d'Action Catholique ? Que fait-il de spécial ? » Et peut-être vous a-t-elle gênés parce que vous n'avez pas vu de réponse nette à lui opposer. Je le dis par expérience. Je constate tous les jours que de grandes vérités que l'on nous répète ou que nous nous répétons à nous-mêmes sur le plan de la spéculation pure restent à la surface de notre âme et de notre coeur sans y pénétrer. Veillons, soyons attentifs aux réalités les plus humbles, aux voix de France qui nous parviennent ici, aux indices concrets que nous pouvons recueillir autour de nous et nous ne pourrions pas manquer d'être pris aux entrailles par l'inquiétude du salut du Monde et d'abord de notre Patrie.

Voilà l'oeuvre qui sera nôtre, ou nous aurons manqué notre vie. Cette oeuvre sera nôtre puisque c'est l'Eglise elle-même qui nous le crie par la voix des Pontifes romains. Depuis 50 ans, le vicaire du Christ ne cesse de jeter l'alarme. Depuis 20 ans, sa voix se fait plus pressante et l'appel de Pie XI retentit encore tout proche : l'appel à la participation des laïcs à l'apostolat hiérarchique : l'Action Catholique.

Me direz-vous à quoi bon un mot nouveau ? L'apostolat est le lot de tout chrétien. Le christianisme est un ferment, les chrétiens les porteurs de ce ferment, ou encore comme le dit notre Seigneur lui-même, le sel de la terre. Le devoir de tout chrétien est de ne pas s'affadir mais de saler, et l'image parle assez d'elle-même.

Pierre, aux cours des années qui ont précédé la guerre, avait participé à l'Action Catholique et il a voulu apporter à ses camarades l'expérience qu'il avait acquise : réunion sur un thème choisi, organisé autour d'un questionnaire ;

chacun prépare, réfléchit puis vient l'échange et enfin une mise au point commune. Pierre concrètement Pierre propose une réflexion sur la Messe.

Rien ne vaut l'enquête pour prendre conscience concrètement dans le réel de certains problèmes. Je peux bien vous dire que j'avais moi-même quelque prévention contre l'enquête sur la prière lorsque nous l'avons commencée. Non contre la méthode elle-même, que je pratiquais déjà avant la guerre, mais contre l'enquête particulière qui nous était présentée. Je ne voyais pas comment des questions aussi humbles que : « Que pensez-vous de la prière, de la prière du matin ? La faites-vous ? Comment la fait-on autour de vous ? etc. » je pourrai sortir quelque nourriture pour moi-même. L'expérience m'a prouvé le contraire, le regard sur la vie est essentiel, rien ne peut le remplacer. Evidemment, il ne suffit pas, il n'est qu'un point de départ ; la spéculation, l'étude, la philosophie etc... Tout cela est indispensable pour faire oeuvre de pensée chrétienne, mais après seulement, si l'on veut y voir clair, dans le réel de 1942 et non dans l'abstrait. Voilà pourquoi nous avons conçu cet enrichissement des réunions de responsables, dont vous profiterez à travers vos camarades. Mais ce n'est pas tout. Les autorités ecclésiastiques du Camp ont bien voulu réorganiser les cours et les conférences religieuses en fonction de notre travail. Mr l'abbé Vieillard examinera (le lundi tous les 15 jours) ce qui a trait plus spécialement à l'histoire et à la liturgie de la Messe. Egalement tous les 15 jours, le jeudi, Mr l'abbé Dhyvert se propose de voir plutôt la théologie de la Messe. Nous saluons cette initiative de nos prêtres de prolonger l'expérience de contact direct entre clergé et fidèles dont nous avons déjà senti toute la valeur durant le carême. Nous les remercions de tout coeur et nous vous convions à répondre nombreux à leur effort, fait spécialement à votre intention. Nous nous devons également de vous signaler le cours du R.P. Vicaire sur l'histoire de l'Eglise, qui continuera ce trimestre avec la même fréquence, cours particulièrement évocateur des efforts passés de civilisation chrétienne. Enfin, les conférences du vendredi seront consacrées à des sujets divers, pour lesquels nous sommes appelés à fournir des suggestions. C'est ainsi que par exemple à propos de la morale de la force qui a soulevé quelques problèmes délicats, le Père Rabut fera 2 conférences sur Nietzsche. Pour des questions analogues et très importantes, qui pourraient être posées par l'intermédiaire de vos responsables, nous pensons de même demander dans la mesure du possible et en accord avec la hiérarchie, des conférences séparées(...)

Nous, laïques de l'Action Catholique, troupe régulière de l'Eglise, nous allons travailler au coude à coude et le plus près possible de nos prêtres pour faire oeuvre de vie et de pensée chrétienne autour de l'idée centrale de sacrifice, du sacrifice de la Messe, que le monde moderne ne comprend plus (...)

Nous savons que l'Action Catholique est une prise en charge du milieu, un apostolat actif du milieu par le milieu, une conquête. Et nous sommes avides de savoir enfin à quelles oeuvres extérieures vous nous appelez, nous voulons savoir en définitive, si nous travaillons, toute révérence gardée, comme le précurseur au désert, en vue d'une action future, ou si nous travaillons en vue d'une action immédiate, ici, dans ce camp de prisonniers. Je vous entends bien et je vais tâcher de vous satisfaire, car nous touchons par là à un point essentiel.

Tout d'abord il est bien vrai que nous travaillons en vue de l'avenir. Le pire, voyez-vous serait en effet que nous prenions notre complaisance dans une oeuvre en milieu clos, comme celui qui est présentement le nôtre, dans une oeuvre devenue fin en soi et qui par son allure forcément plus intellectuelle et spéculative, serait un hochet pour fortes personnalités en cage. Je suis dur ? C'est nécessaire. Dieu nous garde d'une telle aberration ! Nous sommes

des êtres de chair et de sang, divisés contre nous-mêmes et engagés que nous sommes dans une oeuvre divine, les dangers de nous conduire trop humainement, de faire soit de l'agitation pure, soit de l'action partisane, demeurent terriblement menaçants. Je tenais à le marquer. Nous travaillons donc en vue de l'avenir, mais soyons réalistes. Nul d'entre nous ne pourrait dire ni quand ni comment nous sortirons d'ici. Nul d'entre nous ne pourrait dire dans quel état nous trouverons l'organisation de l'Action Catholique à notre retour. Vous comprenez bien qu'il est absolument impossible de vous donner des idées précises sur les détails de l'action future. Est-ce à dire que nous n'y pensons pas ? Au contraire. Un projet est à l'étude en liaison avec Mr l'abbé Dutil pour assurer la continuité de nos efforts dans le cas d'une libération à peu près normale, pour que les fruits de notre travail en commun et du travail analogue fait dans les autres camps ne soient pas livrés au risque d'une dispersion inévitable. Nous vous entretiendrons en temps opportun de ce projet, et vous aurez votre avis à donner sur un sujet qui nous intéresse tous au premier chef.

Pierre montre l'importance du travail qu'ils vont faire et ce qu'il espère pouvoir en attendre. Il précise sa pensée et son espoir :

Et si nous étions livrés à nos propres forces, ce serait là une situation désespérée. Seuls, nous ne sommes rien, tout au plus des airains sonnants comme dit St Paul. Mais nous ne sommes pas seuls. A travers son Eglise, Dieu nous donne sa grâce qui est sa vie même et tout est sauvé si nous le voulons, si nous ne gâchons pas le don de Dieu, si nous vivons vraiment en lui. Il y a de par le monde, des mystiques, des contemplatifs, par exemple St Jean de la Croix. Ces hommes là ont la force divine, elle est d'abord vie intime avec Dieu. Il n'est pas un Chrétien qui ait le droit d'y renoncer, qui ne doive être à sa place, contemplatif et mystique (...)

Voyez-vous, quand je parle de mettre au centre de nos préoccupations à venir ce souci d'être des hommes de Dieu, il ne s'agit pas du tout de surcharger notre vie de piété, de pratiques, de méditations, etc. Il s'agit essentiellement d'avoir en nous l'eau vive dont Jésus parlait à la Samaritaine. Ne passons pas une journée sans parler très personnellement à Dieu. Gardons, ancrée dans le cœur, cette vérité : tout ce qui ne sort pas d'une rencontre personnelle avec Dieu est nul.

Pierre dit toute la confiance qu'il met en Dieu

. Soyons en un mot toujours disponibles et n'intervenons qu'au moment précis où il le faut. Ne nous y trompons pas, Dieu seul peut donner le sens de cette opportunité, aucune psychologie humaine, si brillante soit-elle, ne saurait le donner. Dieu seul peut aussi inspirer les mots qu'il convient de dire en de tels moments, car les mots n'ont pas en eux-mêmes de valeur intrinsèque, ils n'ont de valeur que celle que le Saint Esprit leur donne.

Et nous retrouvons encore cette consigne essentielle : être des hommes de Dieu, avoir la limpidité du cristal, aimer, être lumineux. Si nous faisons tous nos efforts pour cela, il n'est pas possible que les autres ne soient pas attirés vers nous par celui qui a dit : « J'attirerai tout à moi ». Ecoutons la liturgie : « *Ubi caritas et amor, Deus ibi est.* Là où règnent la charité et l'amour, Dieu lui-même demeure ».

S'il est déjà vrai dans le domaine intellectuel que l'on ne peut donner que ce que l'on a, combien plus est-ce vrai dans le domaine spirituel. Celui qui n'a rien à rayonner, inutile qu'il se lance dans l'action, il ne pourra que brouiller les choses. Et ne nous décourageons

pas, car pour avoir quelque chose à rayonner, il suffit d'un engagement initial. « A celui qui a, dit l'Évangile, il sera donné davantage ».

Cela signifie que le noyau actif déposé en nous par la grâce de l'engagement initial va s'accroître comme de lui-même. Faire boule de neige. Cet engagement initial, amis, faisons-le ensemble aujourd'hui, dans la paix et dans la joie. Nous vivons en un temps qui ne souffre pas de notre part la médiocrité ; rendons-en grâce au Seigneur et redisons avec le Psalmiste : « Le cordeau a mesuré pour moi une portion délicieuse, un splendide héritage m'est échu ».

La condition humaine est de vivre dangereusement, ai-je dit plus haut. C'est vrai, mais il y a une contre partie dans mon cœur encore tout rempli des grâces pascales. Je sens monter une allégresse que je vous livre, mes amis et mes frères en Jésus Christ.

Le Christ ressuscité ne meurt plus, il a vaincu la mort. Alors tout est possible, tout est gagné. Il est avec nous, notre rocher, notre libérateur et il me revient sur les lèvres les premiers mots de l'hymne jéciste :

« Chantons, amis, la vie est belle ».

Dans un texte daté de Juin 1942, intitulé « De la politique et du catholicisme » Pierre confirme ce qu'il a commencé à dire dans le texte ci-dessus. Retenons-en un passage :

A l'heure présente, sous le flot des doctrines néo-païennes, le monde cherche sa voie, les gouvernements se cherchent des « mystiques », il faut le répéter, parce que c'est le fond du problème. Tout ce qui se fera sans nous, se fera contre nous. C'est là une vérité tellement évidente que tous les catholiques dignes de ce nom devraient l'avoir sans cesse devant les yeux. Si nous ne sommes pas présents et actifs, il n'y a aucun doute que nous verrons triompher des mystiques véhiculant tout un ensemble d'éléments impurs et inacceptables pour nous. Dès lors, ne croyons pas que notre abstention d'aujourd'hui si nobles qu'en soient les motifs, puisse constituer une position confortable et définitive. Car si nous laissons faire, nous serons acculés à des choix inéluctables un jour ou l'autre. Et nous aurons failli à notre devoir le plus essentiel : être le sel de la terre, le bon ferment de la pâte humaine, les collaborateurs de Dieu dans la continuation et l'achèvement de la Création.

De 1943, rien n'a été gardé, mais en août 1944 un nouveau plan d'études est proposé. Il a été rédigé au camp de Soest et il est un témoin des préoccupations des prisonniers. Préoccupations qui leur venaient avec l'espoir de la fin de la guerre et de leur retour en France. Ils se demandaient comment la société avait évolué, quel rôle ils allaient pouvoir jouer. Comment pourraient-ils apporter leur pierre à l'édifice de la reconstruction du pays ? Comment construire une France meilleure ? Comment mieux vivre leur Christianisme, leur foi, en prenant une part active à la vie politique ? Comment

utiliser lorsqu'ils seraient libres les résultats de ce temps de réflexion qui leur était imposé ?

Le quatrième texte marque encore une étape dans le travail effectué par ce groupe d'officiers. Pierre désire, c'est évident, faire comprendre l'obligation où chacun va bientôt se trouver de s'engager dans l'action pour le bien de la France.

Août 1944

Dans la France d'avant-guerre, le souci très légitime de tous les organismes de l'Action Catholique était de se maintenir au-dessus des partis et en dehors de la politique telle qu'elle était comprise dans notre vieille démocratie. Tous les efforts de l'aile marchante du catholicisme portaient sur le plan social. Demain la France va se retrouver devant les vieilles formations politiques, avec une droite dangereusement compromise, avec une gauche considérablement renforcée par les « persécutions » et la victoire finale, avec un parti communiste puissant, organisé, le seul peut-être qui sache bien ce qu'il veut et qui le veut bien. Et c'est dans ces conditions que la France sera appelée de nouveau aux urnes. Où iront les voix catholiques ?

Depuis 50 ans, il n'est pas douteux que les Pontifes romains ont maintes fois, avec continuité et netteté, élevé la voix pour engager les catholiques à agir dans la société et dans la cité. Une encyclique a été consacrée toute entière à la question de la Constitution chrétienne de l'Etat. Il paraît difficile d'admettre que dans ce domaine les Pontifes romains s'adressaient aux Catholiques pris individuellement, les conviaient à réformer seulement leur action individuelle. Evidemment aucun texte pontifical ne parle d'action collective, cela va de soi. L'action de groupe et sa réalisation appartiennent à un plan contingent qui n'est pas celui où se place l'Eglise lorsqu'elle parle par son Magistère. Mais si nous devons collaborer avec Dieu comme on nous le répète souvent, il va sans dire que cette collaboration entraîne nécessairement une collaboration étroite avec une fraction importante de la Chrétienté.

Qui oserait dire après ces quelques notes rapides que notre foi, notre vie religieuse profonde n'est pas engagée dans ce débat ? Si nous revenons maintenant à notre plan d'études, on comprendra qu'il correspond bien davantage à une prise de conscience des problèmes qui se posent aux Catholiques dans l'action temporelle de demain qu'à une résolution de ces problèmes. Ce serait déjà beaucoup si le petit groupe que nous constituons pouvait rentrer en France avec quelques idées plus claires. Non seulement chacun de nous y aurait gagné au regard de sa vie chrétienne, mais les domaines d'activité qui sont les nôtres, les milieux où nous serons appelés à vivre et à agir recevraient un peu de cette lumière sans laquelle rien ici-bas ne peut subsister.

Enfin un texte tenant compte des résultats des réunions qui eurent lieu d'août à septembre 1944 : « Les catholiques français dans la cité » est le dernier témoin de ces recherches et de l'angoisse de tous parce que le terme

approche, que sera-t-il ? Ce dernier texte a probablement été publié à son retour en juillet 1945. En voici quelques passages.

Les lignes que l'on va lire sont extraites des comptes-rendus des réunions tenues à l'Oflag VI A (Soest in W) d'août à décembre 1944 entre des Officiers de réserve prisonniers, catholiques d'action, ayant tous des responsabilités dans la Cité : chefs d'entreprises, ingénieurs, juristes, universitaires. Une même angoisse était à l'origine de ces réunions, angoisse que le retour en France n'a fait que confirmer et à laquelle la présence au gouvernement de catholiques éminents n'a pas apporté de tempérament. Angoisse de l'atonie de la masse catholique française devant les problèmes de la Cité. Angoisse d'erreurs et de compromissions sans cesse renouvelées. Angoisse de l'absence de tout travail sérieux, positif et pratique, à une échelle digne d'être considérée. Pourquoi malgré le grand nombre d'œuvres et d'initiatives de toutes sortes que les catholiques d'action ont animées en France, le « poids politique » de la communauté catholique reste-t-il si faible ? C'est là une question qui ne peut-être éludée davantage. Si elle se pose avec plus d'acuité à ceux qui reviennent d'un long exil, c'est à cause d'un contraste brutal ; dans les camps d'Allemagne les catholiques ont été à l'origine de presque toutes les initiatives, dès le début de la longue épreuve, ils ont servi leurs frères de misère et tenu sur le plan simplement humain (théâtre, loisirs, bibliothèque, cours et conférences, entre aide) une place éminente, comment ne seraient-ils pas frappés désagréablement en retrouvant la communauté catholique de France telle quelle est. Mais ils ne doivent pas être seuls à se poser avec acuité la question précédente. Elle n'est pas simple, elle appelle bien des commentaires. Puissent les réflexions que l'on nous propose aujourd'hui ouvrir la voie à un travail régénérateur (...)

Sans doute est-il nécessaire, au point où nous en sommes, de revenir sur un certain nombre d'idées maîtresses que nous connaissons bien, mais que nous ne connaissons jamais assez.

Il faut que nous agissions dans le temporel et nous ne pouvons pas le faire sans avoir toujours présentes en nous les exigences du Christianisme. En ce sens, le Christianisme est totalitaire.<sup>42</sup> Mais les exigences chrétiennes ont un point d'application pratique où la diversité est possible, où la forme définitive est à découvrir et n'est peut-être pas unique. Nous aimons redire ce que l'Eglise elle-même nous enseigne, à savoir que la Création est inachevée et que Dieu nous appelle à oeuvrer à son achèvement. Cela signifie en particulier que le Monde en devenir n'est pas rigoureusement déterminé, Dieu nous appelle à travailler comme l'artiste et non comme le technicien qui travaille sur un plan donné ? C'est bien d'un achèvement qu'il s'agit et non d'une construction. Avons-nous assez conscience de la diversité des points d'application des exigences chrétiennes ? Nous jugeons sans trop de peine ce qui n'est pas chrétien. Il est remarquable que sur ce point le sens commun des fidèles se trompe rarement, du moins il tombe rarement complètement à faux. Par contre, dès que l'on essaie de chercher une formule chrétienne de n'importe quoi, dans n'importe quel domaine, on s'aperçoit que l'on n'a pas de droit à un tel exclusivisme. En définitive un chrétien a des devoirs vis-à-vis de tout ce qui l'entoure et on peut parler de son attitude antichrétienne, soit quand il n'a aucun souci de ses devoirs, soit quand ayant le souci de ses devoirs, il érige ses propres actions en règle de l'action chrétienne (...)

---

<sup>42</sup> Totalitaire dans le sens où être chrétien exige de celui-ci que sa vie toute entière soit remplie de la présence et la recherche de Dieu.

La condamnation n'est pas exagérée dans ce dernier cas. Que l'on réfléchisse à la similitude d'une telle attitude avec celle d'un bon Israélite de l'Ancien Testament.

Notre époque manifeste de la part des catholiques un retard constant sur le développement normal de l'Eglise. L'encyclique *Rerum Novarum* n'a pas été l'événement que de nombreux auteurs se plaisent à souligner. « L'Événement » dans le monde la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle c'eût été de voir les catholiques travailler à résoudre le problème social. Il est significatif que toute la littérature de bonne volonté qui a pris naissance autour de *Rerum Novarum* appartient à l'exégèse du délayage. L'événement était à produire, il ne s'est pas produit (...)

L'Action Catholique relève elle aussi d'un plan supérieur, car elle est l'articulation du Spirituel et du Temporel et sur ce plan supérieur elle demande elle aussi des créations de qualité. Nous avons déjà souligné plus haut la nécessité de mettre au point et de diffuser une spiritualité authentiquement chrétienne parmi les laïcs engagés dans le temporel. Il faut avoir le courage de reconnaître que cette spiritualité est encore à l'état embryonnaire, une des tâches de l'Action Catholique – et pas la moindre – est de la mettre au jour et c'est là une création de qualité. Ce n'est pas la seule requise. S'il est vrai que l'Action Catholique combat sur la ligne où les matérialismes de toutes couleurs cherchent à asservir l'Homme, cela suppose chez les membres de l'Action Catholique autre chose qu'une connaissance hâtive et abusivement simplifiée des grands problèmes du siècle, cela suppose à la fois une ouverture véritable sur tout l'humain et une formation intellectuelle et chrétienne solide. Là encore nécessité d'une création de qualité qui pourrait être le fait d'une équipe de théologiens et d'intellectuels travaillant en liaison avec les militants de l'Action Catholique : le « *brain trust* catholique français ».

Ainsi se trouve écarté, pensons-nous, le malaise que nous avons ressenti. Des voies très diverses s'ouvrent aux laïcs catholiques suivant leurs tempéraments, leurs compétences et leurs vocations personnelles. Cette diversité bien reconnue libère l'esprit mais il reste, par suite des limitations des pauvres êtres que nous sommes, le danger des cloisonnements. C'est pourquoi le travail à réaliser en commun par les catholiques sur le plan supérieur que nous venons de souligner nous paraît être au moins aussi urgent que tout le reste. Le jour où des catholiques de tempéraments politiques différents auront appris à vivre ensemble en sorte que la courtoisie des relations ne soit pas le masque d'attitudes irréductibles plus assurées de leur propre justification, ouvertes avec sympathie sur les autres attitudes possibles, ce jour-là la communauté catholique française sera près de retrouver la force et le rayonnement de la communauté chrétienne primitive, celle qui faisait dire aux juifs et aux païens : « Voyez comme ils s'aiment ! ».

Ces textes nous permettent de suivre l'évolution qui s'est produite dans la pensée de Pierre et de ses camarades et de voir que leurs réflexions les amènent à se sentir non seulement de plus en plus concernés par la nécessité devant laquelle ils vont se trouver d'agir en chrétiens, non seulement sur le plan de leur vie intérieure mais aussi sur le plan de l'action sociale et politique.

Parmi les interventions ou conférences données par Pierre à Soest, il en existe une, intitulée « La Tradition Patrimoine de l'Eglise » qui est datée du 20 juillet 1944. Des questions ont certainement étaient posées au cours des

réunions d'Action Catholique et Pierre a été amené à faire cette conférence pour éclairer cette problématique très importante qui est d'ailleurs toujours d'actualité. Tradition base de toute civilisation. Tradition qui apporte à l'individu conscience de ce qu'il est, de ce qu'il a reçu, mais tradition parfois rejetée, car ressentie comme entrave et limitation. C'est un sujet difficile et brûlant, comme dit Pierre en commençant. Dès le début, il essaie de définir le mot et ce qu'il recouvre. Chaque individu porte en lui les traces d'une tradition. Pierre donne le témoignage de ce qu'il a lui-même reçu par son éducation, par le milieu dans lequel il a été élevé et expose les problèmes qu'il s'est posé. Puis il précise que la Tradition peut être divine ou sacrée, ecclésiastique ou encore simplement humaine et il développe ses différentes parties. Il en arrive bien sûr à la Sainte Ecriture qui tient une place éminente dans la Tradition. Et pour finir, il aborde la question du dogme.

Ce texte long, mais qui mérite d'être lu et qui apporte beaucoup de clarté sur ce sujet, se trouve en annexe<sup>43</sup>. Le problème posé a eu une importance considérable au moment où l'exégèse des Ecritures a conduit à remonter, par exemple, à travers les textes des Evangiles jusqu'à retrouver les paroles mêmes et les actes de Jésus.

Depuis, les études faites ont amené bien des éclaircissements, ont permis de déceler ce qui remontait à Jésus en personne de ce qui avait pu être transmis par la tradition. Il est facile de saisir que tel ou tel passage des Evangiles n'a été écrit comme nous l'avons sous les yeux que parce que les Évangélistes avaient compris, après la mort et la Résurrection de Jésus, à la lumière de ces événements mêmes, le sens réel de ses paroles. Pierre était allé profondément au coeur de cette question. S'il avait repris ce texte vers la fin de sa vie, il y aurait apporté bien des précisions acquises à la lumière des nouvelles études exégétiques. Malheureusement, il n'a pas écrit ce qu'oralement il disait avec tant de clarté et de conviction lors de conversations familiales ou amicales.

---

<sup>43</sup> Voir infra p. ()

A la question qu'il pose : comment décider devant une tradition qui se donne pour sacrée si elle l'est ou ne l'est pas, il répond avec une argumentation précise, presque mathématique. Et sa remarque concernant l'infaillibilité pontificale, qui renvoie elle-même à une autre réflexion sur le Corps mystique, permet encore de bien comprendre comment faire référence à la Tradition et à l'autorité des Pères de l'Eglise.

Que de chrétiens se sentiraient réconfortés et rassurés si on leur lisait le texte de Pierre : « Le dogme est donc une représentation mentale vraie, mais analogique d'une réalité divine. » Et encore : « les dogmes sont faits avant tout pour nous conduire à notre fin surnaturelle. Le but premier est la Vie en Dieu. »

Il existe encore un témoignage très impressionnant, écrit par Pierre quelques temps après son retour, alors qu'il remettait, à l'âge de 33 ans, tout en question : sa situation, son travail, sa vie entière.

Voici ce qu'il écrivait sur quelques feuillets volants et non attachés.

Ce texte fut publié anonymement car les événements étaient trop proches et Pierre ne voulait absolument pas causer de peine à quiconque.

Action sacerdotale. Action Catholique. Action Temporelle.

Trois termes, trois réalités sur lesquelles il serait vain de vouloir être exhaustif. Restituer quelques réflexions, quelques états de conscience, quelques réactions vécues, revivre avec tel ou tel groupe de prisonniers quelques unes des circonstances où ils ont puisé des leçons, des raisons d'espérer et de se mettre courageusement à l'ouvrage dans un enthousiasme vrai pour le Royaume de Dieu – tel est le but de l'humble témoignage présent. Il est transmis par un laïc qui fut pendant presque toute sa captivité dirigeant d'Action Catholique et qui ne cessa jamais d'en faire. Son expérience porte principalement sur le camp d'officiers où il demeura trois ans, mais elle s'étend sur plusieurs camps qu'il a connus lui-même et sur ceux qu'il a connus à travers des camarades retrouvés, de ci, de là, aux hasards providentiels de déplacements successifs. C'est beaucoup moins lui-même qui parle ici que tous ceux dont il a recueilli des confidences, partagé les peines et les joies et qui ont travaillé avec lui. C'est ce qui fonde la valeur objective de ce qu'il nous livre aujourd'hui, on voudra bien ne pas l'oublier.

Le « Prêtre parmi les hommes » n'a-t-il pas été plus que partout ailleurs une réalité tangible dans les camps de prisonniers et de déportés ! Notre expérience est limitée à cet égard aux camps d'officiers ; pour être limitée, elle n'en est pas moins riche.

Par suite de la concentration artificielle due à la mobilisation de nombreux prêtres comme officiers de réserve, le sacerdoce catholique s'est trouvé placé dans la plupart des camps d'officiers prisonniers dans une situation particulière que nous qualifierons plus volontiers d'anormale que de privilégiée. Privilégiée, elle l'était certes, par le champ qui s'ouvrait à son apostolat et à son ministère, appuyés sur une grande variété de ressources humaines et spirituelles. Une communauté nombreuse a toujours à ce double point de vue un « poids » où ses membres trouvent force et réconfort, mais anormale, elle l'était peut-être bien davantage encore et pas seulement parce qu'elle ne correspondait pas à la situation réelle du sacerdoce dans la France contemporaine (50 prêtres pour 1800 âmes dans le camp auquel on se réfère ici principalement). La lenteur avec laquelle s'organisa la communauté sacerdotale captive en est un signe certain.

Ces remarques préliminaires étant faites, nous devons bien préciser que notre intention n'est pas de suivre pas à pas l'action du sacerdoce catholique en captivité, les difficultés qu'il a eu à surmonter, les conquêtes qu'il a réalisées. A partir de fin 1941, presque partout des groupes de prêtres et de laïcs se mirent à parler résolument d'Action Catholique et travaillèrent étroitement unis. Ainsi des laïcs apprirent à connaître mieux qu'ils ne l'avaient jamais pu, à la fois le sacerdoce et les hommes qui le portent. Ils apprirent aussi que bien des problèmes – et en premier lieu, celui de l'Action Catholique, ne sont pas aussi simples qu'ils l'avaient imaginé dans la fougue un peu superficielle de leurs jeunes années. C'est très précisément de l'expérience de ces laïcs que nous voulons ici apporter quelques résultats.

Et d'abord qu'est-ce que nous attendions du prêtre, nous laïcs ? A cette question, il n'y a pas de réponse positive parce que, à vrai dire, nous ne savions pas, nous n'avions pas une conscience nette et clairement explicitée de ce que nous attendions du prêtre. Il serait plus facile, à première vue, de dire ce que le prêtre nous a apporté – et ce serait pourtant insuffisant parce que c'est par un manque, un aspect négatif brusquement senti que nous a été souvent révélé un des éléments de ce que nous attendions du prêtre. Dès le début, des prêtres ont tenu dans notre vie recluse une place éminente. Alors que nos âmes et nos esprits étaient encore sous le coup de la catastrophe, ils ont été à l'origine de tous les mouvements destinés à faire rejaillir la vie. Conférences aussi bien profanes que religieuses, chorales, orchestres, représentations théâtrales, le prêtre était présent partout sans que sa présence exigeât pour autant de ceux qu'il coudoyait une profession de foi catholique. Ainsi le sacerdoce est apparu à tous à la pointe de l'humain et cela à l'heure même où l'épreuve faisait craquer chez tous les vieux cadres de pensée et de vie, faisait chanceler l'espérance simplement humaine et le goût de vivre. Quelques uns ont pu l'oublier, lorsque la durée est venue cristalliser la vie de nos communautés captives, lorsque le drame que vivait notre pays a eu sur nos consciences les conséquences qu'il est aisé de s'imaginer. Mais l'expérience s'est inscrite au cœur de tous ceux qui sont des hommes de bonne volonté – et c'est l'immense majorité – comme une semence d'éternité, toujours prête à pousser de magnifiques germinations, lorsqu'elle ne l'a pas déjà fait.

A rester sur ce plan purement humain, on ne dirait évidemment qu'une bien faible partie de ce que le sacerdoce nous a apporté, on omettrait l'essentiel. Les images se pressent en foule dans nos souvenirs. Autour de la Messe et du pain de vie d'abord. Comment oublierions-nous ces messes matinales, simplement tolérées par nos gardiens, devant l'impossibilité où ils étaient de les interdire, célébrées dans les conditions les plus anormales, dans les locaux les plus variés et les plus misérables. Sur un ballot de paille, au milieu de la tente où nous attendions, prostrés, notre introduction au camp « définitif »

(selon la charmante expression d'un de nos gardiens), sur les tables de la cantine, sans autre lumière que celle d'une petite bougie, par des froids de  $- 10^{\circ}$  à l'intérieur, qui faisaient parfois échapper l'hostie des mains du prêtre, dans les caves qui faisaient songer aux catacombes, dans le grenier de cette forteresse de Saxe durant le Carême 45 où les courants d'air étaient tels qu'il fallait deux heures pour se remettre. C'est là que nous avons puisé la force dont nous avons besoin, c'est là serrés autour de l'autel que nous avons fait corps avec le prêtre, que nous sommes entrés dans le Sacrifice, que nous avons réalisé cette merveille de chaque jour qu'est la Sainte Messe et la Communion au Corps de Jésus. Toutes les fois que c'était possible, sans gêner d'autres messes, nous dialoguions la Messe. Nos prêtres avaient pris peu à peu l'habitude, tout naturellement, de préciser avant chaque messe la fête occurrente et quelquefois d'ajouter quelques mots très brefs sur son sens, sur la spiritualité contenue dans la liturgie. L'auteur de ces lignes n'est sans doute pas le seul à avoir été profondément déçu lorsqu'il s'est retrouvé dans sa paroisse de France, lorsqu'il a réalisé brutalement ce qu'est une « messe basse » et cette séparation trop radicale du prêtre et des fidèles parce que le minimum de communion sensible nécessaire à l'homme est méconnu ou oublié. Il aurait volontiers bousculé bancs, chaises et autres ornements de la Maison de Dieu, pour être comme là-bas, près de l'autel et entendre la Messe à 2 genoux sur la dalle ou debout, comme il convient au voyageur de ce monde et au soldat du plus essentiel des combats.

Comment oublierions-nous aussi ces grandes fêtes liturgiques – Noël – Pâques – Pentecôte – Fête-Dieu – Assomption – Toussaint que nous n'avions jamais connues avec telle solennité ni avec tel recueillement et qui, d'année en année, nous firent découvrir des richesses nouvelles, nous firent vivre plus profondément dans le mystère de l'Eglise et du Corps Mystique.

Comment oublierions-nous ces confessions en marche côte à côte avec le prêtre, au cours d'un tour de camp. Dans le dépouillement total des formes, nous avons appris un contact simple, direct, viril avec le sacrement de la perfection chrétienne. Combien de fois n'avons-nous pas été émerveillés – et ceci n'est pas un témoignage individuel – de constater que la parole du prêtre répondait, bien au delà de ce que notre conscience s'exprimait à elle-même, au besoin actuel et profond de notre âme. Ainsi éclatait, au dessus des pauvres moyens humains du prêtre et du pénitent, le ministère du Seigneur Jésus.

Comment oublierions-nous ces prédications d'Avent et de Carême ; certaines allocutions à la prière du soir ou à telle ou telle Messe célébrée pour une intention particulière. L'eau vive de la Parole de Dieu, nous l'avons sentie jaillir, nous l'avons reconnue à un frémissement intérieur de tout notre être, en écoutant par exemple ce jeune prêtre sans aucun diplôme universitaire, grand joueur de basket-ball, animé d'une telle vie que tous ceux qui l'approchaient, croyants ou incroyants, se trouvaient unanimes : « il a quelque chose dans le ventre ».

L'Eau vive, nous nous en sommes nourris en écoutant tel autre prêtre, aumônier d'Action Catholique sans grande culture lui aussi. La forme de son discours était bien moins que parfaite, mais c'était un torrent qui emportait tout et nul, après l'avoir entendu, ne pouvait plus voir dans l'homme côtoyé trop souvent à son gré autre chose qu'un frère pour lequel le Christ a versé aussi son sang.

Le souffle de l'esprit, nous l'avons senti passer dans ce sermon de la Messe de Minuit (Noël 1943), magnifique de forme celui-là, mais manifestement composé devant le

Tabernacle, alors que dans l'esprit du prêtre se levait la vision de cette immense assemblée que la Tradition réunit toujours en France au pied de l'autel, dans la nuit de Noël. « Praticants fidèles, praticants d'occasion, chrétiens fervents ou tièdes, nous voici tous devant Dieu. Prenons garde de nous juger les uns les autres. En cette nuit où nous commémorons le mystère de Dieu fait homme, qui est aussi celui de notre salut, nos âmes sont comme des livres ouverts sous le seul regard de notre Sauveur »... Nous citons de mémoire et bien mal, sans aucun doute. Peu importe. Chacun de nous a prié un peu mieux cette nuit là et c'est ce qui importe. Et voilà qu'à la voix du prêtre, une âme s'est ouverte à la grâce de Dieu. Nous l'avons su peu après. Un protestant, âme droite et généreuse, poussé par un besoin intérieur, s'était mêlé à notre foule. Il ressortit catholique; comme il nous l'a dit lui-même, il avait senti brusquement quelque chose se fondre en lui; ce que bien des conversations, bien des recherches n'avaient pu éclairer, la Parole de Dieu, vivante par la bouche du prêtre, l'éclaira tout d'un coup.

Ainsi, quand nous nous souvenons de cette captivité, le prêtre nous apparaît comme investi, bien souvent à son insu, d'une puissance qui dépasse infiniment sa personne humaine, ses vertus, son intelligence, ses moyens d'expression, voire même sa vie intérieure (dans les éléments qui lui appartiennent en propre). Et cette puissance, on ne peut pas douter, lorsqu'on l'a rencontrée une seule fois, que ce soit une puissance divine, la puissance même du Prêtre Unique, de Jésus Christ.

Voilà pourquoi aussi c'est bien souvent, comme nous le disions plus haut, par un manque, que nous a été révélé ce que nous attendions, nous laïcs, du sacerdoce. Le dernier exemple que nous avons cité en témoigne déjà. Il y avait longtemps que nous avions saisi en ce camarade protestant une âme en quête de la Vérité et de la Vie. Ce n'est pas nous qui avons pu les lui donner. Mais nous pourrions à cet égard apporter bien d'autres exemples. Celui de ce camarade, si serviable que nous n'avions jamais douté de l'excellence de sa nature, en apparence indifférent à toute religion, mais que nous savions rongé par le désespoir et le chagrin d'un foyer détruit. Aucune instance, si affectueuse et si discrète soit-elle, n'avait jamais pu le faire sortir d'un mutisme qui lui faisait mal. Il fallut, un soir, une crise de neurasthénie aiguë qui l'amena à l'infirmerie, à côté d'un prêtre – ce prêtre ne le connaissait pas, mais il lut dans son regard ce qui faisait le fond de son mal et il le lui dit. Cela suffit à ouvrir les portes de cette âme.

Et presque tous les exemples de conversion qu'il nous a été donné d'approcher témoignent à un degré plus ou moins net de la même réalité. Le prêtre n'est pas seulement celui que l'on va trouver parce qu'il est le seul à avoir pouvoir sacramentel et pouvoir ecclésiastique. Il est le seul à pouvoir prononcer certaines paroles efficaces, il est le seul à pouvoir vraiment ouvrir le Royaume de la Vie. On nous excusera de ne pas développer d'autres exemples, il y a eu autour des conversions de captivité une telle littérature que nous en avons souvent éprouvé un malaise et l'on comprendra que nous en restions là.

Il nous reste pour en finir avec la personne du prêtre, à signaler par quels autres aspects négatifs nous ont été révélées quelques unes des perfections que nous attendions de lui. Nous hésitons encore à écrire ce dernier paragraphe et cependant nous ne pouvons pas ne pas l'écrire.

Certains de nos prêtres ont participé de trop près, en tant qu'hommes, aux discussions temporelles. Deux aumôniers d'Action Catholique vivant dans la même chambre, divisés sur ces questions, en étaient venus à ne plus s'adresser la parole. Ils communiquaient pour les

besoins de l'Action Catholique par des lettres confiées à des laïcs, ce qui avait le très fâcheux résultat de manifester, au moins pour quelques uns, leur dissentiment. Chose curieuse, celui qui avait, semble-t-il, les griefs les moins fondés contre l'attitude de son confrère, se montrait le plus intraitable. Il y avait là comme une oblitération de la Charité fraternelle par le juridisme ou une sainteté de raison. C'est ainsi que nous avons compris que nous attendions du prêtre une Charité capable de tenir pour poussière les misérables heurts d'idées et de caractères, capable de conduire à l'amendement réciproque là où l'humanité conduit à la rupture.

Dans le même ordre d'idées, nous ne pouvons pas passer sous silence les discussions qui mêlèrent laïcs et prêtres au sujet de l'Action Catholique. On avait discuté longtemps sur l'opportunité d'une telle Action, alors que le camp disposait de tant de ressources sacerdotales. Puis on discuta – et jusqu'à la fin – sur le contenu de cette Action. Il est permis de penser que si nos prêtres, à défaut d'unanimité (puisqu'il faut bien admettre qu'ils pouvaient avoir des conceptions différentes) avaient dès le début maintenu la plus grande discrétion autour de leurs propres discussions, la cause de l'Action Catholique, qui était en définitive celle du Règne du Christ, y eût gagné une efficacité sans mesure. Si l'acharnement que certains mettaient à se combattre, naturellement au nom du bien des âmes et à grand renfort de textes et d'arguments d'autorité, avait été mis au service de la conquête des mêmes âmes, si une division pratique de notre clergé en haut et bas clergé ne s'était pas opérée dans un certain climat, que de montagnes n'aurions-nous pas été à même de soulever! Plus encore qu'un modèle de discipline, nous attendions de nos prêtres, dans leur communauté, un modèle de charité et d'estime réciproque qu'aucune tâche ne vienne ternir. Que de fois, tandis que celui qui écrit ces lignes reprenait avec tel ou tel laïc la tâche de paix et d'unité qu'il s'était assignée, que de fois, il s'est attiré cette réponse « Mais sans eux, nous ne pouvons rien faire ! ». Elle est bien là la grande réalité. Le prêtre est dépositaire de toute efficacité en matière spirituelle.

Il s'ensuit une exigence de sainteté qui est à première vue écrasante. Mais nous pensons qu'une attention très simple à des choses considérées souvent comme secondaires ou trop futiles, suffirait bien souvent à ouvrir le chemin de cette sainteté. Dans la chapelle de notre camp, on pouvait voir à une certaine époque un prêtre qui avait reçu de magnifiques ornements, les ranger soigneusement une fois sa messe dite, alors que le prêtre suivant devait se contenter d'ornements à peine décents. Petite chose dira-t-on. Et cependant, la remarque nous en fut faite de plus d'un côté. « Le respect du culte serait-il moins haut que celui de la propriété privée » ?

Dans une chambre d'un autre camp, vécurent pendant quelques temps douze prêtres et un laïc. C'était un moment où le vin de messe était si rationné que la multiplicité des messes privées exigeait l'emploi du compte-gouttes. Tous les matins, par groupe de quatre, douze messes se succédaient dans cette chambre. Comme il ne fallait ni encombrer, ni perdre de temps, lorsque le premier groupe en était à la consécration, les prêtres qui devaient célébrer immédiatement après, se levaient sans prendre garde à certaines humbles réalités. L'unique laïc de cette chambre faillit perdre la foi. Certes, nous n'aurons pas la naïveté de croire que l'unique cause de sa crise intérieure se soit trouvée là, mais il nous a dit lui-même combien son sens et son respect du sacré avaient été brutalement heurtés par ce spectacle quotidien. Et cet exemple nous est une occasion de dire nos regrets devant les difficultés à célébrer de trop nombreuses messes avec suffisamment de dignité ; il ne nous appartient pas de dire la solution que nous aurions souhaitée, d'autant plus que la situation si anormale à cet égard de la captivité n'a qu'un intérêt rétrospectif. Nous voulons seulement souligner l'un des cas où

notre sens du sacré s'est trouvé éveillé par défaut. Notre sens de l'Eglise aussi, en référence avec nos magnifiques messes des Jeudi Saints. Sens du sacré, sens de l'Eglise, c'est un fait que nous avons découvert le prix que nous leur attachions, le degré que nous en attendions chez nos prêtres, à travers un certain nombre de heurts. Nous savons que l'on pourrait parler de susceptibilité contestable et mal éclairée à propos de quelques uns. Mais le fait de la découverte est là, rien ne peut le faire disparaître : le sens de l'Eglise – non seulement dans son aspect mystique – mais dans son incarnation visible. Nous avons souffert d'un manque d'unité dans notre clergé. Il nous souvient de notre joie, très réelle, comme si on nous avait enlevé un poids intérieur, le jour où nos prêtres se réunirent, après avoir prié le Saint Esprit, pour élire un doyen. C'était en 1943 ! Nous avons eu le temps de comprendre qu'il n'y a pas d'Eglise sans autorité.

Nous en avons déjà trop dit, à notre gré, sur l'enseignement par aspects négatifs. Nous ne poursuivons pas, puisque aussi bien nous avons limité le témoignage positif.

Il est un point cependant sur lequel on nous permettra d'apporter notre expérience, parce qu'il se place justement à l'articulation du spirituel et du temporel et qu'il doit nous amener tout naturellement à la deuxième partie de notre témoignage. Il s'agit des rapports du prêtre et du laïc au sein de l'Action Catholique.

Nos prêtres se sont montrés souvent inquiets de l'activité de certains laïcs, à juste titre ils leur ont rappelé que leur rôle n'était pas de faire des sermons ou de jouer aux maîtres en spiritualité, que ce faisant ils négligeaient ce qui était proprement leur tâche. Mais les laïcs ont eu une réelle difficulté à faire respecter en fait (en théorie, tout le monde était toujours d'accord) leur autonomie, sous leur propre responsabilité, dans le domaine qui relevait de leur initiative. Que de projets d'action ont été ainsi rejetés. La mise au point qu'on lira plus loin au sujet de l'Action Catholique, et qui fut réalisée en commun par des dirigeants de différents camps providentiellement réunis, a en grande partie sa source dans les difficultés que nous venons de signaler.

Pourquoi faut-il que nous ayons eu maintes fois le sentiment - et ceci est encore un témoignage non individuel - d'être traités en « petits garçons » et de ne commencer à devenir « intéressants » qu'à partir du moment où nous n'étions plus dans les cadres de l'Action Catholique. Nous avons, nous laïcs, une sérieuse révision d'attitude à faire, nous avons à réfléchir sérieusement à notre rôle et à veiller soigneusement à ne pas interférer avec le prêtre là où nous ne devons pas et où nous ne pouvons pas agir. Mais nous pensons qu'une réflexion analogue doit être faite par les aumôniers d'Action Catholique et par les prêtres en général afin que l'on ne puisse plus dire, comme nous l'avons entendu plusieurs fois : « Pour être dans l'Action Catholique, il faut être un « bon garçon » - ou encore « l'Action Catholique, c'est un patronage de persévérance ». A notre avis, la question est cruciale. C'est un fait que l'Action Catholique a d'abord été une action de jeunes. L'Action Catholique d'adultes en est encore à ses débuts. On se plaint beaucoup du manque d'hommes. Nous croyons que les hommes viendront le jour où ils se sentiront vraiment considérés et traités comme tels. L'Eglise a mis des siècles à fixer le statut des clercs, nous disait un prêtre. Il ne faut pas être trop pressé de voir s'élaborer celui des laïcs. Pussions-nous du moins y travailler avec la Foi et l'Amour qui doivent en être l'âme.<sup>44</sup>

---

<sup>44</sup> Voir supra, lettre du 22 octobre 1945, p. .

Il n'y a plus de feuillets. Cela s'arrête là. Pierre avait-t-il écrit d'autres articles sur ce sujet, avait-t-il préparé d'autres travaux ? Nous n'avons rien trouvé.

Ce dernier témoignage est bouleversant. Il contient tant de souffrance vécue, tant de désarroi, parfois tant de lassitude et de déception, mais aussi et malgré tout tant de confiance en Dieu, tant d'espoir, tant d'amour. Par-dessus tout rayonne cette merveille que doit être la vocation du prêtre ; quel qu'il soit, Dieu l'a appelé et il est tout donné à Dieu et aux autres ; sa présence rappelle la présence de Jésus en ce monde, même à ceux qui n'ont pas la foi ; malheureusement le prêtre est aussi un être humain et parfois ses faiblesses peuvent faire beaucoup de mal. Il lui est demandé de se surpasser ; c'est évident et Pierre a des paroles si belles sur la grandeur de son rôle que je voudrais que certains jeunes prêtres découragés par les épreuves de leur vie quotidienne puissent entendre ce qu'il dit sur la beauté et la grandeur de leur vocation, sur l'espérance que leur présence apporte au monde. Même si tant de choses ont changé depuis que Pierre écrivait ce texte, ses paroles sont toujours vraies. Comment ne pas être ému par la façon dont il nous amène au cœur même du camp de prisonniers ; nous ressentons avec lui, avec eux, leur souffrance, leurs sentiments ; nous sommes pris au plus profond de nous-mêmes par ce témoignage émouvant.

Voici que cette longue captivité se termine. Le retour des prisonniers a lieu ; comment cela va-t-il se passer ? Les souvenirs de ce temps là ne sont pas des souvenirs de paix, de sérénité, bien au contraire. Le calme n'est pas encore là ; le chaos oui ! La France est mise face à ses morts, ceux qui sont morts dans les combats, ceux qui ont perdu la vie en déportation ; on apprend toute l'horreur perpétré dans les camps ; on prononce des noms inconnus : Matthausen, Auschwitz, Buchenwald et tant d'autres ; certains reviennent, d'autre ne reviendront jamais. On a l'impression de recevoir des coups en plein

cœur chaque fois qu'on apprend quelque chose sur les années qui viennent de s'écouler. On devrait pouvoir se réjouir : l'occupation est finie, la guerre est terminée ; mais on ne peut pas être soulagé, heureux, car il faut assumer tout ce qui nous est révélé et qui s'ajoute à nos propres souffrances. Les familles françaises ont beaucoup souffert. La France a été et reste divisée ; il y a ceux qui ont collaboré avec les allemands, qui ont trahi, dénoncé d'autres français et sont responsables de leur déportation ou de leur mort. Il y a ceux qui ont fait confiance à Pétain, espérant qu'il saurait défendre la France face à Hitler et se sont trompés; il y a ceux qui ont fait confiance à de Gaulle, les uns partant en Angleterre par des moyens infiniment dangereux, les autres organisant la Résistance sur place et mettant leur vie en péril pour défendre la patrie ; il y a ceux qui ont aidé les juifs, les cachant au péril de leur vie ; il y a aussi malheureusement quelques résistants de fraîche date, ou simplement de nom, qui tentent de tirer profit des événements. Quel bouillonnement ! De Gaulle essaie de réorganiser la France, mais c'est très difficile car en plus les conditions économiques sont encore désastreuses et les restrictions continuent. Il faut toujours utiliser les cartes de ravitaillement pour acheter du pain, de la viande, des vêtements, des chaussures. Il faut du temps, beaucoup de temps pour que tout se réorganise. On vit encore au jour le jour et cette vie étouffe les gens. Tout cela a trop duré. Toute la population aspire à autre chose et bien sûr la priorité va à la vie quotidienne. Mais existe, parce qu'on a trop souffert, un besoin de se sentir vivant, de profiter de ce qui est bon et agréable. Tout est remis en question parce que les valeurs traditionnelles ont été bouleversées. On ne veut plus de privations, mais aussi plus de contraintes et surtout on repousse la notion d'effort. Pourtant une grande partie de la population aspire toujours à reconstruire une société nouvelle et meilleure. Mais l'Action Catholique pour laquelle Pierre a travaillé en captivité n'inspire plus un mouvement de fond comme ce fut le cas avant guerre. Ce que Pierre et ses compagnons avaient essayé de prévoir est dépassé, emporté. Il faut maintenir le cap sur ce qu'on

voulait réaliser mais il faut en même temps s'adapter, car rien n'est semblable à ce qu'on avait pensé. Les événements vont vite et chacun tente de s'adapter, essaye de faire face individuellement. Les catholiques sont confrontés à des transformations indispensables et c'est parfois difficile pour eux. L'Eglise sent monter la nécessité de réformes profondes et le malaise va croissant jusqu'à ce que le bon Pape Jean XXIII réunisse le concile Vatican II qui répond à l'attente de tous les catholiques convaincus. Il est certain que l'Action Catholique d'avant la guerre doit se transformer. C'est que la société évolue très vite et comme toujours dans des situations semblables on plonge dans des excès. Il faut que chacun s'accroche, continue à vivre son christianisme, témoigne de sa foi. Pierre, comme les autres, va chercher sa voie, s'adapter et surtout témoigner de sa foi tout au long de sa vie.

## DU NOVICIAT A L'ORDINATION : LA CORRESPONDANCE

Pierre est rentré en France et a retrouvé sa famille le premier juin 1945, après une longue coupure de 5 mois sans nouvelles, sans lettres. Comme dit plus haut, la dernière lettre arrivée chez ses parents datait du 31 janvier 1945. Après, ce fut le silence, l'attente, l'angoisse. On pouvait tout imaginer, mais surtout se poser la terrible question : est-il toujours vivant ? Est-ce que nous nous reverrons ? Est-ce qu'un jour nous pourrions le serrer dans nos bras ? Mais la famille est de nouveau réunie ! C'est une très grande joie. Mais bien des problèmes se posent et une vie toute nouvelle s'organise dans les changements de la société tout entière.

Pour Pierre s'ouvre une période bien difficile. Il est malade, il doit se soigner de toute urgence mais manifeste tout de suite le désir de réaliser enfin ce qui lui tenait à coeur : devenir prêtre au service de Dieu et des hommes.

Pendant l'été 1945, il a médité, réfléchi sur ce qu'il allait faire dans le calme et le bonheur de sa vie de famille retrouvée. Une grande question se posait : dans quelle congrégation religieuse trouver la voie la plus adaptée à son cas en considérant son âge, son parcours religieux, sa formation scientifique, son expérience ? De longues réflexions furent nécessaires. Les semaines passaient vite et il fallait se décider. Mais il était professeur. Devait-il donner sa démission ou simplement demander un congé de plusieurs mois ? En fin de compte il va opter pour cette solution et faire sa rentrée au noviciat des Pères Oratoriens à Montsault, près de Paris. Quelques lettres conservées de cette période permettent de suivre le déroulement des événements. Tout ne fut pas facile, mais une grande foi et un profond amour de Dieu rayonnent dans ces textes.

Montsault, le 1er Octobre 1945.

Papa chéri

Me voici à Montsoulst depuis hier soir. Une lettre de Maman reçue samedi m'indique que tu seras encore seul à Toulon pour quelques jours. Tu vas trouver le temps long. Mais sans doute es-tu occupé suffisamment avec les bachots. Je suis parti de Paris hier à 17h54 après avoir vu Mr Pérès et le Père Brillet<sup>45</sup>. J'ai expédié la demande de bourse au CNRS. Mr Pérès à l'air de considérer que c'est chose faite.

Le Père Brillet m'a accueilli comme toujours avec sa grande bonté en précisant bien qu'il ne fallait pas aborder cette tentative à Montsoulst avec une tension quelconque. « La grande différence, m'a-t-il dit, entre notre vie et le mariage, c'est que pour nous, on peut essayer ». Ici à Montsoulst, je suis arrivé dans la splendeur d'un beau coucher de soleil et j'ai été reçu par le maître des novices, le père Jouffrey, ancien de l'Oflag XVII A. Pour le moment, je n'ai pas encore parlé avec lui de l'essentiel, je me suis installé dans une petite chambre très simple, mais très suffisante et je vais partir m'occuper de mon inscription sur les listes électorales. Je ne prendrai vraiment la vie de noviciat que mercredi. Demain, en effet, les scolastiques font leur rentrée et il y aura du remue-ménage dans la maison. Excellent accueil des autres novices, dont 2 anciens prisonniers de mon âge environ, un trappiste de la Grande Trappe qui a été autorisé à changer de direction, 2 prêtres déjà âgés.... les autres sont plus jeunes, mais tu vois, au point de vue âge, je ne suis nullement dépaycé. On verra à l'expérience pour le reste. Ce n'est pas sans une certaine appréhension que j'envisage cette expérience et c'est bien enfin le meilleur moyen de connaître la volonté de Dieu.

Montsoulst, le 3 Octobre 1945

Père et mère chéris

J'ai reçu ce matin la lettre de Papa qui m'a beaucoup ému et cette après-midi mes bagages (en bon état) et c'est pourquoi je vous écris ce mot ce soir avant de me coucher. La question température est le seul point délicat ici, et pour moi cela compte. La campagne, la proximité du parc, tout contribue à rendre les bâtiments froids. J'ai déjà utilisé mon pull-over le matin (dans la journée avec le soleil il fait bon). Cet hiver deux salles et la chapelle seront chauffées. Il y aura donc des moments pénibles. Comme j'ai ce qu'il me faut, je n'ai qu'à tenir le coup le plus énergiquement possible, cela fait partie de l'épreuve du noviciat. Par ailleurs, ma petite chambre est très suffisante et sympathique et la nourriture également. Les étudiants de Paris ne risquent pas d'avoir ce que nous avons. Voilà pour la question matérielle de quoi rassurer surtout Maman. A ce propos la soeur cuisinière me réclame mes 2èmes cartes que Maman a gardées. Je lui ai dit que je vous les demanderai. La demande de la Soeur s'explique par la grosse rentrée qui vient d'avoir lieu, ce qui augmente évidemment ses difficultés de ravitaillement. Entre les jeunes philosophes, les novices et les scolastiques, nous sommes plus de trente, alors que l'effectif n'est jamais allé au-delà de vingt.

Je reprends ma lettre ce matin. La Soeur m'a dit ce matin qu'elle se contenterait de mes deux cartes le mois prochain. Maman verra ce qu'elle a à faire.

Vous vous demandez bien sûr quelle est ma vie depuis quelques jours. Elle est très remplie, car je suis d'aussi près que possible l'horaire du noviciat. Voici cet horaire : 6h : réveil - 6h25 : Primes. Oraison. - 7h30 : Messe, - 8h05 : petit déjeuner - 8h30 : nettoyage des chambres. - 9h10 Tierce. - 9h20 à 10h45: Etude. - 10h45 : Conférence de spiritualité jusqu'à 11h30 - Sexte, Examen particulier. - 12h00 : Déjeuner suivi de la

---

<sup>45</sup> Supérieur général de l'Oratoire en 1920, il installa le noviciat des oratoriens à la Villa Béthanie à Monsoulst.

récréation obligatoire. - 13h30 : Chapelet. - 13h45 : None suivi d'une étude. - 14h45 : 2ème conférence. 15h15 : Travaux manuels. -16h30 : Vêpres suivies d'une étude jusqu'à 18h30. Lecture spirituelle en commun. - 19h00 : Office du soir. - 19h30 : dîner ; 20h15 : Complies. - 20h45 : chacun se retire dans sa chambre. A 21h30 : extinction des feux obligatoire. Les lectures du bréviaire sont effectuées en commun, puisque la prière communautaire est une des bases et des raisons d'être de l'Oratoire. Dans l'ensemble de cette journée, il y a malgré tout du temps libre, plus qu'on ne pourrait croire à première vue. Ainsi je vois maintenant que pour mon travail mathématique je dispose de 5h5mn auxquelles il faut enlever 1/2h de lecture scripturaire en particulier et 1/2h d'étude de la spiritualité oratorienne. Si je ne perds pas de temps, je peux compter quand même sur quatre heures par jour. De plus, le mardi après-midi l'horaire est allégé, ainsi que le samedi après-midi pour les devoirs écrits auxquels je ne serai pas astreint. Enfin le jeudi l'après-midi est laissée libre pour la promenade.

Je suis donc bien en présence d'un noviciat, puisque tout est orienté vers la prière (beaucoup de silence), vers la formation spirituelle, mais c'est un noviciat qui s'inspire beaucoup de l'esprit de l'Ecole Française, comme il se doit, et qui par certains côtés ressemble beaucoup à l'Ecole Normale. Beaucoup d'initiative est laissée à chacun, beaucoup de responsabilité aussi. Evidemment, ce n'est pas pour me déplaire, au contraire. La vie communautaire est là pour soutenir et encadrer. Cela me paraît très équilibré.

Dire que je n'ai pas de difficultés en arrivant serait mentir. J'ai eu au contraire beaucoup de peine intérieure en pensant à vous, à André, à Lucie, à l'oeuvre que je laisse aussi. J'ai rencontré ici un prêtre remarquable, le P. Rotureau, à peine plus âgé que moi. Je ne l'ai vu qu'une fois, mais le peu qu'il m'a dit suffit déjà à bien me faire replacer toutes choses comme il faut. Le fait de souffrir intérieurement n'est pas un signe de non-vocation, au contraire et je le sais depuis longtemps. « Quand on est zéro, dit le Père Rotureau, on reste zéro ». Vous comprenez. Le secret de l'infécondité ou de la tranquille quiétude de beaucoup de vies sacerdotales, c'est qu'il n'y ait pas eu de sacrifice qui coûte vraiment à la base. Pour moi et pour vous, il y a certainement des sacrifices assez durs à prévoir. Je crois cependant qu'il vous sera rendu au centuple à vous parents bien-aimés, si ces sacrifices me sont effectivement demandés.

Montsoul 8 Octobre 1945

Père et mère chéris

L'adaptation à ma nouvelle vie se fait bien à tous les points de vue. J'ai vu longuement le Père Carru. Il m'a dit qu'il était dominé par le souci de ne pas me faire couper les ponts avec l'université, si le noviciat ne s'avérait pas satisfaisant. Et il est évident que seul le temps permet de voir si une adaptation momentanée n'était pas qu'une façade. Il y a une chose qu'il ne m'avait pas dite la première fois parce qu'il n'y avait pas pensé (et j'avais oublié de le faire préciser parce que, dans mon esprit, il n'y avait pas de question à cet égard) : le noviciat comprend canoniquement 365 jours. Seule une absence de 15 jours au maximum est admise. Au-delà, il faut recommencer. Les canons sont ainsi, on ne peut rien y changer. Mes voyages à Paris, qui auront lieu dans une journée, ne rentreront pas en ligne de compte comme absence. Mais évidemment, il n'en est pas de même si je veux venir vous voir. Je pense donc que je pourrais prendre 8 jours pour la Noël. Il me

resterait quelques jours sur ce que je peux prendre sans compromettre l'année du point de vue des canons. Et il faut bien avoir une marge à toutes fins utiles.

Si je peux me dispenser du voyage à Bâle, je le ferai évidemment<sup>46</sup>. Que pensez-vous de la Noël ? Préférez-vous Pâques ? Vous pensez bien que c'est déjà un sacrifice qui m'est demandé que d'accepter de limiter ainsi notre revoir à une fois dans l'année. Mais j'espère que vous accepterez cela, comme moi, courageusement, en vous disant que c'est pour cette année seulement – puisque ensuite pendant les années d'études, il y a des vacances – Evidemment ce sont les mois d'été qui seront les plus durs.. Cette règle de 15 jours vous paraîtra sans doute dure. Il faut la replacer dans l'esprit de probation du noviciat. D'ailleurs, quand l'absence est supérieure à 15 jours, mais inférieure à 1 mois, il y a encore une rémission possible. On peut être autorisé à ne pas recommencer, moyennant une prolongation du noviciat de 15 jours.

Je voudrais pouvoir vous parler un peu d'autre chose, mais je suis pris par le temps. Je vous embrasse bien fort. A une autre fois.

La spiritualité oratorienne est vraiment ce qui convient le mieux à mon tempérament. Je la connaissais très mal. Il faudra en reparler. J'ai hâte d'avoir de vos nouvelles.

Montsoul 13 Octobre 1945

Papa chéri

J'ai reçu aujourd'hui une longue lettre de Mr Spiess. Il me dit qu'il ne lui déplaira pas de discuter avec un certain « abbé Costabel » de la crise de la mathématique contemporaine. Tu vois le ton, il est on ne peut plus aimable. Après avoir lu mes conférences, il me dit qu'il est convaincu que je traiterai la question qu'il me propose d'une manière « ausgezcichneter » c'est à dire distinguée. Et il envoie un mot à Mr Pérès pour être joint à ma demande de bourse. Vraiment, que demanderai-je de plus ? J'ai même une grande responsabilité sur les épaules, c'est de ne pas manquer à mes promesses. Et cela rejoint les préoccupations dont tu me fais part. Le P. Brillet m'a bien affirmé que je devais prendre le temps qu'il me faut et le P. Carru m'a précisé aussi que l'essentiel à conserver de l'horaire du noviciat est tout ce qui concerne la prière. J'ai donc latitude d'augmenter mon temps de travail si je vois que c'est nécessaire. Pour le début, ne serait-ce que par hygiène mentale (il faut reprendre doucement un rythme de vie chargée) et vis-à-vis des autres novices, je veux suivre d'aussi près que possible l'horaire. La succession des exercices est plutôt un repos pour moi. Ce qui n'est pas possible à cause des canons, c'est l'absence pendant plus de 15 jours. C'est encore une fois de ma faute si ce point n'avait pas été précisé, j'étais loin de m'en douter et je n'avais pas posé la question. Evidemment, nous en souffrirons tous, plus que d'autres sans doute, et, si vous en ressentez de la peine, vous pensez bien tous les deux qu'elle est largement partagée par votre fils. Je pense que Maman doit avoir sur ce point une vraie souffrance, je la prie de considérer que je ne suis pas séparé de vous par une barrière infranchissable, ni indéfinie. Donc entendu pour Pâques, après la Semaine Sainte vraisemblablement. D'autre part il me semble que vous pourriez peut-être venir me voir dans le courant de l'année, à de petites vacances : Jours Gras ou Pentecôte ou au début des grandes vacances. Evidemment cela dépend de bien des choses, mais on peut toujours en avoir l'idée. J'ai revu le P. Carru cet après-midi. Il m'a dit que, l'année

---

<sup>46</sup> Il s'agit d'aller voir le professeur Otto Spiess dont il a été question plus haut.

prochaine, si je continue, il se propose de me mettre à Paris, dans la maison d'études que l'Oratoire est en train de fonder et où je retrouverais un de mes jeunes camarades de l'Ecole (philosophe). Je suivrais les cours de l'Institut Catholique (rentrée en Novembre, ce qui me donnerait un mois de battement, donc de vacances) et je serais sur place pour continuer à travailler. L'Oratoire voudrait, me semble-t-il, reprendre la grande tradition d'un apostolat intellectuel indépendant de l'enseignement proprement dit, tout au moins à l'échelon secondaire. On m'a fait comprendre que si j'étais docteur, une chaire me serait donnée sans doute à l'Institut Catholique et je resterais à la maison d'études qui serait simplement une communauté de l'Oratoire vouée au travail intellectuel et à l'apostolat correspondant. Il est clair que l'on suivra mon travail avec le plus grand intérêt. Je te dis tout cela pour répondre à ta préoccupation. Qu'advient-il ? Moi-même ne puis rien prévoir. Il y a d'abord un certain temps de noviciat à faire, pour voir si c'est bien ma voie (comme je le crois personnellement maintenant). Et puis, il faut voir ce que donnera mon travail mathématique. Je m'en remets pour tout au Seigneur Jésus, sans oublier que de mon côté, j'ai un gros effort à faire et une fidélité à soutenir.

J'ai terminé le livre de Mr Mory sur le développement de la Physique Cartésienne. Il apporte beaucoup de renseignements sur la question qui m'intéresse, mais heureusement ne traite de la dynamique que d'assez loin. En particulier, il n'étudie pas le rôle de Varignon dont il ne prononce pas le nom et il laisse encore bien des points à éclaircir au point de vue philosophique.

Mr Spiess me demande s'il ne reste rien des lettres de Varignon à la maison. Tu lui as envoyé deux registres. Moi-même lui en ai envoyé 1 de captivité, mais il paraît qu'il n'est pas complet et Mr Spiess suppose que j'en avais enlevé une partie par raison de commodité. J'avoue que je ne me rappelle pas; Il me semble que j'avais aux Essarts<sup>47</sup> quelque chose qui évidemment a été perdu avec ma cantine mais mes souvenirs sont confus. Voudrais-tu voir s'il ne reste rien à Toulon (à Milhaud j'ai fait, je crois, assez de revue pour en être sûr), La question n'a d'ailleurs pas une grande importance, mais il faut quand même que je puisse fournir une réponse à Mr Spiess.

J'ai acheté jeudi une synopse et j'ai commandé le livre du P. Lagrange. Quand je l'aurai, je t'envoierai le tout. Nos conférences de noviciat sont toutes très intéressantes, jeunes professeurs d'esprit très ouvert. Et la spiritualité oratorienne est vraiment quelque chose de très bien. Nous en reparlerons.

Montsoul 22 Octobre 1945

Parents Chéris

(...) La semaine dernière, mon travail a été troublé par un article qui m'a été demandé pour la revue Oratorienne. Je ne pouvais refuser, d'autant moins que c'est un sujet qui me tient à coeur : le rôle du prêtre dans l'Action Catholique. Maman sera contente, car je dis un certain nombre de vérités. J'avais peur que ce ne soit dur. Mais on m'encourage. Et je ne signerai pas de mon nom, car comme mon témoignage porte sur des cas précis de captivité, il ne faut pas que cela tourne à des polémiques personnelles. La semaine a passé avec une rapidité folle. (...)

---

<sup>47</sup> Près de Rouen où Pierre se trouvait en 39-40.

Hier, nous avons voté. Les premiers résultats sus aujourd'hui semblent assez bons. Le MRP s'est distingué. Qu'en est-il à Toulon à ce sujet ? J'ai peur que le succès dépasse les espérances et ne soit trop lourd à porter par les hommes hâtivement réunis sous cette étiquette nouvelle. Enfin ! Je crois qu'il faut les aider. Il y a là un effort à faire et l'avenir du pays, son retour à une certaine stabilité me paraît en dépendre en grande partie.

Malgré son emploi du temps surchargé, Pierre suivait de près les événements politiques et gardait au cœur le souci de la France. Dans le cas de ces élections si importantes de 1945, sa sympathie allait au MRP (Mouvement Républicain Populaire) qui était le plus proche de ses aspirations. Ce parti avait été fondé en 1944 (prenant position dans la suite du Sillon, comme nous l'avons vu plus haut). Il regroupait tous ceux qui désiraient voir s'établir une démocratie chrétienne. Son programme recouvrait : réformes sociale, familiale, humaine. Les responsables étaient en grande partie d'anciens résistants, certains aussi avaient fait partie de l'Action Catholique. Ce parti fut actif surtout dans le domaine de la politique étrangère. Citons quelques noms : Robert Schuman (1883-1963) plusieurs fois ministre, auteur des projets de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier, président de la l'Assemblée Parlementaire Européenne de Strasbourg (1958), catholique convaincu, homme de conscience et de devoir ; Pierre Pflimlin, qui présida le MRP de 1956 à 1959 ; Georges Bidault, un des fondateurs du MRP, plusieurs fois ministre des Affaires Etrangères, fonda le mouvement « Démocratie Chrétienne ».

Montsoult le 29 Octobre 1945

Parents chéris

J'ai reçu hier après-midi la visite du Capitaine Pacquement, le camarade de captivité ancien X, dont je suis le parrain et pour lequel je vous avais demandé un missel en 42. Il est en occupation dans la région de Baden-Baden. Il paraît que ce n'est pas très brillant, mais les instructions du Général de Gaulle sont hautement compréhensives et dans l'ensemble bien suivies. C'est un espoir.

Pour moi, le temps passe très vite, vous pouvez l'imaginer. En revenant de Paris, jeudi soir, je me suis rendu compte que les difficultés de déplacement m'obligent à modifier quelque peu mes plans. Pour traiter un vaste sujet, il faudrait que je sois sur place pour consulter facilement à la fois de nombreuses personnes et de nombreux documents. Et je ne peux pas sans nuire à mon noviciat aller à Paris plus d'une fois tous les 15 jours. J'ai

donc écrit à Mr Pérès (que j'avais vu en coup de vent jeudi et avec lequel je n'avais pas pu parler sérieusement) pour lui expliquer en détail mes possibilités de travail et ma volonté de limiter mon sujet à Varignon. Cela répondait au désir exprimé par Mr Spiess, qui veut surtout une réclame pour sa publication des lettres et d'autre part cela éclaircirait un point important d'histoire, car Varignon est, après Malebranche, l'homme qui a fait le plus de Mécanique à la fin du XVIIème siècle en France et personne ne l'a étudié – mes lectures le mettent en évidence. Du point de vue philosophique, je vois qu'il y a beaucoup à tirer des problèmes traités par Varignon sur les courbes paracentriques et les forces qu'il appelle centrales. A propos de mes possibilités de travail limitées, je précise bien à Mr Pérès que, s'il les juge incompatibles avec une demande de bourse honnête, il est encore temps d'annuler ma demande, puisque le comité du CNRS se réunit le 8 Novembre. Et je lui suggère qu'une bourse partielle ou une simple allocation me suffirait. J'ai parlé de tout cela avec mon directeur, le P. Rotureau qui est vraiment un prêtre remarquable. Il est d'avis que je ne dois pas me charger cette année d'un gros travail, pour de multiples raisons. L'année prochaine, étant à la maison d'études de Paris, je pourrai voir d'une manière plus efficace si je peux envisager un travail scientifique et philosophique plus étendu. Et la question de quelques ressources à me procurer serait aussi plus facile à résoudre. En fait, cette année, je n'ai presque pas de besoins et ce que j'ai devant moi suffit amplement et au delà même, en tenant compte des frais d'habillement. Mais le P. Rotureau me fait remarquer justement qu'il faut envisager l'avenir. L'Oratoire se charge de l'entretien de la vie courante : logement, nourriture, blanchissage ; c'est déjà énorme, mais il y a toujours les « à côté ». Je viens de faire allusion à l'habillement. Cela suppose chez moi une détermination nette. Vous sentez bien que ce mois passé ici m'a apporté plus de certitude intérieure que jamais. Croyez bien que tout ce que nous avons dit ensemble ne m'a pas été étranger dans mes réflexions. Mais c'est un peu comme si je vous demandais d'épouser une femme en laquelle j'aurais reconnu la compagne de ma vie. Pour moi, il est clair que ma vie ne saurait s'accomplir en dehors du sacerdoce. Rappelez-vous le temps où vous me disiez que je n'avais pas le feu sacré, nous étions alors au Mourillon, et je n'étais pas un élève bien brillant. L'impression que m'ont laissée vos reproches justifiés est encore bien vive dans mon souvenir. Eh bien ! Il se trouve que ce feu sacré qui a d'abord été pour moi un idéal assez humain est devenu quelque chose de vraiment sacré. Vous n'y pouvez rien, ni moi non plus. Le fait est à prendre tel qu'il est et il me semble que ce qui doit monter à nos lèvres, c'est une bénédiction pour l'intervention si manifeste de Jésus Christ. Et pour moi, c'est une bénédiction spéciale, pour avoir eu des parents tels que vous.

Comment vous dire tout ce que j'ai dans le coeur pour vous tous ! Je ne peux pas penser à vous sans avoir les larmes aux yeux. L'heure est venue, je crois, pour vous d'accepter de donner votre fils, pour moi d'entrer dans le sacrifice. Soyez sûrs que ce que vous donnez, ce que je donne, nous le retrouverons au centuple. D'abord, c'est la promesse formelle du Christ Jésus et puis, il y a au fond de moi une voix qui me le dit. Vous ne me perdez pas, jamais je ne serai plus profondément à vous.

Montsault, le 12 Novembre 1945

Maman Chérie

Je complète ma trop brève lettre d'avant-hier.

Je reviens aux questions matérielles. Je n'ai pas entrepris grand-chose encore. Le frère Rolland, ex-prisonnier comme moi, voudrait que nous prenions la soutane ensemble. La chose serait peut-être possible pour Noël, si d'ici-là la question a été sérieusement menée de mon côté. Les bons de la mairie mettront, paraît-il, beaucoup de temps à me revenir.

Pour une soutane, il faut de 130 à 150 points, mais on peut à Paris en avoir chez le tailleur à raison de 6 francs le point. Une soutane convenable revient ainsi à 8000 francs. Evidemment ce n'est pas donné. Entre mon compte-chèque et mon livret, je dispose actuellement de 66000 francs et j'aurai dans le courant de l'année l'allocation du Centre de Recherches. Je peux donc tout de même intégrer facilement une dépense correspondante à mon habillement. (...)

Hier 334ème anniversaire de l'Oratoire, nous avons eu une fête et nous sommes allés chanter la messe dans une commune des environs. Pas très brillant comme assistance. La Seine et Oise est une terre déchristianisée. Comme je te comprends quand tu dis que les hommes ne connaissent plus le chemin de la Maison du Père. Et il faut bien avouer qu'on leur prêche si peu Jésus, de parole et d'exemple. Samedi et Dimanche, nous allons en corps à Paris, aux fêtes de Newman, le grand oratorien anglais, dont c'est le centenaire de la conversion. Nous attendons au noviciat un jeune Chinois qui veut fonder l'Oratoire en Chine.

Montsoult 14 Janvier 1946

Maman chérie

Le Père Brillet est venu ce matin nous faire cours d'Ecriture Sainte. C'est chaque fois un élan que l'on reçoit. Cet homme, qui est prêtre dans tous les sens du terme, est en même temps profondément vivant, simple, joyeux, enfin tout ce que l'on attend justement du prêtre. Et sa science, qui est immense, n'écrase pas, elle élève. Il nous parlait, ce matin, des prophètes, nous retraçait leur vie d'homme. Et je pensais en l'écoutant à toute la richesse de vie que contient l'Ecriture et à la grande caricature qu'en donne un certain enseignement. Il faut sans doute beaucoup travailler pour en arriver où en est le Père Brillet, mais il faut aussi beaucoup d'amour. Et vraiment je suis plus attaché à l'Oratoire que jamais, car où trouver une atmosphère plus conforme à tout ce que je suis (...).

Montsoult 25 Janvier 1946

Papa chéri

Je vous imagine tous deux dans la cuisine au coin du feu.

C'est évidemment la meilleure solution et en même temps cela vous permet de vous entretenir de ceux qui sont loin et qui pensent bien à leurs chers parents. Vous avez bien raison de vous établir dans des lectures qui dépassent les misères présentes et sont au niveau des réalités qui ne passent pas. Je t'avoue que j'ai perdu le goût de lire les journaux. Sur ce point, la règle n'est pas difficile à observer. On nous donne l'essentiel des nouvelles et, quand je vais à Paris, il me suffit de jeter un coup d'oeil sur les étalages des journaux, sur cette immense agitation stérile et sur cette entreprise de

perversion des consciences pour n'avoir aucune envie de me plonger dans une telle lecture.

La lettre de démission du Général de Gaulle m'a beaucoup déçu. « Tout va très bien, Mme la Marquise » dit la chanson. C'est à peu près cela. Personne n'est dupe. Alors pourquoi ne pas dire la vérité. C'est au fond, ce qui est le plus grave. Qu'en politique on ne puisse pas tout dire, étaler sur la place publique toutes les vérités, c'est vraisemblable et c'est même sûr, à condition que ce soit pour le bien supérieur de la collectivité. Or du fait même que personne n'est dupe des mauvaises raisons alléguées, même si cette intention était à l'origine, elle manque son but. Il ne reste que l'immense lassitude du français moyen qui ne croit plus à rien, qui sait le mensonge utilisé à tout bout de champ et qui en revient à l'attitude de celui qui n'a qu'un souci : sauver sa peau et assurer sa petite vie pour demain. Oui, je crois que nous sommes un peuple vieux et fatigué. Il y a dans l'histoire de terribles précédents. Lorsqu'un peuple devient le jeu des factions et que sa vie s'épuise sous une monstrueuse administration. Et le pire, c'est que ce n'est pas l'intelligence qui nous manque. Combien d'hommes, dans les divers partis, se rendent compte, malgré tout, de cela ! Mais voilà, le moyen de réagir ? C'est presque une question de pauvreté du sang. Ne crois pas qu'en disant cela, je minimise les éléments spirituels. Mais tout se tient. L'énergie spirituelle est normalement supportée par un corps sain. Les Apôtres étaient des pécheurs de Galilée, ce n'est pas chez le Romain de race que l'Eglise primitive a trouvé leurs successeurs. Et si l'Eglise de France actuelle est inférieure à sa mission, c'est qu'elle est à l'image de la nation. Ce qu'il y a d'admirable dans l'histoire du monde, c'est que, chaque fois que c'est nécessaire, Dieu suscite et assure les rajeunissements à la fois dans son Eglise et dans la société humaine. Au fond, nous vivons une grande époque et plus nos espérances humaines sont troublées, plus il convient de renouveler notre foi et notre confiance dans la seule réalité qui compte, la rencontre personnelle de Jésus en nous. Je te livre mes pensées un peu décousues. Ce sont d'ailleurs des choses que l'on ne peut dire qu'entre soi. (...)

Hier, j'ai déposé un article entre les mains de Mr Brunet, le secrétaire du Centre de Synthèse. Il me dira si cela lui convient. J'ai étudié le livre de Varignon « Nouvelles conjectures sur la Pesanteur » à la Bibliothèque Nationale. Et j'ai trouvé ici 2 livres du P. Lamy, oratorien, contemporain de Varignon. Pas grand intérêt scientifique dans tout cela, mais intérêt historique tout de même pour la formation des principes de la mécanique.

Pour le reste, mes travaux sur l'Evangile et l'hagiographie se poursuivent méthodiquement et avec profit. L'Evangile est vraiment une source inépuisable. Je suis en train de lire les Lettres de St François de Sales. C'est un peu précieux, mais c'est le style du temps et malgré tout, quelle joie simple et quelle grâce, au sens ordinaire (...).

Montsoul le 2 février 1946

Papa chéri

Je suis en train de rédiger mes commentaires sur la Correspondance Renau-Bernoulli<sup>48</sup>. Quelques recherches me seront nécessaires à la Bibliothèque Nationale pour les

---

<sup>48</sup> Bernard Renau d'Elicagaray, ingénieur dans la marine royale, publia en 1689 une monographie à laquelle Johann Bernoulli consacra une réponse en 1714, à travers son ouvrage intitulé *Essay d'une nouvelle théorie de la manœuvre des vaisseaux*. Une correspondance entre les deux hommes s'en suivit.

compléter. Ce sera fait. J'ai l'espoir, par une voie détournée (la cousine d'un de mes confrères) de faire sortir de la Mazarine les mémoires dont j'ai besoin. C'est toujours par les employés que l'on réussit, mieux que par les voies officielles. J'ai envoyé au CNRS les papiers. Je crois que la somme allouée est modique, elle me suffira et je préfère d'autre part qu'il en soit ainsi. On verra pour l'année prochaine. Aujourd'hui fête de la Purification. Nous n'avons pas fait la bénédiction des cierges. Ce sera pour demain. J'ai médité les beaux textes du Cardinal de Bérulle. Style évidemment difficile, mais qui a certainement inspiré Pascal à plusieurs reprises. Je tâcherai de t'envoyer les Opuscules de piété. C'est à connaître. C'est une source de vie spirituelle pure et forte ; les Sulpiciens l'ont utilisée, mais chargée de fioritures fâcheuses et qui datent. Alors que la source ne date pas, elle.

Montsoul le 8 février 1946

Il y aura un an lundi, sous les menaces d'un avenir que nous ne connaissions pas, mais qui pesait lourdement, nous avons fait au camp IV D la consécration du camp et de nos personnes à la Très Sainte Vierge. Une semaine après, commençait notre exode vers la Saxe. Comment ne pas reconnaître que nous avons été protégés au milieu des dangers de toutes sortes par la protection puissante de notre Mère. C'est un anniversaire que nous ne pouvons pas oublier.

Montsoul le 20 Février 1945

La semaine a passé bien vite comme d'ordinaire. J'ai eu à m'occuper un peu de questions intérieures à la maison, tout ne va pas toujours très bien dans une communauté, heureusement il y a la charité. Ce soir nous avons conférence du Supérieur de la Mission de Paris, ce sera certainement fort intéressant. Le P. Carru a eu l'occasion de nous parler de l'Oratoire de Provence qui fut très florissant. Notre Dame de Cotignac était une maison oratorienne avant le voeu de Louis XIII et cela explique un peu l'attention portée sur ce sanctuaire. L'histoire de l'Oratoire de Provence se trouve dans le livre de l'abbé Brémond intitulé « La Provence mystique »<sup>49</sup>.

Dimanche, nous sommes allés chanter la grand-messe à la paroisse. Le bel office de la Septuagesime m'a paru encore plus expressif. *Circumdederunt me genitus mortis...* les temps actuels permettent de mieux réaliser les sentiments du compositeur grégorien et l'allégresse de l'« *exaudivit me* », la paix du *Dominus refugium nostrum*. Quelle magnifique source les prêtres ont entre les mains. Mais, bien sûr, beaucoup ne savent pas.

Je revois un peu ces jours-ci, par la pensée, les étapes de notre marche misérable vers la Saxe. Comment oublier ? Cela reste marqué, sinon dans ma chair, puisque j'ai eu la grâce d'en sortir indemne, du moins dans mon coeur. Et, au fond, ce fut une souffrance bénie. Tout tourne au bien de ceux qui aiment, mais on n'aime jamais assez.

Montsoul le 28 Février 1946

---

<sup>49</sup> Henri Bremond (1865-1933) jésuite, homme d'Eglise, historien de la littérature, critique littéraire, auteur, entre autres de *La Provence mystique au XVIème siècle*, 1908.

Maman chérie

Je m'effraie de te savoir si occupée. Ne te laisse pas dévorer. Bien sûr, ce n'est pas moi qui pourrais te parler de limiter le don que Dieu demande de nous-mêmes, mais tu vois bien par toi-même que l'action laisse toujours un sentiment d'impuissance. Et c'est bon si cela nous invite à tout rapporter au Seigneur ; le danger, tu le sais bien, c'est, avec la fatigue, de laisser entamer sa foi. Pour ne pas devenir simplement un paquet de réflexes apostoliques, il faut un équilibre humain et ménager la nature en lui permettant de s'élever davantage au-dessus d'elle-même dans le contact avec Jésus. Je te dis cela très mal et d'ailleurs, tu le sais aussi bien que moi. Je pense seulement davantage à tout cela dans ma retraite et cela me paraît de plus en plus fondamental. La semaine dernière, le supérieur de la Mission de Paris, tout plein de sa vie apostolique dans les quartiers ouvriers, nous disait que si les communautés disposaient d'autant de militants qu'il y a de prêtres, ils auraient vite fait de conquérir Paris et la France. La comparaison ne me paraît pas juste. Certes, c'est très bien si on dit cela pour enflammer le zèle des prêtres, les inciter à une vie austère, à une charité rayonnante et effective dans les domaines les plus humbles et les plus matériels. Mais attention ! Voyons de quoi s'agit-il ? Etre bon pour les malheureux, être social ..... etc, c'est très bien, c'est même un devoir impérieux, mais ce n'est pas l'essentiel du Christianisme. Etre chrétien, c'est croire que Jésus est le Fils de Dieu, qu'il nous a sauvés sur la Croix, qu'il est le Chef de l'humanité qui continue à vivre en nous par la grâce. Dieu vivant au coeur de l'homme. Voilà le grand mystère de foi. Ce que nous avons à apporter aux hommes, c'est donc avant tout une vie intérieure qui ne se réalise pas sans combat. Le combat spirituel, voilà peut-être ce que l'on oublie un peu dans la perspective de l'apostolat social. Et il n'y a pas lieu de s'étonner si apparemment les communistes sont dans l'ensemble plus dynamiques. Leur dynamisme va dans le sens de la satisfaction des appétits terrestres ; c'est ce qu'il y a de plus facile, de plus radicalement opposé au message de Jésus. Et pour témoigner de Jésus il faut en vivre, il faut mener soi-même le combat spirituel. Voilà pourquoi il faut ménager la nature dans le sens que je disais plus haut. Parce que d'une part, nous sommes faibles physiquement et spirituellement et que, d'autre part, on ne donne que ce qu'on a. Excuse-moi d'être si long.

Montsoult le 1 Mars 1946

Papa chéri

Chute de neige. On ne peut plus sortir de la maison ; il y en a 50cm dans le parc. Avec cela, il ne fait pas froid, du moins pas plus que ces derniers jours où il gelait la nuit. Il y a bien des similitudes avec le temps que j'ai connu l'an dernier. Sur la route, nous avons eu un temps convenable et à l'arrivée à Colditz le 27 Février, nous trouvâmes neige et froid jusqu'à la fin Mars. J'ai vu Mr Darmois, hier après-midi. Je l'ai retrouvé toujours bienveillant et familier. Tu te rappelles sans doute qu'il était examinateur à Navale en 39 ; c'est à cette occasion que je l'avais vu la dernière fois. En 40, il passa à Londres, puis en 42 à Alger. Nous avons échangé des souvenirs, lui de ses travaux d'exil et de résistance, moi de captivité. C'est un homme actif, très pondéré, excellent mathématicien (c'est lui qui est maintenant le grand maître des probabilités) et assez versé en histoire des maths. De plus, il est catholique et je me plais à reconnaître son catholicisme dans la personnalité énergique et bien équilibrée qu'il présente. Il m'a appris qu'un de mes anciens, Halphen, de race juive, qui travaillait avec Hadamard, est

entré après une conversion récente chez les Bénédictins de Paris où il n'a pu rester et est maintenant au séminaire des Carmes à Paris. Je le connais très peu, mais je me réjouis fort de cette nouvelle. J'ai exposé à Mr Darmois où j'en étais, il m'a encouragé et je soumettrai à Mr Pérès et à lui-même mon premier rapport à la fin du mois. J'ai échangé des Mémoires à la Mazarine et consulté les *Acta Eruditorum* (mais c'est en latin et malgré tout.... eh bien ! Je ne comprends pas tout). Je vais profiter de ces quelques jours avant le Carême pour avancer un peu plus. L'essentiel des travaux de base de Varignon sur la dynamique est maintenant vu. Mais il y a la Statistique et la question de la composition des forces. J'ai trouvé ici trace d'une polémique entre Varignon et le P. Lamy de l'Oratoire sur la question et c'est assez prometteur, parce que les principes de la dynamique sont engagés (...)

Je ne parle pas des événements, je ne crois pas bon de ruminer les soucis que l'on a. Hier j'ai acheté *Temps Présent*, il y a de fort bonnes choses dans l'article de P.H. Simon. On ne peut pas indéfiniment garder le courage de vivre si l'on vit trop dans une atmosphère de pessimisme. Alors, travaillons, prions, prenons la joie que Dieu nous donne et à la grâce de Dieu.

Montsoult, le 16 Mars 1946

(...)

Je suis en train de penser à mon rapport pour le CNRS. La question Varignon est à peu près élucidée pour moi. Elle est moins riche que je ne pensais pour ce qui regarde la loi fondamentale de la dynamique, mais du point de vue philosophique il y a un effort de mathématisation fort intéressant pour sauver le cartésianisme et mon travail n'a pas été vain.

Montsoult, le 19 Mars 1946

Maman chérie

Vois-tu, Maman, j'ai donné ma vie au Seigneur, mais je voudrais que tu te rendes compte de l'acte de foi et de renoncement qui m'est demandé. Ne crois pas que je ferme les yeux sur l'état actuel des hommes qui composent l'Eglise. Mais l'Eglise c'est aussi le Corps du Christ, c'est cette chaîne ininterrompue qui nous relie aux Apôtres et, par eux, au Fils de Dieu fait homme. Il n'y a pas de sacerdoce en dehors de cette chaîne. Et c'est pourquoi, je suis ici sachant d'avance quelle souffrance je pourrais rencontrer, quelle énergie et quelle fidélité à mon Maître, à notre Maître, il me faudra à tout instant. Quand je parle d'acte de foi et de renoncement, tu vois de quoi il s'agit, non de paroles, mais des actes de toute ma vie. Et ce que le Seigneur a mis dans mon coeur est plus fort que tout, parce que c'est lui-même. J'ai réfléchi souvent au cours de cet hiver sur mon engagement et sur les conséquences vis-à-vis de vous tous, qui m'êtes ce que j'ai de plus cher au monde. C'est à vous qui m'avez donné la vie, à Lucie et André que je me dois dans l'Amour de Jésus. Et je me suis demandé si je ne ferais pas mieux de revenir auprès de vous, dans quelque cure méridionale. Mais cela supposerait le rattachement immédiat à un diocèse, des études dans un grand séminaire où je n'aurais ni les ressources spirituelles et intellectuelles que j'ai ici, ni le milieu ouvert, aussi peu clérical que possible, que j'ai également ici. L'Oratoire n'est pas parfait, certes, mais j'y respire à l'aise et je suis sûr d'y faire ma vie dans la fidélité dont je parlais plus haut. Il me semble

donc que je n'ai qu'à poursuivre. Et sois sûre que je n'oublie ni les avertissements que tu me donnes, ni vous-mêmes. Après mon sacerdoce, si je m'occupe de la Paroisse Universitaire avec ceux qui s'en occupent déjà (et il y a place pour plusieurs), c'est le midi que je mettrai dans mon programme et nous serons proches (...)

Je regrette tout de même que vous ne puissiez entendre le P. Riquet<sup>50</sup>. Cet homme qui a connu les pires souffrances, se présente comme un témoin et il l'est. Comment ne pas sentir que sa péroraison de Dimanche dernier, par exemple, ce ne sont pas des paroles, mais qu'elle est écrite, si j'ose dire, avec son sang. « Si l'on ne peut plus être qu'absurde ou révolutionnaire ... eh bien, nous en acceptons le risque. Nous, nous croyons à l'amour ». Et dans le monde présent, cela veut dire quelque chose.

Montsoult, le 2 Avril 1946

Papa chéri

Voici la moitié du noviciat faite, la plus dure. Ce qui reste à faire va passer très vite. Samedi, je suis allé porter mon rapport à Mr Pérès. Il l'a trouvé très bien, même trop complet, bien qu'il fut très court. J'ai vu aussi le P. Dabosville, aumônier de la Paroisse Universitaire, qui a remplacé le P. Brilllet en Juillet dernier. Nous sommes en pleine retraite des Ordinants. Tous les scholastiques y participent, la maison est très calme. Samedi, nous partons pour Pontoise à 5h du matin, nous allons prendre le train à 10kms d'ici. Ce sera presque comme un pèlerinage. L'ordination aura lieu dans la Chapelle du Collège St Martin. Nous reviendrons le soir.

Nous sommes lancés en ce moment dans la réponse à une enquête de *la Vie Spirituelle* sur le bréviaire. C'est très intéressant. C'est la réforme en action, la réforme prise de l'intérieur. Peut-être ne la verrons-nous pas aboutir. Mais peu importe, car en attendant cela nous aide à mettre de la vie où il n'y a souvent que de la routine.

Montsoult, le 28 Mai 1946

Papa chéri

Nous avons célébré la fête de St Philippe de Néri Dimanche solennellement profitant largement de la présence du P. Martin<sup>51</sup> grâce auquel la tradition de l'Oratoire est bien vivante parmi nous. St Philippe de Néri, le saint de la gaudriole, si l'on peut dire, car il n'y eut pas plus gai et spirituel que ce saint, spirituel dans tous les sens du mot. Il a caché sa sainteté sous des dehors enjoués et quelques fois étranges, mais il était aussi celui qui devait célébrer la Messe avec un petit chien sur l'autel afin d'être suffisamment distrait pour ne pas tomber en extase. Evidemment, cela sort un peu de nos catégories. Mais il reste à l'Oratoire cette tradition d'humanité simple et gaie, sans apprêt, qui vient du saint fondateur (...)

Le mois de Juin est proche, je vais faire ma demande de renouvellement de congé au ministère. J'ai réfléchi, je ne veux pas donner ma démission tant que cela n'est pas nécessaire. Le P. Golliet, archicube de 1937, qui est entré à l'Oratoire en 41 est toujours en congé. Il n'y a pas de raison que je fasse différemment. On ne sait pas ce que l'avenir réserve. Et je crois que ce n'est pas à moi à briser ce qui me rattache à l'Université. Une

<sup>50</sup> Père Michel Riquet (1898-1992), jésuite, célèbre à la suite de ses prédications de Carême à Notre-Dame de Paris entre 1946 et 1955. Avait été déporté à Mauthausen et Dachau. A eu une grande activité oecuménique.

<sup>51</sup> Père Jean-Marie Martin, Oratorien et musicien de très haut niveau.

fois prêtre et suivant la situation du moment, il peut s'ouvrir des possibilités imprévues. Tu vois, la seule chose qui me guide, c'est la conviction que jusqu'à indication formelle du contraire, je ne dois pas briser ce qui a été pour moi jusqu'ici le don de Dieu. Et à part cela, je vis dans un grand esprit de détachement et de disponibilité. Mon travail sur Varignon prend forme. Je compte le soumettre à Mr Pérès le mois prochain. Certes, ce travail m'a bien intéressé, mais je me rends compte qu'il faudrait une autre ambiance et d'autres conditions de travail pour faire une thèse importante, j'entends importante sur le plan philosophique. Et je me sens peu de goût pour « gratter » de la petite histoire des Sciences dans les Bibliothèques de la capitale, pour devenir un rat de bibliothèque. Non, je ne suis pas fait pour cela. Je suis fait pour une activité vraiment apostolique. Alors je verrai, suivant le travail que je suis en train de faire et pour lequel il me faut des avis extérieurs. Si ces avis sont défavorables dans le sens que j'indiquais plus haut, je crois que je ne demanderai pas de bourse au CNRS, afin de ne pas me créer d'obligation pour une somme qui n'en vaut pas la peine. Il me serait facile de trouver quelques leçons qui me rapporteraient davantage, et cela n'exclurait pas le maintien dans ma vie des préoccupations de philosophie des Sciences, mais librement, sans obligation et plus directement orientées vers l'apostolat. Papa chéri, cela va t'étonner un peu, mais vois-tu, il faut être réaliste. Et crois bien que cela n'implique pas chez moi une désaffection pour les études mathématiques. Au contraire.

Jeudi, jour de l'Ascension, je vais à St Germain en Laye parler du P. Paris devant l'Union Parisienne des Universitaires Catholiques. Tâche bien délicate. J'espère ne pas être trop inférieur. Je ne suis pas sorti cette après-midi (le P. Martin a emmené le noviciat à Paris pour entendre la répétition générale de la messe en ré de Beethoven par sa chorale de 500 exécutants et former un peu le goût de ses confrères (...))  
Comme toi, je pense que les classes de St Cyr sont appelées à se modifier beaucoup, de par la réforme des écoles militaires. Nous sommes à tous points de vue à une époque de changement, pour ne pas dire plus. Sur le plan politique, j'espère que l'on arrivera rapidement à corriger la Constitution sur les points où elle était inacceptable. Mais cela ne donnera pas aux divers partis, quels qu'ils soient, le souffle qui manque. Et puis il y a ce fait que sur le plan international, la France n'est plus dirigeante, elle subit, et cela a des répercussions intérieures profondes.

Cette lettre du 28 mai 1946 est écrite à un moment où la France se trouve en pleine crise. De Gaulle a démissionné en janvier. Chef du gouvernement provisoire, il se trouve en désaccord avec la majorité. Le 5 mai 1956 ont lieu des élections ; les électeurs rejettent le projet de Constitution dont parle Pierre dans sa lettre, disant qu'il présente des points inacceptables. En effet, il y était proposé un régime de gouvernement avec une assemblée unique. C'est le 13 octobre 1946 qu'une nouvelle Constitution sera adoptée par référendum. Une seconde assemblée à pouvoirs limités est créée : le Conseil de la République.

Montsoul, le 15 Juin 1946

Maman chérie

(...)

Hier, nous sommes allés chanter la messe de l'Adoration perpétuelle au doyenné. Nous sommes allés à pied à travers les bois, le matin et le soir – 20kms. Un excellent exercice de plein air. Pour le reste, qui aurait dû être l'essentiel..... hélas ! Magnifique cérémonie liturgique qui m'a confirmé une fois de plus en ce que le cérémonial de l'Eglise nous vient d'un temps révolu, où le peuple était habitué au faste des cours et des monarques. Mais qu'est-ce que tout cela signifie aujourd'hui ? Il y avait comme assistance un pensionnat de jeunes filles et 20 femmes au dessus de la cinquantaine. Je veux bien croire que Notre Seigneur a été un peu plus honoré que d'ordinaire dans cette paroisse, mais tout de même ! J'en avais le coeur serré. Du moins ai-je constaté que nous étions tous du même avis, que nous avons tous ici la volonté d'être fidèles au feu de l'Esprit Saint. Notre maître des novices est parti en vacances ce matin et nous entamons les dernières semaines de travail avant la détente. C'est, à tour de rôle, l'un de nous qui assure les conférences. Mon tour vient heureusement en Juillet, car j'ai à traiter les mystiques hollandais et allemands du XIVème siècle, c'est tout nouveau pour moi et, bien que cela soit très riche, cela demande un travail de mise au point sérieux (...)

Maman chérie, malgré les contradictions que nous rencontrons, soyons doux et humbles de coeur, aimons l'Eglise de Dieu, soupignons après sa réforme mais dans la douceur, ce qui suppose la fermeté intérieure. Mais il n'y a pas d'amour sans douceur et sans aménité. Et puis, remercions le Seigneur, qui est toujours bon pour nous.

Montsoul, le 26 Juin 1946

Papa chéri

(...)

J'ai poussé la rédaction que je remettrai à Mr Pérès demain. Cela fait 30 grandes feuilles, à peu près 50 pages d'imprimerie, mais il manque les notes, la bibliographie, divers compléments. Si Mr Pérès juge la chose intéressante, ce sera mon travail des mois qui viennent et en Septembre j'aurai une brochure prête. En résumé, cette étude de Varignon n'apporte rien de très remarquable si ce n'est un effort de synthèse des conceptions cartésiennes ( $f = my$ ) avec les résultats de Newton et Leibniz. Mais cet effort est intéressant du fait même qu'il semble avoir été le seul de ce genre à avoir été tenté officiellement en France à la fin du XVIIème siècle, intéressant aussi en ce qu'il aboutit, en ce qui concerne le mouvement curviligne, à des formules parfaitement exactes du point de vue de la mécanique classique. La raison de ce succès est toute entière dans la méthode de comparaison avec la chute des corps et elle permet mieux de se rendre compte des difficultés philosophiques qui s'opposaient à l'abandon de la doctrine cartésienne. Voilà en quelques mots le résultat de mon travail. Je dois bien avouer que depuis deux mois j'ai travaillé moins régulièrement à ce point de vue. Il y a eu divers travaux supplémentaires dans le noviciat et je ne pouvais faire autrement, à moins de négliger ce qui est tout de même ma tâche essentielle : mon noviciat. Maman me dit que vous avez reçu le livre et la photo et que vous me trouvez maigri. J'ai mes jours de fatigue, mais où serait la vie religieuse si on ne faisait pas chaque jour ce que l'on doit faire, et précisément lorsque cela coûte. On ne sait pas, lorsqu'on regarde de l'extérieur, ce que c'est que de vivre une règle même lorsqu'elle n'est pas sévère. Alors simplement, c'est pour cela que certains jours je suis un peu fatigué, mais ne vous inquiétez pas (...)

Dimanche avait lieu à la Paroisse, la solennité de la Fête Dieu. Nous avons eu à faire un reposoir et assurer les chants de la procession. Cela nous a pris tout le samedi après-midi de préparation. Il y avait pas mal de monde, mais il est difficile de se rendre compte si les gens ne viennent pas uniquement par tradition. Enfin.... du moins avons-nous eu un témoignage de la vie, de la vraie vie de l'Eglise en ce Dimanche : baptême d'une juive de 19 ans, grande artiste, dirigée de l'un des Pères de la Villa, visite d'un 2ème chinois converti depuis peu et baptisé tout récemment. Pendant ce temps là, la liturgie païenne nous diffusait à flots ses accents : il y avait à quelques 500m dans les bois une grande fête organisée par la CGT : camping, bal, etc.... Cela rappelait du moins aux besoins de notre monde moderne.

Montsoul, le 5 Juillet 1946

Papa chéri

Dans la semaine du 14 au 20 a lieu ici l'Assemblée Générale de l'Oratoire, le Parlement de la Congrégation, 1ère assemblée depuis 1939. Chaque maison est représentée par le Supérieur et un député. Organisation assez démocratique et l'Assemblée est souveraine. Je crois que la question de l'orientation moderne de l'Oratoire est à l'ordre du jour, ainsi que l'organisation de la maison d'études de Paris. Et bien entendu la question financière. (...)

Dimanche dernier, je suis allé aider pour la procession de la Fête Dieu dans une paroisse assez déshéritée des environs. L'instituteur public était à la procession avec sa famille. Et cependant, il y avait peu de monde et l'atmosphère était hostile. L'adjoint au maire nous attendait avec un drapeau rouge et a craché devant le Saint Sacrement. Une femme a levé ses jupes et montré ce que tu penses. Malgré ces incidents, il n'y a eu aucun trouble, personne n'a répondu, nous avons maintenu le calme, la prière et la dignité. Mais cette expérience me prouve qu'il n'est pas opportun de faire des processions lorsqu'elles apparaissent moins comme des actes de culte que comme des manifestations. Il est inutile de provoquer des blasphèmes. J'ai l'impression que certaines communes de Seine et Oise sont beaucoup plus déchristianisées que notre midi tant décrié. De toutes façons, à quoi bon des processions du Saint Sacrement quand les gens ne savent plus ce que c'est ? La foi au Christ suppose la foi en Dieu et avant tout, c'est à refaire cette base qu'il faut travailler. Et c'est une mission essentielle pour une congrégation comme l'Oratoire. Je ne me suis pas caché pour le dire et ai rencontré une très grande majorité de confrères (...)

Montsoul, le 16 Juillet 1946

Papa chéri

La maison est remplie par l'Assemblée Générale de l'Oratoire. Depuis hier, notre horaire est un peu bouleversé. L'Assemblée « souveraine » délibère en grand secret. Nous mangeons à part, mais nous servons à table et à la cuisine pour aider les Soeurs. Samedi nous avons participé au nettoyage de la maison. Cela change et rompt un peu la continuité des jours. L'Assemblée est composée par moitié de membres de droit : les supérieurs des maisons, et par moitié de membre élus : députés des communautés. Chambre et Sénat réunis en somme. Et la formule date du XVIIème siècle ! Le P. Brillat n'est plus rien durant ces quelques jours. Ce sont les deux consultants élus à la première

séance qui dirigent les débats. Assemblée importante, car il n'y en a pas eu depuis 1939. Le secret est bien gardé évidemment, mais il y aura publication des décisions prises à la fin, c'est à dire demain soir. Atmosphère très fraternelle. Le vieil Oratoire, c'est à dire d'avant la Séparation, est peu représenté et pour cause. Mais il est touchant de voir combien les vieux Pères s'entendent avec les jeunes. Je sers la messe, le matin, à un des vieux Pères, le P. Guérin, qui s'est levé de son lit d'hôpital pour venir à l'Assemblée. Il est admirable de courage et de gaieté malgré ses souffrances et en même temps si simple qu'on ne songe pas à trouver cela extraordinaire. Et pourtant il n'a plus longtemps à vivre aux dires des médecins et il le sait, gardant toute sa lucidité et sa lumineuse intelligence. J'ai pu avoir une longue conversation avec le P. Dabosville, curé de la Paroisse Universitaire. Il doit faire l'année prochaine une tournée dans le midi. Il viendra sans doute à Toulon..

Juilly, le 25 Juillet 1946

Soeur chérie

Le P. Jouffray, notre maître des novices, ne voit pas d'inconvénient à ce que je vienne pour votre mariage entre le 8 et le 13 Septembre. Le mariage d'une soeur est une raison suffisante. Nous sommes au collège de Juilly depuis lundi. Le collège est un peu vétuste, il est presque tel qu'il était au XVIIème siècle, mais ces vieux murs ont un charme extraordinaire : ils ont une âme, l'âme des grands Oratoriens qui ont passé et vécu là. Et puis le parc est magnifique. Les grandes allées où Lamennais médita le lancement du mouvement social chrétien sont d'une beauté romantique. Je comprends qu'en ces lieux, on puisse devenir poète. Nous sommes tous très heureux de ce séjour. Le Supérieur est un homme très fin, très charmant, et un grand éducateur. Il y a aussi la présence du P. Bouyer, ancien pasteur protestant, un espoir de la congrégation qui vient d'être nommé assistant à la faculté de théologie de Paris. Et aussi la présence d'un de ses amis, jeune dominicain anglais, venu en France pour le pèlerinage international de la paix à Vézelay. Enfin la bibliothèque ; j'y ai trouvé des ouvrages intéressants pour mes études d'histoire des mathématiques.

Montsoul, le 12 Août 1946

Maman chérie

Ici rien de neuf qui vaille la peine d'être noté. Nous avons repris la vie régulière ; le 22 commence la retraite de fin de noviciat pour ceux qui sortent et nous y participons tous. A partir du 1er Septembre, nous allons être 6 seulement. Normalement il devrait y avoir une rentrée de nouveaux. On en prévoit 6. On attend, en particulier, un autre normalien, d'une promotion récente, philosophe, actuellement à Metz. De plus en plus le principe canonique du noviciat commençant à date fixe semble impossible à tenir devant les circonstances. Malheureusement, il faut se contenter de dispenses pour ajuster le droit dépassé par les événements. Ce qui est vrai dans le domaine public est aussi vrai pour l'Eglise. Il viendra bien un moment où le droit lui-même sera ajusté. Le P. Brillat profite de son séjour pour nous donner des leçons d'initiation à l'écriture Sainte et en particulier à l'Evangile. Initiation à la critique des textes. C'est un monde nouveau qui s'ouvre à

mes yeux ; je comprends bien des dangers possibles, mais aussi quelle richesse quand on sait s'en prémunir !

Montsoul, le 2 Décembre 1946

Papa chéri

Hier, nous avons fait une sortie missionnaire pour le 1er Dimanche de l'Avent. Partis Samedi soir. Avons couché sur la paille dans une grange. Avons assuré les offices dans une paroisse qui, théoriquement, n'est pas trop déshéritée. Théoriquement, car en fait... Dimanche prochain, je vais à Paris faire ma conférence promise à Melle Poucet pour la conférence St Michel. L'après-midi je suis invité par le P. Lejay Jésuite, membre de l'Institut, qui réunit chez lui divers ecclésiastiques scientifiques autour du P. Teilhard de Chardin<sup>52</sup>.

Les examens sont pour le 20. Cela approche. J'ai quelques inquiétudes pour l'Histoire Sainte et je fais quelques tableaux synoptiques pour aider ma mémoire, qui n'est plus jeune. Heureusement, je n'ai pas de sermon pour ce mois-ci. Je parle seulement pour la Septuagésime. Ce mois qui nous parle de Noël et du prochain revoir va passer à grande vitesse.

Montsoul, le 9 Décembre 1946

Maman chérie

Hier j'étais à Paris. Le matin, j'ai donné une conférence au groupe d'étudiants de Melle Poucet. Le P. Dabosville, qui relève de maladie, était là. Il est assez touché. On craint qu'il ne puisse reprendre toutes ses activités. Evidemment la Paroisse en souffrira. Mais la Paroisse, c'était quelque chose de vivant dans le P. Paris. Peut-être ne faut-il pas s'acharner. Il y a des charismes qui ne sont donnés que pour un temps. L'après-midi, j'étais invité par le P. Lejay, Jésuite, membre de l'Institut, directeur d'études au CNRS. Je suis tombé au milieu d'une réunion de prêtres et de religieux rattachés au CNRS. Le P. Teilhard de Chardin a mis en route un échange de vue sur la fonction sacerdotale et la recherche scientifique. Très intéressant. Je me suis trouvé un peu dépassé et j'ai écouté – mais je garde un sentiment confus que le sacerdoce n'a pas été considéré dans son essence. Le fait de parler de « fonction sacerdotale » est d'ailleurs significatif. Certes, le P. Teilhard l'emploie dans un sens très spirituel : fonction à remplir pour l'achèvement de la Création et l'ascension de l'humanité vers le Royaume de Dieu. Mais même dans un sens très élevé, il me semble que le terme de fonction élimine ce qui est l'essence du sacerdoce de Jésus : son sacrifice continué et perpétué. Enfin, le P. Lejay a insisté pour que je demande l'autorisation de suivre ces réunions. Je bénéficie du préjugé favorable

---

<sup>52</sup> Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955), jésuite, prêtre, paléontologue et géologue, professeur à l'Institut Catholique de Paris. Ses œuvres de théologie fondées sur ses recherches en préhistoire (Le plan de Dieu sur l'homme et l'univers) ont été publiées de manière posthume. Ses travaux scientifiques sur la préhistoire, ses recherches sur le développement de l'homme, l'ont amené à comprendre et à concevoir la vocation de l'être humain dans un univers en évolution continue. Il voit une immense montée de la conscience à travers le temps et l'évolution. Tout converge vers l'esprit du Christ qui est le point initial et le point final. (**l'Alpha et l'Oméga**). Cette vision du monde lui est reprochée et lui est interdit de publier ses livres. Leur publication eut lieu après sa mort et le Saint Office fit une mise en garde à leur sujet. Tout cela n'empêcha pas son influence posthume. Vatican II en témoigna.

que me constitue mon titre d'ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure... mais je suis loin de pouvoir me considérer comme chercheur au même titre que ceux que j'ai rencontrés hier. De plus en plus, je suis bien obligé de constater que les études de théologie sont contraignantes, et il le faut. Je marche sans trop me poser de questions sur la synthèse de tout ce que je fais. C'est peut-être là le plus sûr moyen de vivre effectivement la spiritualité de désappropriation dans le Christ.

Pierre passa ce Noël 1946 près de ses parents à Toulon. La famille fut réunie pour la Noël pour la première fois depuis longtemps. Ce fut une joie immense pour tous.

Montsoul, le 10 janvier 1947

Maman chérie

Ici, la semaine a été dure au point de vue température, mais depuis avant-hier dégel et pluie. Le chauffage central a été allumé pour quelques jours afin d'assainir l'atmosphère. Hier, à Paris, j'ai vu Mr Pérès et les Robin. J'ai remis à Mr Pérès mon article sur la machine du P.Sébastien à propos duquel nous avons travaillé avec Papa; avec quelques retouches, il le fera paraître dans la revue rose des Sciences. Nous avons examiné aussi les possibilités d'une publication de « Lectures de Mécanique ». Il faut à ce sujet que je voie prochainement Mr Bachelard<sup>53</sup>, le philosophe qui dirige l'Institut d'Histoire des Sciences. Les cours ont recommencé, j'ai en moins le Dogme puisque, je fais à part, avec le Fr. Villette, l'apologétique. Nous travaillons sur un cours de l'Institut Catholique qui est entièrement rédigé en latin; Pour le moment ce n'est pas très drôle, mais il y a pour moi avantage à faire du latin en même temps que j'étudie la substance du cours. Pour mes lectures de certains auteurs de Mécanique, cela me sera très utile. Dimanche prochain, je vais à nouveau chez le P. Lejay pour la suite de la discussion. Mon sermon est en train. A ce propos, je suis tombé sur un sermon de St Grégoire (le Grand) où il parle de ses trois tantes Tharsilla, Emiliana, Gordiana, toutes trois « vierges consacrées ». L'histoire est bien celle que Mr Balestie nous avait raconté, mais Gordiana, celle qui se marie après la mort de ses soeurs avec son majordome, n'est pas la mère de St Grégoire. La famille de celui-ci est bien connue à cause de nombreuses inscriptions et gravures faites sur l'ordre du pape. Son père Gordien était le frère des 3 personnes susnommées, sa mère s'appelait Sylvie. Il faut donc que Mr Balestie corrige son hagiographie et aussi son interprétation. A ce sujet, il faut remarquer que tous les personnages en question : les 3 soeurs et le père de St Grégoire, étaient fils et filles d'un prêtre et petits-enfants du pape Félix III. C'est à dire qu'il faut se replacer à une époque où les diacres pouvaient se marier et où prêtres, évêques, papes, conservaient leur famille après ordination et sacre. Et donc si St Grégoire rapporte dans son sermon la lamentable histoire de sa tante Gordiana ce n'est certes pas contre la sainteté de l'état de mariage qu'il dirige ses traits. Mais Gordiana était vierge consacrée, elle a violé un voeu solennel et elle s'est abaissée à épouser le chef de ses serviteurs. Voilà contre quoi s'élève St Grégoire. Comme il faut être prudent avec les histoires rapportées dans les livres pieux !

---

<sup>53</sup> Le célèbre philosophe Gaston Bachelard (1884-1962) occupa la chaire d'Histoire et de Philosophie des Sciences en même temps qu'il dirigea l'Institut d'Histoire des Sciences et des Techniques entre 1940 et 1955.

Montsoul, le 4 Février 1947

Je tousse beaucoup et j'ai un peu de fièvre. Mes bronches sont prises. Alors continuation des soins divers ; ventouses, inhalations, pilules, sirop. Mais les drogues me coupent l'appétit. De mes fenêtres, je vois le parc dépouillé de sa parure blanche. C'est le dégel. Papa me parle peu de la conférence du pasteur Boegner. Il est président du conseil oecuménique international et c'est sans doute pourquoi il fait des conférences de ce genre. Mon camarade de l'Ecole Normale, Grener, depuis ce Dimanche ordonné pasteur luthérien, est revenu la semaine dernière pour faire au milieu de nous sa retraite d'ordination. Et il avait amené avec lui un confrère. Naturellement, il faut garder là-dessus un secret absolu. Il y a des choses que l'on peut faire dans certaines conditions et que l'on ne peut pas dire. Ils assistaient à la messe le matin. (les luthériens croient à la présence réelle) et récitaient complies. J'ai eu leur visite. Evidemment ils sont très proches. En particulier, ils reconnaissent qu'ils sont très en retard au point de vue de la théologie mariale et parlent de la « bienheureuse Vierge Marie ». Mais c'est sur la question de l'Eglise qu'ils restent encore rétifs. A propos, justement, du mouvement oecuménique, ils parlent naïvement du commun dénominateur de tous les Chrétiens : à savoir la foi en Jésus Christ. Mais c'est là l'erreur. La foi en Jésus Christ ne saurait être un élément minimum ; en fait, si nous avons tous la foi, vraiment, on ne voit pas ce qui nous séparerait. Si donc les Chrétiens sont divisés, c'est que Jésus Christ ne s'atteint pas directement comme certains feignent de le croire. Plus je vais, plus je comprends que la foi en Jésus Christ est inséparable de l'Eglise. C'est le mystère, d'autant plus difficile que l'Eglise visible est souvent en dessous de sa tâche, apparemment du moins, et quelquefois réellement aussi. Mais comme le disait Joseph Lotte<sup>54</sup> : Dieu posé, il faut poser Jésus Christ, il faut poser l'Eglise.

Montsoul, le 18 Février 1947

Papa chéri

Le P. Carru, rentré mardi, m'a confirmé les décisions relatives aux ordinations : tonsure le Dimanche de la Trinité à Issy-les Moulineaux, premiers mineurs le 22 Juin et peut-être deuxièmes mineurs le 29. Quant à mes examens, j'ai l'impression qu'il n'en est pas question. Hier, je suis allé à Paris voir Mr Pérès et Mr Bachelard. Le premier m'a dit que mon article était bien et qu'il allait le faire publier. Mr Bachelard, qui est directeur de l'Institut d'Histoire des Sciences, m'a reçu fort aimablement. Il semble ravi qu'un agrégé de mathématiques s'intéresse à l'histoire des Sciences. Il cherchait justement quelqu'un pour s'occuper de Varignon, cela tombe à pic et je vais avoir enfin quelqu'un pour me diriger. D'autre part, l'exposé de mes recherches sur les principes de la dynamique lui a paru un excellent sujet de thèse et il m'engage vivement à me mettre au travail dans ce but précis au début de l'année prochaine. Les thèses présentées à l'Institut d'Histoire des Sciences sont sanctionnées par la Faculté des Lettres. Aucune difficulté, m'a-t-il dit, nous ferons établir une équivalence de vos grades avec une licence es-lettres. Voilà donc la situation. Pour la fin de l'année, préparer à l'aide de ce que j'ai déjà fait un ouvrage sur Varignon. Prévoir pour l'année prochaine, un travail de thèse.

---

<sup>54</sup> Professeur au lycée de Coutances et fondateur laïc, en 1911, de la Paroisse Universitaire avec le Père Paris.

Montsoul, le 25 Avril 1947

Maman chérie

Je me suis remis au latin puisqu'il faut maintenant que je voie les deux traités *De Vera Religione* et *de Ecclesia*, mais j'ai un résumé en français et cela facilite bien les choses. La lecture des Revues n'est pas possible ici et je le regrette un peu ; on ne peut pas absolument se passer de l'actualité. Je fais mes lectures spirituelles dans un livre fort intéressant et fort beau : *l'Apocalypse, Vision d'histoire* du P. Feret. Je l'apporterai ou je vous l'enverrai quand je l'aurai terminé. Hier, à Paris, il y avait de longues queues devant les boulangeries, les journaux étaient vides et ne parlaient guère que du problème du pain. Il est certain que la situation est grave à tous les points de vue, le printemps et l'été seront durs et peut-être décisifs, mais je crois que nous devons lutter contre l'atmosphère de lourdeur et de tristesse latente. Faire chaque jour ce que l'on doit, goûter le bonheur présent, être prêt à demain sans se torturer d'inquiétude, ce n'est pas seulement une sagesse, c'est aussi un peu une folie qui n'a de sens et de réalité que dans la foi. Il n'y a pas d'autre présence chrétienne que celle du témoignage d'une vie simple, pure et sans détours. Et nous savons que cela réclame assez d'espérance, de foi et de charité pour que l'on ne soit pas tenté d'aller chercher ailleurs l'héroïsme.

Montsoul, le 2 Mai 1947

J'ai travaillé d'arrache-pied à mon traité du *De Vera Religione* pour l'avancer le plus loin possible et être ensuite plus tranquille et le résultat est satisfaisant. J'espère l'avoir fini dans quinze jours. Une lettre de Mr Spiess me laisse entière liberté de publier ce que je veux sur Varignon. La publication pour laquelle j'avais été engagé par lui, ne sera prête que l'an prochain. Le P. Carru a demandé mes lettres démissionnaires à Mgr Gaudel<sup>55</sup>. La tonsure est donc prévue pour le Vendredi après-midi 30 Mai au séminaire d'Issy-les-Moulineaux, sans doute par le Cardinal.

Montsoul, le 16 Mai 1947

Dans 15 jours ce sera la tonsure. A ce propos, je crois t'avoir dit que l'Ordination prévue à Orléans le 29 Juin n'ayant pas lieu, je ne serai pas ordonné des deuxièmes mineurs. Renseigne-toi discrètement pour savoir s'il n'y aura pas une ordination à la Castille au mois d'octobre. Si je pouvais libérer l'année prochaine de toute ordination en cours d'études, cela irait très bien<sup>56</sup>.

Montsoul, le 1er Juin 1947

---

<sup>55</sup> Mgr Gaudel était l'évêque du diocèse de Fréjus – Toulon.

<sup>56</sup> Pierre reçut bien la tonsure à Issy-les-Moulineaux, les premiers mineurs à la Villa Béthanie à Montsoul le 22 juin 1947 et les deuxièmes mineurs au Grand Séminaire de la Castille à Toulon, le 26 Octobre 1947

Vendredi après-midi a donc eu lieu à Issy-les-Moulineaux la cérémonie de tonsure. Cadre magnifique du Grand Séminaire Sulpicien. Nous étions 80, de tous âges et conditions. C'est dire que la cérémonie avait de l'ampleur à tous les points de vue, elle a duré 1h1/2, mais très émouvante dans sa simplicité liturgique. Elle a un caractère purement religieux, je veux dire d'engagement personnel. La promesse cléricale « *Dominus pars hereditatis meae et calicis mei* » a la valeur d'un vœu de religion, elle signifie que la vie du clerc est désormais entièrement consacrée à Dieu et cela inclut bien des exigences. Les textes liturgiques qui l'accompagnent sont admirables. En particulier le psaume « *Domini est terra et plenitudo ejus* » dont un verset est particulièrement en évidence. « *Haec est generatio quaerentium Dominum* ». « Voilà la génération de ceux qui cherchent Dieu ». Comment tant de prêtres peuvent-ils donner l'impression de ne plus être de ceux qui « cherchent » ? Mais sans doute l'attention simple et humble à ces richesses liturgiques est elle-même une grâce. Que le Seigneur me la conserve au cœur jusqu'à mon dernier souffle<sup>57</sup>.

Montsoult, le 10 Juin 1947

Papa chéri

J'ai attendu pour te répondre de savoir si le courrier continuait à être acheminé malgré la grève de la SNCF. Nous vivons des jours difficiles, qui mettent en lumière l'état du pays. Pour légitimes que soient certaines revendications, quand l'esprit public est affaibli au point que chacun ne voit plus que son intérêt propre, il n'y a plus à proprement parler de nation, ni de société. Le mal est essentiellement individuel à la base et sans doute ceux qui l'entretiennent pour des buts politiques et favorables à la fin qu'ils poursuivent, agissant comme l'apprenti sorcier, ils libèrent des forces contre lesquelles ils ne pourront pas grand chose le jour où ils voudront, pour leur compte, renverser la vapeur. Ainsi je crois qu'il ne faut pas se dissimuler la gravité de la crise de ce printemps. Soyons forts dans la foi et dans la prière et travaillons toujours comme si tout était normal (...)

Paris, le 5 Novembre 1947

Papa et Maman chéris

Le P. Rotureau, mon directeur, m'a fait comprendre que l'intention lointaine de l'Oratoire est de constituer une maison d'études véritable à Paris. Mais il y faut des cadres qui aient leurs moyens de subsistance. C'est à dire que l'on n'est pas près de m'engager à quitter le CNRS. Si tout va bien, je ferai donc partie des cadres de la maison d'études et on me laissera toute liberté. Lundi, j'ai vu Mr Pérès en coup de vent, très heureux de me voir à Paris et disposé à me faire travailler plus activement. Hier, j'ai vu Mr Brunet, qui m'a remis les épreuves de mon article en me disant qu'il en était très content et qu'il espérait que je lui en donnerai d'autres.

Paris, le 11 Novembre 1947

Parents chéris

---

<sup>57</sup> Et on peut dire que le Seigneur a exaucé Pierre. Ceux qui l'ont bien connu peuvent le dire.

Les cours suivis jusqu'ici me prouvent que le niveau est bien celui d'un enseignement supérieur. C'est à dire qu'il exige pas mal de lectures et de réflexion à côté. Je crois que ma culture littéraire sera tout juste suffisante, notamment en ce qui concerne le monde grec. Mais du moment qu'il s'agit pour moi simplement de passer les examens et non de devenir un spécialiste de telle ou telle matière, cela n'a pas une grande importance. En grec biblique, j'ai obtenu de surseoir aux cours jusqu'à l'année prochaine, de façon à avoir le temps de reprendre les rudiments du grec classique. En hébreu, je suis les cours normaux de la 2ème année qui doivent conduire au certificat d'hébreu à la fin de la 3ème année. Les cours les plus importants sont faits par un père jésuite, Henry, ce sont les cours de dogme. Point de vue très moderne et très large, qui prolonge celui que j'avais déjà à Montsoult et qui n'a évidemment rien de comparable avec celui que l'on doit avoir à la Castille. En tout état de cause, la formation que je recevrai ici est unique. Quant à l'atmosphère étudiante, il y aurait bien des réserves à faire. Certes, il y a des gens de mon âge ou plus âgés (en particulier un médecin, un banquier, un de mes anciens de l'Ecole agrégé de math lui aussi et juif récemment converti, Halphen) mais il y a surtout de jeunes séminaristes, les « brillants » sujets des séminaires. Vus de l'extérieur, ces « brillants » sujets sont un peu trop conscients de leur supériorité ; il leur manque d'avoir vécu. Je me demande s'ils sont seulement capables de « vivre ». Il est vrai que Dieu a toujours son heure, attend chacun à un point précis. Mais combien je saisis le danger de la religion tournée en matière d'enseignement supérieur et de pure spéculation. Mes contacts avec les étudiants sont d'ailleurs trop extérieurs pour étendre indûment les impressions que je vous donne. Et je n'ai pas l'intention de les approfondir. J'arrive tout juste pour les cours et je m'en vais tout de suite après. Si je veux pouvoir travailler utilement, je suis obligé d'être avare de mon temps. Le P. Auvray m'a donné un de ses livres qui vient de sortir : *Ezéchiél*, dans la Collection Témoins de Dieu aux Ed. Du Cerf. Il est simple et très intéressant. Quand je l'aurai terminé, je vous l'enverrai. Par ailleurs, j'ai entrepris la lecture d'un traité sérieux, documenté et positif, sur les hommes fossiles. C'est un peu en marge de tout ce que j'ai à faire par ailleurs, mais comment faire de la théologie sans savoir d'une manière précise les données scientifiques actuelles sur l'origine de l'homme.

En ce qui concerne mon travail de thèse, je vois déjà l'avantage d'être sur place. J'ai découvert dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, publication protestante qui va de 1680 à 1695 des données très intéressantes pour la genèse des travaux de Varignon et je suis depuis la semaine dernière la piste en retenant d'une fois à l'autre à la Bibliothèque Nationale les ouvrages intéressants.

Aujourd'hui anniversaire de la fondation de l'Oratoire. Le P. Brillet vient nous faire ce soir une lecture spirituelle et dîner avec nous.

Paris, le 16 Novembre 1947

Maman chérie

Ici rien de neuf, ma vie se déroule comme je vous l'ai décrite, les jours succèdent aux jours avec leur ration d'études diverses. Comme il est facile dans cette vie de Paris de n'être plus qu'une machine à penser, ce qui ne veut pas dire que l'on pense, au contraire. Les événements de Marseille ont reposé avec insistance le problème du gouvernement. Il reste vrai que nous sommes toujours au bord de l'aventure. Le Général de Gaulle semble vouloir se réserver jusqu'au printemps. Cela me paraît fatal pour ses projets. Espérons que d'ici là, la fameuse 3ème force, celle du bon sens et de la vraie liberté aura

réussi à redresser la situation. En attendant, les tarifs SNCF vont augmenter et mettre pour moi quelques difficultés supplémentaires au déplacement jusqu'à vous. Il suffit sur le plan matériel de vivre au jour le jour. Ce qui faisait le fond de la spiritualité chrétienne primitive, c'était le sens de cette vie comme un passage. La spiritualité du voyageur ou du nomade. Les circonstances nous y ramènent.

Paris, le 27 Novembre 1947

Parents chéris

Le mouvement de grève a l'air flottant. Beaucoup de gens ne désirent que travailler. Si le gouvernement Schumann est énergique et s'attaque résolument au problème économique et social, je crois que l'on passera l'hiver sans désordre. Dimanche dernier, je suis allé chez le P. Lejay assister à une réunion analogue à celle de l'année dernière. Le P. Teilhard de Chardin et le P. Fessard (jésuite) ont mis au clair, en discutant, des choses fort importantes. Des réunions comme celle-là me sont fort utiles pour ma culture théologique.

Les lettres suivantes ont disparu. Il faut attendre celle du 27 Avril 1948.

Paris, le 27 Avril 1948

Maman chérie

Mercredi dernier, j'ai assisté à une réunion théologique autour de Romano Guardini, le grand théologien allemand. C'était très intéressant, malheureusement cela mettait en évidence le caractère un peu verbeux de certains de nos théologiens français. Quand un homme a vraiment quelque chose à dire, il le dit en peu de mots, je m'en convaincs de plus en plus. Hier, j'ai reçu Mr. Fleckenstein, de Bâle, mon successeur dans l'édition de la correspondance Varignon-Bernoulli. Nous avons longuement confronté nos études et résultats. Nos points de vue sont différents et nous nous sommes mis d'accord pour ne pas interférer. Cette rencontre a été très intéressante pour moi, mais j'ai pu constater la pauvreté des moyens français à côté de ceux des suisses. Et pourtant, malgré leur situation financière, ceux-ci ont de la peine à imprimer. Mr Spiess ne lancera l'édition de Varignon que l'année prochaine<sup>58</sup>. C'est à dire que la petite partie dont je suis chargé,

---

<sup>58</sup> Pierre était bien loin de se douter que la correspondance Varignon-Bernoulli ne serait éditée qu'en 1988 peu de temps avant sa mort. Il s'en explique dans la préface de l'édition, dont le titre est « Der Briefwechsel von Johan Bernoulli ». L'éditeur : Birkhäuser Verlag Basel. Citons ce que Pierre écrit dans la préface : « Le 23 Août 1939, un an après la signature à Bâle du contrat qui me liait à la Commission Bernoulli pour la correspondance de Jean 1 avec Pierre Varignon, le hasard me mit en présence d'Otto Spiess sur le quai d'une gare de Normandie. Nous changions de train l'un et l'autre, dans des directions opposées. Lui pour gagner St Malo et poursuivre sa recherche des papiers de Maupertuis, moi pour rejoindre mon poste d'officier de tir dans une batterie antiaérienne. C'est en 1943 que l'incertitude de mon sort fit confier la correspondance Varignon-Bernoulli à J.O. Fleckenstein, avec lequel j'ai eu par la suite des relations fréquentes et amicales, et qui accomplit pour ces documents un travail de préparation considérable. Reprendre la tâche après sa brutale disparition en 1980 m'a été de ce fait facilité. Ce qu'il a légué mérite un hommage particulier, d'autant plus que les registres où sont consignés mes commentaires et les éléments utiles à la rédaction de notes ont été rédigés à travers la succession de projets de publication sans cesse remis en question pour des raisons matérielles compréhensibles mais dommageables. Un travail aussi complexe que celui d'une édition critique annotée est paralysé s'il n'a pas de

Bernoulli-Renau, ne verra pas le jour avant 1950 – d'où un délai qui me laisse le temps largement. Quant à ma thèse, j'ai tout avantage à ce que la publication de Mr Spiess soit retardée. Autant que je puisse juger, son orientation est philosophiquement insuffisante, mais il me faut du temps pour mettre au point ce que j'aperçois moi-même et j'aime mieux ne pas être pressé par une publication étrangère à déposer un manuscrit. Je travaille en ce moment l'article sur Mariotte promis au n°5 de la *Revue d'Histoire des Sciences*. Mr Sergescu<sup>59</sup>, à qui j'en ai parlé, trouve qu'il y a un point très important pour l'histoire des principes (...)

Paris, le 3 mai 1948

Papa chéri

Nous voici déjà au 3 mai. La semaine a encore passé avec une rapidité déconcertante. Mercredi, Jeudi et Vendredi, je me suis occupé de recherches dans les Archives de l'Académie. Il faut de la patience pour éplucher une à une les pages des registres de séances depuis la fondation. Mais je n'ai pas à me plaindre, car j'ai trouvé un certain nombre de données intéressantes. D'abord quelques mémoires inédits et autographes de Varignon et de l'Hôpital. Ensuite la reconstitution d'un climat intellectuel et spirituel. Samedi matin, j'ai collationné mes résultats en ce qui concerne les relations Malebranche-Varignon, question sur laquelle l'envoyé de Mr Spiess avait attiré mon attention. J'ai été moi-même étonné de voir surgir de mes cartons une série bien ordonnée et dense de faits précis. C'est ainsi que je me suis rendu compte que le travail de fourmi que j'ai fait jusqu'à maintenant exige effectivement du temps et un certain recul pour porter des fruits. En ce qui concerne la question Malebranche-Varignon, j'ai en mains une documentation que ne risque pas d'avoir Mr Spiess et qui me permet de confirmer ma propre thèse. Ce serait trop long à t'expliquer en détail – nous en reparlons pendant les vacances et tu m'aideras à rédiger. Car il faut en effet que je fasse ce travail de rédaction, je sens que c'est devenu nécessaire et qu'une certaine maturité s'est faite dans mes idées. D'ici les vacances, il ne peut pas être question de rédaction, j'ai d'ailleurs encore quelques recherches à faire sur des points que j'ai moi-même fixés. Je ne vais plus à l'aveuglette, l'ensemble s'ordonne et s'oriente. Je vais à Caen le 17 pour donner une réunion du Cercle. Je ferai ainsi d'une pierre deux coups, car il faut absolument que je voie si, dans ce qui reste des Archives de Caen, je ne trouverais pas de réponse à quelques questions restées en suspens. Si j'avais eu, il y a 10 ans, la base que j'ai actuellement, j'aurais peut-être sauvé à Caen quelques documents intéressants pour l'histoire philosophique et théologique. Mais ce que je viens de dire n'est pas raisonnable... on ne recommence pas, on marche toujours de l'avant. L'essentiel est de tirer la leçon de Mr Vincent<sup>60</sup> : « Que faire..... davantage ».

Dans une lettre datée du 15 mai, Pierre pose une question qui, plus de soixante ans après, n'a rien perdu de son acuité et de son importance :

---

perspective assez précise de mise à jour. L'Otto-Spiess-Stiftung a fini par obtenir ce genre de perspective et j'en ai été le bénéficiaire.

<sup>59</sup> Petre Sergescu, mathématicien (1893-1954), réfugié du communisme roumain, secrétaire général à la fois de l'Académie Internationale de l'Histoire des Sciences et de l'Union Internationale d'Histoire des Sciences. Il a été un artisan notoire de la coopération internationale en Histoire des Sciences.

<sup>60</sup> Saint Vincent de Paul.

« Ce que je te disais après la réunion chez le Père Lejay sur la difficulté du prêtre dans la recherche scientifique était une constatation de fait. Le bouillonnement intellectuel consécutif aux progrès scientifiques fait de notre époque une plaque tournante et ce qui est vrai dans le domaine social et économique est vrai aussi dans le domaine de la pensée. La cosmologie classique ne tient pas devant les découvertes de la paléontologie, de la biologie etc... Dès lors, ou bien le prêtre scientifique fait deux parts dans sa vie jusqu'à plus ample information, ou bien il se lance à corps perdu dans la science moderne et fait pratiquement bon marché de la tradition. Les deux attitudes sont également dangereuses pour la foi. J'en ai des exemples concrets. Il y a bien à mon avis une attitude plus religieuse et plus vraie. Mais il ne faut pas nier qu'elle a peine à se dégager concrètement dans l'état actuel des choses. Il me semble que ce devrait être l'œuvre de la génération sacerdotale qui monte. Nous reparlerons de tout cela. Demain Pentecôte (*emitte spiritum tuum et renovabis faciem terrae* ; envoie ton esprit et renouvelle la face de la terre). C'est la prière qui doit monter du fond de nos cœurs. »

Paris, le 21 Mai 1948

Papa chéri

Mercredi, je suis allé revoir le texte des registres de l'Académie au sujet du problème Roberval. J'y ai relevé l'indication d'une solution en nombres entiers qui ne cadrerait pas avec mes premiers calculs et qui m'a obligé à tout reprendre. En définitive, la solution donnée par Roberval est correcte, mais elle n'englobe pas tous les cas possibles, elle n'est pas exhaustive. Hier je suis allé à une conférence sur Christian Huygens, qui m'a apporté quelques précisions, mais sans plus.

Paris, le 1er Juin 1948

Parents chéris

Mon voyage à Caen s'est bien passé. Mr Heintz m'attendait à la gare et m'a accompagné jusque chez Melle Sohier à travers la rase campagne qui s'étend maintenant de la gare jusqu'à l'église St Pierre. Le dégagement des ruines a eu pour conséquence de faire ressortir davantage le tragique de la situation de cette ville que j'ai connue florissante. Et l'herbe recouvre déjà le terrain dégagé ! Jeudi a eu lieu la journée du Cercle dans des baraques élevées sur l'emplacement du couvent où nous allions avant-guerre (on n'a encore rien rebâti en pierre). Cercle renouvelé de plus de 50 %, j'ai revu les anciens, mais les nouveaux sont plus nombreux et notamment au Lycée des garçons. J'ai parlé le matin sur la Charité, l'après-midi sur nos expériences de captivité et nous avons terminé sur les projets de réorganisation pour l'année prochaine : cercle secondaire séparé, maintien de réunions mensuelles communes à caractère plus spirituel. J'ai eu l'impression que tous étaient contents. Melle Sohier comptait sur moi pour « mettre de l'huile dans les rouages » et « arrondir les angles » et je crois que le but est atteint. Vendredi, mon plan comportait le travail aux Archives. Il a été assez fructueux. Les Archives n'ont pas souffert. L'archiviste, Mr Sauvage, a pu me fournir un certain nombre d'indications en fonction des questions précises sur lesquelles l'état de mon travail m'a permis de me porter. C'est ainsi que j'ai découvert, sur l'inventaire des

Archives de Honfleur, une correspondance inédite du P. Reyneau, un oratorien, avec Varignon, l'Hôpital et la Hire. Un voyage à Honfleur s'impose donc bientôt.

Paris, le 20 Juin 1948

Maman chérie

Mes examens ont été bons, certains très bons. Le résultat, qui ne sera donné que Samedi prochain, ne fait pas de doute. Le résultat d'hébreu n'a pas été aussi bon, il a été donné cette semaine et je suis renvoyé en Novembre. Je n'avais pas attaché d'importance à 2 questions de phonétique sur lesquelles le P. Auvray lui-même dit qu'il n'y a pas de solution satisfaisante. Je n'en fais pas un drame, mais cela m'oblige à faire de l'hébreu pendant les vacances et je m'en serais passé. Hier, j'ai rencontré le P. Dabosville, qui m'a offert de me faire ordonner aux Journées de Strasbourg à Pâques de l'année prochaine.

Pour la période des 6 mois suivants, plus de lettres. Comment ont-elles disparu ? La première lettre retrouvée est écrite de Boulogne sur Seine et est datée du 26 Janvier 1949.

Boulogne sur Seine, le 26 Janvier 1949

J'ai vu le P. Dabosville. Il va se rendre à Strasbourg pour régler un certain nombre de détails. Demain, après le cours de grec biblique, le professeur d'archéologie nous fait visiter Notre Dame. Les dates des examens sont fixées : 15, 16, 17, 18 Février. Ce soir on nous a lu au Cours d'Ecriture Sainte de larges extraits du petit livre du P. Lagrange sur la Méthode Historique. Il se réfère à une pensée positive qui correspond à l'attitude véritable d'un catholique en face de l'Ecriture. Et cela rejoint des réflexions qui sont miennes depuis longtemps. Je crois que l'Action Catholique a eu pour résultat de faire adopter à beaucoup de catholiques une attitude protestante. On ouvre sa Bible et Dieu parle. On lit un texte et chacun donne son avis sur ce qu'il ressent. Autant dire que le texte n'a pas de sens objectif en lui-même. Mais ce qui est plus grave, c'est que l'on évacue ainsi la dimension du temps suivant laquelle s'échelonnent les textes. Et l'on ne voit plus que l'Ecriture n'est qu'un témoin de la Tradition, c'est à dire d'une transmission. Plus je vais, plus je comprends la nécessité des études historiques. Bien entendu, elles ne sont pas accessibles à tous, surtout dans toute leur étendue. Mais on peut au moins en avoir une bonne approximation et comment comprendrait-on un peu mieux son Christianisme sans cela. Cet été, je vous mettrai au courant des résultats de mes cours sur le Pentateuque. Ils recouvrent en réalité toute la Bible et sont bien éclairants.

Boulogne sur Seine, le 7 Février 1949

Vendredi, j'ai donné au Cercle de théologie le compte rendu de l'ouvrage allemand dont je vous ai parlé. Ouvrage qui date de 1880, donc déjà ancien, et qui n'apporte pas beaucoup de nouveauté, mais qui est un témoignage intéressant. Il m'a forcé à faire un peu d'allemand, à voir un certain nombre de questions fondamentales. Donc excellent travail, dans la ligne même du cours. Et qui me tient lieu de dissertation. Ce n'est pas négligeable, puisque le nouveau règlement de la Faculté prescrit qu'on ne peut se présenter aux examens si l'on n'a pas fait un travail personnel. Hier a été lu dans les églises de Paris un mandement du Cardinal Suhard<sup>61</sup> sur les chrétiens progressistes. C'est simplement, au fond, une mise en garde. Dans les *Etudes*, le P. Fessard SJ prend à partie Mandouze avec une toute autre violence. Le procès du cardinal hongrois<sup>62</sup> est bien énigmatique. Encore un fait sur lequel nous ne saurons jamais la vérité. Pas plus que sur le procès Kravtchenko<sup>63</sup> où l'on noie la question sous des discussions générales. Je hais de plus en plus l'esprit de parti.

Boulogne, le 11 Février 1949

Le cours sur le Pentateuque est vraiment intéressant, il donne une vue d'ensemble sur la constitution de la Bible et permet de se faire une idée plus juste de deux réalités trop souvent confondues : l'inspiration et la révélation. Avec des nuances très importantes, il est vrai, le résultat technique de la critique allemande du début du siècle est confirmé et il est catastrophique pour la conception protestante de l'Écriture. Il est très significatif que l'un des théologiens protestants les plus en vue, Cullman<sup>64</sup>, est obligé d'en arriver à une position très proche de la position catholique. Nous sommes sans doute encore loin de l'unité, mais le travail scientifique qui est en train de se faire par en haut me semble la préparer d'une manière positive. Le cours sur la Trinité m'occupe aussi beaucoup, ne serait-ce que parce qu'il a été quelque peu chaotique. La matière est évidemment délicate et difficile. Mais je rejoins parfaitement le souci du professeur lorsqu'il nous affirmait récemment être assez inquiet de la pauvreté dogmatique de l'enseignement chrétien des fidèles d'aujourd'hui. Mais il y a dogme et dogme. Il y a la lettre sèche, spéculation et jeu de concepts qui n'intéressent personne à juste titre et il y a une expression vivante – celle que le monde attend. Nous sommes bien d'accord et il faut avouer que ce n'est pas facile. Si seulement tous ceux qui ont charge d'âmes vérifiaient la formule de leur 1ère ordination : « génération de ceux qui cherchent Dieu ».

---

<sup>61</sup> Emmanuel Suhard (1874-1949), archevêque de Paris en 1940. On lui doit la fondation de la Mission de France à Lisieux, de la Mission de Paris et l'expérience des prêtres-ouvriers.

<sup>62</sup> Il s'agit du Cardinal Mindszenty, qui s'est opposé à la dictature communiste sur la Hongrie. Prêtre en 1915, Evêque en 1944. Cardinal et Primat de Hongrie en 1948. Résiste contre les Allemands en défendant catholiques et juifs, puis défenseur des droits de l'homme face aux Russes. Arrêté le 26 décembre 1948, torturé, accusé injustement de trahison, il fut condamné à la prison à vie en 1949, mais libéré en 1956. Pour éviter l'expulsion, il se réfugia à l'ambassade des Etats Unis de Budapest. Il fut soutenu par Pie XII. Paul VI dut céder aux pressions des russes, et demanda au Cardinal qui ne voulait pas se soumettre, de se taire. Il mourut en 1975 dans la souffrance et l'isolement total. Depuis 1989, la liberté religieuse a été progressivement restaurée.

<sup>63</sup> Kravtchenko (1905-1966) Ingénieur russe, inscrit en 1929 au parti communiste. Capitaine de l'armée Rouge pendant la guerre. Témoin de la famine des paysans d'Ukraine, due à la collectivisation forcée, témoin des exécutions sommaires et des horreurs perpétrées sous Staline. Demande asile aux Etats-Unis. Ecrivit son livre : *J'ai choisi la liberté* où il révèle toutes les horreurs des régimes communistes. Accusé injustement de trahison par le journal français *Les lettres françaises*, intenta un procès contre ce journal, le gagne en 1949. Mort en 1966 d'une balle dans la tête. Suicide ou assassinat, on ne le sait toujours pas.

<sup>64</sup> Oscar Cullmann, né à Strasbourg en 1902, théologien luthérien français, exégète du Nouveau Testament. Connue pour son étude sur *Christ et le temps* (1946), *Une théologie de l'histoire du salut* (1960), *Le milieu Johannique*, 1976).

Boulogne, le 16 Février 1949

Papa chéri

Hier et ce matin, j'ai fait deux compositions écrites. Hier l'exégèse allégorique de Philon d'Alexandrie, ce matin : « Les méthodes critiques conduisent-elles au Rationalisme ? » (4 heures chaque fois). Sujets très vastes. Celui de ce matin était particulièrement délicat, oscillant entre un point de vue historique toujours contestable (à savoir si en fait les conclusions de la Critique Catholique versent dans le Rationalisme – mais comment apporter sur ce point quelque chose de définitif, alors que la critique est toujours en marche ?) et un point de vue spéculatif relevant d'une philosophie de l'histoire. Je ne suis pas tellement satisfait de ce que j'ai fait. Demain matin : écrit d'archéologie : 1h. Je pense avoir à vanter l'avantage mécanique de la voûte d'ogive ; là je suis sur un terrain qui m'est plus familier. Vendredi et Samedi : 2 oraux, un de dogme (c'est le gros morceau), un d'Écriture Sainte. Il me reste encore pas mal de choses à voir dans la partie spéculative du dogme, où les données thomistes font mon désespoir. Il ne suffit pas de faire de belles choses humainement parlant pour atteindre à un art chrétien inspirateur de la prière et éducateur. La Renaissance est bien là pour le prouver. Ce que tu me dis à propos du Cardinal de Hongrie est très intéressant. Il ne me paraît pas douteux qu'on a voulu atteindre l'Église en tant qu'Église du Christ. Mais l'habileté machiavélique des Communistes a été de placer l'affaire sur un terrain qui n'est pas celui de la foi. Même ainsi cependant, il est difficile de faire prendre les méthodes policières utilisées pour autre chose que ce qu'elles sont. Ces hommes ont pris la triste succession des nazis, il ne leur suffit pas de régner sur les corps, ils veulent avoir les consciences. C'est le comble de l'horreur et je pense que cela peut faire réfléchir beaucoup de Français.

Boulogne, le 23 Février 1949

Je pense à la rédaction d'un faire-part pour mon ordination. J'ai eu à aller à St Germain lundi et ce matin. Mon confrère mathématicien, que j'avais remplacé en Octobre, est très chahuté, il n'arrive pas à tenir des classes de 8 et 12 élèves. On m'a supplié d'aller faire des interrogations et d'essayer de redresser la situation. J'ai trouvé des élèves nuls et ayant très mauvais esprit. J'ai pris une colère comme il m'en arrive rarement et on m'a entendu ! Malheureusement je ne suis pas sûr que cela suffise, mon confrère a toute honte bue et est quelque peu inerte. A 30 ans ! Vendredi après-midi je me suis reposé en mettant au point mes manuscrits d'articles que j'ai remis à Itard pour la *Revue d'Histoire des Sciences*. Il faut que je pense maintenant à la conférence que je donne jeudi prochain 3 Mars à l'amphi Darboux de l'Institut Henri Poincaré pour le Séminaire d'Histoire des Sciences. Mr Sergescu<sup>65</sup> m'a dit qu'il fallait compter sur une trentaine d'auditeurs. Mr Fréchet a dit qu'il serait là. La matière ne manque pas et elle est assez bien organisée dans ma tête. Je n'aurai pas trop de peine et je veux faire quelque chose de correct.

---

<sup>65</sup> Mathématicien roumain, membre de l'Académie des Sciences.

## DU NOVICIAT A L'ORDINATION : NOTES PERSONNELLES

Arrêtons-nous un peu avant cette étape décisive que marquera pour Pierre son ordination. Les lettres qui précèdent présentent un intérêt indéniable par rapport au travail que Pierre a assumé durant cette période, menant de pair ses études théologiques, la participation à la vie du noviciat et la reprise de ses recherches mathématiques. Elles nous ont permis de pénétrer avec lui dans le domaine qui deviendra le sien peu à peu, et complètement à partir de 1960 jusqu'à son décès. C'est à ce moment là qu'il reprend contact avec son ancien professeur, M. Peres qui dirige ses travaux et lui permet de continuer ce qu'il avait entrepris dans les années qui avaient précédé la guerre. Il reprend sa correspondance avec Otto Spiess à Bâle, travaille avec G. Bachelard, rencontre Sergescu et Canguilhem. Tout cela est d'une extrême importance pour tout ce qu'il fera par la suite. Les réunions chez le Père Lejay, que le Père Theillard anime lui apportent beaucoup. Sa vie est très remplie et très riche de contacts et d'ouvertures sur des mondes divers.

Avant de suivre le cours des événements de sa vie, il serait bon de l'accompagner dans sa recherche de Dieu grâce à un petit cahier de couverture gris-bleu (portant une croix dessinée à l'encre) et aux feuillets jaunis, mais remplis de notes, de pensées, de réflexions. Ce cahier est écrit en partant normalement du début, mais aussi à partir de la fin.

### Du début :

Il y a d'abord une feuille volante :

Apostolat intellectuel ? : Pas absolument, mais apostolat de type intellectuel.

Expériences vécues : commentaires sur l'histoire des sciences. Réunions des collègues pour les leçons d'agrégation. Commentaires liturgiques ou autres faits dans l'Action Catholique. Mais n'aime pas l'intellectuel pur.

Don de pacification : Paroisse Universitaire de Soest, groupe temporel.

Avec ou sans le sacerdoce ?

Qu'est-ce que le sacerdoce.

Don total à Jésus-Christ pour son service. Vouloir donner Jésus-Christ aux autres. Obéissance, Sacrifice, Enthousiasme, Générosité.

En 1936 : volonté ardente et enthousiaste pour prendre cette voie.

De 36 à 39 : apostolat très extérieur, vie en surface

Captivité : apostolat avec approfondissement de vie intérieure. Mais graves déceptions et crises à deux reprises.

Depuis 6 mois : vie très matérielle. Aucun enthousiasme. Coeur dur, pas de résonance spirituelle.

Graphologie : Charité

Mollesse : manque de courage, de sens de la décision virile, manque d'héroïsme

mais tenace, capable de tenir le coup.

Or Sacerdoce exige le sens du sacrifice enthousiaste et généreux, (ce qui ne veut pas dire sans souffrance). Actuellement, irais au Sacerdoce sans enthousiasme, comme résultat d'un problème résolu mathématiquement.

Autres éléments de solution :

1 – Passion véritable pour les âmes qui sont dans la « frange » et particulièrement celles de ce genre du milieu universitaire (et très nombreuses).

C'est un fait que chaque fois que j'ai eu quelque chose à faire pour ces âmes, je me suis senti soulevé. Alors que mon expérience d'Action Catholique me détachait de plus en plus du milieu *Tala* bourgeois.

2 – Je ne suis pas un savant et ne saurais le devenir maintenant en quelque domaine que ce soit. C'est pourquoi j'ai dit plus haut : apostolat de type intellectuel.

3 – Je ne suis pas ce que l'on peut appeler un homme pieux.

Impossibilité de me fixer des règles d'oraison – une seule chose solide dans ma vie religieuse : la messe.

21 Juin 1945

P. Carru : l'attrait du sacerdoce n'est pas nécessaire sous forme sensible d'une manière constante. S'il s'est manifesté, c'est une indication. Il faut alors voir – c'est à dire vivre assez près d'un foyer de la vie ecclésiastique pour pouvoir être jugé par les évêques ou leurs délégués. Car ne pas oublier que c'est le Christ qui appelle et, par délégation, l'Eglise. Nul ne peut résoudre pour lui-même la question de savoir si oui ou non il est appelé. Ceci est très important.

Conclusion : rien ne peut être fait sans un essai. Donc cela entraîne une demande de congé de quelques mois au moins.

Cette page très émouvante, d'après la date qu'elle porte, a été écrite très peu de temps après son retour de captivité. Ses hésitations, son angoisse, sont des éléments normaux, vu ce que Pierre était en train de vivre. Il terminait à

peine sa captivité, il venait de vivre les événements terribles racontés plus haut, il avait peine à reprendre pied dans la vie normale. De plus, il se trouvait dans l'obligation de prendre une décision rapide : ou quitter l'Université et devenir prêtre, ou renoncer à répondre à l'appel qu'il avait entendu avant la guerre. Cette feuille montre bien combien cette décision était difficile à prendre.

Lorsqu'il dit : depuis 6 mois : vie très matérielle ! Pauvre Pierre ! Pendant ces 6 mois, il lui avait fallu prendre une décision difficile, survivre et supporter un état de santé délabré. Comment sa vie pouvait-elle lui paraître autrement que matérielle.

Sa graphologie paraît à ceux qui le connaissaient bien, pas tout à fait juste.

Manque de courage : non, certainement pas, mais courage réfléchi et assumant les situations jusqu'au bout.

Manque de sens de la décision virile : ce qui est vrai, c'est que Pierre ne pouvait jamais prendre de décision très vite ; il pesait le pour et le contre, envisageait toutes les solutions possibles, avançait d'un pas, mais très vite reculait et remettait tout en question. Nous l'avons tous connu comme cela et les décisions à prendre dans la vie familiale étaient toujours plusieurs fois prises, puis changées.

Manque d'héroïsme : faux, entièrement faux.

Tenace, capable de tenir le coup : vrai à 100 %.

Quand il dit « Je ne suis pas un homme pieux, impossibilité de me fixer des règles d'oraison ». C'est à la fois vrai et faux. Peut-être ne pouvait-il se fixer des règles, mais lorsqu'il priait, on le sentait uni à Dieu profondément. Et quand il célébrait la messe, ce sera toujours, et surtout vers la fin de sa vie, une prière vécue en union avec le Christ, et ceci transparaissait sur son visage et sur tout son être. Toutes les personnes qui ont assisté à sa messe de Noël 1988 (à Hyères, dans la communauté de St Thomas de Villeneuve) sa dernière messe de

Noël, ne peuvent oublier le rayonnement qui émanait de lui et en parlent toujours avec émotion.

Mais revenons au cahier.

Octobre 1945 :

Désordre du monde - désordre des idées – désordre des créatures – désordre de soi-même.

L'homme – un emmuré. Sa prison : sa personnalité. Un aveugle qui tâtonne – qui se rue parfois sur son frère.

Devant la misère de l'homme, quel trésor de mansuétude et de douceur ne faut-il pas au cœur ?

Etre bon

La pire des choses : devenir un paquet de réflexes, jouer un rôle.

La seule fécondité – la seule vie :

Etre foyer d'amour

Je suis venu apporter le feu sur la terre

Il y a 2 manières de brûler

N'a de valeur que l'âme qui brûle.

Brûler du feu divin.

Rendre gloire.

La Gloire de Dieu- un très grand mystère.

La Gloire d'un homme est dans ses vertus – dans ses oeuvres – dans tout ce qui l'élève au dessus de la matière, au dessus de la masse des hommes.

Dieu est infiniment au dessus de toute créature.

On saisit la gloire d'un homme, on la chante, on l'exprime.

On ne saisit pas la gloire de Dieu, elle est inexprimable.

On chante la gloire d'un homme, on le glorifie, on lui fait « gloire ».

On ne chante pas la gloire de Dieu, on ne le glorifie, on ne lui fait gloire que par analogie – *par speculum*.

On rend gloire à Dieu comme le miroir rend à la lumière sa propre splendeur.

*Speculum justitiae ora pro nobis.*

Etre brisé

Les sacrifices de Dieu, c'est un esprit brisé  
un coeur brisé et contrit, ô Dieu, tu ne le  
dédaignes pas. (Ps 51)

Mon âme est brisée par le désir  
qui la porte vers tes préceptes  
Ps 118

mes textes préférés  
trop longtemps sur le plan des concepts  
sensibilité au lyrisme et à la poésie.

## En faire une réalité

« Tu avais une vie féconde – tu enseignais – tu servais  
Voilà que tu brises ta vie

Illusion que la tienne – tu seras comme une pauvre chose froissée,  
fripée, desséchée -tu gâcheras les dons mêmes de Dieu ».

Ainsi s'expriment des voix qui me sont chères  
Et si cela était – s'il devait se vérifier que je devienne cette pauvre chose  
que l'on ne saurait regarder qu'en hochant la tête – je n'hésiterais pas  
quand même

Parce que le sacrifice de Dieu, c'est un esprit brisé.

Et il y a l'autre brisure, celle qui nous met tremblant de crainte et de joie  
en contact réel avec la Parole.

Accepter de courir le risque de n'être qu'une balayure – comme dit St Paul – à condition  
que cela ne corresponde pas à une attitude intérieure d'abandon et de laxisme. Parole  
des talents.

Faire son métier d'homme dans la main de Dieu

jusqu'au dernier souffle, quelles que soient les brisures que cette main bénie  
nous fasse subir. La main de Dieu nous a façonnés.

Elle nous façonnera encore.

Ce passage exprime d'une façon impressionnante combien Pierre subissait  
des pressions pour ne pas s'engager trop vite dans le sacerdoce. Ce qui était  
dur pour lui, c'est que ses parents, sa mère surtout, ne comprenaient pas  
toujours l'effort qu'il faisait, la volonté qu'il mettait à tenir et à aller  
jusqu'au bout. Cette conscience de n'être rien, « une balayure », je me  
souviens effectivement d'avoir ressenti chez Pierre ce malaise ; mais avec  
les années ce sentiment se transforma en une véritable humilité, la vertu  
d'humilité accompagnée de la conscience de l'Amour. Il avait surmonté  
cette épreuve.

Novembre 1945

In Nomine

Le langage – la grande merveille qui n'appartient qu'à l'homme et le distingue des  
autres créatures.

- la grande merveille qui manifeste l'être spirituel pour tout homme qui  
sait ouvrir les yeux.

Le langage - extérieur : vocalisé

- intérieur: cette curieuse faculté de parler en soi.

L'être humain, parce qu'il est spirituel, ne doit pas regarder sa pensée et ses paroles comme superflues dans sa croissance, comme n'intéressant que l'intellect pur, au contraire, elles sont des éléments naturels et nécessaires qui concourent à achever sa personnalité spirituelle.

Dès lors, avoir soin de ses paroles.

Parce qu'on peut les dévoyer ou simplement les dévaluer, abuser de la parole au lieu d'en user.

Gare aux paroles oiseuses.

Ne pas dévaluer, en particulier, sa prière

En Jésus, parler est faire. La parole de Jésus est efficace.

### In Nomine...

Quand nous disons « au nom du Père » « au nom de Jésus », ce n'est pas en vain, le Père et Jésus nous écoutent. Sommes-nous bien dans l'attitude de celui qui invoque et qui sait qu'il est écouté ? Ne pas oublier le sens de ces formules.

Le nom d'un homme, c'est ce mot unique du langage humain qui permet de l'appeler, qui, en même temps, lui représente à lui-même son existence propre.

Dieu n'a pas de nom, il n'a pas besoin de se dire à lui-même « Je suis Dieu ». Mais Dieu est nommé pour nous, ses créatures, afin que nous puissions l'appeler et l'appel est toujours efficace.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit », c'est une prière et une prière efficace. Il ne faut pas parler après l'avoir prononcée, mais faire silence devant la majesté de Dieu présente.

### In Nomine Jesu

Le nom de Jésus, un nom très humain, que, à cause de cela, nous prononçons facilement. Et pourtant, c'est aussi un nom divin.

Les disciples, les apôtres ne le prononcent pas pour s'adresser directement à Jésus. Sa majesté est présente à leurs yeux de chair, la révérence extrême qu'ils ressentent leur fait dire toujours : « Rabbi, Maître, Seigneur ».

Et nous. Parce que nous sommes entrés dans l'amitié de Jésus, n'oublions-nous pas que seule sans doute sa très Sainte Mère l'appela « Jésus » durant sa vie terrestre ? Si nous sommes admis à faire de même et à converser avec le Roi de notre cœur et de notre vie, c'est à la grandeur de Marie que nous le devons, parce qu'elle est aussi notre Mère.

### Homme de Dieu

Celui qui vit de Dieu, en Dieu et pour Dieu.

Celui qui est identifié à Jésus.

Etre des chefs, c'est essentiel.

Etre des Hommes de Dieu, c'est plus essentiel encore.

C'était le thème de mon rapport à la séance de l'Action Catholique, le 10 Avril 1942 à Soest.

Cette parole me condamne moi-même.

La question ne se pose plus pour moi d'être un chef – je ne l'aurais sans doute jamais été – mais elle se pose à un degré plus élevé, d'être un homme de Dieu. Or chaque jour m'apprend davantage à quel point je vis peu en présence de Dieu.

C'est l'exercice de la Charité qui m'a valu la grâce de ma conversion, c'est l'exercice de la Charité qui m'a tenu lieu jusqu'ici de vie en Dieu. Evidemment ce n'est pas faux, mais c'est insuffisant. Parce qu'en définitive à se dissoudre dans les oeuvres extérieures, l'activité de l'âme perd toute profondeur. On vit alors constamment à la surface de soi-même. Pour un homme ayant une certaine culture intellectuelle, ce n'est pas une situation saine.

Dieu est celui qui est plus intime à nous-mêmes que nous-mêmes. Il n'y a de vraie vie que celle qui jaillit de cette descente de nous-mêmes dans le plus intime de nous-même. Il n'y a de vraie fécondité des oeuvres *ad extra* que celle qui repose sur l'union constante à Dieu.

Les hommes ne s'y trompent pas. Même lorsqu'ils n'ont aucune connaissance ni aucune vie religieuse, ils savent reconnaître d'instinct le faux apôtre, celui qui vit à la surface de lui-même et qui sonne creux – la cymbale retentissante – cruche vide. L'homme de Dieu se reconnaît par un certain sentiment de plein et de profondeur à la fois, que dégage le moindre de ses actes, la moindre de ses paroles.

Or il faut bien que je constate pour mon propre compte l'existence de mon vide intérieur.

Voilà le vrai problème de mon noviciat.

Pour nous qui avons approché Pierre pendant son noviciat, il ne donnait justement pas l'impression de « vide » dont il parle. Il n'était pas la cruche vide, ni la cymbale retentissante. Il rayonnait au contraire la présence de Dieu. Il était vraiment habité par Dieu et cela était presque palpable. Ce qu'il appelle son vide intérieur, est-ce que ce n'est pas « la nuit obscure » dont parle saint Jean de la Croix et par laquelle il nous faut tous passer lorsque nous cherchons Dieu? Pendant cinq ans de captivité, il avait été un chef, il avait apporté autour de lui appui, soutien, il avait été l'exemple, le modèle ; et puis il se retrouvait seul face à Dieu et à lui-même, affaibli dans sa santé et son moral.

Essayer de s'exprimer soi-même devant Jésus, devant le tabernacle. C'est nécessaire, non pour Lui, bien sûr, mais pour nous. A condition de ne pas s'y complaire, d'en faire seulement l'exercice préparatoire de la prière. Car quand on commence à se voir tel que l'on est, il n'y a plus qu'à se jeter en Jésus, mais cette fois avec vérité.

On ne mérite jamais assez l'accès auprès de Jésus, voilà pourquoi on ne se méprise jamais assez soi-même. La condition préalable de l'audience de Jésus, c'est d'être convaincu que Lui seul peut non seulement nous sauver, mais faire quelque chose de nous, c'est d'avoir touché du doigt notre misère.

Essayer de m'exprimer à moi-même mon degré d'abaissement.

Que j'aie fait du bien autour de moi, c'est possible puisque certains le disent. Cela ne prouve rien quant à mes qualités ou mes vertus. Dieu peut faire servir au bien des êtres à l'intérieur misérable ; il faut bien que son oeuvre se réalise partout. On a vanté mon calme, la paix que j'apportais parfois. Le Seigneur Jésus sait mieux que moi ce que ce calme recouvre. Tantôt un tourbillon de pensées et d'images, tantôt une torpeur spirituelle ou une absence de réflexes. Non, mon calme n'a rien à voir avec le calme souverain de Jésus – un des éléments de sa majesté par où il s'imposait à tous ses compatriotes, à tous ceux qui l'approchaient. Le calme de Jésus, il a le poids de toute une paix intérieure que nous pouvons à peine soupçonner.

Le calme, le sérieux, la gravité de Jésus, tous détails de son comportement qui sont l'expression visible de sa réalité intérieure. Chez moi, ce sont qualités passagères et qui n'expriment jamais une réalité intérieure stable. Ainsi ce qui peut paraître qualité ou vertu, ne résiste pas au moindre examen.

S'exprimer à soi-même devant le tabernacle le degré profond de sa misère.

On ne peut pas demander à Jésus de nous délivrer de notre nature particulière. La principale ascèse, c'est peut-être de se supporter tel que l'on est et de supporter les autres, bien entendu – et d'autant plus. Ce qui ne veut pas dire qu'il faut diminuer les efforts pour extirper de soi les défauts- Au contraire. Mais tout en faisant ces efforts, savoir se supporter – c'est entrer davantage dans la communion de Jésus.

Accepter de ne pas connaître grand chose de son être intime, c'est une conséquence. Ne pas s'attarder sur soi-même, c'est une nécessité. Il y a une certaine satisfaction, même lorsqu'elle est amère, à la contemplation de soi. D'où le vice fondamental qui guette l'homme à la recherche de sa propre connaissance.

Peu importe ce que nous ressentons intérieurement, pourvu que nous adorions vraiment et que nous adhérions vraiment à Jésus.

Lui offrir tout, remettre tout entre ses mains.

Aux natures lymphatiques comme la mienne, il y a quand même un élément sensible qu'il semble utile de demander à Jésus de conserver : le sentiment de l'activité interne. Parce qu'un aiguillon demeure nécessaire à ces natures afin qu'elles ne laissent pas trop facilement « passer le temps ».

Si quelqu'un donnait l'impression de ne jamais laisser « passer le temps », mais au contraire de pas perdre une minute, de savoir donner une place à chacune de ses activités, c'était bien Pierre. Il n'est que de voir la masse de choses qu'il fit pendant ces années de noviciat. Il se jugeait bien sévèrement !!

Depuis de longues années, je demande tous les jours à Jésus de m'éclairer sur ma misère, et il me la dévoile tous les jours. Il n'y a pas de jour où je ne reçoive de leçon auprès de ceux qui m'approchent, quels qu'ils soient. Il n'y a pas de jour où je ne constate avec douleur mon infériorité et mon indigence. C'est une grâce dont j'ai soif, une expérience spirituelle intraduisible, la seule expérience spirituelle que j'ai vécue jusqu'ici et que je vivrai peut-être jamais. Il faut prendre le don de Dieu et le faire fructifier. Humble mendiant de Dieu, prendre ce qu'il donne – c'est toujours suffisant. Ne pas rêver d'autre chose.... Et vivre.

En relisant ces notes, il est impossible de ne pas avoir devant les yeux le souvenir de Pierre tellement respecté de ses collègues, connu dans de nombreux pays pour ses travaux et ses recherches, capable de répondre à tant de questions sur les sujets les plus variés, et en même temps tellement simple, tellement humble, sachant avec tant de simplicité être à la portée de tous, ne rejetant pas les tâches les plus obscures et les plus humbles, quand il s'agissait de soigner ceux qui étaient malades et qui lui étaient chers.

Dans les « Méditations sur le Sacerdoce » du P. Brillet, il y a des passages qui trouvent en moi une résonance immédiate.

La messe « fait sentir au prêtre le poids des âmes, la lourde responsabilité de leur salut et de leur sanctification, l'angoisse de leurs besoins, la pitié de leurs misères de toutes sortes et de leurs peines.

« L'apostolat creuse le coeur du prêtre. Il apprend tant de choses, il porte tant de choses, il a à faire tant et de telles choses, qu'il y a en lui, même s'il est saint, une indigence de sainteté ».

Le sens de la médiation sacerdotale : l'homme qui se sent « au milieu ».

au milieu de la cité des hommes

au milieu de ceux qui prient

au milieu de ceux qui ne prient pas, pour entendre, deviner, interpréter leurs appels inconscients à un Dieu inconnu et à un salut inespéré, ce qu'il y a de prière dans leurs gémissements, leurs cris, leurs fatigues, leurs souffrances, leurs révoltes ».

C'est de cela surtout, de ce dernier point, que j'ai le sens. C'est ce qui a fait toute ma vie jusqu'ici. Ce n'est pas par hasard, comme le disait le cher P. Paris, que j'ai été confirmé par Mgr Chaptal, évêque des étrangers « *Extra Muros* ». Ma prédilection pour ceux qui sont en marge. Être le portier du Christianisme.

Mais je n'ai pas le « sens » de Dieu de la même manière. Se tenir devant l'invisible comme si on le « voyait ». Vivre en présence de Dieu, cela me demande un effort sans cesse renouvelé et sans cesse compromis. Ce qui affleure à ma conscience, c'est moins la pensée de Dieu que la pensée des autres. Voilà le fait. Combien je suis loin de la vie de Jésus.

Il y a cependant une image que je garde gravée en moi. La fresque de Michel Ange à la chapelle Sixtine, représentant la Création de l'homme. Et ce que j'en retiens, c'est le mouvement des mains et l'étincelle qui jaillit entre elles. Est-ce pour cela que l'un des gestes qui m'émeuvent le plus à la messe est celui de l'offrande « *Suscipe Sancte Pater* ».

La perfection des petites choses

Guitton<sup>66</sup> y revient encore : « Avez-vous encore l'occasion de montrer votre goût pour la perfection des petites choses ? » Avec mes yeux, c'est ce qui l'a frappé durant les cinq mois que nous avons vécus ensemble, les cinq mois les plus durs de notre vie. Parce que je cherchais au moins à être utile à quelque chose dans notre humble et misérable vie, il en a déduit un goût pour la perfection des petites choses. La conclusion est hâtive, plutôt à Dieu que j'aie un peu compris et fait passer dans ma vie quelque chose de la lecture de Ste Thérèse de Lisieux.

Ce qui importe dans l'insistance de Guitton, c'est la révélation qu'elle m'apporte de l'image que j'ai laissée chez certains de ceux qui m'ont approché (et combien), il y a peu de temps et cela m'oblige à réfléchir. Il est vrai que je me suis plongé dans les petites choses, dans les petits services matériels. Cela a été le pain quotidien de ma captivité. Mais je crois que, si, au début, ce fut pour moi la conséquence d'un désir de charité effective et d'une idée de la vie en communauté, très vite ce devint conformité à une nature dont il n'était guère possible de tirer mieux.

Dans « La France à la recherche d'une vocation » P.H. Simon a écrit des pages magnifiques sur la vocation de soldat. Et il y oppose noblesse et roture. L'âme noble est celle qui sait risquer de grandes choses, qui procède par grandes et larges envolées. L'âme roturière est celle qui travaille petitement, patiemment et qui a tellement le souci de ce travail lent et minutieux, qui a tellement le regard occupé de ce travail sans cesse remis en question, qu'elle devient incapable de rien risquer. Tout ce qu'elle fait est marqué du signe de la petitesse. L'universitaire est en général roturier. Et c'est P.H. Simon qui le dit. Je le crois. J'ai donc plus d'une raison à être une âme de roture. Il y a de bons côtés dans l'âme roturière : la patience, la ténacité dans le travail.

En recevant le témoignage de Guitton, je me demande si je n'en ai pas que les défauts. Car ce qu'il a pris pour un goût de perfection n'est peut-être que l'incapacité à faire de grandes choses, l'incapacité reconnue, qui rejette vers les petites « pour être au moins bon à quelque chose ».

Comme cette révélation de ce jugement de Pierre sur lui-même est surprenante ! C'est vrai, il avait le goût de la perfection et il aimait faire bien ce qu'il faisait. Il n'y a qu'à voir son écriture si nette, si soignée. Il n'y a qu'à voir quel soin il apportait à la rédaction de ses livres et de ses articles. Il recherchait le mot juste, et n'aurait jamais dit n'importe quoi, comme trop de gens le font à notre époque. C'était chez lui le besoin de préciser sa pensée, de dire avec le plus d'exactitude possible ce qu'il avait à exprimer. Et c'est ce qui manque à tant d'écrivains aujourd'hui. Mais ce goût de perfection ne l'empêchait pas d'agir et de mener à bien ce qu'il faisait. Non, ce n'était pas une incapacité de sa part à faire de grandes choses ; mais c'est justement sa très profonde humilité qui

---

<sup>66</sup> Cette anecdote s'était produite durant la période de captivité à Soest. Peut-être se sont-ils rencontrés à nouveau ensuite à Paris et Guitton est-il revenu sur cette question.

l'arrêta. Il n'entreprenait que ce qu'il savait pouvoir mener à bien. Et justement, n'y a-t-il pas une réelle grandeur à vouloir faire à la perfection des choses qui paraissent petites et humbles ? Son désir de perfection des petites choses lui a permis d'apprendre à tant de ses étudiants à travailler, à chercher, à écrire, à rédiger leurs thèses, à s'exprimer avec précision et à penser avec rigueur.

Décembre 1945

De la manière profonde d'honorer Dieu

Ne chercher aucune satisfaction de soi, bannir toutes les manifestations sensibles de la prière et de la vie religieuse, ne chercher en toutes choses que la volonté de Dieu, c'est depuis 1942 ma préoccupation. Elle s'est traduite évidemment beaucoup plus par des paroles que par des actes. Aussi bien, tout effort sur soi-même qui ne compte pratiquement que sur lui-même, est d'avance voué à l'échec, tout « abandon » de forme quiétiste de même. Il y a nécessité à se maintenir sur une frontière, étroite comme une lame, entre les deux attitudes.

Résurgence encore de ma vie de captif, surtout des derniers mois, lorsque la pensée de la mort était devenue familière et proche. Recevoir toute chose avec le sourire extérieurement, et avec amour intérieurement, parce que tout ce qui est pour nous événements, êtres et choses, exprime à la fois l'action et la volonté de Dieu. C'est là un exercice auquel j'avais bien des occasions de me livrer, et plusieurs fois par jour, certes. Il fallait être prêt, toujours à recevoir le Seigneur, être trouvé dans la pratique de la Foi (qui voit en tout l'action divine) et de la Charité. Ce n'est pas sans rapport avec l'attention des petites choses, évidemment. Voilà pourquoi la pensée de la persévérance jusqu'à la fin est revenue tout à l'heure à ma conscience. Persévérer, c'est s'accrocher au câble de halage et marcher, tirer toujours dans le même sens, abandonner toute volonté propre, faire ce que Dieu nous envoie, que cela nous plaise ou ne nous plaise pas, ne négliger aucun des services que Dieu nous demande dans les événements de la vie. L'ascèse qui nous rend le plus proche de l'honneur profond que nous devons à Dieu, il me semble que c'est celle qui résulte de l'attention à tous les menus événements de notre vie, sans exclure pour autant les grands, bien sûr. Mais ce ne sont pas ces derniers qui font la trame d'une vie, ce sont les autres. Persévérer. Un mot plein de beauté par la réalité qu'il porte. J'aime cette réalité. Je la sens mieux que je ne l'exprime. Que d'images la concrétisent en moi !

Janvier 1946

Tristesse et solitude des âmes.

De tous les contacts que m'ont permis les quelques jours passés à Milhau pour les fêtes de Noël, je rapporte, non pas seulement le sentiment, mais la vue réelle de la tristesse et de la solitude des âmes. Tristesse des jeunes qui s'amusent pour oublier, pour ne plus entendre l'inquiétude de leur cœur, mais qui ne trouvent chaque fois dans cet

amusement qu'une amertume et une soif plus grandes. Tristesse des adultes devant l'incertitude de l'avenir et la lutte profonde qu'ils sentent obscurément entre le matérialisme et le Christianisme. Tristesse de ces familles chrétiennes pratiquantes qui ne trouvent plus dans la célébration des grandes fêtes chrétiennes qu'un cadre et une tradition où le spirituel se meurt. Solitude des époux et des épouses à l'intérieur de leur foyer où l'accomplissement des devoirs non surnaturalisés laisse une insatisfaction et un sentiment de vide. J'ai ainsi saisi par contraste la place de Dieu et de Jésus dans ma vie et dans mon coeur. Mais j'ai souffert, d'une compassion physiquement ressentie, à la fois de l'appel des âmes et du sentiment de mon indignité à leur apporter quelque chose. Et je sais bien que, puisque c'est de Jésus qu'elles ont soif sans le savoir, il n'y a pas lieu de s'inquiéter de ce que l'on fera ou de ce que l'on dira pour leur donner Jésus, qu'il ne s'agit que d'être un canal largement ouvert, un serviteur docile qui laisse agir le Maître. Mais il reste ce mystère de nos misères fondamentales dans l'ordre intellectuel et du caractère, je veux dire les difficultés d'expression, les lacunes des connaissances, le manque d'énergie... etc... toutes choses qui, à partir d'un certain âge, sont tellement établies qu'elles paraissent irrémédiables et faire un obstacle impossible à renverser. L'action de Dieu s'exerce malgré lui, bien sûr, mais le mystère c'est justement que l'obstacle existe et qu'il gêne malgré tout l'action divine.

#### La communion des saints

Il y a dans le monde des êtres en qui la présence de Dieu est aussi réelle, plus réelle même, que l'est dans une âme sensible la présence d'un être cher : père, mère, épouse ou ami. Quand on en a rencontré, c'est là une réalité que l'on ne peut plus oublier. Non pas que l'on saisisse vraiment à travers ces êtres privilégiés et en eux la présence de Dieu, mais on la sent à la pointe de l'âme et d'une manière qui ne trompe pas, de la même manière que Saint Pierre lorsqu'il s'écriait : « A qui irions nous, Seigneur ? Tu as les paroles de la Vie éternelle ». Autour de ces êtres privilégiés, il y a ceux qui font « comme si », ceux qui tirent leur faculté de vivre en présence de Dieu de la présence même dans leur vie des grands religieux de Dieu, ceux pour qui les saints sont une conscience, une vraie conscience, plus claire et plus lumineuse, plus contraignante que leur conscience propre. Et puis, il y a la grande masse des êtres sans consistance spirituelle.

#### La Mort

Ce n'est certes pas la première fois que je la rencontre. La guerre, la captivité avec son dénouement tragique. Son mystère me fait trembler chaque fois. Mystère de cette lutte des derniers moments, avant la séparation de l'âme et du corps, mystère de tout l'être qui plie et s'écrase dans l'envahissement par Dieu. C'est là que se révèle vraiment ce que nous sommes. Comme il est nécessaire pour cet instant fondamental que Dieu nous donne sa grâce ! Grâce de la persévérance finale. Je n'ai pas cessé d'y penser lorsque, dans ces derniers mois de captivité, les circonstances exigeaient de renouveler d'une manière pressante le sacrifice de la vie. Aujourd'hui, le trouble du monde est encore tel que ce sacrifice est encore, me semble-t-il, une préoccupation première, doit l'être particulièrement pour des candidats au sacerdoce. En captivité, on ne savait pas si on reverrait cette terre de France si chère à nos coeurs, si l'on reverrait les êtres chers, si l'on pourrait reprendre une vie d'homme – et plus on s'approchait du terme, plus les dangers étaient grands, plus il fallait faire le sacrifice de sa vie, plus ce sacrifice était dur. Aujourd'hui on ne sait pas si la France vivra, si le Monde ne sombrera pas dans une catastrophe matérielle et spirituelle, si en reprenant, après des années de misère, une vie d'homme et en la consacrant à Dieu, on ira jusqu'au bout seulement de cette

consécration. Il est donc bien nécessaire de vivre en esprit de sacrifice, de tout donner à Dieu, d'être prêt à bien mourir à chaque instant en vivant le plus possible chaque instant dans un élan effectif de pureté, de loyauté, de justice, d'amour.

### Epiphanie

Seigneur Jésus, je voudrais célébrer dignement la fête de votre manifestation au monde. Pour vous adorer, vous aimer, vous suivre, vivre enfin en vous. Et il faut d'abord méditer la condition de créature.... La créature inachevée et pécheresse, elle manifeste elle aussi, elle manifeste son état par les événements les plus humbles de la vie, toujours insatisfaite d'elle-même, des autres, de tout, tantôt insouciant, tantôt triste et écrasé de solitude. La créature souffrante. Tout dans sa condition appelle non seulement un Créateur, mais un Père. Et si nous sommes encore capables peut-être de concevoir l'idée du Créateur, ce n'est que par vous, Seigneur Jésus que nous connaissons le Père, Votre Père et le nôtre grâce à vous. Avant même de parler, lorsque vous étiez ce tout-petit enfant de la Crèche, vous avez manifesté aux yeux des hommes une paternité. La faiblesse du petit enfant nouveau-né, c'est tout à la fois le signe d'une paternité et le signe d'une appartenance à la nature humaine. Mais ces signes ne parlent de vous, Seigneur, que si l'on a déjà l'idée de Dieu. Dieu reconnu par l'esprit, Dieu reconnu comme Personne et comme Vie, Dieu aimé dans sa Bonté, dans sa Sagesse, dans sa Toute-Puissance, dans sa Justice. Il faut alors poser votre nécessité et votre existence, ô Jésus, homme et Dieu tout ensemble. Il n'y a pas moyen de faire autrement. Ce que notre pauvre logique pose ainsi, combien plus est-ce vrai du point de vue profond de l'être sur lequel les Saints reçoivent fulgurante lumière ?

Ce qui fait que j'ose parler si tranquillement de vos mystères, Seigneur, c'est que je ne vois rien. Et je ne vous demande pas ce dont je suis si indigne; mais seulement dans la foi, donnez-moi, Seigneur, de recevoir comme les Mages ce rayon qui fait fondre la dureté du cœur, donnez-moi auprès de votre crèche, devant votre Très Sainte Enfance, de savoir vous adorer comme les Mages au titre du Roi des Rois, de savoir reconnaître et proclamer en vous la gloire de Dieu le Père.

...

Faites, Seigneur, que nous ne soyons pas moins prompts à reconnaître et à célébrer Notre Père qui est aux Cieux.

...

Seigneur Jésus, vous vous manifestez comme Sauveur auprès des bergers par l'intermédiaire de l'Ange -et comme Roi des Juifs auprès des Mages- par le signe d'une étoile nouvelle. Il est bien vraisemblable, Seigneur, que votre naissance, et sous ce titre, était prévue par des prophéties ayant cours chez les astrologues et les savants. Mais qu'est-ce que les Mages comprenaient sous le nom de Roi des Juifs ? Seraient-ils venus de si loin, s'ils n'avaient pas mis sous ce nom un mystère divin ? Il y a quelque chose, me semble-t-il, qu'on ne remarque pas assez ; les Mages sont « retournés dans leur pays » ; de leur vie d'homme, ils ne vous ont plus rencontré ; ils n'ont pas connu votre enseignement ; ils n'ont pas vu vos miracles ; ils ne vivaient plus peut-être à l'heure de votre Passion. Ils n'ont connu de vous, Seigneur, sur cette terre, que votre sainte enfance à la crèche et il est bien juste de penser que la visite et adoration qu'ils vous firent, suffirent à transformer leur vie, à faire jaillir en eux la grâce. Quelle leçon, ô Jésus ! Ces hommes ont reçu dans leur cœur votre royauté, ont établi en eux votre Royaume, alors que la seule connaissance sensible qu'ils aient eu de vous était la simple vue d'un enfant nouveau-né faible, dépendant étroitement de sa mère et des soins de ses parents, vagissant et ne prononçant aucune parole. Donnez-nous, Seigneur Jésus, de vous

contempler dans votre première manifestation au monde, avec les yeux des Mages, que le même respect et le même amour s'impriment dans nos coeurs, que nous comprenions comment toute une vie de sainteté peut prendre base sur votre sainte enfance, sur l'image vivante au coeur et à l'âme du petit enfant nouveau-né que vous êtes.

Seigneur, je suis votre créature, je viens vous écouter. Vous écouter. Ce qui est étrange, Seigneur, c'est que ce soit moi qui parle aussitôt. Et cependant vous savez bien que, si je ne le fais pas, je suis bien vite comme un galet roulé par le flot, le flot de mes souvenirs et de mes pensées. Souffrez, je vous en prie très humblement, ô Dieu et mon roi, souffrez que je commence par parler ainsi pour discipliner mon âme, pour canaliser ses facultés, afin qu'en définitive, lorsque je me tairai, ce soit vraiment pour vous écouter. Tout n'est pas mauvais dans ce flot de souvenirs qui alimente si souvent ma méditation intérieure. Vous savez bien, Seigneur, que ce que je recherche ainsi en revivant ma vie passée, en repassant dans ma mémoire les événements et les êtres qui y sont rattachés, c'est un sens toujours plus grand, jamais satisfait, de votre action souveraine en moi et dans les autres. Dépendance, servitude, quelque soit le mot, la réalité qui s'exprime ainsi est certes bien la première de toutes pour une créature. C'est de Dieu Père que nous tenons l'être, c'est de vous, Seigneur Jésus, que nous tenons une deuxième fois la Vie, la Vraie acquise au prix de votre sang. Mais je vois bien, Seigneur, que lorsqu'on a médité tout cela, on n'a pas encore fait grand-chose. Non que la pensée de la dépendance change quelque chose à l'essence et à la réalité de cette dépendance, mais elle est nécessaire, cette pensée pour le mouvement de retour vers vous et vers le Père, pour le mouvement de soumission, d'offrande et d'amour en quoi consiste précisément ce que vous attendez de nous. Et s'il est aisé, trop facile de l'avoir ici devant cette table, cette pensée et ce mouvement de retour, ce n'est pas cela qui est important. Mais l'avoir lorsque les duretés de la vie font plier la nature, lorsque la tête éclate par la fatigue et les soucis, voilà ce qui importe. La méditation ici ne portera de fruit, bien sûr, que si l'on se remet entièrement entre vos mains. C'est l'éternel paradoxe. Méditer est nécessaire, mais malheur à qui se confie dans l'habitue qu'il pense avoir ainsi imprimé en lui. Méditer est utile dans la mesure où on sait bien que c'est parfaitement inutile.

La force s'accomplit dans la faiblesse

Votre force, Jésus, dans notre faiblesse.

### L'ivraie et le froment

Vos paraboles du Royaume, Seigneur, sont un rafraîchissement et une joie. Ouvrez mon coeur et mon esprit à bien les recevoir, je vous en supplie. « Gardez-vous d'arracher l'ivraie maintenant de peur que vous déraciniez avec elle le froment. L'ordre du maître de la parabole est interprété d'ordinaire en disant que la séparation des bons et des méchants est impossible avant le dernier jour parce que la bonne et la mauvaise plante spirituelles ont leurs racines enchevêtrées. Mais n'y a-t-il pas davantage encore dans l'allusion que vous mettez sur les lèvres du maître de la moisson au sujet de l'enchevêtrement des racines ? Arracher l'ivraie serait un mal plus grand que l'existence de l'ivraie même, car il y aurait du blé déraciné ou compromis par l'ébranlement de ses propres racines. Et ce qui s'entend d'ordinaire des bons et des méchants, ne doit-il pas s'entendre aussi du bien et du mal qui sont en nous. En chacun de nous, il y a aussi l'ivraie et le froment, entés sur cette terre vivante qu'est notre âme, nourris et enchevêtrés. Arracher l'ivraie serait de notre part prétention dangereuse. Vous seul, Seigneur, pouvez délicatement séparer les racines de notre ivraie et de notre froment et arracher la première sans nuire au second. Or, on ne peut pas douter que sur le plan de

l'assainissement de notre champ intérieur Vous ne désiriez fortement Seigneur qu'il se fasse sans cesse afin que la moisson soit plus belle. Il faut donc que nous travaillions à séparer l'ivraie, que nous apportions notre effort continu, mais le grand mystère Jésus, c'est là, tout en étant actifs, de nous effacer complètement devant vous, de nous anéantir en Vous. Comment pourrions-nous être plus actifs qu'en Vous cédant toute l'activité de notre être qui est vôtre. Vous donner tout, Seigneur, y compris nos misères et nos imperfections, afin que vous transformiez tout en une mutation d'éternité.

#### Mater purissima

Très Sainte Vierge Marie, prenez mon coeur, emplissez-le de votre humilité pour qu'il soit digne de recevoir le Seigneur. Cette humilité qui, à l'annonce de l'Ange, vous abaissait au milieu des grandeurs, vous faisait descendre dans le secret de votre être jusqu'à l'Union ineffable avec Dieu et inconnue à toute autre créature. Car si vous vous étonnez de la salutation de l'ange, des grands desseins qu'il vous révèle, c'est un étonnement qui reste plein de lumière et d'activité, c'est un étonnement où vous adhérez profondément à la volonté de Dieu et à Dieu même qui vous communique sa puissance génératrice. C'est un étonnement en ce sens que vous demeurez comme éblouie, interdite, retirée sur vous-même dans un sentiment de révérence infinie, mais vous êtes en même temps toute projetée en Dieu. C'est cela que Fra Angelico a bien compris et vous avez guidé sa main pour notre sanctification. Priez pour nous, si faibles et si misérables, pour que devant votre image et dans la méditation de votre exemple, nous puissions connaître votre humilité et votre sainteté. *O Domina mea*, prenez mon coeur, purifiez-le, appelez sur lui le sentiment de sa faiblesse et apprenez lui à adhérer, dans ce mouvement si pur qui fut le vôtre où en se retirant sur elle-même et en s'anéantissant, la créature est projetée en Dieu.

#### Les sacrifices possibles

Février 1946

O Jésus, mon Roi et mon Dieu, je me donne à Vous entièrement avec la confiance d'un petit enfant. Vous m'avez montré le renoncement et le don total sans lesquels il n'y a qu'une ombre, un fantôme de vie religieuse vraie, vous m'éclairez toujours davantage sur mon état véritable vis-à-vis de ces exigences impérieuses. Je n'ose même pas dire, mon Seigneur, que je vous aime par dessus toutes choses, si c'était vrai, je sais bien que je serais tout autre. Et il est bien inutile que je me débâte contre ce qui est l'évidence. Mais je sais aussi que ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu. Et je me tiens à vos pieds comme le mendiant qui se nourrit des miettes que lui donne le maître. J'en aurai l'insistance têtue, parce que j'ai la ferme confiance que vous ferez passer dans ma vie mes déclarations de soumission, de don et d'amour. Une pensée me vient : « Sais-tu bien jusqu'où cela peut te mener ? » Non, mon Seigneur, je ne le sais pas trop, j'entrevois bien des sacrifices possibles et certains me font frémir. Mais il ne faut pas tenir compte du frémissement de mon être. Il est bien attaché à sa vie. Il tremble à la pensée de la perdre avant d'avoir atteint le sacerdoce, de la perdre dans une nouvelle et plus terrible captivité, ou bien simplement de ne plus fournir aucun fruit, d'être écrasé par des études commencées trop tard. Tout cela est bien humain. Je ne cherche pas à faire le malin. Je croyais bien, Seigneur, être familiarisé avec la pensée de la souffrance, de la mort, de la misère intellectuelle. Pardonnez-moi, Seigneur, je ne savais pas, je ne fais encore qu'entrevoir. Ne m'abandonnez pas, je vous en supplie, prosterné devant vous. Que deviendrai-je sans Vous : une petite chose fripée que l'on rejette du pied dans les ténèbres.

Pâques 1946

Seigneur, en ce jour de Pâques, où je quitte l'habit du siècle, je voudrais vous appartenir plus complètement que jamais jusqu'ici. Durant ces six mois de noviciat, vous m'avez montré ce que je suis, le fond de ma misère qui consiste bien au delà de mes déficiences intellectuelles, de mes paresse, de mes rêveries, en ce que le fond de ma générosité est vite atteint. Je croyais être généreux au service de mes frères pour Vous, et sans doute le suis-je un peu. Mais cette générosité n'est qu'une superstructure. J'ai compris, et combien je Vous en rends grâce, mon Seigneur, que la générosité vraie est celle qui nous donne entièrement à Vous, qui nous fait jeter notre vie entre vos mains afin qu'en étant d'abord à votre service nous servions ensuite et par là même nos frères. Je l'ai compris, Seigneur, durant ces longues heures passées dans ma cellule, lorsque, malgré moi, ma pensée s'élevait de la tâche présente, celle qui représente concrètement la vraie manière de Vous témoigner de l'amour. Je l'ai compris en constatant la difficulté à rester en face de Vous. Il m'est arrivé de dire : « difficulté à rester seul en face de moi-même ». Cela prouve à lui seul le chemin spirituel que j'avais à franchir. Seul en face de soi-même, certes, c'est bien là, extérieurement, le but et le résultat du noviciat, mais pour découvrir la vraie réalité : vivre en face de Vous. Ô mon Roi et mon Dieu, je sais bien maintenant au delà des concepts et des méditations ce que cela veut dire, je sais bien qu'il est vain de parler de donner sa vie à l'apostolat si l'on n'est pas d'abord perdu en Vous. Qu'apporterait-on aux autres si l'on n'était pas capable de se rendre à soi-même le témoignage d'une religion personnelle et vraie, si l'on n'était pas envahi d'abord par votre Vie ineffable. Et bien entendu, vous pouvez pour atteindre les âmes vous servir d'instruments ignorants et grossiers, vous sublimez leurs misères. Ainsi avez-vous fait pour moi autrefois. Mais je n'ai plus de goût, Seigneur, que pour Vous. Je me méfie même de mes méditations sur l'envahissement de moi-même par votre vie, sur l'anéantissement de tout ce qui m'est propre en Vous. Il y a une manière de méditer ainsi sur l'anéantissement par où l'on reste très attaché à soi-même. Non seulement parce que l'intelligence se satisfait à développer des concepts, mais surtout parce que le vieux désir tenace d'être le capitaine de sa vie trouve dans la méditation un ultime refuge alors même que le sujet de cette méditation est l'anéantissement de soi-même. Seigneur Jésus, je déteste cette manière subtile de garder farouchement quelque chose de soi, et comme je sais bien ne rien pouvoir sans Vous, je Vous supplie humblement d soutenir mes intentions d'être entièrement à Vous, d'agréer l'offrande de moi-même et de venir en moi achever l'être qui n'avait déjà subsistance que par Vous.

Pâques. Fête de votre Résurrection. Vous êtes vivant, mon Dieu éternellement avec votre humanité glorifiée. Source et principe de ma vie et de toute Vie. Merveille des merveilles. La Rédemption n'exigeait pas après le sacrifice du Calvaire que vous gardiez notre nature humaine. Mais l'humanité rachetée n'aurait pas été restaurée. Pour cette restauration il était nécessaire que Vous remontiez aux cieux avec l'humanité que vous avez reçue de Marie. Humanité glorifiée, mais humanité qui est nôtre.

Donnez-moi, Seigneur, d'admirer la splendeur du dessein de Dieu, d'admirer de toute mon âme comme l'enfant qui reste muet devant ce qui l'éblouit.

Béni soit Dieu, le Père tout-puissant, pour votre Résurrection qui nous fait participants de la Vie.

Mai 1946

Contradictions

Faire ce que l'on fait comme si l'on n'y croyait pas profondément, travailler sans élan, chanter sans âme, se contenter en tout de l'à peu près, ne pas apporter jusque dans la récitation de l'office ce goût de la perfection dont la saveur est aussi sensible par l'absence que par la présence (et douloureusement sensible), voilà ce qui semble finir par être nôtre ici .Pourtant, c'est Vous, Seigneur Jésus, qui nous avez guidés de votre main ferme et douce, qui nous avez menés ici, c'est pour Vous que nous avons tout quitté. Ce serait monstrueux si nous étions déjà en passe de nous comporter pratiquement comme si nous avions oublié pourquoi nous avons quitté le monde, ses peines, ses travaux, ses souffrances. Eclairer-moi, Jésus. Il est si facile d'incriminer le climat général, les insuffisances de l'autorité, l'Oratoire si mal défini, les fantaisies de tel ou tel.... Qu'il y ait quelque chose de tout cela dans ce dont nous souffrons, sans doute. Mais je sais bien que l'on est toujours trop heureux d'accuser un autre que soi-même. Le signe que Vous n'êtes pas, Seigneur, dans ces pensées, c'est l'irritation, le trouble qui s'empare de l'âme. Méditer sur les raisons que l'on aurait de quitter l'Oratoire, de se donner à une congrégation plus généreuse, plus ferme.... c'est mauvais, tant que cela se place dans une atmosphère intérieure trouble.

Premièrement ne vouloir que Votre service – et sans aucun doute possible, au milieu des contradictions que vous savez mieux que moi, c'est Vous qui m'avez conduit ici. Votre service est ici pour moi jusqu'à nouvel ordre de votre part. Deuxièmement, l'Oratoire c'est nous et c'est chacun de nous. Aidez-nous, Seigneur, à nous fixer sur la perfection de chacun de nous, aidez-moi à garder le souci de ma propre perfection et de l'amendement de mes fautes. Permettez-nous de réaliser le conseil de votre saint, François de Sales : recevoir amoureusement toutes les contradictions, les nôtres propres, celles de notre entourage. Alors le foyer de la charité nous brûlera tous et notre communauté sera.

Les lettres des 19 Mars, Avril et Mai 1945 du chapitre précédent exprimaient déjà à travers les lignes l'angoisse qui est manifestée ici plus nettement. Pierre a beaucoup hésité avant de choisir de rentrer à l'Oratoire. Ensuite, il a eu des doutes. Au cours de cette année de noviciat, il avait le regret de ne pas avoir un contact suffisant avec les autres, il craignait de s'éloigner des souffrances, des angoisses des autres. Pendant sa captivité, il avait aidé, souffert, porté la peine de ceux qui étaient avec lui. Ce don de lui-même au service des hommes lui manquait. Il avait peur de ne pas réaliser ce pourquoi il se sentait appelé en se trompant dans le choix de la Congrégation dans laquelle il rentrait. Cela lui fut une angoisse. Mais, en fait, il trouvera sa voie plus tard, quand il aura repris sa place à l'Education Nationale et qu'il pourra exercer son apostolat dans le milieu universitaire, à sa façon, discrètement, et par le témoignage direct de sa vie.

Puis il n'y a plus rien sur ce cahier, bien qu'il reste des pages. Mais si on le retourne, et si on le prend à l'envers, on retrouve encore l'écriture de Pierre.

Il s'agit de méditations qu'il a écrites lors des retraites organisées chaque mois au noviciat, dans lesquelles il réfléchit, revient sur ce qui a été dit et, ou en même temps, livre sa pensée, où il pénètre au plus profond de sa vie de prière et de recherche de Dieu. Tous ces textes sont mis en annexe. Ces notes de Pierre nous révèlent encore plus profondément tout ce que le sacerdoce représentait pour lui. Être prêtre était bien l'essentiel de sa vie, c'était sa vie même.

## VIE DE PRETRE, VIE DE SAVANT

Pierre fut ordonné prêtre à Strasbourg au cours des Journées Universitaires, le 21 Avril 1949. Il dit sa première messe le 22 Avril au Mont Sainte Odile près de Strasbourg.

Citons le :

Boulogne, le 2 Mai 1949

Papa chéri

J'aurais bien voulu rester avec vous jusqu'au départ du train, ne serait-ce que pour repasser avec vous les souvenirs de ces jours bénis vécus ensemble. Mais ce sera pour les vacances, bientôt. Hier Dimanche, je suis allé dire la messe Rue d'Assas pour mes amis de Paris, première messe que je disais Rue d'Assas. Avec ceux que j'avais invités, surtout mes anciens camarades de captivité, des cercles ou des cours de l'Oflag VIA, il y avait Melle Poncet, Melle Dupré, et quelques universitaires de Paris. Inutile de dire que j'ai été accaparé assez longtemps après la messe, mais j'ai été bien heureux (...)

La photographie de l'Ordination, au moment de l'imposition des mains vous contient tous, dans la pénombre il est vrai, mais suffisamment pour qu'elle soit pour moi un souvenir de prix.

Voici le texte du sermon prononcé par Pierre ce dimanche premier Mai 1949 :

### Premier Mai

Mes chers amis

Il y aura bientôt 15 années, le dimanche de la Pentecôte 1934, un élève de l'Ecole Normale prenait place ici même, pour la première fois, à la table du Seigneur. Quelques uns des témoins sont là, parmi nous, et c'est pour moi une très grande joie. Il manque cependant la présence du saint prêtre qui m'initia au mystère de la vie chrétienne et consuma sa vie au service de la Paroisse Universitaire. Je ne parle bien entendu que de sa présence visible, car il est aujourd'hui présent parmi nous – comme il était présent à Strasbourg – et davantage peut-être en cette maison où tout nous parle de lui. Il est présent par le souvenir vivant au cœur de ceux qui l'ont connu, il est présent plus encore et surtout par la réalité mystérieuse de ce qu'il appelait la « merveille de chaque jour », par la réalité mystérieuse du Sacrifice eucharistique qui se situe, au-delà du sensible, dans l'éternité de la vie divine où le Père Paris est entré voici bientôt dix ans. Vous m'excuserez mes chers amis, de ce souvenir qui intéresse directement si peu d'entre vous, il tient à la fibre de mon être, il me dicte aussi la substance des quelques mots que je voudrais vous dire en ce jour unique.

Jour unique. Vous tous qui êtes ici aujourd'hui ne vous connaissez pas tous, vous retrouverez-vous encore ici-bas pour célébrer avec moi les mystères du Seigneur ? Il est des probabilités si faibles qu'il est sage de les considérer comme nulles. Je crois que notre réunion

autour de l'autel, ce matin, est pour l'ensemble que nous formons une réunion unique. Et je ne pense pas que cette prise de conscience soit inutile, je ne pense pas non plus qu'elle soit écrasante, ni susceptible de jeter un voile de tristesse sur notre joie. Elle nous oblige seulement à ce sérieux qui devrait toujours accompagner nos actes, elle nous oblige à tenter d'être vrai, de ce vrai dont le monde qui nous entoure a plus ou moins secrètement l'exigence et la soif.

J'évoquais plus haut la réalité mystérieuse où se situe le Sacrifice de la messe. C'est elle qui constitue, en soi, cette vérité qui confère à notre réunion tout son sens. Mais ce qui nous retient plutôt ce matin, dans la perspective où je vous ai engagés avec moi, c'est la vérité de notre acte et cette vérité est incluse dans la solennelle prière d'oblation en laquelle nous entrerons tout à l'heure, *vere dignum et justum est*.

Il y a quelques jours à peine, j'ai tendu mes mains pour l'onction sacerdotale. Comment pourrai-je jamais oublier ce geste dont le symbolisme se passe de commentaire ! Mais si je vous en parle, c'est précisément parce que le geste visible de la liturgie de l'ordination se réfère à quelque chose à quoi il est impossible que nul d'entre vous soit encore étranger. Il n'y a pas de vie religieuse vraie sans mains tendues, au propre ou au figuré. De la vocation d'Abraham à la mort de Jésus en passant par le *Fiat* de l'Annonciation, tout au long de la vie de l'Eglise, c'est toujours la même réalité profonde que nous trouvons au cœur de l'acte religieux et cette réalité se nomme consentement. Acte humain le plus haut qui établit la structure de la seule véritable Histoire, celle de notre Salut dans la jonction paradoxale de l'éternel et du temporel. Mais il n'y a pas non plus de vie authentiquement humaine sans consentement. Sans consentement au visage multiple, vous le savez, mes chers amis, d'expérience vécue, ce que je dis correspond à quelque chose dans le secret de chacun. Ne croyez pas que je me fasse ici l'apologiste de la multitude des petits abandons qui sont les nôtres en face de la vie, en face du monde. Le consentement n'a rien à voir avec la lâcheté et il n'est pas possible que nous ne l'ayons point rencontré. Etre humain ou ne pas être, le choix dépend d'un consentement, du consentement à la rencontre et à la présence d'un autre ou des autres. Et ce que notre expérience simplement humaine nous enseigne s'achève et s'épanouit dans une autre expérience. Etre homme ou ne pas être, le choix dépend du consentement à la rencontre et la présence d'un « autre » avec un grand A. Comment ne pas évoquer ici ce magnifique passage de Saint Jean que vous connaissez : « Pierre, quand tu étais jeune, tu allais où tu voulais, mais quand tu seras vieux un Autre te ceindra et te mènera où tu ne voudrais pas aller ». Il n'y a pas de vie authentiquement humaine, il n'y a pas de vie religieuse vraie sans des mains tendues. C'est tout un. Il n'y a pas de vie tout court sans consentement, sans un consentement viril qui va en définitive à celui qui est le Maître Souverain de la vie, et qui est Amour. Il n'est nul besoin d'une longue méditation pour saisir que la créature ne possède rien en propre, rien qu'elle puisse à ce titre offrir à son Créateur. Rien, sinon lorsqu'il s'agit de l'homme, ce qui fait précisément qu'il est homme, ce « oui » libérateur qui donne l'être par relation consciente à l'Etre, cette réponse d'amour à l'Amour infini que Dieu lui-même ne force jamais et qui demeure pour l'homme une initiative inaliénable. Au moment d'entrer dans le Sacrifice du Seigneur, dans ce Sacrifice qui en consommant notre Salut ouvre nos yeux de chair au grand mystère de l'Amour, nous saisissons ainsi de quel acte nous presse la grande prière d'oblation. *Vere dignum et justum est*. Par delà la tombe, une voix se joint ici à celle du P. Paris, celle de son compagnon des temps héroïques, celle de Joseph Lotte, professeur de 6<sup>ème</sup> au Lycée de Coutances, tué au cours des Iers combats de 1914, en Artois, la voix de Joseph Lotte disant à un ami très cher, instituteur de Paris : « Oh ! mon ami, quand consentirez-vous ? »

Quelques jours après, il dit une messe pour le groupe *Tala* de l'Ecole Normale Supérieure. Voici le texte de son sermon :

5 Mai 49

Messe du Groupe *Tala*

Mes amis

Après Wienert, voici qu'un plus ancien, que dis-je, peut-être à vos yeux un vieil archicube, vient célébrer avec vous et pour vous une de ses premières messes. Il est inutile, n'est-ce pas que j'insiste sur la joie qui est mienne ce matin. Comment au surplus aurais-je pu résister à l'appel de celui qui vous consacre le meilleur de son âme ardente, à l'appel de ce très cher abbé Brien auquel me lient tant de choses, des luttes communes et des heures inoubliables du temps de captivité.

C'est la première fois depuis ma sortie de l'Ecole en 1935 que je reviens ici et ce n'est pas sans une émotion profonde. Là-bas, tout en fond, ce fut ma place durant les messes du groupe de l'année 1933-34, ma 2<sup>ème</sup> année d'Ecole, celle qui s'acheva par ma première communion. J'étais arrivé à l'Ecole incroyant, d'une incroyance qui fut à ses heures militante, j'en suis sorti avec la pensée de ce qui vient de se réaliser il y a quelques jours. Bien des raisons se conjuguent pour que j'en reste là sur mon cas personnel. Une conversion, d'ailleurs, ne se raconte pas et lorsqu'on a dit qu'elle est la rencontre d'une Personne, il n'y a rien à ajouter. Si je vous livre mon souvenir de cette deuxième année d'Ecole où de ma place lointaine, à cette messe du groupe *Tala*, je découvrais peu à peu des réalités que j'ignorais, c'est parce que je pense que ce souvenir est à la fois un hommage et un enseignement.

Un hommage d'abord aux talas, mes contemporains. Un seul d'entre eux, ami très cher, était au courant de mon inquiétude et de ma recherche, et c'est lui qui m'avait assuré de la possibilité de cet étrange catéchuménat. Il faisait confiance à la discrétion de ses frères et de l'aumônier du groupe, de cet aumônier qui est aujourd'hui mon supérieur général. Cette confiance ne fut jamais en défaut. Aucun de ceux que je viens de nommer ne s'étonna jamais de ma présence, ni ne me posa de questions. Indifférence feinte, dans un but tactique ? Indifférence réelle, par défaut de vrai sens chrétien ? Non, rien de tout cela, rien de tout cela pour lequel je vous l'assure, l'incroyant possède une sensibilité aigüe. Le groupe *Tala* qui me reçut avait ses défauts, mais il était une vraie communauté ouverte, c'est-à-dire qu'il était une vraie communauté chrétienne. Et il m'est doux de lui rendre cet hommage. Au temps où il existait encore un *Intertala*, peu avant cette guerre, je me rappelle avoir reçu un papier où l'on expliquait en substance que l'on était enfin sorti des catacombes, que le groupe *Tala* tenait ses réunions à l'Ecole et prenait véritablement ses responsabilités apostoliques, au grand jour de l'action. Rien n'est stérile, n'est-ce pas amis, comme l'oppositions des générations. La jeunesse l'exprime, l'âge mûr s'en irrite parfois. Sachons la conjurer d'un vrai et franc sourire, d'un sourire chrétien. Nous savons bien ce que c'est que l'homme. Les talas de mon temps manquaient peut-être de dynamisme, du sens de l'opportunité de certaines initiatives concrètes, mais il m'est bien permis, à moi, de dire qu'ils avaient un sens infiniment précieux, celui de la structure personnelle de la foi. Et ils savaient, peut-être simplement d'instinct, que tout ce qui se pense en termes d'organisation, de groupe, présente des risques à l'égard de ce qui devrait nous être plus cher que la prunelle de nos yeux.

Vous voyez que de l'hommage, il est aisé de passer à l'enseignement. Quelle que soit votre organisation présente, je suis bien sûr que l'ouverture franche, simple et fraternelle est au premier plan de vos préoccupations. Mais quand on a dit cela, on n'a pas encore exprimé grand-chose de la réalité que l'on voudrait décrire. Je ne sais pas d'ailleurs s'il est possible d'exprimer davantage avec les mots. C'est que l'on touche là à un genre de réalités qui sont mystère, mystère de vie et mystère de vie chrétienne, que l'on ne saisit pas et dans lesquelles on ne progresse que par la grâce du Seigneur, non pas seul, chacun dans son coin, mais ensemble et par la prière soutenant une vraie recherche fraternelle commune. Sachons seulement que l'ouverture de la communauté chrétienne n'est pas seulement le critère de la vraie charité, d'une charité conquérante et conforme à l'Amour de Notre Père qui est aux Cieux. Elle est aussi le signe et la condition d'une foi authentique, celle qui tourmente secrètement bien des êtres qui croisent notre route. Et je pense ici à l'aspirant Bigio, élève de l'Ecole, mort en captivité, avec lequel j'ai vécu près d'un an, là-bas. Nous prions pour lui tout à l'heure, au *memento* des morts, comme nous prions pour tous les élèves de l'Ecole qui ne sont pas revenus de cette guerre. Si je le nomme, spécialement, c'est parce que je l'ai connu assez pour savoir quelle belle âme était la sienne. N'oubliez pas, amis, que vous en côtoyez de semblables sans le savoir et que vous êtes les témoins de la Résurrection du Seigneur.

En ce début de l'été 1949, se pose le problème crucial : où Pierre va-t-il exercer son apostolat ? Où va-t-il trouver la place qui convient le mieux à ses aptitudes. Il ne sait rien et c'est là que l'épreuve l'attend. Il a été soutenu par le Père Paris, aumônier de la Paroisse Universitaire, au moment de sa conversion, comme expliqué plus haut. Le Père Paris avait trouvé en Pierre celui qu'il souhaitait pour lui succéder. Depuis ce moment là, tout semblait le conduire vers ce but, sa place serait naturellement à la Paroisse Universitaire où il continuerait l'œuvre du Père Paris auquel il était redevable de tant de choses. Mais alors il semble que, le Père Paris étant décédé en 1939, tout a changé. Tout est fait lentement, mais sûrement, pour éloigner Pierre de cette réalisation. Ceci est évident dans les lettres qui restent de cette époque :

Une lettre du 19.08.1949 adressée à Pierre dit ceci :

Mon bien cher Pierre

Dans les réorganisations qui s'imposent présentement à l'intérieur de nos communautés, nous devons adjoindre le R.P. Dabosville pour s'occuper de la « Paroisse Universitaire ». Nous avons alors pensé vous demander le service, non point de remplacer complètement le R.P. Angemieux à Massillon, mais selon le vœu du R.P. Santiano, d'aider surtout par votre présence, pour la bonne marche du Foyer Gratry le R.P. Picard qui assurerait le travail administratif de « censeur », de même que des cours à Massillon.

Il va de soi que vous pourrez faire tranquillement ainsi vos études de théologie et que toutes précautions seront prises pour votre repos et votre santé. Vous pourrez

correspondre à ce sujet avec le Père Santiano. Merci, mon cher Père, de ce service que vous rendez à la Congrégation et veuillez être assuré de mon affection bien fidèle et très dévouée.

Duprey.

Un autre lettre du même oratorien du 4 septembre confirme :

Mon cher Père

Merci de votre lettre que je trouve à mon retour du Maroc. Mettez-vous en rapport avec le Père Santiano. Il est bien entendu que vous ne serez point accablé de besogne, mais votre action sacerdotale et votre rayonnement spirituel seront d'un grand service à Massillon. Merci également de votre brochure. Je suis heureux de voir les Pères de l'Oratoire réfléchir, étudier et publier.

Bonnes vacances, mon cher Père, veuillez être assuré de mon dévouement et de toute ma fidèle affection.

Duprey.

Une lettre du P. Santiano du 21.09. écrite à Nice :

Votre lettre me rejoint ici en même temps qu'un mot du P. Duprey. Laissez-moi d'abord vous dire toute ma joie de vous accueillir à l'Ecole Massillon. Je sais de quel esprit vous êtes et j'en augure le plus grand bien pour la communauté et pour moi-même.

Le P. Picard ne demande qu'à vous décharger de tout le travail administratif et je suis sûr qu'il vous secondera avec un dévouement parfait. J'attends de vous une influence morale sur les grands garçons et d'agréables rapports avec leurs maîtres. Ce dernier est des plus faciles, car les professeurs et les proviseurs sont vraiment des amis fort compréhensifs.

Nos élèves de la division Gratry sont charmants, chacun pris en particulier. Mais le travail abrutissant auquel les astreint la préparation aux concours les rend parfois énervants. Vous qui êtes de la partie, vous trouverez sans doute le moyen de les apaiser à ces heures-là par la vertu des mathématiques. En tout cas, le prestige de vos titres et de votre compétence assurera d'ailleurs sans peine votre autorité.

Le P. Picard peut vous aider pour la mise en place de la rentrée. Souvent les familles profitent de la rentrée scolaire pour prendre un contact personnel avec nous Aussi je vous saurais grand gré si vous pouviez venir chez nous le 30 Septembre ou le 1er Octobre.

Ainsi Pierre rentrait au Foyer Gratry où étaient logés dans les bâtiments de l'Ecole Massillon, tous les élèves inscrits dans les divers établissements de Paris pour suivre les années préparatoires aux différents concours, ces préparations n'étant pas assurées à « Massillon ».

Aucun témoignage n'est resté de cette année d'apostolat chez les jeunes et sur son travail. Des lettres ont disparu et il faut attendre le 29 Juin 1950 pour avoir une lettre de Pierre à son père dans laquelle il parle de ce qu'il fait.

Paris, le 29 Juin 1950

Papa chéri

(...)Lundi, j'ai eu à m'occuper de 2 de nos élèves au petit oral de l'Ecole Polytechnique . Auprès de Conchet et de Courbon, mon ancien camarade de l'Ecole. J'ai revu tous les professeurs de Spéciale, tu connais bien l'atmosphère des oraux de concours. Mr Jacques, qui examine au grand oral et que j'ai rencontré dans un couloir, a été très étonné de me voir en soutane. Mardi, a eu lieu l'écrit de mécanique. Les sujets étaient classiques et faciles. Comme il y avait deux centres d'écrit, je n'ai pas vu tous mes étudiants. J'espère que sur ceux que j'ai vus, il y aura au moins 2 admissibles. Les résultats sont donnés Lundi. D'ici là, je tâcherai de voir Mr Pérès. Hier, les résultats officiels de théologie ont été proclamés à la Salle des Actes de l'Institut Catholique. Mon oral a été correct sans plus, mais grâce à mes notes d'écrit, j'ai atteint la moyenne de 14, qui m'a donné ainsi la mention « *cum magna laude* » (...)

Paris, le 12 Novembre 1950

Je viens de terminer mon long article sur le moment d'inertie et j'en suis assez satisfait. Pour un numéro spécial sur Descartes de la revue philosophique de Lille, je rédige un article dont les données m'ont été fournies par mes récentes recherches. Lundi dernier, j'ai commencé mon cours à la Catho. 14 auditeurs, dont une seule jeune fille. Cette jeune fille est d'ailleurs un cas très touchant. Elle est presque complètement paralysée. Elle ne peut pas écrire, écoute et enregistre.

Donc dès le début de l'année 1951, la situation parait claire, Pierre doit renoncer, sans que la raison en soit donnée, à l'apostolat dans le cadre de la Paroisse Universitaire. Il est très déçu, mais une lettre du 22 janvier 1951 présage pourtant de façon curieuse ce qu'il fera par la suite. Essayer de réaliser l'alliance entre sa foi chrétienne et l'étude, la recherche scientifique, chose rare, mais ouverture d'une possibilité de témoigner de sa foi dans le milieu scientifique universitaire.

Paris, le 22 Janvier 1951

Parents chéris

(...)

Le P. Rotureau pense que je dois organiser ma vie sans tabler sur le vicariat de la Paroisse Universitaire et partager mon temps entre la théologie et la science. Poursuivre une alliance que peu d'individus peuvent réaliser et perfectionner, la travailler pour une oeuvre solide (...)

Mais au mois de juillet, l'Oratoire ne sachant décidément où mettre Pierre lui propose d'enseigner la théologie à Montsoul.

Paris, le 3 Juillet 1951

Samedi, je suis allé à Montsoul avec le chanoine Boos. J'ai pu voir le P. Rotureau et le P. Auvray et arrêter ma ligne de conduite. J'ai accepté d'aller à Montsoul enseigner la théologie pour seconder le P. Rotureau et fait savoir au P. Duprey que cela est incompatible avec mon maintien au Foyer Gratry. Officiellement, je quitte donc Massillon. Mais je garde une chambre à Gratry. Il ne me reste plus qu'à préparer la rentrée d'Octobre auprès de vous. J'apporterai mes cours et dans le calme, dont j'ai besoin, je ferai cela sans peine.

L'année scolaire 1951-52 s'écoule ; Pierre au Foyer Gratry reprend progressivement ses études et ses recherches sur lesquelles on reviendra en détail plus loin.

Le premier juillet 1952, une lettre fait état d'une nouvelle proposition : la direction de l'école Massillon.

Parents chéris

(...) Une question m'a été posée hier soir, qui est susceptible de changer bien des choses. Le Père Santiano est en effet en instance de départ pour la fondation d'une résidence à Monaco, ce qui correspond à son vœu le plus cher : retrouver son pays natal et au cas où ce départ se réaliserait en Octobre, on me demande si j'accepterai de le remplacer à Massillon (...)

En octobre 1952, Pierre occupe le poste du Directeur de l'école Massillon. Bien lourde charge en vérité. Il y restera jusqu'en 1960.

Son ami très cher, Georges Théodule Guilbaud, avec qui il avait vécu les années d'études à l'Ecole Normale Supérieure écrit dans l'annuaire 1991 des anciens élèves :

« La pédagogie l'intéresse, il s'occupe beaucoup des élèves, mais aussi (ce qui est parfois moins gai) des parents d'élèves – et encore plus lourds, des soucis de la gestion administrative. De ce temps (qu'il a appelé lui-même son « temps des épreuves ») resteront de solides liens d'amitié – mais aussi quelques traces écrites : de 1954 à 1961, il écrit au moins deux fois par an quelques pages pour le petit bulletin : *L'Echo de*

*Massillon*, les sujets sont extrêmement variés : l'enseignement bien sûr et la laïcité, mais aussi les mathématiques : Bourbaki et même Gödel ».

Et tout en assurant la direction de Massillon :

En 1954, il pose une demande relative à une allocation de recherches pour l'année 1954-55 qui lui est accordée.

Le 15 avril 1956, il est inscrit sur la liste des membres du « Comité National d'Histoire et de Philosophie des Sciences ». Sur cette liste se trouvent aussi les noms de Gaston Bachelard, Canguilhem, Koyré.

Le 21 février 1957, il obtient le titre d'élève diplômé de l'EPHE (Ecole Pratique des Hautes Etudes). Il s'agit d'Etude Leibnizienne, autour de deux textes mécaniques de 1692.

De 1950 à 1960 il est Chargé de cours de Mécanique à l'Institut Catholique de Paris.

En 1960, exactement le 12 octobre, il écrit au ministère de l'Education Nationale.

Dans cette lettre, dont le double a été conservé, il expose quelle a été sa situation depuis la fin de la guerre : d'abord en congé pour convenance personnelle après son retour de captivité, puis sa position de directeur de l'école Massillon depuis le premier octobre 1952, sa désignation comme secrétaire du Groupe Français d'Historiens des Sciences en 1954, puis celle de secrétaire du Comité Nationale d'Histoire et de Philosophie des Sciences fondé en 1956 par l'Académie des sciences sous la présidence de Monsieur Louis De Broglie, et enfin sa désignation à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes VI<sup>ème</sup> section où il a été chargé de l'organisation d'un centre de recherche.

Il expose son inquiétude de ne pas avoir encore reçu sa nomination de chef de travaux à l'Ecole Pratique, ce qui l'empêche de régler sa situation à l'Ecole Massillon pour laquelle il a fourni tout le travail de préparation du contrat d'association avec l'Enseignement Public. Il dit son souci de mener à bien cette tâche avant de quitter son poste de directeur et demande l'autorisation

pour l'année scolaire qui débute d'assurer bénévolement à l'Ecole Massillon, le rôle de conseiller du nouveau directeur.

Mais il ne pourra pas attendre la réponse car les choses se précipitent. Le 25 du même mois, poussé par l'Oratoire, il donne sa démission et quitte la direction de Massillon.

Au cours de l'année 1960, il fut nommé chef de travaux à la VI<sup>ème</sup> section de l'EPHE. Il serait bon ici de citer Monsieur Taton dans son *Hommage à Pierre Costabel*<sup>67</sup>

« La nomination de Koyré à la chaire d'histoire de la pensée scientifique de la VI<sup>o</sup> section de l'EPHE en 1954 fut un événement important pour tous les jeunes historiens des sciences. En effet, dans son séminaire hebdomadaire, Koyré révélait les principes d'une histoire conceptuelle, fondée sur des règles rigoureuses de recherche, d'établissement et d'analyse de textes scientifiques authentiques, replacés dans l'atmosphère de leur époque et expurgés de toutes les retouches ultérieures qui en avaient souvent faussé la signification. Comme d'autres auditeurs de Koyré, Costabel fut profondément influencé par ces leçons qui illustraient une méthode historique originale, proche des règles de la recherche scientifique, et ses travaux ultérieurs d'édition de textes en reflètent les principaux enseignements. Mais désireux de renforcer les structures de la recherche en histoire des sciences et inspiré par l'exemple de plusieurs universités américaines, Koyré souhaitait élargir l'impact de sa chaire. A cette fin, il obtint en 1956, grâce à Lucien Febvre et à Gaston Berger, la création de charges de conférences associées et en 1957, celle d'un « Centre d'étude et d'enseignement de l'histoire des sciences et des techniques » rattaché à la VI<sup>o</sup> section de l'EPHE. Pour concrétiser cette décision de principe, il fallait trouver un local pouvant accueillir le nouveau Centre et du personnel pour en assurer l'installation, l'animation et le fonctionnement.

Préparée par Paul Chalus et Alexandre Koyré, une convention fut conclue entre le Centre International de synthèse et la VI<sup>o</sup> section de l'EPHE, convention prévoyant l'implantation du nouveau Centre au 1er étage du 12, rue Colbert, siège de la section d'Histoire des Sciences et de la bibliothèque associée du Centre International de Synthèse. Un poste de secrétaire fut accordé par l'EPHE, tandis que Koyré, nommé directeur du Centre, désignait deux adjoints, Costabel et moi-même, pour en assurer l'installation, la bonne marche et le développement. Après des travaux préalables de restauration et de modernisation des locaux, le « Centre de recherches d'Histoire des Sciences et des Techniques » de la VI<sup>o</sup> section de l'EPHE fut officiellement installé en septembre 1958 dans les locaux où il fonctionna pendant plus de trente ans, jusqu'à son départ en juin 1989 et sa réinstallation au pavillon Chevreul du Museum National d'Histoire Naturelle.

Dès les débuts du Centre, Koyré obtint qu'une indemnité de vacataire soit attribuée à Pierre qui venait d'être privé de sa bourse partielle au CNRS. Sa nomination, le 15

---

<sup>67</sup> Revue d'Histoire des Sciences tome XLIII 2/3 avril-septembre 1990 pages 297-311.

juin 1960 marqua à la fois son entrée officielle au sein du nouveau Centre et sa réintégration dans le cadre du personnel de l'Education Nationale

Nommé 2 ans plus tard, en septembre 1962, sous-directeur d'études, Pierre Costabel, en Septembre 1963 fut enfin nommé directeur d'études non-cumulant, fonction qu'il exerça jusqu'à la retraite en Septembre 1981. Depuis la mort d'Alexandre Koyré, en avril 1964, il était également directeur adjoint de ce centre de recherches d'Histoire des Sciences qui, en 1966, prit le nom de son fondateur, Alexandre Koyré; Il abandonna cette fonction à sa mise à la retraite en 1981 et interrompit également les séances de son séminaire d'histoire des Sciences qu'il organisait deux fois par semaine depuis 1962 ».

De 1959 à 1965, il est rédacteur en chef des Archives Internationales d'Histoire des Sciences.

- En 1963 Il est aussi élu membre effectif de l'Académie Internationale d'Histoire des Sciences.
- Le 14.07.1967 Il est fait « Chevalier » dans l'ordre des Palmes Académiques
- Le 18.07.1974 Il est fait « officier » dans l'ordre des Palmes Académiques.
- De 1956 à 1972 Il est secrétaire du Comité National d'Histoire et de Philosophie des Sciences, En 1963, il est élu membre de l'Académie Internationale d'Histoire des Sciences dont il sera le secrétaire perpétuel de 1965 à 1983. Grâce à cette Académie, il établit un réseau de relations personnelles à travers l'Europe y compris la Russie, qui s'étend jusqu'aux Etat-Unis et au Japon. Il voyage beaucoup. Il collabore au *Dictionnaire Of Scientific Biography* (de New York) de 1970 à 1980 et il y donne d'importantes biographies, comme celles de Coriolis, de Malebranche, Varignon ou Poisson. Il y joint celles de certains de ses maîtres, Beghin et Pérès. Il participe à des dizaines de colloques où l'on est heureux de l'inviter. Toute cette activité qui pourrait être épuisante, ne l'empêche pas de poursuivre patiemment, pas à pas, son oeuvre scientifique, et de continuer son action en faveur de la publication des correspondances scientifiques. Cette activité, il l'exerce jusqu'à son dernier jour : « Il y a tant à faire » fut la conclusion d'une de nos dernières conversations ». (Lichnerowicz. Voir ci- dessus).
- Le 13.11.1968 L'Institut de France, Académie des Sciences, lui décerne le prix Doisteau Blutel.
- Le 20.09.1979 L'institut de France lui décerne le prix Binoux.

En 1983            Ayant pris sa retraite de Directeur de l'EHESS, il est élu membre correspondant de l'Académie des Sciences de Paris. Il ne lui déplait pas d'y être initialement inscrit dans la section de Mécanique. Mais on lui demande évidemment de travailler en Histoire des Sciences (sans omettre l'histoire de l'Académie) : « cela m'occupe beaucoup » écrit-il à des amis ».

Mais il faut ici, avant d'aborder les travaux philosophiques et scientifiques de Pierre, expliquer un changement important survenu dans sa vie. A partir de 1952, il n'y a plus d'échange de lettres entre lui et ses parents. Le courrier est interrompu. Sa mère a perdu presque totalement la vue, son père est très fatigué. Le téléphone prend le relais, permettant une relation plus rapide et directe, mais nous privant de cette correspondance qui nous a permis de le suivre jusque là. Il existe une véritable rupture avec ce qui précède et ceci va avoir une répercussion sur la forme de ce récit. Jusque ici nous avons suivi et connu Pierre dans sa vie intérieure profonde directement à travers ce qu'il nous révèle de lui ; maintenant il faut faire appel aux témoignages de ses proches, ses amis, ses collaborateurs. Car se pose à ce moment un véritable problème. Pierre, non seulement n'écrit plus de lettres, ne met plus par écrit ses méditations, ses prières, mais il n'écrit même pas les sermons qu'il prononce à l'occasion de nombreuses messes. Quelques lignes jetées à la hâte sur de rares feuilles volantes existent encore. En annexe de ce livre sont présentés quelques sermons, mais qui datent tous des mois qui ont suivi son ordination. Après, plus rien. Or nous sommes témoins qu'au cours de chaque messe qu'il célèbre, il s'adresse toujours à l'assistance, l'entraînant dans une méditation sur les textes du jour, méditation qui ne laisse personne indifférent.

D'où vient ce silence ? Comment l'expliquer ? Une raison sans doute est dans l'énorme masse de travail et de responsabilités qu'il assume. Mais il y a une autre raison. Ce silence sur ce qui touche à sa vie spirituelle profonde, est motivé par des événements de cette époque. Les épreuves supportées par le Père

Teilhard le frappent de plein fouet. Car comme il est dit plus haut, il l'a rencontré souvent. Et lorsque celui-ci doit partir en Amérique, obligé de s'exiler, interdit de publier le résultat de ses recherches, Pierre est présent et vit cela de très près. Le Père Congar, qu'il a bien connu et fréquenté avant la guerre, condamné lui aussi à l'exil en 1954, ne peut plus publier ses travaux. Pierre et lui sont liés d'une réelle et fidèle amitié. Cela et bien d'autres cas encore font que Pierre décide de ne rien écrire ni publier qui puisse lui attirer les mêmes incompréhensions et les mêmes interdictions. Ne rien écrire qui put lui amener incompréhension et condamnation. Et il faut le comprendre : élevé en dehors de toute pratique religieuse, il était redevenu chrétien, il ne pouvait pas rompre à nouveau les liens qui le rattachaient à l'Eglise. Mais comme il l'a dit c'était pour lui-même, mais aussi pour tous les siens, qu'il ne voulait pas courir ce risque. Il se tint jusqu'à sa mort à cette ligne de conduite. Ce qui ne l'empêcha pas de porter témoignage de sa foi, en étant pour tous ses amis, ses étudiants et tous ceux qui l'approchaient un prêtre soucieux des autres, responsable des autres, les écoutant, les conseillant, les aidant. Pourtant, il sut au moment de l'affaire Galilée affirmer ce qu'il pensait avec courage et sans faiblir face à ses contradicteurs. Toutefois, à la fin de sa vie il manifesta le regret d'être resté silencieux sur son parcours personnel et dit son désir d'exprimer certaines choses qui lui tenaient particulièrement à cœur. Mais il n'en eut pas le temps. De toute façon, son œuvre philosophique et scientifique reste très importante et il l'a abordée et accomplie à la lumière de toute sa foi si profonde. Une lettre du 9 mai 1952, exprime dans quel esprit il entendait mener ses recherches et ses travaux. La voici :

Il n'est pas douteux que l'avenir du Christianisme est entre les mains de ceux qui, comme les prêtres ouvriers, quittent les vieilles structures pour assumer l'humain, en pleine pâte. Il faut retrouver les hommes et pour cela vivre, travailler avec eux. Mais il y a divers types d'hommes. A l'Oratoire, nous sommes normalement faits pour les hommes qui travaillent de la pensée, toute notre tradition va dans ce sens. Concrètement pour moi, cela signifie : continuer à faire des mathématiques et de la philosophie des Sciences. Hier après-midi, je donnais à l'Institut Poincaré un exposé sur les paradoxes de

Xénon d'Elée et Aristote. Plusieurs des assistants et notamment M. Dugas m'ont dit être venus parce que je leur apporte toujours quelque chose. Et je sentais combien ma position était forte : être parmi les hommes qui cherchent et qui pensent pour chercher et penser avec eux, sans prosélytisme, avec sérieux, avec le respect de la vérité. Le reste est l'oeuvre de Dieu. Je ne conçois pas d'autre apostolat profond et véritable et je sais que là seulement est le sacerdoce auquel je suis appelé. Un sacerdoce d'avenir parce que respectueux du mystère de Dieu et du mystère de la foi.

Comment Pierre va-t-il concilier sa vocation et ses recherches, comment ses travaux scientifiques seront-ils le lieu où il vivra son sacerdoce ? Comment à travers la philosophie et l'histoire des sciences pourra-t-il apporter le témoignage de sa foi en Dieu « Etre parmi les hommes qui cherchent et qui pensent. Chercher et penser avec eux sans prosélytisme, avec sérieux, avec le respect de la vérité ». Il est bon de relire cette phrase de Pierre qui exprime si bien ce qu'il a voulu réaliser, comment il a travaillé, comment il a vécu. Au cours des années, il abordera de nombreux problèmes scientifiques, étudiés par des savants du XVII<sup>e</sup> siècle surtout. Ceux-ci n'ont pas toujours pu les résoudre rapidement, mais leurs tâtonnements même ont servi la science ; par contre combien de problèmes ont été résolus et ont permis que d'autres questions soient soulevées et ainsi de suite, permettant le développement et l'avancée de la science. Chaque fois, Pierre reprend le problème posé par tel savant, à telle époque et il replace cette recherche dans le contexte des connaissances de ce moment de l'histoire, expliquant pourquoi au même moment et en des pays différents plusieurs savants se trouvaient devant l'absolue nécessité de résoudre le même problème. Au XVII<sup>e</sup> siècle les moyens de communication n'étant pas ceux d'aujourd'hui, il fallait beaucoup de temps à une lettre pour parvenir de France en Russie ou en Prusse ou ailleurs, et lorsque cette lettre apportait l'énoncé d'une question scientifique qu'il fallait résoudre, dont il fallait ensuite renvoyer la solution trouvée, que de temps passait. Pierre a repris à chacune de ses études le problème dans son entier, le développement de la recherche, les discussions échangées. Il reprend lui-même toute la démonstration en vérifiant les traductions afin de détecter la moindre erreur commise par les transmetteurs,

rétablissant le véritable texte d'origine et, lorsqu'il publie, c'est un texte auquel on peut se rapporter en toute confiance, une véritable œuvre de référence sur laquelle tout étudiant, tout chercheur peut s'appuyer.

Citons, entre bien d'autres, l'édition de Descartes avec Adam-Tannery à laquelle il travailla et qui est un exemple des travaux qu'il mena à bien. Mais ce faisant, à travers les démonstrations mathématiques, les développements reconstitués des solutions, il rencontre et fait rencontrer le savant qui a le premier abordé un problème. Il retrouve sa façon de travailler, ses motivations, ses relations avec les autres, en un mot il rencontre le personnage avec ses grandeurs et ses faiblesses, et surtout il détecte comment chaque homme de science à son époque, avec les connaissances dont il disposait, a fait progresser la science, a ouvert la compréhension, fait avancer l'homme du point de vue intellectuel et même spirituel. Chaque savant, à sa place, a marqué la marche de l'humanité en avant. Et c'est là que Pierre plaçait son sacerdoce ; c'était là qu'il savait qu'il devait témoigner de sa foi ; car il était toujours lui-même surpris, étonné, admiratif devant les capacités de l'esprit humain dans son besoin de recherche et de compréhension du monde dans lequel il vit. Cela Pierre essayait de le transmettre de le faire comprendre à ses auditeurs ou ses lecteurs et c'est bien ce qu'il écrivait « Un sacerdoce d'avenir, parce que respectueux du mystère de Dieu et du mystère de la foi ».

C'était cela qu'il vivait et révélait avec sa grande simplicité à tous ceux avec qui il parlait et qu'il exprimait dans ses livres et ses articles.

Avant d'aborder les publications de Pierre et de suivre ses recherches, une question se pose. Pourquoi Pierre a-t-il consacré presque toutes ces années de travail à cette période du XVII<sup>e</sup> siècle. Pour bien des raisons. C'est une période très riche dans le Royaume de France, mais aussi aux Pays Bas, en Prusse, en Pologne, en Italie, riche en savants, en hommes de science, en philosophes. La plupart de ces penseurs échangeaient par courrier les questions qu'ils étaient amenés à se poser, ils communiquaient les solutions trouvées, mais étaient

curieux de connaître les solutions apportées par leurs contemporains. Les échanges prenaient du temps, mais lorsqu'on étudie de près, on est absolument surpris de la richesse des échanges qui ont eu lieu. On est en admiration devant la richesse intellectuelle de cette époque. Tant de questions se posaient ! De plus, le XVIII<sup>e</sup> siècle s'est construit sur les bases acquises au cours de la période précédente et la progression des sciences qu'il a connue n'a pu se faire que grâce aux découvertes, aux spéculations, aux savants du XVII<sup>e</sup>. Cette marche en avant de l'esprit humain commencée avec Galilée atteignit un épanouissement extraordinaire avec Descartes, Pascal, Huygens, Leibniz et bien d'autres. Suivre Pierre dans les ouvrages qu'il a écrits, les travaux qu'il a traduits et fait connaître, c'est vivre à nouveau le bond en avant que vont faire les sciences au siècle de Louis XIV, c'est marcher avec l'histoire à la découverte des merveilles que le cerveau humain peut réaliser, c'est revivre le point de départ des sciences, si redevables aux savants du XVII<sup>e</sup> siècle qui ont tant réfléchi, pensé, construit. Ils possédaient quelque chose que notre époque a perdu : ils étaient des hommes de science, mais aussi des philosophes. Leurs travaux scientifiques étaient imprégnés de leur réflexion philosophique ; leurs recherches les ramenaient toujours vers les problèmes fondamentaux que l'homme rencontre ; et ils en témoignaient dans leurs écrits. C'est ce que Pierre a cherché chez tous les hommes de sciences qu'il a étudiés ; il l'a fait avec une grande considération de la valeur humaine de chacun d'eux, avec admiration même, et avec aussi une profonde humilité. Tous ceux qui ont travaillé avec lui en ont été frappés et en ont témoigné.

## TRAVAUX SCIENTIFIQUES ET RECHERCHE METAPHYSIQUE

Donc, dès son retour de captivité et pendant son noviciat, Pierre reprend contact avec son professeur, Monsieur Pérès, avec lequel il avait travaillé avant la guerre. Celui-ci, comme indiqué plus haut, lui avait fait connaître Vitto Voltera. Il était allé le voir en Italie en 1937 et avait été fort impressionné par la personnalité de cet homme extraordinaire. En 1938, parut le premier volume de sa rédaction des leçons de physique mathématique de Voltera sous le titre : *Relation des corps dans lesquels existent des mouvements internes* chez Gauthier-Villars. Le second volume ne fut publié qu'en 1960, mais en mentionnant 1939 comme date de rédaction. Monsieur Pérès avait aussi avant la guerre mis Pierre en relation avec Otto Spiess, professeur suisse à Bâle, responsable de la Fondation Bernoulli pour l'édition de la correspondance Jean I Bernoulli avec Varignon. Il s'agissait d'un travail très important, mais comme expliqué plus haut, la guerre l'interrompit, puisque trois personnes étaient impliquées dans ce travail : un suisse, un allemand, un français. Otto Spiess, lorsque Pierre fut fait prisonnier, estima qu'il ne pourrait plus travailler, faute de documents. De plus, le sort de cette œuvre tombait dans l'incertitude des événements. Ne sachant pas si Pierre allait revenir des camps, Otto Spiess le remplaça par un allemand : J.O. Fleckenstein. Armand Costabel, très attristé, fit parvenir en 1943, en Suisse à Otto Spiess les documents sur lesquels travaillait Pierre avant la guerre. Enfin, ce ne fut que 35 ans plus tard et après la mort de J.O. Fleckenstein que Pierre reprit la responsabilité de l'édition de la correspondance Jean I Bernoulli-Varignon. Le tome II sortit en 1988, quelques mois avant sa mort, avec cette préface écrite par lui.

Au lecteur

Un demi siècle s'était écoulé depuis le projet du présent volume et l'éditeur scientifique qui a assuré sa composition dernière est celui qui fut engagé à l'origine dans sa préparation. D'une expérience peu banale il a quelque leçon à transmettre.

D'abord pour dire sa reconnaissance à des maîtres disparus.

Le 23 août 1939, un an après la signature à Bâle du contrat qui le liait à la Commission Bernoulli pour la correspondance de Jean I avec Pierre Varignon, le hasard me mit en

présence d'Otto Spiess sur le quai d'une gare de Normandie. Lui pour gagner Saint Malo et poursuivre sa recherche des papiers de Maupertuis, moi pour rejoindre mon poste d'officier de tir dans une batterie antiaérienne. Nous eûmes seulement le temps de nous promettre fidélité. C'est dans le cadre de ses promesses qu'après la guerre, Otto Spiess n'a cessé de me fournir informations et avis. Les publications que j'ai faites des manuscrits mathématiques du groupe malebranchiste (1968) et de la correspondance Maupertuis-Euler (1986) lui doivent beaucoup, le rappeler ici m'est un devoir.

C'est en 1943 que l'incertitude de mon sort fit confier la correspondance Varignon-Jean I Bernoulli à J.O. Fleckenstein avec lequel j'ai eu par la suite des relations fréquentes et amicales et qui accomplit pour ces documents un travail de préparation considérable. Reprendre la tâche après sa brutale disparition en 1980 m'a été de ce fait facilité. Ce qu'il a légué mérite un hommage particulier, d'autant plus que les registres où sont consignés ses commentaires et les éléments utiles à la rédaction des notes ont été rédigés à travers la succession de projets de publication sans cesse remis en question pour des raisons matérielles compréhensibles, mais dommageables. Un travail aussi complexe que celui d'une édition critique annotée est paralysée s'il n'a pas de perspective de mise au jour.

L'Otto-Spiess-Stiftung a fini par obtenir ce genre de perspective et j'en été bénéficiaire. En précisant ainsi le dernier volet de ma reconnaissance je dois, me semble-t-il, ajouter la réflexion que l'expérience m'impose.

Devant les difficultés financières, on pourrait être tenté de dire que l'essentiel en matière de transmission de manuscrits scientifiques consiste à constituer des dossiers de transcriptions aussi exactes que possible, dossiers ouverts à la consultation des chercheurs et susceptibles d'être utilisés avec les moyens de plus en plus perfectionnés de communication. Dans de nombreux cas c'est là une solution possible, la seule raisonnable même.

Mais il y a toujours quelque illusion à croire que transcrire est une opération simple. Graphies défectueuses, lapsus calami, ratures et corrections, ponctuation variable, notations anciennes ou en évolution, etc...posent constamment des problèmes qui engagent le sens du contenu. L'attention que cela demande est coûteuse à tous points de vue. Et à l'appliquer sans autre finalité que celle de transcrire, il est clair que l'on accepte d'avance de perdre ce que cette attention apporte positivement pour une annotation compréhensible.

Avec le volume I de la correspondance de Jean I Bernoulli, Otto Spiess avait montré comment transcrire et annoter se conjuguent naturellement au bénéfice de l'utilisateur, et il n'y a aucun doute que dans le cas de la masse des lettres échangées avec Pierre Varignon au cours de 30 années très importantes pour l'évolution de la science (1692-1722), il y avait intérêt à suivre l'exemple.

A condition cependant d'aboutir dans des délais raisonnables.

Cette condition concerne à la fois les institutions ou les organismes qui assurent l'entreprise et les individus qui en sont les ouvriers. Il faut du temps pour faire œuvre érudite digne de ce nom, mais il n'en faut pas trop. A une époque comme la nôtre, où les travaux en histoire des sciences modifient sans cesse l'information nécessaire à l'annotation critique, l'allongement des délais de production a pour conséquence la nécessité de mettre à jour constamment, voire de corriger. Il importe par-dessus tout de ne pas céder au mirage de la production définitive.

En investissant ici une culture que je n'avais pas en 1938 et que je n'ai acquise qu'avec la durée, en sachant gré de l'aide que l'Otto-Spiess-Stiftung m'a permis d'avoir en la personne de Mademoiselle Jeanne Peiffer, je suis heureux de correspondre aux vœux des maîtres qui n'ont pas pu achever, mais je prie le lecteur de ne pas oublier combien la date de cette publication, 1988, marque beaucoup d'appréciations qui y sont contenues.

Pierre Costabel.

Pierre révèle bien dans cette préface toutes les difficultés de la transcription d'œuvres scientifiques écrites trois siècles plus tôt et comment il entend exécuter ce travail le mieux possible sans perdre de vue ceux qui en sont à l'origine et ceux qui les redécouvriront dans le futur et y trouveront encore les sources de nouvelles recherches.

Monsieur Pérès eut donc sur Pierre une très grande influence comme nous venons de le voir, mais aussi Pierre Brunet et Gaston Bachelard en particulier.

« Il fut encouragé dans cette voie aussi bien par Joseph Pérès que par Pierre Brunet. Ce dernier, historien des sciences de valeur, s'efforçait alors avec Suzanne Delorme et avec l'appui d'Henri Berr de relancer l'activité de la section d'Histoire des Sciences du Centre International de Synthèse, interrompue depuis le début de la guerre. A cette fin, il organisa une série de conférences (à partir d'avril 1946), fonda la Revue d'Histoire des Sciences (3ème trimestre 1947) et réanima le groupe français d'historiens des sciences (11 Décembre 1947). Au cours de ces années d'après guerre, où, après une période de léthargie, l'Histoire des Sciences connaissait en France un essor assez rapide, associé à une diversification de ses voies d'approche et de ses méthodes, Costabel eut aussi l'occasion d'entrer en relation avec plusieurs maîtres prestigieux. Le premier de ceux-ci, Gaston Bachelard, qui dirigeait la plupart des thèses d'Histoire des Sciences en préparation apporta à des jeunes scientifiques tels que Maurice Dumas, Costabel et moi-même une aide et un appui particulièrement précieux ».

« Jusqu'en 1960, la liste des articles et communications publiés au cours de cette période montre que ses préoccupations essentielles concernent alors l'histoire des concepts et des problèmes fondamentaux de la mécanique : chute des graves, centre de gravité, moments d'inertie, équilibre de la balance, lois du choc, ainsi que les interventions de quelques grands acteurs : Galilée, Descartes, Roberval, Desargues, Huygens, Mariotte, Leibniz ou Boscovich, auxquels il continuera toujours de s'intéresser. Si la plupart des écrits de Costabel sont alors des articles de revues, d'autres attestent de sa participation à divers congrès et symposiums : Congrès International de Philosophie des Sciences (Paris 1949), Congrès internationaux d'histoire des Sciences (Jérusalem 1953, Florence-Milan 1956, Barcelone 1959, Colloque Boscovich (Dubrovnik 1958), Congrès des sociétés savantes (Paris 1959). Quelques-uns marquent aussi sa collaboration à des ouvrages collectifs : l'*Encyclopédie* et *Le progrès des sciences et techniques*, 1951 ; Conférences du Palais de la Découverte, 1959 ; *Encyclopédie, Les lois de la Pensée*, 1954 ; *Hommage à Gaston Bachelard*, 1959 ; tome II de l'*Histoire générale des Sciences*, 1958. »<sup>68</sup>

---

<sup>68</sup> René Taton, *Revue de l'Histoire des Sciences*, 1990 XLIII 2-3.

Il est impossible de parler de tous les articles dont il est question dans le texte de René Taton, publiés entre 1948 et 1960, mais ils marquent le début de l'œuvre de Pierre et sont déjà l'exemple de ce qu'il va réaliser ensuite.

Voici un aperçu de ce que furent deux de ses premiers articles, écrits en 1948 et 1949.

« Contribution à l'histoire de la chute des graves » est le titre du premier. Le point de départ en est le travail de Galilée effectué sur ce sujet. Galilée ayant rencontré des résistances, Pierre veut comprendre pourquoi elles ont eu lieu et étudie un essai de vérification expérimentale de la loi de la « chute des graves », effectué à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle par le Père Sébastien, religieux carme. Celui-ci a présenté une « machine » que Pierre estime d'une grande ingéniosité. *L'Histoire de l'Académie Royale des Sciences* de 1699 rapporte ce fait : puis en 1702 présente le compte rendu de Varignon sur ce sujet. Pierre alors reprend les démonstrations du Père Sébastien, celles de Varignon, compare, reprend le raisonnement mathématique. Mais il analyse aussi pour chacun la raison qui motive sa position et apparaît là ce qui sera de plus en plus une partie de sa recherche : pourquoi Galilée a-t-il rédigé cette loi, pourquoi le Père Sébastien et Varignon ont-ils mené ainsi leur étude ; c'est toute la part humaine et philosophique qu'il va désormais introduire dans son travail.

Le deuxième article, publié en 1949 dans les *Archives Internationales d'Histoire des Sciences* (numéro 8 pages 864 à 886) s'intitule « le paradoxe de Mariotte ». L'Abbé Mariotte (1620-1684) écrivit un « Traité du Mouvement des Eaux » qui fut publié en 1686, deux ans après sa mort. Dans ce livre est présenté l'énoncé du paradoxe (renversement de la loi du levier ordinaire dans un cas précis) et sa solution par Mariotte lui-même. La Hire, qui en fit l'édition, explique dans la préface comment Mariotte lui demanda de prendre soin de l'impression de ce traité, lui laissant toute liberté d'y changer ou retrancher « ce qu'il jugerait à propos » ; mais, écrit La Hire : « Je n'ai pas osé entreprendre d'éclaircir tous les endroits difficiles de peur de m'écarter de ses pensées ».

Pierre expose « le paradoxe de Mariotte » dans tous les détails du problème posé, puis nous présente ce personnage qui « parle clairement et en maître d'une logique et d'une science singulièrement proches de notre logique et de notre science moderne ». Mariotte indique la règle suprême : « chercher toujours de nouvelles conséquences » opposant ainsi la voie philosophique « remonter la suite des causes » à la voie scientifique : « descendre la chaîne des conséquences ».

Citons également des articles sur Roberval, dont l'un « La controverse Descartes/Roberval au sujet du centre d'oscillation » fut publié en 1951 dans la *Revue des Sciences Humaines* et repris en 1982 dans le livre que Pierre écrit : *Démarches originales de Descartes savant* dont nous reparlerons plus loin.

En 1948, Pierre découvrit dans les Archives de l'Académie des Sciences un manuscrit ne comportant aucune indication d'auteur, ni de date. Il l'étudia, eut la certitude d'avoir trouvé qui l'avait écrit, et après avoir demandé son opinion à Otto Spiess, put affirmer qu'il s'agissait d'un texte de Leibniz de 1710-1716. Il fit un article pour apporter les preuves de son affirmation et faire les commentaires.

En 1950, Pierre fit à l'Institut Henri Poincaré un exposé sur l'Histoire du « Moment d'Inertie » et en fit un article qui fut une reprise approfondie de cet exposé et qu'il termine ainsi : « Si l'historien des sciences avait un vœu à formuler, ce serait, nous semble-t-il, que le nom du moment d'inertie soit à la fois conservé et compris, comme un rappel permanent au sein de la Mécanique en marche d'une phase passionnante de son élaboration et de l'effort toujours nécessaire pour la saisie de son axiomatique ».

Sur un sujet qui était très important pour Pierre, un article paru dans la *Revue d'Histoire des Sciences* de 1951 a pour titre : « la Mécanique dans l'Encyclopédie ». Dès les premières phrases, il accroche son lecteur par la profondeur qu'il va donner à son étude. « Science mixte et reconnue comme telle par les encyclopédistes, tenant à la fois des mathématiques et de la

physique expérimentale, mais dépendant jusque là de conceptions métaphysiques, la mécanique devait fournir un terrain de choix en ce milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle pour le dessein que s'étaient fixé les « philosophes groupés autour de Diderot et de d'Alembert, elle devait permettre d'exposer une preuve positive, une illustration concrète de ce que désormais « la lumière était venue »<sup>69</sup>

Pierre nous apprend que c'est d'Alembert lui-même qui a fait ou revu tous les articles de mathématique ou de physique ayant quelque importance. Ensuite il étudie tous les articles de l'*Encyclopédie* se rapportant à la Mécanique avec les savants qui les ont écrits. Il termine ainsi : « La lumière commençait seulement à se faire sur le vrai caractère de la construction scientifique ; on ne pouvait en saisir nettement les moments ni dans les faits ni dans les combats d'idées. Qui oserait, venant après deux siècles, juger des hommes en cette phase violente de l'histoire autrement qu'avec circonspection ».

Nous n'en citerons pas davantage, mais signalons qu'il publie pendant cette période d'autres articles sur Galilée, Roberval, Huygens, Descartes.

« En 1960, deux publications de Pierre Costabel marquent à la fois les débuts de son oeuvre, si remarquable, d'éditeur de textes scientifiques inédits ou mal connus et les premiers témoignages de deux programmes de recherche abordés depuis longtemps et dont il poursuivra l'étude tout au long de sa carrière : la dynamique leibnizienne et ses prolongements, l'oeuvre et l'influence scientifique de Malebranche et de ses disciples. Il s'agit, en effet, d'une part de son ouvrage *Leibniz et la dynamique. Les textes de 1692* (Paris, Herman 1960, « Histoire de la pensée ») exemple d'une étude historique minutieuse associée à une recherche documentaire rigoureuse. »<sup>70</sup>

Comme le dit René Taton, c'est dès 1960 que Pierre publie son livre *Leibniz et la dynamique*. Dans son avant-propos, il revient sur sa découverte d'un manuscrit d'auteur inconnu et sur lequel il avait écrit un article dont nous avons parlé plus haut « Deux inédits de la correspondance indirecte Leibniz-Reyneau » et comment cette découverte l'avait conduit à approfondir sa recherche. Le plus simple est de le citer :

<sup>69</sup> *Encyclopédie* tome I, Paris 1751, Discours préliminaire page XXIX.

<sup>70</sup> René Taton dans son *Hommage à Pierre Costabel*. Voir supra p.

« C'est en cherchant en vain des documents sur les expériences de Mariotte que nous avons découvert dans les Archives de l'Académie deux manuscrits leibniziens. Il s'agit de deux copies de textes mécaniques de l'année 1692. Leur critique externe et interne, l'identification du copiste, la recherche des circonstances et des motifs de l'exécution de ces copies nous ont conduit à approfondir une histoire mal connue, celle des difficultés de Leibniz avec le milieu savant français et à trouver dans un examen patient et minutieux l'illustration de thèses plus étendues et plus générales sur la cohérence interne de la pensée de Leibniz (...) Les grandes synthèses et les idées générales sont précieuses et indispensables. Elles n'ont pas cependant de contenu substantiel sans la connaissance profonde et vivante qui s'acquiert patiemment au contact des grands hommes du passé. La diplomatie de Leibniz, ses erreurs et ses insuffisances, le rendent plus humain et plus proche de nous, la profondeur de son analyse et son application tenace à suivre jusqu'au bout les lignes tracées par des principes métaphysiques le rendent aussi plus grand et nous obligent à prendre conscience des difficultés qu'il avait à vaincre, difficultés non seulement relatives à son époque et son milieu, mais peut-être éternelles ».

Ensuite, dans l'introduction, Pierre présente Leibniz et la diversité des thèmes qu'il a abordés : logiques, mathématiques, juridiques, moraux, religieux, philosophiques. Pour Leibniz, tout est lié ; mais cela est vrai aussi pour les grands penseurs tels que Descartes, Pascal, Newton et bien d'autres.

« Constaté qu'ils ont été à la fois des philosophes et des savants, constaté qu'ils ont trouvé dans leur philosophie de puissants mobiles pour leur recherche scientifique, c'est rester seulement sur le seuil d'une compréhension véritable et bienfaisante de leurs œuvres. Et si pour eux tout est lié, tout conspire, c'est que sans doute, sous des expressions diverses, ils apercevaient des problèmes fondamentaux, des problèmes éternels dont nous avons peut-être oublié jusqu'à l'existence ».

« La science du mouvement tient dans la philosophie de Leibniz une place de premier plan (...) Depuis Aristote lui-même, tout effort de construction rationnelle d'une connaissance de la nature a rencontré le mouvement comme élément essentiel et Leibniz est venu dans un monde profondément informé par ce qu'on a appelé le mécanisme. Il n'a donc pas inventé le principe d'après lequel dans la nature tout doit être expliqué « *Per magnitudinem, figuram et motum* », il n'a pas davantage inventé le principe d'après lequel le mouvement est l'élément majeur »<sup>71</sup>.

Leibniz a subi dans sa jeunesse l'influence de la doctrine cartésienne beaucoup plus qu'il n'a bien voulu l'admettre lui-même. (...) Il est au sens large nettement rationaliste. Il est en même temps profondément croyant. Ce que la raison humaine conçoit et imagine comme possible, elle est impuissante à l'appeler à l'existence, Dieu est nécessaire à un monde qui ne subsiste pas sans pensée créatrice et immédiatement efficiente. Mais si le mouvement créateur procède en définitive de Dieu, l'action de la divinité se continue et se prolonge en quelque sorte d'elle-même et il n'est pas requis d'introduire dans l'explication du monde un concours extraordinaire et constamment renouvelé de Dieu ».

---

<sup>71</sup> Introduction, p. 3.

Cette dernière phrase de Pierre, qui résume et présente la pensée profonde de Leibniz, rejoint les études scientifiques récentes qui disent que l'Univers est en perpétuelle évolution. C'est en permanence qu'il se produit du nouveau dans notre monde. Les tsunamis, les inondations, les tremblements de terre, les variations climatiques ne sont pas des cataclysmes par lesquels une volonté créatrice se manifeste ; ils sont simplement, mais tragiquement, des épisodes qui font partie naturellement d'une longue évolution. Il en est de même de la disparition et de la mutation de certaines espèces végétales ou animales. Car en dehors des phénomènes effrayants qui détruisent, sèment la souffrance et la mort il y a, que nous en soyons conscients ou non, des transformations qui s'opèrent lentement sous nos yeux, apportant sans cesse du nouveau. Ceci, c'est la science qui nous le révèle, qui nous l'explique. Que dit la théologie. En février 2008 est sorti un livre intitulé « Hasard ou plan de Dieu » aux éditions du Cerf, écrit par le Cardinal Christoph Schönborn, Primat d'Autriche, antérieurement professeur de théologie à l'université de Fribourg. Voici ce qu'il nous dit « Croire que Dieu existe signifie aussi croire qu'il agit non pas seulement de temps en temps, ni uniquement on ne sait quand au commencement des temps, c'est croire en son action permanente, parce que tout a en lui son origine, parce qu'il soutient tout et qu'il donne sa finalité à tout (...) Croire en la Création comme en un événement actuel, en train de se produire maintenant n'a pas seulement un sens, c'est aussi la condition préalable qui fait reposer la science sur des bases qui ont un sens (...) Et encore : « dans la vision de la causalité divine, son opération n'est pas celle d'un *Deus ex machina*, d'un Dieu bouche-trou servant pour les phénomènes inexplicables. Il ne s'agit pas d'une « intervention dans certains cas », mais de l'opération créatrice transcendante et permanente de Dieu, qui seul rend possible le maintien de l'univers dans sa cohésion et qui, selon son plan, son dessein, fait avancer graduellement celui-ci pas à pas jusqu'à l'émergence de l'homme.

Pierre aurait été heureux que l'intuition de Leibniz trouve aujourd'hui sa confirmation dans la pensée des scientifiques et des théologiens. Il se serait réjoui de voir que par delà les siècles, les préoccupations des hommes de sciences pouvaient se rejoindre.

René Taton, nous l'avons vu plus haut, qualifia cet ouvrage de Pierre « d'exemple d'une étude historique minutieuse associée à une recherche documentaire rigoureuse ». Lichnerowicz en parle lui aussi dans un article de la *Vie des Sciences*<sup>72</sup>

« Prenons un exemple où l'on voit en pleine lumière la méthode de travail et l'ambition de P. Costabel et relisons le livre de *Leibniz et la dynamique* (les textes de 1692) publié en 1960 et réédité avec corrections en 1981. La méthode conduit à unir de façon solidaire des travaux de trois types différents. Un travail d'archiviste : il y a identification dans les Archives de l'Académie comme étant des copies de textes de deux manuscrits anonymes non classés, il y a même identification du copiste, ce qui éclaire les relations entre savants et particulièrement celles de Leibniz avec les milieux académiques français. Un travail d'exégèse : analyse des variantes significatives que présentent des manuscrits par rapport à des textes analogues publiés, portant sur la critique leibnizienne des principes de la mécanique cartésienne. Enfin une mise en évidence de la cohérence de la pensée de Leibniz et des enjeux poursuivis ».

Pierre, tout au long de sa vie, resta fidèle à Leibniz. Il continua à étudier ce que celui-ci avait écrit, à rechercher les échanges et les rapports qu'il entretenait avec les savants de son temps. On trouvera la liste des articles qu'il a publiés sur le sujet en annexe<sup>73</sup>.

C'est aussi au cours des mêmes années que Pierre travailla sur Malebranche pour lequel il avait une réelle vénération (Malebranche 1638-1715, oratorien). Il participa à la publication de ses œuvres complètes par André Robinet en vingt volumes, pour l'édition du volume XVII, 1 consacré à l'étude « Des lois du mouvement ». Il se livra à un « dépouillement minutieux des papiers mathématiques de Malebranche et de son entourage »<sup>74</sup> Et comme l'a précisé René Taton, il s'intéressa toujours à Malebranche et publia en 1964

<sup>72</sup> Comptes-rendus, série générale, tome 9, 1992 n° 5, Numéro annuel page 399-404.

<sup>73</sup> Voir infra pp.

<sup>74</sup> Georges Guilbaut, *Annuaire des anciens élèves de l'Ecole Normale Supérieure*, 1990, p.

*Commentaires scientifiques sur les éclaircissements XVI et XVII de la Recherche de la Vérité*<sup>75</sup>.

En 1962 paraît un ouvrage collectif *Pascal et Port Royal*, édité chez Fayard pour le tricentenaire de la mort de ce grand penseur. Y participent Hans Urs Von Baltazar, Pierre de Boisdeffre, Daniel Rops, François Mauriac, René Taton, Pierre Costabel et d'autres philosophes et scientifiques connus. « Le présent album ne prétend ni apporter beaucoup de révélations sur Pascal, ni résumer tout ce qui a été dit sur lui depuis tant d'années. C'est un cahier d'hommages où des hommes, méditant sur Pascal, selon la pente de leur esprit, ont cherché à porter sur lui témoignage »<sup>76</sup>. Le chapitre écrit par Pierre porte le titre de « Pascal et les mathématiques ». En voici quelques extraits :

« L'érudition, même accompagnée du souci de la dépasser, ne fait qu'ouvrir la voie à une réflexion personnelle. Pascal n'est pas seulement le talent exceptionnel qui a attaché son nom à des problèmes marquants et à des résultats significatifs, c'est aussi et surtout peut-être un homme qui continue à parler à d'autres hommes par delà les siècles. Quelle que soit l'évidence de la place que les mathématiques tiennent dans sa pensée et dans son style, aucun de nous en l'écoutant ne peut échapper à une question cruciale : -Quelle est de cette place le véritable secret ? (...)

Un environnement et des sources, des dons exceptionnels sur le plan de la technique opératoire, une aptitude rare à percevoir des relations sous la diversité des choses et à dégager des principes abstraits d'intelligibilité, tout cela fait une tête mathématique. Il n'y a pas en cela d'énigme (...)

Mais Pascal n'est pas de la race de ceux dont les émotions se dépouillent dans la sphère de l'intelligence et qui tolèrent d'eux-mêmes une vision reposante issue d'une explication rationnelle. Pascal est l'homme de la Nuit de feu du 23 novembre 1654 qui décide de se détourner du monde et de tout oublier hormis Dieu – L'homme qui se constitue témoin de la primauté de la foi religieuse et de la vie mystique et s'offre pour la suite des siècles au scandale des savants.

Cet homme a-t-il renié toute une part de lui-même, autorisant par son exemple à proclamer le divorce de la foi et de la raison. A-t-il vécu la passion intérieure d'une incompatibilité radicale ?

L'exemple est significatif. Monsieur Jean Guitton a raison de souligner que les êtres mathématiques participent pour Pascal à la nature des objets individuels et historiques ; ils sont comme possédant une existence distincte de l'esprit de l'homme et dont le fond ne s'atteint pas avec les artifices des symboles ; ils sont chargés de mystère, on les rencontre plus qu'on ne les trouve. Pascal n'a donc pas à se faire violence pour préférer le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob à celui des philosophes et des savants. Les vérités qui l'intéressent sont des réalités existentielles d'un monde soumis au temps et il

<sup>75</sup> Ouvrage le plus important de Malebranche datant de 1675.

<sup>76</sup> Commentaire de l'éditeur.

est plus heureux parmi les témoins de l'histoire que devant les propositions des métaphysiciens. »

Pierre portait une vénération particulière à Blaise Pascal. Notre Père nous avait appris à connaître ce grand homme, lisant et méditant ses pensées et nous en parlant longuement. Lui-même, jusqu'à ses derniers instants, ouvrait chaque jour le livre de Brunschvicg *Blaise Pascal, opuscules et pensées* et y puisait le soutien de sa vie spirituelle, livre vénérable, conservé pieusement.

En 1975 Pierre publie chez Vrin (Librairie philosophique), dans la collection des Travaux de l'Académie Internationale d'Histoire des Sciences, n° 19, un livre sur Florimond de Beaune (1601-1652) au sujet d'une étude que ce dernier avait menée sur la « doctrine de l'angle solide ». Le manuscrit de cette œuvre a eu une histoire mouvementée « Rédigée il y a plus de trois siècles, il ne fut pas publié et n'avait laissé que la trace des regrets de sa disparition ». Pierre le trouva par hasard, en 1963 « il bénéficia alors de l'attention de Madame et Monsieur Pierre Gauja, secrétaires archivistes de l'Académie des Sciences qui obtinrent de la fondation Singer-Polignac l'aide financière nécessaire pour sa transcription. Pierre put retrouver toute l'histoire du manuscrit de F. de Beaune grâce à la correspondance de Huygens dans laquelle il trouva cette phrase : « Il y a bien un traité de l'angle solide tout achevé et à mon avis fort beau, mais je n'ai encore trouvé personne qui voulut en entreprendre la publication car les figures tiendront presque dix planches ». Mais l'histoire du manuscrit ne s'arrête pas là. Pierre trouva aussi sa trace dans la correspondance Holdenburg-Leibniz et enfin dans les papiers de Roberval grâce à qui il ne fut pas perdu, puisqu'il passa avec les travaux de ce dernier dans les archives de l'Académie. Pierre, pour l'éditer, se heurta aux difficultés qu'avait rencontrées Huygens de publier ses nombreuses figures. De plus, l'écriture de Florimond de Beaune étant pratiquement illisible, Pierre dut faire appel, à un spécialiste de paléographie, Bernard Barbiche. Il publia donc le travail complet de Florimond de Beaune en français moderne et en fournissant « la solution absolument complète telle qu'à

travers une lecture pénible nous l'avons pourtant trouvée sous la plume de de Beaune ». Il ajoute : « Il nous paraît que notre solution a l'avantage de mieux restituer pour les historiens et les philosophes une leçon d'importance. Praticien de l'astronomie et disciple privilégié de Descartes, de Beaune était loin de renier le maniement des nombres et de l'algèbre, bien au contraire. Mais il a cru au moment même où il s'initiait à la géométrie de Descartes pouvoir marquer avec sa « doctrine de l'angle solide » une séparation des genres. C'est une tentation intéressante, même si elle a été sans lendemain ».

Dès les années 1950, Pierre a travaillé sur Descartes : il revoit et complète six tomes des *Œuvres complètes de Descartes* dans l'Édition Adam-Tannery. Cette publication s'est étendue sur dix ans (1964-1974) et a permis de corriger de nombreux points et de publier des documents nouveaux. Cela représente un énorme travail. Frédéric de Buzon, dans le *Bulletin Cartésien*, XIX, publié par l'équipe Descartes avec le concours du CNRS (*Archives de Philosophie*, 54, 1991, Cahier 1), dit ceci :

« La disparition de Pierre Costabel le 20 novembre 1989 a privé le Centre d'Études Cartésiennes de l'un de ses plus éminents collaborateurs et d'un ami précieux. Pierre Costabel avait été l'un des fondateurs de cette équipe Descartes dont les réunions dans le salon de la rue Colbert devaient décider des premiers *Bulletins Cartésiens*. On sait que Pierre Costabel était de formation mathématicienne et qu'il avait orienté son activité vers l'histoire des sciences « dures », pour l'essentiel la mathématique et la physique des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles (...) La contribution directe de Pierre Costabel aux études cartésiennes est multiple (...) La réfection de l'édition Adam-Tannery dont les premiers tirages ont paru entre 1968 et 1974 a été menée pour toute la correspondance (Vol. I à V) par J. Beaudet et Pierre Costabel. De plus, ce dernier a donné des notes scientifiques pour certains des volumes révisés par B. Rochot (VI, VIII-1, IX-2, X) ». Ce travail ingrat de révision, qui, malgré l'effort déployé, ne pouvait ajouter que quelques strates à une édition déjà bien complexe, a été l'occasion de la prise de conscience de la nécessité d'une restitution plus achevée et plus scientifiquement fondée des textes cartésiens. « La contribution directe de P. Costabel aux études cartésiennes est multiple.... On distinguera ici entre les travaux d'édition et d'interprétation, bien que l'intrication de ces deux activités soit grande....

Quelques exemples l'attestent : le texte du *De Solidarum elementis*, publié dans Adam-Tannery, X, a ainsi fait l'objet d'une publication séparée (Paris, PUF, coll. Epiméthée, 1987) ; voir le compte rendu d'A. Warusfel in *Bulletin Cartésien* XVIII, p. 24-27). De même, l'intérêt de P. Costabel pour la portée de la réforme cartésienne des mathématiques l'avait amené à encourager l'édition de l'*Introduction à la Géométrie (Calcul de M. Descartes)* qu'il devait commenter systématiquement. C'est d'autre part,

sous la direction de P. Costabel que l'équipe Descartes avait entrepris des index automatisés, dont deux ont paru (*Regulae* et *Discorsi*). Autre technique moderne d'édition, la bibliographie matérielle, utilisée de manière remarquable pour faire apparaître les conditions précises de diffusion des ouvrages de Descartes après sa mort « Editions et émissions des oeuvres de Descartes de 1657 à 1673 » Liminaire du *Bulletin Cartésien* V, p. 445-454.

Au travail de restitution et d'histoire du texte s'ajoute celui du commentaire. Les notes de la révision d'Adam-Tannery sont un exemple, mais bien plus significatives sont les contributions à la traduction des *Regulae* par J.L. Marion (La Haye, Nijhoff, 1977, compte-rendu de Jacques Brunschwig in *BC* VIII, p. 27-34), par de nombreuses notes décrivant en particulier le rapport de Descartes à l'algèbre et à l'analyse (p. 138, 147, 154, 279 etc..) les notations mathématiques (p. 279-283) ou l'optique (p. 200-230 etc). Trois annexes « la solution par Descartes du problème des moyennes proportionnelles », « l'anaclastique et la loi des sinus »... « La loi des cordes vibrantes ») permettent, sur des questions particulières mais centrales, de faire le point sur l'état de la pensée scientifique cartésienne vers 1628.

Ces trois annexes sont reprises avec d'autres études dans le seul recueil sur Descartes publié par P. Costabel : *Démarches originales de Descartes savant*, Paris, Vrin, 1982. Le titre même de ce recueil indique bien quel Descartes lisait P. Costabel, et pourrait être décrit, sommairement, comme le philosophe qui fait de la mathématique un chiffre, une écriture codée, différente des contributions contemporaines dont les premières applications sont géométriques avant d'être physiques. Ce qui permet de comprendre l'attention toute particulière du commentateur aux signes, algébriques ou cossiques et à leurs ordres. Cet intérêt recoupait ainsi le champ philosophique et métaphysique, à propos de l'infini par exemple, P. Costabel notait en conclusion de « Descartes et la Mathématique de l'infini », *Historia Scientiarum*, 29, 1985, p. 49 : « On ne saurait donc spéculer sur la position de Descartes à l'égard de l'infini en disjoignant sa philosophie et sa mathématique. Celle-ci a manifestement accompagné et informé l'élaboration de celle-là ».

Dans les derniers travaux cartésiens, contemporains de la commémoration du 350ème anniversaire de la publication du *Discours de la méthode* et des *Essais*, P. Costabel avait associé à la mathématique comme chiffre une « maxime » d'interprétation : « la mathématique cartésienne est la science de démêler », Cette maxime était certainement également celle de P. Costabel au travail, dont le souhait était d'ordonner la mathématique cartésienne non publiée en 1637.<sup>77</sup>

Au début de son ouvrage *Démarches originales de Descartes savant*, Pierre écrit un avertissement qu'il convient de citer :

« Le souhait de nombreux amis trouve aujourd'hui dans la collection « Vrin Reprise » le moyen d'être satisfait. Je rassemble ici la majeure partie des études que j'ai consacrées à l'oeuvre scientifique de Descartes et qui, dispersées dans des publications diverses, sont difficiles à consulter ou carrément inaccessibles dans certains cas. Le titre sous lequel je les présente n'est pas factice, car c'est bien l'originalité de Descartes savant qui a été dès l'origine de mes recherches le thème que j'entendais soumettre à un examen approfondi et objectif. Le pluriel dont j'use dans ce titre signifie simplement que durant quelques

<sup>77</sup> *Archives de Philosophie* 54, 1991, Cahier 1, « Pierre Costabel et Descartes ».

vingt-cinq ans l'examen en question a été pour moi porté sur divers aspects de Descartes savant sans que je puisse me permettre autre chose que des suggestions quant à une synthèse. Les textes que je rends accessibles au lecteur ne sont d'ailleurs pas sans lacunes par rapport à l'activité scientifique de Descartes, notamment en ce qui concerne la cosmologie et le magnétisme. Tels quels, portant en eux-mêmes la marque des circonstances et du moment dans lesquels ils ont été écrits, je crois cependant avec mes amis qu'ils peuvent être utiles encore dans leur rassemblement même. Et mieux valait les remettre à la disposition du public que d'attendre, dans la crise actuelle de l'édition, la possibilité hypothétique d'une refonte générale et organisée. Je me suis contenté seulement d'ordonner ces textes en plaçant en tête deux tentatives d'information générale et en adoptant pour les études proprement dites de la science cartésienne un ordre qui suive très sensiblement la chronologie de Descartes lui-même. En remerciant les éditions de la librairie philosophique Vrin et le Comité de direction de « Vrin Reprise » de leur bienveillante attention, j'espère que l'ordonnance de cette réédition de textes dispersés constitue effectivement une réponse à l'attente qu'un lecteur a normalement face à un volume et à son titre. »

Dans un exemplaire de ce livre, trouvé dans la bibliothèque de Pierre après sa mort, l'enveloppe d'une lettre portant son adresse est restée. La lettre a disparu, mais au dos de l'enveloppe Pierre a écrit de sa petite écriture si caractéristique quelques lignes qu'il destinait peut-être à une présentation orale du livre ou à une réédition. Les voici :

« Le titre sous lequel l'auteur a regroupé la plupart de ses contributions aux études cartésiennes – dont certaines aujourd'hui difficilement accessibles et étendues sur près de vingt-cinq ans de recherche – ne lui a pas paru usurpé. Il y a joint un examen inédit de la « réfraction de la lumière et la dioptrique » de Descartes (pp. 63-76), qui s'efforce de faire le point de questions fort débattues en conjuguant les données négligées de la correspondance de Descartes et l'analyse logique de la conception mécanique du phénomène lumineux. La lecture de ce texte exige une attention soutenue qui ne sera probablement pas générale, mais l'auteur a souhaité mettre à la disposition des chercheurs spécialisés un essai ayant valeur de référence. Il sait que les *Démarches originales de Descartes savant* qu'il présente au public comporte des lacunes et il espère pouvoir compléter dans les années à venir. »

Ce livre fut très apprécié par la communauté scientifique, si l'on en juge par les diverses critiques qui en furent faites. Entre autres André Lichnerowicz :

« La simple réunion en un livre d'articles antérieurs un peu complétés fait émerger une figure de Descartes fort nouvelle et très éloignée de ce qu'on nomme banalement : l'esprit cartésien ».

Le dernier article du livre *Démarches originales de Descartes savant* est le sujet d'une intervention que fit Pierre au Symposium qui eut lieu à Edimbourg

en août 1977 et fut ensuite publié dans *Human Implications of Scientific Advance*, proceeding of the XVth International Congress of the History of Science, Edimbourg, 10-19 august 1977, pp. 268-277, ed. by E.G. Forbes. Cet article a pour titre : « Physique et métaphysique chez Descartes » et aborde un aspect original de la pensée de ce grand philosophe. Pierre définit d'abord le sens du qualificatif « métaphysique » : « Non pas ce qui paraît déduit d'une vision religieuse du monde, mais ce qui est au-delà de nos prises sur les choses, au-delà de nos observations et de nos expériences (en référence au sens de la préposition grecque *méta*) ». Puis il remarque qu'une question se pose : trouvons-nous la pensée de Descartes dans ce que nous livrent les écrits publiés de son vivant ou dans les publications faites après sa mort de certains manuscrits et de ses lettres ? « En fait, il faut distinguer chez Descartes l'écrivain publié et l'homme ». Dans sa correspondance avec Mersenne, il faisait état des « vérités éternelles ». Il lui déclare que la Métaphysique est une science dont les vérités sont plus certaines que celles de la Géométrie et sur lesquelles il espère bâtir sa Physique. Pour Descartes : « Si la philosophie est un arbre dont la physique est le tronc, la médecine, la mécanique et la morale, les branches principales, la métaphysique en constitue les racines »<sup>78</sup>. La métaphysique de Descartes commence par le doute, un doute méthodique, mais provisoire : « Car il a pour première conséquence la certitude de l'existence du « moi » pensant. L'acte de l'esprit qui doute exclut le doute sur sa propre existence » et Pierre ajoute : « L'existence du « moi » pensant n'aboutit qu'à une solitude si rien d'extérieur à lui ne peut être assuré. Descartes entrevoit la nécessité d'une science de l'être supérieure à la Géométrie et dont la clé de voûte est Dieu, ce Dieu qui « est » et qui garantit par ce qu'il met en nous la possibilité même d'une connaissance objective ».

Pierre confirme : « En définitive, je ne crois pas que le Descartes d'avant les *Méditations* et les *Principes* ait caché son jeu. Il n'a pas commencé par être

---

<sup>78</sup> Voir : préface de l'auteur lui-même à l'édition des *Principes*

métaphysicien, il l'est devenu afin d'assurer les bases d'une connaissance dont par ailleurs il s'était attaché à élaborer des moyens cohérents. Il est devenu métaphysicien au point de s'engager tout entier dans une œuvre plus philosophique que scientifique. Ce qui lui a valu beaucoup d'ennuis. » Pierre termine son intervention en citant Descartes écrivant qu'il est peu raisonnable de considérer le monde comme fini : « A nous, qui tenons pour l'infini, n'incombe pas la charge de résoudre des contradictions que l'on a coutume de proposer à son sujet, mais nous sommes délivrés de toutes les difficultés par cet aveu très simple et très vrai de ce que notre entendement n'est pas infini et qu'il est, par conséquent, incapable de comprendre telles quelles les choses qui concernent l'infini ».

En 1987, Pierre publia encore un livre : *René Descartes, exercices pour les éléments des solides. Essais en complément d'Euclide : progymnasmata de solidorum elementis*, éd., trad. et notes par Pierre Costabel, Paris, PUF, 1987. Jean Robert Armogathe a donné une analyse de ce livre dans la *Revue d'Histoire des Sciences*, 1990, XLIII, 2-3), c'est-à-dire après la mort de Pierre. Voici ce qu'il écrit :

« Le texte de Descartes comprend deux parties. Une étude systématique de l'angle solide et des relations entre les nombres des sommets d'angles et de faces dans un corps solide limité par des plans (ce qui sera appelé plus tard un polyèdre convexe) ; une application à la détermination des polyèdres réguliers et semi réguliers. Celle-ci est incomplète et postule que Descartes ignorait alors la collection mathématique de Pappus et les *Harmonices Mundi* de Kepler. Mais dans ses limites elle manifeste le prolongement de chapitres ajoutés en 1578 par François de Foix-Candal à une édition des éléments d'Euclide. D'où la raison du sous-titre de la présente édition. Celle-ci, certes comprend des pages difficiles pour un non-spécialiste, mais Pierre Costabel a tenu une double gageure : commenter un texte ardu dont certaines finesses ont échappé à Leibniz avec toute l'autorité que lui donne sa connaissance unique des mathématiques au XVII<sup>e</sup> siècle, réussir pourtant à dégager les enjeux scientifiques de manière claire en situant ces quelques pages dans leur contexte scientifique, mais aussi en démêlant leur trajectoire intellectuelle (autour du théorème d'Euler qui serait plus justement celui de Descartes/Euler). Le texte cartésien méritait-il cependant tant d'efforts ? La réponse se trouve moins dans le texte établi, traduit et annoté que dans les grands commentaires dont Pierre Costabel a armé son édition : à côté des *Démarches originales de Descartes savant* (malheureusement épuisé) et des communications données par Pierre Costabel sur la *Géométrie* dans différents colloques de l'année 1987, ces soixante pages des

commentaires constituent une approche originale renouvelant notre connaissance de la mathématique cartésienne. Pierre Costabel insiste beaucoup sur ce qu'il y a de neuf chez Descartes : son écriture (...) L'édition de ce texte, mineur d'apparence, aurait pu ne consister que dans un exercice d'érudition cartésienne. Pierre Costabel a réussi à dépasser ce stade et ce qu'il nous propose est une exemplaire démonstration : rien n'est « mineur » chez un génie ; encore faut-il suffisamment de patience et de connaissance pour parvenir à décrypter dans ces lignes à la transmission tourmentée l'originalité latente de leur illustre auteur. »

« Constituée dès 1968, l'Equipe Descartes dont Pierre avait été l'un des fondateurs fut d'abord un lieu fécond d'amitié, de recherche et d'affrontements théoriques. La bibliographie matérielle, les problèmes de chronologie, l'usage de l'informatique, le statut de la science cartésienne, la physique eucharistique, le style scientifique, autant de thèmes débattus dans un rayonnement international que des « Journées Descartes » à partir de mai 1973 ont permis de vérifier. Des « Lettres d'information », puis le *Bulletin cartésien* aux *Archives de philosophie* ont régulièrement donné un état des études cartésiennes et ont permis de développer les échanges de spécialistes dans une petite « communauté savante » où Pierre Costabel tenait une place éminente. Sous-équipe de l'ER 56 du CNRS, puis centre de Paris-Sorbonne, l'équipe Descartes a tiré grand profit des rencontres romaines organisées tous les trois ans par le *Lessico Intelletuale Europeo* (présidé par Eugenio Garin et dirigé par Tullio Gregory). Là encore, la présence de Pierre Costabel fut souvent décisive (on se rappelle son intervention de 1980, préparée avec Pietro Redondi, sur *res/cosa/cossa*). Pendant plus de vingt ans et jusqu'à la veille de sa mort, j'ai conservé avec Pierre Costabel des relations suivies, fréquentes, souvent hebdomadaires. D'une manière ou d'une autre, Descartes et les cartésiens se retrouvaient dans nos entretiens. »

(...) Pierre Costabel était un historien, un philosophe, un théologien, un prédicateur, un éveilleur d'âmes ».

En même temps que ce si important travail sur Descartes, Pierre écrit bien d'autres livres et articles sur des savants connus ou moins connus comme, entre autres, Pierre Varignon, Bernoulli, Sadi Carnot, Siméon Denis Poisson, Euler, Huygens, d'Alembert, Képler, Newton, Galilée. A la fin de ce livre, il sera donné une liste plus complète de ces publications.

Chaque fois il suit à peu près la même méthode : présentation de la thèse (théorie ou découverte) qu'un auteur a exposée et qui se trouve dans des archives. Il reprend tout le texte, refait la traduction de ce qui est écrit à l'origine bien souvent en latin, présente avec clarté la solution, l'analyse, propose une étude philosophique et humaine du personnage et de son époque, enfin ouvre des perspectives sur l'avenir de la science grâce à ce travail. Il réalise donc chaque fois une œuvre originale et nouvelle. Ses collaborateurs ont apprécié ses

méthodes et en ont témoigné dans des notices nécrologiques dont voici quelques citations :

« Correspondant à son rattachement à la VI<sup>o</sup> section de l'EPHE (puis EHESS) la seconde période de la carrière d'historien des sciences de P. Costabel (de 1960 à 1981) est marquée par une accélération et une diversification de ses activités et de ses publications. Le cours qu'il donne et le séminaire qu'il dirige dans le cadre du Centre Alexandre Koyré l'amènent en effet à élargir ses intérêts et à infléchir l'orientation d'une partie de ses travaux pour tenir compte des thèmes de recherche de certains de ses auditeurs et de ses étudiants de DEA ou de doctorat. Par ailleurs, au cours de cette période, il entreprend et mène à bien plusieurs importantes éditions de textes et de correspondances scientifiques, travail long et délicat de recherche, de critique, d'établissement, d'annotation et de commentaire de textes qui lui permet de réviser ou de rectifier l'analyse et l'interprétation d'importantes questions d'histoire des sciences et de préciser d'innombrables points de détail (...) Il collabore également à de nombreux ouvrages collectifs et rédige de nombreuses notices pour l'*Encyclopaedia Universalis*, pour le *Dictionary of Scientific Biography*, pour le *Bulletin Cartésien*, etc.... Il participe en même temps à de nombreux colloques et congrès, tant en France qu'à l'étranger : un examen attentif de sa bibliographie permet d'y reconnaître, dispersées d'ailleurs en plusieurs rubriques, plus d'une trentaine de communications faites à de telles réunions au cours de cette période. Enfin les diverses responsabilités administratives qu'il exerce, soit en France, comme secrétaire du comité national d'histoire et de philosophie des sciences (jusqu'en 1972), comme secrétaire du groupe français d'historiens des sciences (jusqu'en 1978) ou comme membre élu de la section de philosophie, épistémologie et histoire des sciences du CNRS (de 1970 à 1980), soit sur le plan international comme rédacteur en chef des Archives Internationales d'histoire des sciences (de 1960 à 1965), puis comme secrétaire perpétuel de l'Académie internationale d'histoire de sciences (de 1965 à 1983) l'obligent à participer à de nombreuses réunions administratives, à prendre part à des discussions parfois délicates, tout en faisant une active propagande pour le développement de l'enseignement et de la recherche en histoire des sciences et pour l'essor de la collaboration internationale dans ce domaine. On pourrait craindre que l'accumulation d'activités aussi diverses ait pu nuire à la bonne marche de l'oeuvre personnelle de P. Costabel ; mais en examinant sa bibliographie d'un point de vue chronologique on n'y constate ni rupture ni ralentissement. On aurait pu craindre également que ses fonctions de directeur d'études en aient été perturbées; les comptes rendus annuels d'enseignement, publiés dans l'Annuaire de l'Ecole, montrent au contraire son souci de renouveler régulièrement le contenu et l'orientation de son programme de séminaire, tout en tenant compte des souhaits d'auditeurs dont une douzaine réussirent avec ses conseils et son aide à soutenir d'excellentes thèses de troisième cycle.

Après sa retraite, en dehors des séances de son séminaire, toutes ses autres activités se poursuivent au même rythme, qu'il s'agisse de ses publications, de ses éditions de textes ou de sa participation à des colloques et à des congrès. Si à partir de 1983 il s'intéresse un peu moins à la bonne marche de l'Académie Internationale d'Histoire des Sciences, son entrée, comme correspondant à l'Académie des Sciences de Paris l'oriente vers de nouveaux sujets de recherche dont ses articles publiés dans *La vie des Sciences* nous apportent l'écho. »

Voyons également ce que dit de son oeuvre André Lichnérowicz :

« Il est impossible d'analyser en détail une telle oeuvre. On peut seulement distinguer ses grands thèmes et voir quels sont les auteurs auxquels Costabel s'intéresse. On perçoit alors quelles sont la méthode et la pensée qui les sous-tendent.

Dès le début, les grands problèmes et les concepts de cette Mécanique qui naît et se développe aux XVII et XVIIIème siècles sont présents dans cette oeuvre : centre de gravité, moments d'inertie, équilibre de la balance, chute des graves, lois du choc, puis parallélogramme des forces et querelle des forces vives, liens des problèmes mécaniques avec les problèmes de géométrie et d'analyse. On voit que Costabel est un lecteur persévérant des oeuvres de Galilée, Descartes, Roberval, Leibniz, Varignon, des Bernoulli, de Maupertuis, d'Euler et de d'Alembert et il suit à la trace l'évolution des concepts et des méthodes, à travers ces auteurs, à travers leur pratique aussi....

Il n'est pas un apôtre de l'histoire jugée au nom du présent, mais il cherche à restituer dans sa complexité le tissu historique, à comprendre vraiment le passé et à connaître la vie scientifique de chaque époque....

Il se méfie des synthèses globales, des aperçus généraux qui sont plutôt le fait de l'histoire générale des idées. Il se voue à un travail de patiente précision, poursuivi avec rigueur, pour interpréter un texte ou mettre différents textes en rapport les uns avec les autres. D'autre part, avec sa familiarité des archives académiques, il est passionné de ces correspondances scientifiques à l'édition desquelles il va beaucoup travailler (révision des 5 tomes de la correspondance de Descartes dans l'édition de référence dite d'Adam-Tannery, correspondance de Varignon avec Jean Bernoulli, correspondance d'Euler avec Maupertuis et Frédéric II, etc....)

Pour les grandes synthèses, il a parfois des mots durs comme à ce colloque de Paris de 1981. « N'attendez pas de moi, dit-il, une de ces savantes synthèses que seul un philosophe ou un historien proprement dit serait susceptible de dresser à partir des travaux que les oeuvres de Galilée et de Descartes ont continué à susciter ». Il pense qu'il faut s'en défier dans la mesure où ce sont trop souvent des schématisations simplifiées qui vont dispenser le lecteur « d'aller y voir de près (...)

Pour Pierre Costabel, la perception lucide du détail et la manifestation de l'enjeu sont nécessaires l'un à l'autre. Il faut « aller y voir de près » pour user de ses expressions favorites.

Il ne convient pas de s'y tromper. Malgré les apparences de sa bibliographie, Costabel ne nous convie pas à une connaissance bornée ou morcelée. En réalité, à travers la multiplicité des centres d'enquête et de réflexion, ses recherches interfèrent puissamment, des chemins souterrains sont mis à jour. Par exemple, la simple réunion en un livre *Démarches originales de Descartes savant* (1982) d'articles antérieurs un peu complétés, fait émerger une figure de Descartes fort nouvelle et bien éloignée de ce qu'on nomme banalement l'esprit cartésien. Dans un article publié en 1985, Costabel insiste : « Il faut connaître les pratiques mathématiques de Descartes ; cela fait défaut à tant de commentateurs anciens ou récents... » Un concept doit être « opérationnel », dirions-nous, mais où ce caractère opérationnel peut-il être distingué, sinon dans la pratique? En histoire des mathématiques ou de la mécanique, il nous faut scruter la pratique.

Notons aussi une certaine prédilection de Costabel pour les grands savants-philosophes, Descartes et Leibniz certes, mais aussi son cher Malebranche (oratorien). Pour eux, à ses yeux, la philosophie est inséparable de la pratique scientifique et ne peut être appréhendée seule.

Grâce à l'Académie internationale d'histoire des sciences, il établit un réseau de relations personnelles à travers l'Europe, y compris la Russie, qui s'étend jusqu'aux Etats Unis et au Japon.

A partir de 1983, il se dévoue à notre Académie des Sciences et devient le pilier de la Commission dite des « plis cachetés », chargée d'ouvrir systématiquement les plis anciens et d'apprécier leur contenu et leur intérêt. Il y a fait certaines découvertes concernant l'histoire des sciences, par exemple un pli cacheté de Cauchy concernant les milieux continus, précédant de plusieurs années un mémoire publié et présentant par rapport à lui des variations significatives, un autre pli concernant les expérimentations de Foucault et Fizeau. De son activité à l'Académie, il tire soit des articles particuliers, soit des articles concernant le rôle et l'histoire de l'Académie, tous destinés à *la vie des Sciences*. Notons l'article sur les « plis cachetés et la mémoire de l'Académie » (1984) et celui sur les Secrétaires Perpétuels (1988). Le dernier article de Costabel dans la *Vie des Sciences*, suscité par le second centenaire de la publication de la « Mécanique analytique » s'intitule « Lagrange et l'art analytique ». Il comporte une subtile analyse du sens de l'épithète « analytique » qui fut si à la mode à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle où la raison elle-même se fit « analytique »<sup>79</sup>.

A propos de son livre *Exercices pour les éléments des solides. Essai d'Euclide* :

« Le travail du Père Costabel est donc, et de loin, le plus sûr et le plus perspicace des travaux sur Descartes en géométrie des polyèdres (...) Le travail du Père Costabel sera le point de passage obligé pour toute nouvelle étude du problème posé par ce texte si mal connu jusqu'à aujourd'hui... Grâce lui soient rendues de nous avoir enfin éclairés ce qui n'a été trop longtemps qu'un obscur brouillon de la naissance d'un génie. »<sup>80</sup>

Citons également pour ces sujets J.R. Armogathe :

« Pierre Costabel, *in memoriam* », *Bulletin Cartésien*, XIX.

« Pierre Costabel était un homme de synthèse ; il me faut donc ramener ce qu'il m'a appris à trois points principaux :

-1- Tout est dit dans le texte ; le document doit tout nous enseigner, en écartant nos préjugés, nos interprétations, nos rêveries. Les participants à ses séminaires se souviennent de ses lectures précises des *Pincipia* de Descartes ou de son analyse minutieuse de la Première Journée des *Discorsi* de Galilée. Dans une conférence (inédiée) du 19 Avril 1985, sur l'évolution, il déclarait : « si une longue carrière d'historien des sciences m'a appris quelque chose, c'est avant tout le fait qu'on ne doit pas jouer avec les mots ». Et le X<sup>ème</sup> Congrès de l'Association Guillaume Budé (Toulouse, Avril 1978) l'entendit déclarer : « il faut apprendre besogneusement à rechercher dans nos lectures du passé, non pas la vérité de nos pensées, mais l'expérience d'un parcours – le plus souvent surprenant ».

-2- La science nouvelle est liée de Galilée et Descartes à Huyghens, Malebranche et Leibniz, à un style, une mutation de l'écriture logique. Point de vue qui justifie à la fois

<sup>79</sup> André Lichnérowicz membre de l'Académie, « La vie et l'œuvre de Pierre Costabel », *La Vie des Sciences, Comptes rendus*, Série générale, tome IX, 1992, n° 5, numéro annuel, pp. 399-404.

<sup>80</sup> A. Warusfel, *Bulletin cartésien* XVIII, Janvier-Mars 1990.

la continuité et la rupture, et qui, à partir de l'étude des *Mélanges Morazé* « sur la courbure et son apparition chez Descartes », a connu de féconds développements, au long de l'année 1987, dans plusieurs textes qui mériteraient d'être réunis, comme il souhaitait le faire. Dans une communication de 1981 sur « Révolution galiléenne ou révolution cartésienne ? » Il écrivait :

« A la lumière des études qui se sont poursuivies depuis vingt ans et où j'ai pris ma part, je dis seulement que ce que j'ai appelé la garantie et la sanction du chiffre – qu'il s'agisse du « chiffre » entre guillemets comme code de lecture et mode opératoire ou du chiffre au sens vulgaire comme expression de données numériques – sont davantage le fruit de l'oeuvre cartésienne ».

-3- L'histoire des sciences appartient à l'histoire d'une époque, dans ses mentalités, son histoire religieuse et intellectuelle plus qu'au mouvement particulier « l'internaliste », d'une science donnée. Pierre Costabel était un mathématicien et très exactement, un mécanicien. Mais il était aussi un historien, un philosophe, un théologien (et un prédicateur, et un « éveilleur d'âmes », il avait fait sien la parole de Montaigne : « la vérité est chose si grande que nous ne devons dédaigner aucune entreprise qui nous y conduise » *Essais* III, XIII : De l'expérience »)

Ses écrits sur Bérulle et sur l'Oratoire sont indissociables de ses travaux cartésiens. Par sa personne autant que par ses travaux, Pierre Costabel fut plus qu'un bon ouvrier dans la communauté des chercheurs; sa mort brutale qui a interrompu une oeuvre de maturation, nous prive de ses conseils stimulants, mais l'oeuvre qui demeure reste pour nous un modèle ».

Il faut aussi citer l'« Hommage à Pierre Costabel » écrit par Jeanne Peiffer, qui travailla en collaboration avec lui dans les dernières années de sa vie.

« Restituer la vie, l'aventure de la connaissance, la passion de marquer, « l'intelligence de l'univers disparu » - ces expressions sous la plume même de Pierre Costabel nourrissent l'image qu'ont gardé de lui certains de ses élèves. L'image d'un homme pleinement engagé dans la recherche, passionné, animé par le désir de comprendre, d'expliquer et de transmettre. Avidé aussi de tirer pour le présent des leçons du passé... Pierre Costabel mène son enquête de l'intérieur même de l'objet scientifique – objet appréhendé dans son historicité - en explorant toute l'information historique disponible et en se laissant guider par le contexte mathématique (technique). Ainsi, dans un très bel article « La courbure et son apparition chez Descartes » *Démarches originales de Descartes savant* Paris ? 1982 pp 159-165) où il examine l'apparition de la courbure chez Descartes, il oriente d'abord sa recherche en plaçant la courbure dans le contexte d'une géométrie dans laquelle l'analyse infinitésimale prend en compte les infiniment petits du deuxième ordre, en la liant donc à l'émergence du calcul différentiel. Au cours de l'enquête, il est cependant amené à donner une signification différente au thème de la courbure chez Descartes. Il s'agit pour celui-ci de « surmonter ce qui, dans la tradition antique, se présentait comme une incompatibilité » : l'opposition entre le droit et le courbe. Pour Pierre Costabel, il en résulte pour l'histoire des mathématiques au XVIIème siècle un éclairage nouveau. Ainsi pour apprécier les caractéristiques fondamentales d'une démarche nouvelle, il importe de la replacer dans la situation concrète des mathématiques du milieu et de l'époque étudiés, sinon on risque d'en

méconnaître la nature et la portée. Il refuse ainsi toute vision théologique de l'histoire, « Tant qu'on n'a pas épuisé toutes les ressources d'information possible, il est imprudent de canoniser pour le passé ce que nous jugeons aujourd'hui relever de la logique et de la simplicité la plus évidente ». (Leibniz et les séries numériques » *Leibniz à Paris* (1972-1976) tome 1 Wiesbaden 1978 p. 84)

Conscient aussi de la multiplicité des facettes que peut présenter un même objet scientifique, Pierre Costabel, à partir justement de son attachement à un questionnement interne à l'objet, a su reconnaître le bien-fondé de la diversité des démarches et méthodes renouvelant aujourd'hui l'histoire des sciences..... Pierre Costabel n'a pas négligé le rôle des institutions scientifiques dans le façonnage de l'objet science. Il s'est plus particulièrement intéressé à l'enseignement scientifique dans les collèges de l'Oratoire au XVIIIème siècle. Mais de manière plus générale, la transmission constituait pour lui un des multiples aspects qu'il s'agit d'appréhender pour restituer dans toute sa complexité le contexte scientifique dont dépend l'émergence et le développement de démarches nouvelles. De même, Pierre Costabel a toujours tenté de ne pas dissocier de l'oeuvre scientifique des acteurs étudiés les préoccupations philosophiques qui ont accompagné et informé l'élaboration de celle-ci. Prêtre de l'Oratoire, il s'est aussi efforcé de penser les rapports entre la science et la religion, notamment à propos de l'affaire Galilée et de concilier la rationalité et la foi.

Parmi les très nombreux sujets abordés par Pierre Costabel, centrés notamment sur les notions fondamentales de la Mécanique du XVIIème siècle et sur les grands noms qui sont associés à leur développement, les travaux de Descartes et de Leibniz ont retenu de sa part une attention jamais démentie....

En ce qui concerne les études leibniziennes, deux grands thèmes émergent, qui ont préoccupé Pierre Costabel toute sa vie durant. D'abord la dynamique, puis la réception du calcul différentiel et intégral.

Au fil de son oeuvre, Pierre Costabel trace de Leibniz un portrait lumineux, éclairant les faces qui rendent le génie plus humain et plus proche de chacun de nous : rationaliste, en même temps que profondément croyant, un inventeur, « avide de tout saisir de peur de laisser échapper le fil le plus ténu de ce qui concourt à la structure de ce monde, en proie à une prodigieuse activité » (Avant-propos à *Leibniz et la dynamique*, les textes de 1692, Paris 1960 p. VIII), mais soumis lui aussi « aux limites qu'impose l'effort intellectuel tendu ».

C'est de Leibniz que Pierre Costabel semble tenir l'acuité avec laquelle il insiste sur l'innovation en matière de langage et l'importance heuristique du choix des mots....

Dans la conception leibnizienne du travail académique, telle que Pierre Costabel l'a décrite s'exprime aussi un peu la sienne propre, « fondée sur le caractère toujours inachevé des pensées de tout homme et la nécessité des échanges de vue pour l'avancement de la recherche » (A. Birembaut, P. Costabel, S. Delorme « La correspondance Leibniz-Fontenelle et les relations de Leibniz avec l'Académie Royale des Sciences en 1700-1701 » *Revue d'histoire des Sciences* XIX Paris 1966 p. 117). Il suffit pour cela de se rappeler l'accueil qu'il réservait, installé sous les lambris du salon de Madame Lambert au Centre Koyré, sis à l'époque au 12 rue Colbert à proximité de la Bibliothèque Nationale, à ses visiteurs en quête de conseils, d'aides de toutes sortes ou simplement d'échanges intellectuels. Il parlait toujours - documents à l'appui, qu'il allait puiser dans les rayons de la bibliothèque du Centre - de ses travaux en cours, de ses lectures, de ses convictions, questions et hésitations. Il faisait participer son interlocuteur au cheminement de sa pensée et à sa recherche d'une formulation juste, mais s'intéressait aussi aux sujets des autres, posait des questions offrait des éclairages

nouveaux, soupesait des arguments, donnait des avis, acquiesçait, encourageait, critiquait, désapprouvait parfois avec une vivacité toute méridionale ».....

Il nous reste à parler de quelques travaux qui diffèrent par certains points de ceux dont il a été question plus haut. Le premier qui s'impose concerne Galilée.

En 1973, Pierre publie *Les nouvelles pensées de Galilée, mathématicien et ingénieur du Duc de Florence, par le Révérend Père Marin Mersenne*. Mersenne était en relation avec Galilée et présentait dans cet ouvrage la traduction en français qu'il avait effectuée du livre de Galilée. Pierre, en collaboration avec M. Lerner, publiait une édition critique chez Vrin. Il publia ensuite « Autour de la méthode de Galilée pour la détermination du centre de gravité » et « De Galilée à nos jours » en italien, ainsi qu' « Un hommage de Mersenne à Galilée ». Galilée a tenu une place importante dans ses recherches à une époque où dans le monde on parlait beaucoup de lui, de l'influence qu'il avait eue sur la conception de l'univers, de sa condamnation par l'Eglise, du devoir que l'Eglise avait de le réhabiliter.

Dès 1964, une pétition en vue d'une solennelle réhabilitation de Galilée est adressée aux Pères du Concile Vatican II, sous la rubrique « Confidentiel et personnel », par la communauté scientifique.

Le 10 janvier 1979, le Pape Jean Paul II à la commémoration de la naissance d'Albert Einstein célébrée par l'Académie Pontificale des Sciences s'est exprimé sur l'harmonie profonde entre vérité de la foi et vérité de la science. Il dit ceci :

« Qu'il me soit permis, Messieurs, de soumettre à votre attention et à votre réflexion quelques points qui me paraissent importants pour replacer dans sa vraie lumière l'affaire Galilée dans laquelle les concordances entre religion et science sont plus nombreuses et surtout plus importantes que les incompréhensions d'où est résulté le conflit âpre et douloureux qui s'est prolongé au cours des siècles suivants (...) Les concordances diverses que j'ai rappelées ne résolvent pas à elles seules tous les problèmes de l'affaire Galilée, mais elles contribuent à créer un point de départ

favorable, un état d'âme propice à la solution honnête et loyale de vieilles oppositions (...). La grandeur de Galilée est connue de tous. »<sup>81</sup>

Le 2 janvier 1980, Pierre écrit à Monseigneur Poupard en réponse à une demande qui lui a été faite de rédiger un article pour *Athéisme et Dialogue* sur l'affaire Galilée, le Pape Jean Paul II ayant manifesté le souhait que des recherches approfondies et nouvelles soient entreprises.

Le dossier du procès de Galilée, transporté à Paris en 1812 par Napoléon, a été rendu au Vatican en 1845, sous promesse de publication. Promesse non tenue jusqu'en 1851 où est réalisée une publication tronquée. Pierre demande l'assurance que son article sera bien publié. Suit, au cours de l'année 1980, un échange de lettres, puis, en 1983, un ancien étudiant de Pierre, Pietro Redondi, s'intéresse à un détail de la correspondance de Galilée (une lettre informant Galilée en 1624 d'une attaque contre son livre *Il Saggiatore*, déposée au Saint Office). Pietro Redondi<sup>82</sup> ne peut consulter ce texte. Il faut l'intervention de Pierre pour que la demande soit considérée. Une révélation très importante ressort de l'examen de ce dossier : l'atomisme de Galilée, dont les implications pouvaient être considérables. Pierre écrit ceci : « Dix ans avant le procès, la faveur que Galilée manifeste pour l'atomisme dans son livre *Il Saggiatore* conduisit de puissants adversaires à déclarer cette physique de la matière incompatible avec la foi en la doctrine eucharistique définie au Concile de Trente, en 1551. Il y avait là matière à un soupçon véhément d'hérésie beaucoup plus adéquat que celui que Galilée fut contraint de reconnaître en 1633 à propos de la cosmologie copernicienne et du mouvement de la terre. L'argument peut surprendre. Il n'a pas eu d'effet sur le procès, parce que Galilée et ses amis se sont gardés de le commenter et n'ont pas donné de motif à sa prise en considération officielle ».

---

<sup>81</sup> Conclusion de *Galileo Galilei, trois cents cinquante ans d'histoire 1633-1983*, sous la direction de Mgr Paul Poupard, Desclée international, Col. Cultures et dialogue, I, 1983, p. 276-77.

<sup>82</sup> Pietro Redondi a ensuite publié un ouvrage intitulé *Galilée hérétique* aux éditions Gallimard, nrf, Paris, Octobre 1985.

Le procès de Galilée avait donc une face cachée, comme l'écrit Pierre dans un article de la *Vie des Sciences*<sup>83</sup>. Dans cet article, Pierre expose toute l'importance du problème posé et toute la difficulté qu'il y a à en parler, mais le problème demeure et il conclut sur ces mots : « Le synode qui s'est achevé récemment, pour confirmer la confiance dans les travaux du concile de Vatican II a tenu à proclamer que la foi chrétienne est avant tout l'adhésion à un mystère. On devrait donc normalement espérer que la profession de la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie sera un jour dissociée d'une laborieuse et contestable explication physique. C'est là sans aucun doute l'affaire de l'Eglise, une affaire que personne ne saurait régler à sa place. Mais alors qu'elle a souhaité il y a quatre ans rendre hommage à Galilée, elle n'est pas pour autant quitte à l'endroit de ce savant qui fut profondément croyant. En marge d'un procès historique et malheureux que l'on regrette, il fut incontestablement au centre d'une querelle qui conserve allure fondamentale pour les rapports de la science et de la foi. Et son cas interpelle encore pour qu'il y ait enfin à ce sujet une attitude franche et positive ».

En 1983, donc quatre ans avant cet article, un livre intitulé *Galileo Galilei- Trois cent cinquante ans d'histoire 1633-1983*<sup>84</sup> avait été publié sous la direction du cardinal Paul Poupard par Desclée International. Pierre avait participé à ce livre, écrit en collaboration par des savants et des théologiens. Sa contribution s'intitulait : « Galilée hier et aujourd'hui ».

Pour compléter tout ceci, le double d'une lettre adressée par Pierre au cardinal Poupard sur un sujet différent se termine pourtant ainsi : « J'ai retrouvé une lettre dans laquelle vous me faisiez part de votre sentiment au sujet de Pietro Redondi. Sans doute me suis-je moi-même engagé sur une voie dangereuse, mais le Père Russo me fait l'amitié de m'écrire qu'il apprécie la clarté que j'ai

---

<sup>83</sup> Comptes rendus de l'Académie des Sciences, éd. Gauthier Villars, série générale, tome IV, n° 4, pp. 349-365, déc. 1987

<sup>84</sup> Ce livre, dont il a été question plus haut présente en conclusion l'intervention du Pape Jean Paul II à la commémoration du centenaire de la naissance d'Albert Einstein dont des passages ont été cités ci-dessus.

apportée dans des questions difficiles et délicates à l'heure où de tous côtés les philosophes et les savants sont sensibles aux révisions que nécessite l'évolution des mots, pourquoi faut-il que l'Eglise paraisse attachée « *ne varietur* » à des formulations qui, pour être conciliaires, n'en sont pas moins marquées par les débats philosophiques d'un temps lointain. C'est pour moi, comme pour beaucoup d'autres une souffrance encore qu'elle soit assumée dans la foi.

Enfin, Pierre avait écrit dans les derniers mois de sa vie un article de vulgarisation scientifique qui devait être publié dans la revue *Dieu est amour*, mais qui ne l'a pas été, le projet ayant été abandonné. Ce fut son dernier travail sur Galilée. Le texte complet figure en annexe.

Dans ce dernier article sur Galilée, Pierre cite le nom de Peiresc, Président du Parlement d'Aix en Provence. Cet homme à l'esprit ouvert, curieux, lecteur infatigable, observateur de la nature, a laissé le souvenir d'un savant autodidacte tout à fait remarquable. Il fut le premier à avoir constitué des tables des mouvements des satellites de Jupiter dans le but de mesurer les longitudes. Galilée l'avait suivi dans cette voie.

Pierre était très attaché à Nicolas Claude Fabri de Peiresc pour plusieurs raisons, dont l'une se trouvait dans leur racine commune : la Provence. Né en 1580 à Belgentier<sup>85</sup> (Var) région au nord de Toulon, mort en 1637 à Aix en Provence, Fabri de Peiresc vécut à Belgentier dans cette si jolie vallée du Gapeau où nous allions nous promener en famille lorsque nous étions enfants, et habitions à Toulon. Je garde le souvenir très émouvant de Pierre, venu passer quelques jours près de moi à Hyères après le décès de mon mari. Il m'emmena à

---

<sup>85</sup> Le joli village de Belgentier, dont le passé est riche en souvenirs de l'histoire de France, honore en particulier la mémoire de Nicolas Fabri de Peiresc. Ses habitants mettent tout en œuvre pour faire connaître à nos contemporains cet homme de science et chercheur encore mal connu. Ils ont réalisé plusieurs projets intéressants et qui méritent d'être signalés : tout d'abord, le Cabinet des Curiosités, riche des souvenirs personnels de Peiresc, ensuite le château où il vécut et son parc où il fit venir animaux et plantes exotiques. Ce château, actuellement propriété de la famille Mathey, ouvre ses portes aux visiteurs pour les journées du patrimoine. Enfin, une association a été constituée « Les Amis de Peyresc » [www.lesamisdepeyresc.com](http://www.lesamisdepeyresc.com).

Belgentier à la fois pour retrouver les souvenirs de notre jeunesse, mais aussi pour me parler de Peiresc sur lequel il était à ce moment là en train de travailler. Je le vois encore m'expliquer avec enthousiasme tout ce que ce savant avait fait là dans le parc de sa propriété de famille : cultiver des plantes exotiques, accueillir des animaux encore jamais vus dans ces régions afin d'étudier leur comportement ; en particulier un éléphant, une gazelle de Nubie, des caméléons. Il me parla aussi de la passion de Peiresc pour les astres, sa découverte de la nébuleuse Orion, les satellites de Jupiter. Il m'expliqua la grande amitié qui avait lié Peiresc à Galilée et à Mersenne, Mersenne surtout avec lequel il suivait de près les phases diverses de la lune, ce qui leur permit, avec la collaboration d'autres érudits, de corriger la longitude entre Paris et Aix en Provence.

Peiresc était un homme d'une intelligence ouverte sur des sujets très divers, puisqu'il s'intéressait aussi aux antiquités, surtout égyptiennes, à la numismatique, mais aussi l'anatomie, la géographie, la cartographie. Non seulement il se passionnait pour tous ces domaines, mais son intérêt n'avait rien de superficiel. Il contribua à l'avancement des recherches sur tous ces sujets. Pierre me rendit, comme il le faisait toujours, ce personnage très vivant et proche.

Un colloque auquel il participa eut lieu à Carpentras du 5 au 7 novembre 1987. La publication des articles des participants forme un ouvrage intitulé *Peiresc ou la passion de connaître*, qui fut publié en 1990 (après la mort de Pierre) et qui lui est dédié. Il en avait écrit l'ouverture et un article sur Peiresc et l'astronomie. Une autre publication était prévue (*Astronomica*). Dossier manuscrit de Nicolas Fabri de Peiresc.

Le dernier grand personnage auquel Pierre consacra beaucoup de son attention est le Cardinal de Bérulle (1575–1629), fondateur de l'Oratoire français. Dans les cahiers dont nous avons parlé plus haut et dont nous avons cité bien des passages, entre ses méditations et ses réflexions personnelles, Pierre cite de longs passages empruntés au Cardinal de Bérulle ; il lui porte de

toute évidence une profonde vénération et une réelle dévotion. Aussi, lorsque quelques mois avant sa mort, le Supérieur de l'Oratoire de cette année là, le Père Jean Dujardin, « lui demanda s'il accepterait de consacrer une partie essentielle de son temps à la direction de l'édition critique des œuvres de Bérulle, c'est avec joie et une totale adhésion qu'il avait accepté et qu'il s'était mis à l'ouvrage » (c'est ainsi que s'est exprimé le Père Dujardin dans l'homélie qu'il fit aux obsèques de Pierre). Seule sa mort interrompit la participation de Pierre à ce travail auquel il était très attaché et dont l'édition eut lieu en 1994. Il y travailla en étroite collaboration avec les éditions du Cerf qui ont permis que soit publiée la présente biographie.

Il nous reste à parler de la dernière publication à laquelle il apporta sa participation et dont malheureusement il ne vit pas la réalisation, puisqu'elle eut lieu en mars 1990, quatre mois après sa mort. Il avait été très heureux de collaborer à cet ouvrage collectif intitulé *Soi et non-soi*. Des biologistes, des médecins, des philosophes, des théologiens s'étaient rencontrés à la Salpêtrière, dans le centre d'Ecologie cellulaire animé par Jean Bernard, Marcel Bessis et Jacques-Louis Binet. Ils y ont tenu des dialogues scientifiques au cours desquels la liberté de discussion a permis un échange spontané, profond et sincère. Le livre qui en est issu a été édité sous la direction du professeur Jean Bernard (de l'Académie Française), de Marcel Bessis et de Claude Debru, au Seuil. Chaque contribution s'y trouve suivie d'un échange libre entre les membres. Pierre avait choisi de parler des « Notions de corps et de soi à la fin du XVII<sup>ième</sup> siècle » mais il s'est exprimé aussi dans les discussions. En voici quelques extraits :

« Je remercie Howard Mel parce qu'il a employé un mot qui me paraît très important, c'est le mot de périphérie. Pour les théologiens, Dieu ne se démontre pas, on en fait le tour. C'est saint Anselme qui a bien précisé cela au Moyen Age. Toutes les démonstrations telles que saint Thomas essayait de les proposer, ces démonstrations qui partent d'un désir de processus rationnel, aboutissent seulement à définir un certain obstacle de connaissance. Mais cet obstacle, par sa solidité, est en même temps le moyen de prendre conscience de quelques

chose, donc il n'est pas inutile, et c'est ainsi qu'on fait le tour de ce qui est en définitive un mystère. Dans l'histoire il y a des exemples extrêmement précis.

Comment le peuple juif a-t-il finalement désigné ce mystère ? Il n'a pas employé le mot de Dieu parce que Dieu est un terme qui correspond à une certaine tentative de définition rationnelle. Il a dit Yahvé et j'enrage chaque fois que j'entends des prédicateurs essayer de rendre compte du sens de Yahvé. Cela vient du verbe être, c'est entendu mais cela signifie : je suis ce que je suis et non pas je suis l'être par excellence. « Je suis ce que je suis », c'est une fin de non-recevoir à la curiosité humaine et cela est très important. La tradition religieuse profonde qui est issue de la Bible professe qu'il y a un mystère fondamental autour duquel nous ne pouvons que tourner. C'est pourquoi, pressentant tenir là un principe d'analogie, j'attendais que l'on nous parle de la périphérie biologique du « soi ». Je suis heureux que ce soit fait. »

Le professeur Jean Bernard pose à Pierre la question suivante :  
« Comment les religions d'Occident sont-elles arrivées à ce concept si important de l'individualité ? Et cela avant nous, biologiste, bien avant nous ».

Pierre lui répond ceci :

« C'est là, je le reconnais, une belle question. Il me semble incontestable que les religions primitives, assuraient essentiellement la protection d'un groupe et que c'est en effet progressivement que la relation de l'individu à la ou aux divinités a été conçue (...). Le judaïsme est un témoin majeur de cette évolution, mais c'est à peine un siècle et demi avant l'ère chrétienne que l'on relève à cet égard un fait caractéristique : les prières et sacrifices expiatoires au bénéfice de soldats tombés dans le combat de la défense d'Israël, mais reconnus comme ayant péché contre la loi (Maccabées 2, 12). Emerge manifestement là l'idée que l'appartenance à une élection, à une alliance divine suit les membres du groupe à travers leur mort. Le christianisme déclarera l'Alliance universelle et sera par excellence religion de salut *post mortem* pour tout homme sans distinction d'origine, de telle sorte que l'individualité se trouvera renforcée par la notion d'universalité d'alliance, mais d'une alliance qui n'est pas pour ses sujets mise en cause par leur mort. (p. 157).

A la page 251, se trouve l'exposé de Pierre. Au début, il présente le Père Ignace Gaston Pardiès, jésuite mort en 1673, qui publia *Discours dans la connaissance des bestes* en 1672. Dans cet écrit, il montre qu'il est éloigné de la conception de Descartes, celui-ci penchant pour l'animal-machine et réservant à l'homme seul une âme immortelle, distincte et séparée du corps. Pardiès préfère dire que les animaux possèdent un principe de sentiment un et indivisible plutôt qu'une âme. Mais reste une question : où ce principe réside-t-il ? Il pense que ce principe est totalement lié à la matière composant le corps de l'animal et qu'il peut donc être détruit avec le corps. Pardiès ne nie pas que les bêtes ont une connaissance d'elles-mêmes, mais seul l'homme a la conscience de ce soi

comme entité une, indivisible, inaltérable. Mais Pardiès ne va pas plus loin et n'aborde pas un commentaire théologique ou spirituel, mais il croit pour tout être vivant à un « soi » et « non-soi » dont la frontière est gardée et éprouvée par ce qu'il appelle « le principe de sentiment » et il me semble qu'il a parfaitement perçu la difficulté et le paradoxe qu'il y a dans les difficultés de principe : unité et indivisibilité d'une part, non-localisation et matérialité d'autre part. »

La discussion qui suit l'intervention de Pierre s'oriente vers la résurrection et il fut appelé à intervenir :

« Au temps lointain où je préparais la licence de théologie à l'Institut Catholique de Paris, le père de Broglie, jésuite, enseignait que la résurrection des corps doit se faire avec les mêmes éléments et nous l'embarrassions beaucoup par nos questions sur le sens à donner à cette expression. Je pense que le cher homme, qui croyait évidemment à l'immortalité de l'âme trouvait inconcevable que le corps, partie prenante de l'individuation ici-bas ne soit pas appelé à ce titre à reparaître dans l'au-delà, associé à la même personne. Mais, à parler d'éléments on reste dans la perspective de la matière et cela me paraît déraisonnable pour dire quelque chose de l'au-delà dont nous ne savons rien. Tandis qu'il est raisonnable de penser que, si l'individuation subsiste, cela ne va pas sans le service de quelque chose d'analogue au corps que nous connaissons et dont les deux fonctions essentielles sont : distinction et communication. D'où une corporéité nouvelle ».

Pierre ne fit pas d'autre intervention.

*IN FINE*

Pour approcher, dans la vie de Pierre, la part consacrée à son oeuvre scientifique, nous avons laissé de côté ses activités sociales et sa vie personnelle.

Jusqu'en 1960, il dirigea donc l'école Massillon et prit son rôle avec tout le dévouement qu'il savait mettre dans tout ce qu'il faisait. Mais des tiraillements, certaines incompréhensions, le sentiment qu'il perdait son temps à des tâches trop matérielles, la sensation qu'il ne pouvait pas faire ce à quoi il se sentait appelé, que son travail de directeur d'établissement d'enseignement ne lui laissait pas le temps de travailler à des recherches qu'il voyait s'ouvrir, tout cela l'amena à quitter Massillon et à se lancer sur une autre voie.

Il avait eu près de lui pour l'aider dans toute la partie de l'économat de cette école une personne, veuve de la guerre 1914-1918. C'était une personne énergique et dévouée. Madame Buffet, c'était son nom, avait su apprécier les qualités de Pierre et avait réalisé toutes les difficultés qu'il rencontrait. Elle fit son possible pour l'aider et le soulager des problèmes de l'économat. Arrivée à l'âge de la retraite (elle avait 17 ans de plus que lui), elle décida de se retirer dans la banlieue parisienne après avoir vendu l'appartement où elle habitait, non loin des Halles. Tous deux, conseillés par les parents de Pierre (devenus très âgés et inquiets de ce nouveau changement) décidèrent de mettre en commun ce qu'ils possédaient et d'acheter une villa assez grande pour que chacun put conserver son indépendance. Après bien des recherches, ils trouvèrent ce qui leur convenait à La Varenne-Saint Hilaire, rue Raymond Radiguet, au numéro 7 : une villa dont le jardin, situé à l'arrière, possédait un assez grand pavillon. Madame Buffet, qui apportait la mise de fonds la plus importante se réserva d'habiter la villa. Il faut bien préciser que Madame Buffet était entièrement libre de disposer de ses biens n'ayant absolument aucune famille. Pierre, donc, aménagea dans le pavillon qui comportait deux pièces : une pour sa chambre, une pour son bureau. Au début, il ne vécut là que les fins de semaine. Madame

Buffet préparait les repas qu'ils prenaient ensemble à la villa. Pierre se trouva très bien de cet arrangement. En semaine, il vivait dans une chambre dans une communauté oratorienne, d'abord à Saint Eustache, puis à la rue de Vaugirard (au 75). Et le samedi, il retrouvait l'agrément d'un jardin et une nourriture et une ambiance familiales.

Puis peu à peu, il en vint à faire le trajet de La Varenne au milieu de la semaine, le mercredi soir, à repartir le jeudi et revenir le vendredi soir jusqu'au dimanche soir. Il faut bien dire qu'il supportait de moins en moins certaines contraintes de la vie de communauté. Madame Buffet l'aidait dans ses travaux, tapant à la machine ses articles et les manuscrits de ses livres car les ordinateurs n'étaient pas encore utilisés pour ces tâches. Elle lui apportait le soutien de sa présence et de ses encouragements. Très cultivée, elle s'intéressait à ses recherches et pouvait l'écouter et faire des remarques judicieuses. De plus, elle le déchargeait de tous les soucis de la vie quotidienne. Chaque fois que Pierre se déplaçait pour des colloques ou des voyages d'études, il l'emmenait avec lui, essayant ainsi de lui témoigner sa reconnaissance. Il s'établit entre eux une profonde amitié fraternelle qui tint une grande place dans la vie de Pierre. Ceci ne l'empêchait pas de rester très fidèle à l'Oratoire, auquel il versait chaque mois une importante partie de son salaire. Avec ce qui lui restait, il apportait encore son soutien à des amis et à des proches ne gardant pour lui que le strict nécessaire et vivant plus que simplement.

D'un autre côté, ses parents devenus âgés posèrent par leur état de santé de plus en plus de problèmes. Ils s'étaient retirés à Milhau. En 1960, ils étaient tous deux âgés de 76 ans et commençaient à souffrir de bien des malaises dus à l'âge. Pierre se dévoua pour eux autant qu'il était possible, faisant à certaines périodes le voyage de Paris deux fois dans le mois. Son père mourut en janvier 1969 et sa mère en novembre 1970. Dans les années qui suivirent, il se consacra encore davantage à ses travaux de mathématiques. Puis vers l'année 1984, Madame Buffet, dont l'âge approchait de 90 ans, commença à avoir des ennuis

de santé. Pierre la soigna avec dévouement jusqu'en Janvier 1987 où elle décéda. Il se retrouva alors seul dans cette maison de La Varenne qu'il ne voulut pas quitter malgré quelques velléités de se rapprocher du Midi.

A partir du décès de Madame Buffet, il fut pris comme d'une frénésie d'activités intellectuelles, se dépensant et s'accomplissant dans de nombreux et divers travaux. Il en faisait trop.

Mais pendant toutes ces années, il n'avait jamais négligé sa famille. Après la disparition de ses parents, il resta toujours très proche de son frère André et de moi-même, s'associant de toutes ses forces aux joies et aux peines de tous. Pierre était toujours dévoué pour les siens. Son beau-frère Jean étant parvenu à un stade avancé d'une terrible maladie, il voulut encore une fois lui apporter le témoignage de son affection et une aide spirituelle qu'il se sentait le devoir de prodiguer en tant que prêtre. Madame Buffet étant malade à ce moment-là, il fit dans la journée l'aller et retour de Paris à Toulon, malgré sa propre fatigue.

Après le décès de Madame Buffet, il envisagea parfois de quitter Paris et La Varenne pour se rapprocher de moi à Hyères et aussi de son frère. Mais en fait toutes ses activités intellectuelles et spirituelles nécessitaient qu'il se rende régulièrement à Paris et il lui était presque impossible de couper avec ce qui avait fait sa vie pendant tant d'années. Pourtant la solitude lui pesait. Il s'étourdissait dans de multiples occupations, trop pour son âge. Un âge qu'il ne paraissait pas. Il avait gardé un visage jeune, rayonnant d'intelligence et de vie intérieure. Au cours de l'été 1989, il entreprit seul un voyage à travers la France. De La Varenne à Milhaud dans la famille de son frère, puis à Saint Ambroix chez son neveu Paul et enfin à Hyères chez moi. Ensuite il se rendit, pour célébrer les noces d'or d'un de ses amis, à Chateauroux et enfin retour à Paris. Il était heureux, rayonnant de joie d'avoir vu tous les siens. Il assista encore à un colloque à Toulouse (voyage en avion), et alla voir à Lille en octobre sa nièce Geneviève ainsi que ses amis Baillon. Puis il alla encore en Italie pour assister à un colloque. Geneviève retourna le voir à Paris en octobre et alors il lui parla de

« cette dernière ligne droite » qu'il faudrait un jour parcourir » et ils plaisantèrent à ce sujet avec d'autres pères oratoriens en disant qu'on ne savait pas lequel allait bientôt se trouver sur cette fameuse ligne droite. Aucun ne se serait douté que c'était lui. Il se plaignit pourtant à moi d'être essoufflé lorsqu'il marchait. Il alla voir un des plus grands spécialistes en cardiologie de Paris, qui ne trouva rien à signaler. Il se sentait fatigué, mais restait toujours actif. Il avait habitué les siens depuis des années à le voir souffrir de crises d'un ulcère à l'estomac, contracté en captivité en Allemagne et dont il refusa toujours d'être opéré. Lors de ces crises, il était très abattu, mais il avait beaucoup de volonté, et reprenait vite ses forces et son activité. Cette fois-là, on n'eut pas le temps de s'inquiéter. Car, un matin le lundi 20 Novembre 1989, il se leva pour aller à Paris. Il devait revenir avant le soir pour repartir le lendemain à Lyon pour une soutenance de thèse. Il dut prendre son déjeuner et il se dépêcha pour attraper un RER vers 9h30 du matin. A une centaine de mètres de chez lui, il tomba brutalement à terre. Une dame le vit tomber, s'approcha, mais il était inanimé. Elle appela le SAMU qui fit l'impossible pour le ranimer, sans succès.

Le chagrin que sa mort causa à tous les siens fut indescriptible. Le vide qu'il laissa ne sera jamais comblé.

A la Messe de ses obsèques, tous les Oratoriens présents dirent ensemble la prière du Père Paris, qui a sa place ici car elle évoque bien ce que fut Pierre : un prêtre de Jésus Christ.

« Nous vous prions pour le sacerdoce catholique... Multipliez les prêtres, mais surtout donnez-nous des prêtres saints. Des prêtres saints, messagers d'une Vérité oecuménique et éternelle et qui sachent la présenter aux hommes de leur siècle et de leur pays. Des saints pour aujourd'hui, prêtres antiques dans des hommes nouveaux. Pour vous, Seigneur, ils sont chargés d'une ambassade : par le reflet sur eux de votre vertu, qu'ils se présentent d'abord comme vos témoins. Donnez leur de réaliser dans leur vie le mystère de votre mort, qu'ils célèbrent en cette solennité pleine de merveilles leur messe de chaque jour. Qu'ils puisent en ce mystère l'inquiétude du salut de leurs frères, l'inquiétude du salut du monde. Qu'ils sachent, malgré cette inquiétude, respecter la liberté des âmes, cette liberté dont votre parole a donné le goût au monde. Qu'ils comprennent et qu'ils parlent la langue de leur temps ; et qu'ils prennent soin pourtant de ne pas compromettre avec des opinions qui varient et qui meurent, l'impérissable nouveauté de votre Evangile. Qu'ils gardent en présence du long hiver des âmes l'espoir

obstiné des printemps à venir et devant ceux-là mêmes qui vous persécutent, qu'ils se souviennent du Chemin de Damas et des lendemains secrets de votre providence » (Père Paris, Journées Universitaires de Clermont-Ferrand).

Pierre fut un prêtre saint, il fut le messager d'une Vérité oecuménique. Il fut un témoin. Lorsqu'il célébrait la Messe, il la célébrait dans la présence du Seigneur, avec une telle foi ! Un groupe de religieuses de l'école Maintenon à Hyères, chez lesquelles il célébra la Messe de Noël 1988, n'oublie pas ce que fut cette Messe et le rayonnement qui émanait de lui. Il était un homme de prière, un homme sincère, un vrai serviteur de Dieu.

Quelques témoignages :

« Les éminentes qualités intellectuelles et morales de Pierre Costabel, sa profonde rigueur, son souci constant d'objectivité et sa foi en l'unité de la pensée humaine ont été très largement reconnus et appréciés par ses élèves, par la plupart de ses collègues et des membres de la communauté internationale des historiens des sciences.

Au terme de cette notice, consacrée à un ami de quarante ans, à un collègue au côté de qui j'ai travaillé pendant 30 ans pour créer pratiquement de toutes pièces un centre d'histoire des sciences exactes dont le nom est aujourd'hui relativement connu, le Centre Alexandre Koyré, je ne puis rendre ici qu'un modeste hommage à celui qui fut un des artisans du renouveau de l'Histoire des Sciences en France et un ami fidèle et sûr ».

A. Liechnerowicz termine ainsi son article :

« A Costabel qui a tant fait pour l'histoire des Sciences et pour l'histoire académique, il convient que notre Académie rende ici l'hommage qui lui est dû »

Quant à Guilbaud, le fidèle et cher ami auquel Pierre porta toujours une amitié profonde, il faut citer toute la fin de son article :

« Je revois notre dernière rencontre, ni lui ni moi ne savions que ce serait la dernière fois, c'était une fois comme toutes les autres. Il avait trouvé de vieux papiers à la bibliothèque de l'Institut ou à la Normale. Il fallait comprendre. Dans la salle des Hautes Etudes où nous étions, il y avait, à la mode ancienne, craie et tableau noir. Comment « faire des maths » autrement ? Ecrire en parlant, il n'avait jamais perdu l'habitude.

Avoir pratiqué la mathématique en compagnie des vieux auteurs lui donnait d'étonnantes familiarités : si on n'était pas au courant, on pouvait croire que c'était la semaine dernière qu'il avait rencontré De Beaune ou Des Billettes. Car il ne se contentait pas des grandes figures : Mersenne, Descartes, Malebranche ou Leibniz ; il se fâcha quand un collègue qui voulait dissuader les chercheurs de trop s'intéresser aux petits, aux obscurs, les traita de tâcherons de la science.

Petits ou grands, les acteurs de la science sont en situation permanente d'échange : les idées circulent, et c'est alors qu'on peut les voir, que ce soit dans les correspondances ou

mieux encore dans les querelles. Costabel a étudié comment, au XVII<sup>ème</sup> siècle, avaient été reçues les idées cosmologiques nouvelles, les « nouveautés célestes », comme on disait. Il avait cherché à comprendre cette réception chez les Pères Oratoriens de France et il était assez content du résultat : mettre le soleil au centre du monde ne leur déplaisait pas, et même ils y trouvaient un aliment de leur piété. D'où la question : la prière des savants. Je ne sais s'il a laissé des papiers sur ce thème que j'imagine comme une sorte de rencontre de Pierre Duhem et Henri Brémond.

Au coeur de ce prodigieux mouvement du XVII<sup>ème</sup> siècle, il rencontrait souvent Galilée ; il l'aimait bien, comme faisait aussi le Père Mersenne. Mais les débats et les combats n'ont pas cessé depuis le fameux procès. Je me souviens : en 1955 avait paru en traduction française le livre de Giorgio de Santillana, qu'il connaissait et estimait ; il m'en apporta un exemplaire qu'il fallait lire en urgence – pour en débattre. Trente ans après, il s'aventure dans le déchaînement polémique qu'occasionne le *Galileo Eretico* (il faut dire que l'auteur de ce livre a été son élève et qu'il l'a un peu aidé à faire lever certain secret du Saint Office); la polémique eut des échos jusque dans la revue française *La Recherche*.

Il ne s'agissait pas seulement de défendre Galilée, mais aussi d'approfondir un thème costabélien : contrôler sévèrement l'impact des concepts philosophiques sur la science comme sur la foi.

L'un des vieux sages qui avaient accompagné ses démarches essentielles d'avant-guerre lui avait appliqué cette étiquette : homme de frontières. Il l'a par la suite et souvent justifiée et même revendiquée. Aux frontières, on n'est pas marginal : au contraire, on est proche de plusieurs régions à la fois, comme à Bâle où il est allé souvent. La dernière fois, celle que j'ai évoquée tout à l'heure, au moment de se quitter, il était pressé, il avait « tant de choses à faire », mais le bâtiment où nous étions fit qu'on parlait encore de l'Ecole – d'abord celle qui abritait notre vieillesse, les Hautes Etudes en Sciences Sociales – et de là, naturellement celle de notre jeunesse, rue d'Ulm. Nous avons été des « écoliers ».

La conversation se terminait sur le trottoir du boulevard Raspail. « Finalement... », disait-il, et quelques mots lui suffisaient pour rassembler ses fidélités. Le scientifique, le religieux, non pas mélangés, ni séparés, mais comme noués ensemble.

Il est mort, très vite – dans la rue, près de sa maison. Le lundi suivant, en l'église Saint-Eustache, le Supérieur général de l'Oratoire disait l'adieu funèbre. Plusieurs membres de l'Académie des Sciences étaient là. Et ses amis, nombreux, divers ».<sup>86</sup>

---

<sup>86</sup> Georges Théodule Guilbaud est mort

## ANNEXES

## Texte écrit en captivité

## La Tradition. Patrimoine de l'Eglise

## Préambule.

Nous abordons, aujourd'hui, un sujet difficile et, de plus, brûlant. Il n'y a pas de société humaine qui ne vive sur une tradition. L'élément de tradition est constitutif du social et les hommes le reçoivent naturellement, bien souvent sans le savoir explicitement, et d'une manière tellement intime à leur nature qu'il n'y rien d'étonnant à retrouver le même élément dans toutes les sociétés religieuses. Rien d'étonnant non plus à ce que le mot de Tradition n'évoque pour la plupart des chrétiens qu'une réalité assez floue, source de controverse et de divisions douloureuses ; mais à parler franc on ne sait pas très bien de quoi il s'agit – ce qui n'est pas sans danger pour la sérénité et la charité qui devraient présider à certaines discussions – on croit trop volontiers qu'il y a là matière réservée à des spécialistes et qui ne saurait avoir d'importance pour la vie du simple fidèle. Nous avons donc à faire aujourd'hui un essai de clarification qui comporte un exercice de l'intelligence. Je précise immédiatement que cet exercice de l'intelligence n'est qu'un moyen au service de la vie chrétienne et j'espère ne pas vous décevoir à cet égard. Vous me direz très simplement ce que vous en pensez.

## Témoignage

Permettez-moi pour commencer un témoignage personnel. Je me suis heurté de bonne heure à des problèmes qui, tous, convergeaient vers celui de la Tradition. J'ai été mêlé de très près durant ma jeunesse à un courant de pensée et de vie issu d'une conjonction curieuse entre le scientisme et le modernisme. Je dis bien pensée et vie, car dans ma famille et dans mon entourage universitaire tous les efforts tendaient à vivre dans une sagesse assez austère, mais humaine, tirée des Livres Saints dépouillés de toute référence à Dieu et au surnaturel, interprétés suivant une « saine raison éclairée par l'expérience des générations de penseurs et de philosophes passés ». Dans le réquisitoire dressé contre l'Eglise, ma tête d'adolescent ne saisissait pas tout, mais dans l'ardeur que mettaient certains à vouloir sauver, en quelque sorte, l'Ecriture de l'Eglise, l'Ecriture en tant que monument de sagesse antique et humaine, je sentais confusément un conflit de traditions, je sentais confusément aussi que l'Ecriture coupée de la Tradition Chrétienne et de la Vie de l'Eglise demeure un livre fermé. Plus tard, mes réflexions personnelles aidées par les ressources qu'offrait à cet égard la Vieille Ecole Normale, transformèrent ce sentiment confus en une conviction clairement conçue et établie. Ce serait un sujet passionnant que de reprendre en détail les difficultés rencontrées et traversées par l'Eglise Catholique depuis 1870 et qui aboutirent à l'énoncé clair et lumineux de la doctrine en matière d'inerrance biblique, relativement aux rapports de la Science et de la Foi. Vous comprendriez sans doute mieux pourquoi ma route aboutissait à un approfondissement et à une acceptation de la Tradition. La constance de la doctrine de l'Eglise, la fermeté avec laquelle ses chefs ont maintenu le principe traditionnel au milieu d'attaques en apparence justifiées, et cela malgré l'avis contraire de plusieurs de ses membres les plus influents, ont quelque chose d'impressionnant, en dehors de toute autre considération. Lorsqu'on voit d'autre part que les progrès des Sciences profanes et des Sciences sacrées ont fait concurremment tomber les objections et les difficultés les plus décisives, que force est restée au principe traditionnel avec une explicitation plus étendue et

plus nette, il n'y a plus alors qu'une explication possible, celle qu'affirme elle-même l'Eglise, à savoir que ses chefs responsables n'ont pas cessé de recevoir l'assistance et l'action intérieure de l'Esprit Saint.

#### Thèse

Il est maintenant temps que nous abordions de front le problème de la Tradition. La théologie catholique enseigne que la Parole de Dieu est arrivée à l'Eglise par le moyen de deux sources d'égale valeur divine mais d'abondance inégale, la Tradition et l'Ecriture. La Tradition est une source de la Révélation, distincte de la Sainte Ecriture et plus abondante. Cet énoncé exige immédiatement que l'on précise le sens des mots. Il faut en effet distinguer la Tradition divine ou sacrée qui vient de Dieu soit par le Christ, soit par les Apôtres inspirés de l'Esprit Saint, la Tradition ecclésiastique qui vient de l'Antique Eglise, voire de l'Eglise Apostolique, enfin la Tradition humaine, qui rassemble les pieuses traditions répandues parmi les fidèles, souvent avec l'approbation de l'Eglise, mais dont l'homme seul est garant. Il va sans dire que la thèse théologique que j'énonçais plus haut s'entend de la Tradition divine ou sacrée, seule.

#### Le Problème de la transmission de la Parole de Dieu

Ni la nature des choses, ni aucune volonté de Dieu positivement exprimée n'exigent que l'objet de la Foi soit consigné dans une Ecriture sacrée. C'est un fait que les Apôtres ont reçu du Christ toute la Révélation oralement, c'est un fait que la Foi des premiers chrétiens est née de la prédication orale des Apôtres et a reposé longtemps sur cet unique fondement. Il n'y a là rien qui ne soit conforme à une expérience ancestrale. Depuis la chute d'Adam, l'humanité a traversé des périodes dont la durée donne le vertige avec, comme seul bagage religieux, une tradition orale que les livres de l'Ancien Testament ont fixée assez tard et d'une manière fragmentaire. De même, les Livres du Nouveau Testament ont été écrits assez tard et leur collection complète ne constitue pas un traité exhaustif et bien construit de la vie et des enseignements du Christ et des Apôtres. Chacun d'eux répond à un but particulier, sur certains points ils se complètent les uns les autres, sur d'autres, et du simple point de vue de la critique historique, ils sont muets.

Aussi bien tous les Chrétiens savent que l'Eglise primitive a vécu sur la transmission orale des enseignements du Christ, mais il semble à certains que ce qui était pleinement satisfaisant, tant que le souvenir du Christ était frais et récent, ne peut plus l'être quand on s'éloigne des temps apostoliques. Il aurait été alors nécessaire de fixer la Tradition par écrit et l'Ecriture serait devenue à partir d'un certain moment la seule source de la Révélation pour les générations suivantes. Outre que l'on ne retrouve pas trace historiquement d'un tel changement dans l'économie de la prédication apostolique, il convient de remarquer dans le prolongement de ce que je disais il y a un instant, que les Livres du Nouveau Testament ne dénotent aucun effort de synthèse et de coordination, ce qui n'aurait pas manqué de se produire si les Chrétiens de la fin du premier siècle avaient été intérieurement convaincus qu'après la mort de St Jean le dépôt sacré ne serait plus transmissible que par écrit. Mais il y a plus.

L'écriture est un moyen humain, excellent sans doute, mais qui ne diffère pas dans son essence des autres moyens que l'homme a pour fixer sa pensée (peintures, sculptures, architecture, coutumes...). Elle tire son excellence de ce qu'elle fixe ce qui est le plus admirable dans la créature humaine, à savoir le langage, mais elle demeure un moyen humain au service de la tradition et de l'esprit humain. Celui-ci est trop faible en effet pour pouvoir se passer d'auxiliaires matériels. C'est là une règle banale que nous vérifions à chaque instant de notre vie. Et il n'est pas douteux que sur le plan religieux elle est moralement vraie, c'est à dire que les moyens humains ne sont pas négligeables (ils sont

même moralement nécessaires) pour la conservation intacte du dépôt sacré de la Tradition apostolique. Mais ces moyens ne sont pas en soi absolument nécessaires, car ce qui peut assurer l'intégrité absolue du dépôt de la Foi, ce ne peut être que l'assistance permanente de Dieu à l'Eglise. C'est elle, cette assistance de Dieu, qui est de nécessité absolue, qui est requise à la fois par la nature de ce qui est engagé et par la faiblesse de l'homme pécheur, qui, de plus, est promise formellement par la Parole du Christ qui ne peut être ni vaine ni inefficace. « Tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître. Allez donc, enseigner toutes les nations.... et voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles ». Jn 15, 15 ; Mt 28, 18-20. Et encore : « Je vous ai dit ces choses pendant que je demeure avec vous. Mais le Paraclet, l'Esprit Saint que mon Père vous enverra en Son nom, Lui, vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit » Jn 14, 25-26 ; 16, 12-13.

#### La Tradition vivante.

Ainsi la divine Parole demeure, perpétuellement vivante par l'action du Saint Esprit, dans la mémoire et le coeur de l'Eglise. D'âge en âge, elle est transmise à toutes les générations par la prédication apostolique ininterrompue. D'âge en âge, les générations chrétiennes se donnent la main et la chaîne vivante qui remonte jusqu'au Christ est constamment présente à la pensée de l'Eglise et dans sa vie. Avant la consécration à la Ste Messe, l'Eglise met sur les lèvres de ses prêtres cette belle et significative prière : « Unis dans une même communion nous honorons la mémoire premièrement de la glorieuse Marie toujours Vierge...mais aussi de vos bienheureux Apôtres et Martyrs Pierre et Paul... Nous vous prions donc, Seigneur, de recevoir favorablement cette offrande de nous, vos serviteurs... Que cette oblation soit, nous vous le demandons, en toutes choses bénie et approuvée, ratifiée en sorte qu'elle devienne pour nous le Corps et le Sang de votre Fils bien aimé... » Vous sentez bien qu'au moment du grand mystère, le prêtre et les fidèles qui célèbrent ensemble le St Sacrifice font revivre devant les yeux de leur âme la chaîne vivante qui les rattache au Christ et dans laquelle ils prennent humblement leur place pour pouvoir, eux aussi, participer aux mystères du Salut et de la Grâce. Faut-il rappeler aussi les magnifiques rites de l'ordination où l'Eglise, sans faste inutile, mais sans aucune négligence de l'essentiel, marque combien chaque prêtre n'est qu'un chaînon de l'immense chaîne (litanie des Saints). On pourrait multiplier les exemples. Cela nous entraînerait trop loin, car notre sujet exige encore bien des développements.

#### La Sainte Ecriture

Tout d'abord, il s'agit de préciser la question au sujet de la Sainte Ecriture. Ce que nous avons dit plus haut pourrait laisser croire qu'elle n'est qu'un monument de la Tradition parmi beaucoup d'autres. Or, elle a au contraire parmi tous les autres monuments de la Tradition (livres, inscriptions, peintures, liturgie, coutumes....) une place éminente. Elle est une source authentique de la Révélation. Reportons-nous à la solennelle déclaration de Léon XIII dans l'Encyclique *Providentissimus*. « La croyance antique et constante de l'Eglise définie solennellement par les conciles de Florence et de Trente, confirmée enfin et plus expressément exposée dans le concile du Vatican<sup>87</sup> qui a porté ce décret absolu : Les livres entiers de l'Ancien et du Nouveau Testament dans toutes leurs parties tels qu'ils sont énumérés par le Décret du Concile de Trente et tels qu'ils sont contenus dans l'ancienne édition latine de la Vulgate doivent être considérés comme sacrés et canoniques. Non en tant que composés avec les seules ressources humaines et approuvés ensuite par l'Eglise, non parce qu'ils renferment la Révélation sans erreur, mais parce que, écrits sous

<sup>87</sup> Il s'agit du concile de Vatican I ayant eu lieu en 1869-70.

l'inspiration de l'Esprit Saint, ils ont Dieu pour auteur... » Ainsi, si nous avons le droit de souligner plus haut que l'écriture avec un petit « e » est un moyen humain non nécessaire en soi à la transmission du dépôt sacré, il convient d'ajouter maintenant que tous les écrits de l'Écriture avec un grand « E » présentent ce caractère éminent et sacré d'avoir Dieu pour auteur de par l'inspiration du St Esprit qui n'a cessé d'assister les hommes qui les ont matériellement écrits. Pourquoi, direz-vous peut-être ne pas admettre, alors que Dieu dans sa Sagesse et sa Bonté infinies a mis dans l'Écriture et dans l'Écriture seule tout ce qui est nécessaire au Salut, à l'exclusion de toute autre source moins sûre, eu égard à la faiblesse humaine ?

D'abord à cause du témoignage de l'Écriture même : « Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses. Si on les rapportait en détail, je ne pense pas que le monde entier pût contenir les livres qu'il faudrait écrire ». Jn 21, 25.

Ensuite à cause de l'Église, qui a reçu non seulement les promesses d'éternité, mais les promesses d'assistance permanente du St Esprit, et je vous renvoie aux citations faites plus haut. Dieu habite l'Église, il n'avait nul besoin d'enclorre toute la Révélation dans un texte écrit.

Enfin, comment exclure toute autre source de la Révélation que l'Écriture, puisque c'est la croyance antique et constante de l'Église... qui nous apprend le caractère divin de la même Écriture ; impossible de dissocier Écriture et Tradition, elles se mêlent intimement pour le bien et le salut de nos âmes, et l'Église veille également sur elles avec un soin jaloux.

#### Discrimination de la Tradition Sacrée

Je vous disais tout à l'heure que la thèse de la théologie catholique s'entend de la Tradition sacrée seule et je vous indiquais qu'à côté de cette tradition sacrée nous distinguons la tradition ecclésiastique et les traditions humaines. Comment pratiquement l'Église établit-elle la distinction de façon à garder pure la Tradition sacrée, ou encore si vous voulez, comment décider devant une tradition qui se donne pour sacrée si elle l'est ou ne l'est pas. Je n'ai pas l'intention de vous entraîner dans une longue étude pour laquelle d'ailleurs je serais bien inférieur à la tâche. Je me limiterai à de grands principes. Devant une tradition qui se donne pour sacrée et qui dépasse les données de la Sainte Écriture, l'Église se reporte à l'autorité à laquelle cette tradition fait appel.

L'Église ne reçoit comme sacré que ce qui se présente sous une autorité authentique et l'autorité authentique découle de la mission divine. Par exemple, si nous considérons les Pères (et vous savez l'importance de la Patristique dans la théologie) l'Église distingue 3 cas. Un Père peut parler comme un docteur privé et exposer son opinion personnelle, cette opinion, ne vaut alors que ce que valent les raisons qui l'appuient. Il peut parler comme témoin de la foi commune de son temps et il est alors un témoin particulièrement respectable, mais auquel l'Église ne reconnaît pas un rang supérieur dans l'échelle de l'autorité ; des écrivains ecclésiastiques, des hérétiques, voire des païens peuvent aussi nous apporter l'écho de la croyance de leurs contemporains.

Quand un Père parle comme un docteur officiel, chargé d'enseigner, membre du Magistère à qui le Christ a promis son assistance perpétuelle, il est un maître authentique de vérité pour tout ce qui touche la foi ou et les moeurs.

C'est ainsi que St Athanase, St Basile, St Grégoire de Nazianze, St Hilaire de Poitiers ont combattu l'Arianisme au nom de l'Église qui avait, pour ainsi dire remis sa cause entre leurs mains. En de telles circonstances, leur doctrine était l'expression de la Vérité. De même, les papes et les conciles sont investis dans certaines conditions d'une autorité authentique Confession de Césarée Mt. 16, 13-19 ; Jn. 20, 21. Pas d'injure à la raison par l'infailibilité d'un homme. Ce n'est pas un homme qui est infailible. C'est l'Église qui n'est respectable

que quand on prend le corps tout entier, parce que c'est le corps mystique du Christ, Eph. 4 ; Rm. 12.

Ce que le Corps historique du Christ ne fait plus, Son Corps mystique le fait jusqu'à la consommation des siècles. On ne comprend rien ni à la Tradition, ni à l'Église, sans cette référence à l'Incarnation. C'est elle qui est l'événement capital dans l'histoire du monde, c'est elle qui sépare les temps. Lorsque par exemple le Christ condamne la tradition des Pharisiens, on ne peut interpréter ce texte pour une condamnation actuelle de la Tradition Vivante dans l'Église. L'interpréter ainsi, c'est faire comme les Pharisiens qui scrutaient les Écritures pour tendre des pièges au Christ, c'est raisonner comme un fils de l'Ancien Testament qui n'a que la Loi. Ecoutez le Christ, Mt 23, 13. « Malheur à vous scribes et Pharisiens hypocrites parce que vous fermez aux hommes le royaume des Cieux ». Entre les mains des Pharisiens, la Tradition de la Loi devient fermeture du Royaume des Cieux qui est venu avec le Christ. Interpréter les invectives sévères du Christ envers les Pharisiens pour un rejet de la Tradition Vivante de l'Église, vous voyez bien que c'est faire comme si nous n'avions que la Tradition de la Loi, complétée par le Nouveau Testament, c'est aussi fermer le Royaume des Cieux qui est là dans le Christ Vivant dans son Eglise.

Et pour terminer ce paragraphe peut-être un peu aride, permettez-moi de vous citer le fameux argument de prescription cité par Tertullien.

Si l'Église, à un moment de sa vie, a professé sans contestation une vérité comme appartenant à la foi, on ne peut plus révoquer en doute cette vérité. L'Église, demeure du St Esprit et Corps mystique du Christ, possède l'autorité, et au nom de cette possession, elle déboute les novateurs qui voudraient faire opposition : Il y a prescription.

Par exemple il est établi qu'à une certaine époque l'Église entière tient comme vérité de foi le nombre septénaire des sacrements, c'est donc une vérité certaine, à moins de rejeter les promesses formelles du Christ. Evidemment, l'argument ne vaut que pour les vérités de foi et non pour toutes les opinions tenues par les catholiques qui, elles, ne sont que purement humaines.

#### Développement du Dogme

Parvenus à ce point, vous ne contesterez pas sans doute la prudence de l'Église et le souci de rigueur de sa démarche en référence constante avec le St Esprit. Mais au moment même où je développais devant vous l'exemple des Pères et où j'évoquais les travaux des théologiens, je pense qu'un nouveau problème se sera levé dans vos esprits. Certes, me direz-vous, vous prenez grand soin de vous en tenir à la Tradition sacrée seule, mais vous avez vous-mêmes évoqué les difficultés de cette Tradition, mêlée aux opinions humaines de par le travail invérifiable de l'esprit humain sur la matière même fournie par la Tradition. Et nous sommes ainsi amenés au délicat problème du développement du dogme.

*Dogma* vient du grec «enseigner» et s'est dit d'abord d'une doctrine philosophique, passant dans la langue juridique, il a désigné ensuite une décision, un décret. Dans la langue ecclésiastique, il a été utilisé à propos des vérités de foi d'une manière qui n'est pas très claire à la plupart d'entre nous. Ici encore distinguons puisqu'il le faut.

L'objet du dogme, c'est la réalité divine que nous croyons.

Le dogme lui-même, c'est l'idée que notre esprit conçoit intérieurement de cette réalité divine.

L'énoncé ou la formule dogmatique est l'expression verbale par laquelle nous exprimons le mystère, objet de notre foi.

Le dogme est donc la représentation mentale de la réalité divine, représentation qui est vraie en vertu de la conformité de la pensée à son objet, mais qui est analogique. La réalité divine nous dépasse en effet et ne peut être saisie directement par l'intelligence. Nous ne pouvons

en cette vie et naturellement, connaître Dieu selon sa substance et d'une connaissance propre. Nous le connaissons dans le miroir de la Création, c'est à dire d'une manière analogique et si nous ne connaissons que selon un mode imparfait, nous n'attribuons pas ce mode à Dieu perfection absolue, voilée dans les êtres créés. Le dogme est donc une représentation mentale, vraie mais analogique, d'une réalité divine.

Les modernistes et modernisants, tout en s'affirmant catholiques, prétendaient que les dogmes sont vrais, non par suite de la conformité de la pensée au réel, mais par suite de la conformité de la pensée avec elle-même ou avec l'action. Les dogmes devenaient ainsi entre leurs mains, soit des symboles, soit des règles pratiques de pensée et d'action. D'où une perversion radicale. Les dogmes sont bien autre chose dans le plan divin que des symboles ou des règles morales. Ils sont faits avant tout pour nous conduire à notre fin surnaturelle ; des règles morales en découlent par voie de conséquence, mais le but premier est la Vie en Dieu. Ces précisions étaient nécessaires avant de poser le problème du développement.

L'objet du dogme, réalité divine, est évidemment immuable. Mais le dogme ou représentation mentale que nous avons du mystère peut progresser dans notre esprit, y développer les richesses qu'il tient enclaves, de même que l'énoncé ou la formule dogmatique peut également progresser. Cela tient à ce que la conformité de la pensée au réel n'aboutit pas comme nous l'avons dit à une connaissance directe et totale, mais qu'elle opère selon le mode analogique. Et l'analogie est susceptible de progrès, de perfectionnement. Nous le voyons bien d'ailleurs dès l'âge apostolique. Le Christ et les Apôtres se sont servis d'abord du langage populaire, aucune image, aucune métaphore qui ne soit empruntée directement au langage le plus simple.

#### Conclusion

Conclusion de vie après l'exercice de l'intelligence.

#### *Adoro te*

Je vous adore prosterné, O Dieu vraiment caché sous ces apparences. A vous mon coeur se soumet tout entier, car en vous contemplant il s'abîme dans sa faiblesse.

La vue, le toucher et le goût sont ici en défaut. L'ouïe seule m'indique ce qu'il faut croire. Je crois tout ce qu'a dit le Fils de Dieu. Rien n'est plus vrai que la parole de la Vérité même.

....

O Jésus que je ne vois maintenant qu'à travers un voile, comblez l'ardent désir de mon âme, faites que contemplant à découvert votre visage, je trouve la béatitude dans la vision de votre gloire<sup>88</sup>.

---

<sup>88</sup> *Hymne* de Saint Thomas d'Aquin.

## Contenu du cahier personnel écrit pendant les retraites

20 Janvier 1946                    **Mystère de la croissance de Jésus**                    Lc

Mystère de croissance et de rayonnement.

Les conditions de la croissance : le cadre galiléen. Les collines, le lac, le panorama et la belle nature de Galilée. La maison de Joseph, la vie de la Ste Famille dans le village de Nazareth. C'est là que Jésus apprend l'histoire d'Israël, l'hébreu, les sciences sacrées, un métier pour vivre. Il faut penser que Jésus a lu la Bible, récité les psaumes, il a su comme les Juifs pieux des passages entiers par cœur ; il a appris aussi la souffrance de l'homme. Et ce n'est même pas un village qui est témoin de toute cette vie, vie cachée et mystérieuse, c'est Joseph et Marie. Et puis, Jésus part sur les routes, il enseigne et au fur et à mesure il grandit. Un maître grandit toujours lorsqu'il enseigne, il vit dans ses disciples, sa vie se propage en se répandant et par le fait même il grandit, il croit. Et son message devenait en Jésus si vaste, si ample, si impératif qu'il fallait qu'il le donne. Sa vie publique est un jaillissement de Vie.

Et puis partout où Jésus vit et grandit, il y a le sacerdoce. Il y a non seulement la vie, la souveraineté, la maîtrise d'un chef, mais surtout il y a le sacerdoce.

25 Février 1946, St Mathias

### **Jésus au désert**

Jésus va passer 40 jours dans le jeûne et la prière. Ne pas séparer ce mystère de celui du baptême de Jésus. Se rappeler la parole de Jésus à cette occasion : accomplir toute justice. Sacre messianique de Jésus : « celui-ci est mon Fils bien-aimé ».... A partir de ce moment, son guide est le St Esprit. Tentation au désert en 3 actes.

La tentation du Fils de Dieu : « tu es le Fils de Dieu » fais donc ce que tu veux, fais donc des choses extraordinaires.... etc

La tentation de toute sa vie : voir la réplique à Pierre après la confession de Césarée : « retire toi Satan ».

Voir les paroles de ses frères avant la fête des Tabernacles et la réponse de Jésus.

Voir l'agonie au Jardin des Oliviers.

Sur la Croix, la voix des Juifs : « Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix ».

Cette logique crucifiante tout au cours de sa vie : accomplir toute justice, faire la volonté de son Père et non la sienne.

La tentation sacerdotale : faire valoir pour des fins personnelles les dons, les pouvoirs reçus de Dieu. Le Fils de l'Homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir.

Le prêtre doit tout accepter, tout souffrir....; comme Jésus « J'ai été parmi vous comme celui qui sert ».

Etre prêt à tout – ce que Jésus demande de ceux qu'il appelle, c'est cela.

### **Retraite du mois : 2 Novembre 1945**

(...)

Mes Résolutions en arrivant au noviciat :

Pas de résolutions détaillées. Me soumettre en tout au jugement de l'Eglise – à la volonté de mes supérieurs – parce qu'ils sont jugement et volonté du Christ vivant – Travailler sérieusement, ne pas perdre de temps (...)

### **Retraite du mois : 7 Décembre 1945**

(...)

Je ne vis pas encore ce que je sais. Autrefois, mon activité : enseignement, oeuvres sociales, me constituaient une vie où je me plongeais tout entier en la consacrant à Dieu et où j'avais le sentiment de me perdre pour Lui. Il en est maintenant tout autrement, rien ne peut me servir de succédané de connaissance de Dieu. Dépouillé de toutes les formes extérieures de don, il faut que je réalise pleinement le don intérieur de chaque minute. Faute de quoi, je tomberai plus bas que mon point de départ (...)

### **Retraite du mois : 8 Février 1946**

(...)

Renoncement : en captivité, j'avais spécifié (1942) que je renonçais à être quelqu'un en mathématiques. L'activité qui fut mienne pendant les dernières années de captivité avait un peu estompé cette promesse. Au retour sous la pression de nécessités trop longues à détailler, j'ai accepté de reprendre une activité de recherches, il faut maintenant que je marche, mais en mettant au coeur de cette activité l'esprit de renoncement. Etre en état de parfaite indifférence à l'égard de ce que Dieu voudra bien faire de ce travail, faire de ce travail un anéantissement de moi-même sous la conduite de Jésus et de Marie (...)

### **Retraite du 22 au 28 Août 1946**

O Jésus vivens in Maria, veni et vive in famulis tuis.

### **In Spiritus Sanctitatis tuae**

**La Sainteté de Jésus.** Ce qui a éclaté (Pascal : les 3 ordres) aux yeux de tous ceux qui l'ont approché – disciples ou non – Pierre (la 1ère pêche miraculeuse) – la femme de Pilate – le bon larron – les possédés – le centurion du Calvaire – Songer à la parole de Gabriel à l'annonciation : « Le Saint de Dieu qui naîtra de toi » « Qui de vous me convaincra de péché. Chaque fois que Dieu a parlé de Jésus dans l'A.T. par la voix des prophètes, c'est de sa Sainteté d'abord qu'il a parlé. Jésus est vraiment au sens fort et strict « le Saint de Dieu ». Ce que nous devons d'abord demander à Jésus, c'est donc bien de venir et de vivre en nous en sainteté. (C'est cela qu'il veut faire dans chacune de ses rencontres : la Samaritaine, la pécheresse de Magdala, Zachée, la femme adultère, même les récit de guérison. Paralytique : va, tes péchés te sont remis. Ses grandes institutions : le baptême, la pénitence, l'Eucharistie, l'Eglise). Plus que de science, plus que d'art, plus que de connaissance de n'importe quoi, plus que de n'importe quoi, c'est de sainteté que nous avons besoin. L'Eglise, il faut la voir dans la réalité mystique et vraie, une grande institution de Sainteté.

Le sacerdoce, une sainteté de consécration : pour Dieu à cause de sa personne et pour son culte (voir le code de sainteté du Lévitique et le leitmotiv : parce que je suis Yahweh)

C'est dans cet esprit qu'il faut se préparer à la tonsure, aux ordres mineurs, aux ordres sacrés.

Chacun des degrés est une consécration, chacun établit en sainteté et exige sainteté.

Une sainteté de mystère parce qu'il est identification au prêtre unique Jésus et qu'il faut que nous lui demandions sa vie, sa personne à la place des nôtres car tout mystère est caractérisé par une révélation, une communion, une nouveauté de vie.

L'Esprit de Sainteté tout le message de Jésus est fidélité à l'Esprit. « Mes paroles sont esprit et vie ». tout Jésus c'est la vie en esprit. Nicodème – la Samaritaine – le discours du pain de vie – les discours après la Cène – le discours sur le montagne. l'Esprit – le grand mystère. Ce que Jésus a apporté au monde. Nos actes, nos paroles, nos exercices de piété, nos efforts vers la sainteté, tout cela en un certain sens c'est encore du corps : livrés à nous-mêmes nous ne pouvons pas y mettre vraiment de l'Esprit, c'est à dire ce qui a valeur de vie, d'éternité, d'absolu. Dieu est Esprit. Pour nous dégager du créé et faire retour vrai à Dieu, il nous faut l'Esprit de Jésus.

**In plenitudine virtutis tuae .** *Virtus* : la force. C'est le moyen de réaliser la sainteté et la vie.

Jésus est fort. Il est le Fort. Il a bien fallu qu'il le soit. On a beaucoup insisté ces derniers temps sur sa force physique. Elle ne serait pas sans force morale pour la sous tendre et la soutenir. Considérer tous les détails de la vie de Jésus, les fatigues de son ministère, les angoisses de sa Passion, considérer le monde hostile où Il paraît, les âmes aveuglées, les obstacles de ceux mêmes qui sont ses amis. Quelle force d'âme il faut à Jésus pour vivre chaque minute, pour soulever ce poids immense. Et avec quels moyens. Il n'emploie comme moyen humain que la parole et le rayonnement de sa vie, l'amitié des hommes qui comprennent mal et qui gauchissent toute vérité à peine reçue, comme moyen surnaturel que la prière : de jour et de nuit. La Force de Jésus, c'est la force d'être fort sans dégoût ni défaillance, d'être bon, généreux, patient, joyeux, de l'être avec tous, en tout, à n'importe quel moment. Si l'on veut se faire une idée de la force de Jésus, il faut réfléchir à la crainte, à l'admiration que son attitude, ses paroles et ses actes provoquent dans la foule (personne n'ose plus l'interroger Mc 12,34 ; Lc 20, 40 ; « passant au milieu d'eux, il s'en allait » Lc 4,30) à la confiance inébranlable et spontanée qu'il suscite chez quelques malheureux au milieu de la foule, à ce qu'il donne aux siens de foi, d'espérance, de courage. Leur foi, leur courage, c'est ceux de Jésus ; quand il n'est plus là, il n'y a rien plus rien (Episode de la guérison de l'épileptique). Tout est vigoureux en Jésus. La pensée : songer à ce que représente d'extraordinaire comme force de pensée une épître de St Paul comme l'épître aux Romains, de quoi donner le vertige. Et St Paul n'est rien à côté de Jésus, la pensée coule en lui comme un beau fleuve, sans effort, sans soubresaut, elle est à la fois toute simplicité et toute richesse. La religion de Jésus, la permanence et la force de son rapport avec le Père, la puissance de son amour. Jésus fait continuellement oeuvre de force. L'A.T. nous donne déjà cet appel à la force dans la vie en Dieu : sois fort, sois homme, ceins tes reins de force. Dieu choisit les forts ou il insuffle sa force. Car les forts de l'A.T. Ce sont des hommes de tout tempérament et il arrive souvent qu'ils tremblent comme des feuilles à l'appel de Yahweh. Yahweh insuffle sa force : psaumes, « mon rocher, ma forteresse » (1R 22,19 ; 2R 6, 17 ; Isaie 7 ; Michée 3, 8). Ces forts, ce sont des femmes parfois. Mais Jésus les surpasse tous. Ecouter les appels de Jésus à la force, comme ils témoignent de sa propre force. « Celui qui met la main à la charrue... » « Celui qui veut

venir après moi... ». « Va, vends tout ce que tu as... » etc.. Jésus a besoin de forts. Ce qu'il faut de force pour être un chrétien fidèle. Avoir d'abord ce sens jusqu'à l'angoisse. Penser à nos parents, à tant d'amis qui nous sont chers dans le monde et qui ont tant de peine à vivre et à vivre de la foi. Ce qu'il faut de force pour être un prêtre dévoué, un prêtre qui ne compte jamais avec soi-même, avec sa propre fatigue, lassitude, avec ses propres goûts. « Accipe Spiritum Sanctum ad robur ».

En plénitude. La force n'est pas un simple élan, l'affaire d'un instant. Elle est une durée, une plénitude. L'image : les boeufs de labour qui vont à pas lents, pesamment mais continûment. Le mot force a dans le langage humain un contenu de durée, de constance, de persévérance, de continuité soutenue. La force de Jésus a tout cela, elle est plénitude. Ses appels et ses exigences sont indéfinis. Penser à ce que représente une fidélité. Être fidèle. Une belle qualité, difficile. La fidélité d'une vie sacerdotale. C'est ce que nous appelons en nous en disant à Jésus de venir en nous « in plenitudine virtutis suae ».

### **In perfectione viarum tuarum**

Les réalisations. La Sainteté est quelque chose qui réalise.

La notion de voie est biblique. La Bible parle constamment des « voies de Dieu ».

Le beau psaume 118. C'est le bien et le bonheur de l'homme que de suivre les voies de Dieu. La Bible nous l'enseigne, mais elle ne se contente pas d'un enseignement moral et vague, elle nous enseigne les voies de Dieu dans la création continue du monde, dans les événements de l'histoire : un déroulement, un plan qui se réalise pour l'ensemble des êtres créés, pour l'ensemble des hommes et pour chacun en particulier. Notre vie personnelle est une marche, l'image de la voie nous est familière. Ne nous étonnons pas que l'Évangile lui-même soit une voie, c'est ainsi que l'Église primitive désigne l'Évangile. Ac 9,2 ; 19,23.

Les voies de Jésus. D'abord ses démarches extérieures. Le Précurseur venait lui « préparer les voies » ; ainsi il était déjà sur les chemins avant sa naissance. Il a peiné sur les chemins durant toute sa vie, durant sa passion. Il n'a cessé de rencontrer les malheureux ; les âmes en peine. Les voies de sa Parole « La graine qui tombe sur le chemin » mais les démarches de la pensée de Jésus se développent à l'intérieur des âmes ; ses démarches extérieures qui sollicitent en actes, en paroles, en images (paraboles), elles ne se réalisent que dans la poussée intérieure des âmes. Jésus suscite, organise une poussée de vie intérieure, un dévouement. Il y emploie ses facultés et ses forces. Son langage est plein de cette pensée « Je suis venu. Je viens. Je vais... » Jean ne l'appelle-t-il pas « Celui qui vient ». Ne dit-il pas de lui-même « le Fils de l'Homme va selon qu'il est écrit ». Il entraîne et il construit « Viens, suis-moi ». Et encore « Celui qui me suit ». Enfin, l'affirmation solennelle qui résume tout « Je suis la voie... ». Il faut marcher comme il a marché, ce sont des formules que l'on emploie, des images qui n'ont de vérité qu'en conformité intérieure avec sa propre parole, avec ce dont lui-même a chargé de vérité le langage humain... Ses disciples de tous les temps, ce sont ceux qui suivent...une immense caravane de pèlerins qui s'avancent dans la suite des siècles et dont il est le Chef. Celui qui marche devant. Il faut se représenter cela quand on lui demande « Viens et vis en tes serviteurs », il faut se représenter la substance dynamique et de vie intérieure que cela implique en Lui et avec Lui et par Lui.

### **In perfectione**

Le terme est assez vague certes, mais plus riche que « rectitude » qui semblerait logique et naturel. La notion de perfection dans la Bible est bien rattachée à celle de voie. La perfection c'est quelque chose d'inséparable de la voie de Dieu. Parce que la perfection

d'une démarche c'est qu'elle aille vers son but. La perfection de démarches de Jésus : accomplir la volonté du Père. Obéissance dans le détail objectif et aussi dans le détail subjectif. Le spectacle que Jésus donna, l'impression qu'il fit sur ses contemporains, c'est un spectacle, une impression de perfection. « Il fait bien toutes choses Mc 7, 37. Depuis son enfance, il a donné ce spectacle, « L'enfant croissait et se fortifiait, rempli de sagesse.. « Et cette perfection, il l'a portée sans effort dans une humanité commune hors le péché. Heb. 4, 15 ; 5, 8. Il n'a pas eu l'austérité tendue des Stoïciens, ni même celle de Jean Baptiste Lc 7, 34 ; Mt 11, 19. « Le Fils de l'Homme est venu, mangeant et buvant ... » Harnack a eu au sujet de Jésus deux belles remarques « Jésus c'est quelqu'un qui n'éprouve jamais le besoin de revenir sur ses pas ». Son passé est pur, il n'y revient jamais, cela n'est pas de l'homme – et aussi : plus un homme est proche de Dieu, plus il se sent pécheur, plus il tremble – rien de tout cela en Jésus.

La perfection de Jésus. Comme on comprend la tactique de ses ennemis : surprendre ses démarches par des questions épineuses, par des suggestions. Il ne tombe jamais dans leurs pièges. En retour ses exigences sur chacun : nulle négligence, nulle hésitation pour la chose unique qui le mérite : la volonté de Dieu sur soi-même. Jn 21, 22, réponse à Pierre – ne t'occupe pas de Jean. Toi, suis-moi, cela te suffit ». Rien d'excessif en Jésus, une vraie perfection pleine sans creux ni bavure. La sagesse après la force. La vie de Jésus c'est une vie comme tout le monde peut la mener. Tout invite à faire l'expérience de la perfection de ses voies dans la réussite des nôtres. « Viens et vis... ». Cela peut donner le frisson à cause des exigences à la clé de cette venue. Si Jésus vient en nous, nous ne serons plus à nous, Il sera exigeant... Mais lui seul est capable de nous purifier, l'effort de son élan en nous sera déjà purificateur et le reste s'en suivra. Ce sont les démarches et non les belles pensées qui font la sainteté réelle. Pascal : « Vois comme j'ai conduit les Saints – allons – laisse-toi conduire ».

### **In Veritate Virtutum tuarum**

La perfection des démarches s'inscrit dans le domaine moral en vertus. C'est pourquoi après avoir médité sur les voies de Jésus, il faut regarder les vertus de Jésus. Elles s'affirment dès son enfance devant Dieu et devant les hommes. Chacune de ses démarches certes est d'abord conformité à la volonté de son Père, amour de son Père et des hommes ; et par là elle est à la fois intemporelle et prodigieuse activité intérieure, mais elle s'incarne dans le temps, elle débouche sur un acte de vertu, de la vertu justement nécessaire au moment précis. Douceur, bonté, patience, courage, fermeté... les traits des vertus de Jésus se rapprochent et s'articulent pour composer le plus beau visage spirituel que l'homme puisse jamais connaître. Nous connaissons Jésus par ses vertus.

« Il grandissait... » il y avait donc en lui une obéissance à l'évolution vitale, mais cette évolution ne fait que rendre visible à nos yeux la perfection immuable de ses vertus, la loi profonde de son être spirituel qui a en lui sa vie, qui se répand en vertus de l'intérieur vers l'extérieur. N'oublions pas que nous sommes à son image, comprenons ce qu'il nous dit pour nous et ce qu'il nous apprend de lui-même lorsqu'il dit « Ce n'est pas ce qui rentre dans l'homme qui le souille... » Mc 7, 14.

« L'homme bon tire de bonnes choses de son trésor qui est bon... la bouche parle de la surabondance du coeur... » Lc 6, 45.

Nous répondrons à l'image de Jésus qui est au fond de nous quand nous lui aurons ouvert largement notre coeur pour qu'il en prenne possession, pour que tout en nous procède aussi de l'intérieur. Voilà pourquoi nous lui demandons de venir *in veritate virtutum*.

La vérité des vertus de Jésus. Jésus a le souci de la Vérité. Il est nourri de la Tradition de l'Ancien Testament. Rappelons nous Moïse recevant la vérité de Dieu. « Je suis celui qui suis. Cela veut dire « tu me trouveras demain tel qu'aujourd'hui, je suis vrai ». Etre vrai, c'est être permanent, immuable, fidèle. Tout l'A.T. est rempli de la vérité et de la fidélité de Dieu. Alors regardons Jésus – écoutons son *amen* solennel qui sonne clair et net, son oui qui est oui, « et moi je vous dis ».

Tout en Jésus est affirmation nette, limpide. Jésus est vérité.

La fidélité de Jésus. Dès l'âge de 12 ans au Temple « il fallait bien que je sois auprès de mon Père » ; à son baptême « C'est ainsi que nous accomplirons toute justice » ; et tous les épisodes où il accomplit et parle de la volonté de son Père.

Jésus est toute clarté – il est quelque chose de cristallin – quelque chose que l'on ne trouve que dans l'enfant pur. Jésus a aimé l'enfance « Si vous ne vous faites semblables à l'un de ces petits... ». Jésus exige la transparence de l'enfance pour atteindre le Royaume de Dieu.

Le témoignage de ceux qui l'ont connu : 1P 2,22 « Il n'a point commis de péché et dans sa bouche il ne s'est point trouvé de fausseté ».

1 Cor. (début) « Jésus est un oui ».

De ses adversaires « Maître nous savons que tu parles droit et ne fais acception de personne.. » Lc 20, 21. A Pilate « Je suis venu dans le monde rendre témoignage à la Vérité... » Jn 18,37.

De la foule « Personne n'a jamais parlé comme lui » ; un jour viendra où cela même détournera la foule parce qu'elle aura été déçue dans sa conception messianique.

Les exigences de Jésus : à l'égard de nos paroles « que votre oui soit oui » Mt 5,37.

« Ce n'est pas celui qui aura dit Seigneur, Seigneur... » Mt 7,21

Le souci de la vie derrière les paroles, de la correspondance entre la vie et les paroles.

« Si ton oeil est pur, tout ton corps sera lumineux » Mt 6,22

« Nul ne peut servir deux maîtres » Mt 6,24

Son horreur des soucis de la terre Mt 6,25 et ss

Ses exigences à l'égard de la vie religieuse, « faire la vérité » Jn 3,21

Sa critique du pharisaïsme : prière, jeûne, aumône.

Le pharisaïsme n'était pas toujours mensonge, mais il était toujours formalisme, il n'était jamais simplicité. Jésus c'est la vérité donc la simplicité. La vérité des vertus, la vérité de la vie religieuse, voilà ce que veut Jésus. Le mensonge en ce domaine est le plus odieux et socialement le plus corrupteur. Ce que veut Jésus, c'est qu'on ne fasse rien qui ne corresponde à une attitude intérieure. Marquer à cet égard le danger de la régularité, des vertus de règle : c'est le danger de l'artificiel. Etre à l'affût de tout manque de sincérité – en priant Jésus – avoir une belle vie claire en laquelle Jésus puisse se regarder, comme dans une source aux eaux limpides. Il nous faudra une discipline et nous méfier de la discipline. Que tout soit en nous vrai, naturel, spontané. L'effort, nous le ferons, la vertu, c'est Jésus qui la fera en nous en vérité. Les belles mains souples et musiciennes du P. Martin, comme elles courent agiles et promptes ! Et que d'efforts, que d'exercices, il a fallu pour les faire. Que notre vie spirituelle soit aussi belle, aussi souple, mais comptons d'abord sur Jésus sans marchander nos efforts.

### **In communionem mysteriorum tuorum**

Cette demande, c'est l'achèvement de la vie de Jésus en nous, le sommet de cette prière, le point culminant de la doctrine spirituelle de l'Ecole Française.

Les mystères de Jésus ce sont :

Les états concrets de sa sainteté : son silence, sa vie intérieure, sa prière.

Les stades et les étapes de ses démarches, de sa vie historique.

Les aspects dramatiques de ses vertus (obéissance à ses parents, humilité ...)

Tout cela dans le déroulement concret de sa vie.

On appelle tout cela des mystères parce qu'au sens populaire, ce sont les scènes, les actes du grand drame, du « mystère » de la vie de Jésus et aussi au sens strict et spirituel parce que ce sont des réalités dont un des « éléments est sensible (révélateur au moins comme signe et communicateur, au moins comme moyen) et dont l'autre est caché (en même temps révélabile et source de lumière, assimilable et source de vie). Ce point de vue est celui de la science religieuse historique, même non chrétienne. On parlerait ainsi des mystères grecs. Cette notion a donné naissance à celle de sacrement.

Les mystères de Jésus : la vie de Jésus est en mystères. Elle eut ses lieux et ses moments comme toute vie humaine, depuis Bethléem et la naissance, à travers Nazareth et la vie obscure, la Galilée et la vie publique, jusqu'à Jérusalem et la Passion. Elle a eu ses cadres, ses tableaux plus étroits, constitués par des scènes historiques dominées par une pensée, une parole, une action singulière, scènes au travers desquelles jouèrent ses démarches, se réalisèrent ses vertus, dont le sens, la tonalité, sont tout intérieurs.

Et c'est en cette intériorité qu'est la vie des mystères de Jésus.

Ils ne sont pas seulement des événements historiques, bien qu'ils le soient, pas seulement des attitudes psychologiques bien qu'ils le soient plus encore, pas seulement des types de vie spirituelle bien qu'ils le soient éminemment. Ils sont surtout et d'abord une pensée, un sentiment, une volonté, clairs et distincts, humains et divins, une Incarnation du Verbe et au delà une grâce se tournant vers nous.

Nous avons l'impression, en lisant l'Évangile, que Matthieu et Marc (surtout) sont les évangélistes des démarches, Luc dans son schéma général, celui des vertus. Jean celui des mystères (Lc l'est déjà un peu). C'est par cette vie des mystères que les Évangiles sont encore subsistants, communicables, « communiabiles » pourrait-on dire – parce qu'ils sont de Jésus. D'un autre que lui, on ne pourrait y communier.

### **En communion**

L'état actuel de Jésus. Ces mystères sont encore subsistants. C'est vraiment saisissant lorsqu'un homme quitte la terre, il est délivré des conditions de division dans le temps et dans l'espace. Il est unifié. Il est lui-même. Il est son âme. Dans cette unité, toutes ses pensées sont contenues, non comme des germes, mais pleinement épanouies en une seule pensée qui les rassemble toutes, tous ses désirs sont en un seul désir. D'où une intensité inouïe de vie, comme une pointe d'épingle aussi brillante que le soleil. Jésus est en cet état. Il pense actuellement, c'est à dire réellement, pas seulement présentement, mais présentement et en acte, le discours sur la montagne, le Pater, les Paraboles, le discours après la Cène, et... Tout cela en un seul acte de pensée, un seul acte d'amour. Si Jésus vit en nous, cela va à nouveau s'exprimer, s'extérioriser, se spatialiser dans notre vie.

Si les mystères de Jésus sont subsistants, on va pouvoir y communier.

Au mystère, on communique, parce que ce sont des mystères.

C'est à dire des actes dont le dehors est saisissable et le dedans assimilable.

Parce que notre propre vie se déroule en mystères : notre intérieur se réalise en gestes, démarches, drames... dans le cadre de notre vie concrète, qui va de notre naissance à notre mort et au delà.

Parce que ces mystères de notre propre vie sont objets d'une pensée divine, matière d'une volonté divine, d'une grâce constituant le déroulement du plan divin sur nous, de notre salut, de notre vocation.

Parce qu'enfin les mystères de notre vie sont parallèles à ceux de Jésus. Je suis né comme il est né, j'ai grandi comme il a grandi ...

Les mystères de Jésus sont points d'insertion de sa vie dans notre vie.

de sa conscience dans notre conscience  
de sa vie mentale dans nos pensées.

Les détails extérieurs diffèrent, mais c'est l'intérieur qui importe.

Comment communique-t-on ? En versant dans les scènes de notre vie, la vie de ses pensées et de ses sentiments, sa vie intérieure de vivant.

En réalisant ainsi sauf le cadre, les scènes de sa vie (ce qui donne un sens au cadre, par ex. au Cénacle, c'est le mystère qui s'y réalise). C'est cela la vraie imitation de Jésus. C'est ici qu'elle peut être traitée à fond. Elle a pour but sa sainteté en esprit, pour moyen la plénitude de sa force. Elle veut pour réalisation la perfection de ses voies et ainsi la vérité de ses vertus. Cette imitation c'est une communion à sa vie comme source à ses mystères comme déploiement et achèvement.

L'imitation ce n'est pas faire les gestes de Jésus, c'est avoir ses pensées, ses désirs.

Pratiquement on communique à ses mystères par une connaissance extérieure et intérieure de plus en plus exacte, riche, profonde.

Par un effort de pensée et surtout d'amour pour y entrer.

Par la prière qui, le formulant ou non explicitement, revient toujours à dire *Veni* et *Vive*.

Pour le prêtre, il faut qu'il comprenne puisqu'il doit enseigner.

N'est-il pas « économe des mystères de Dieu. 1 Co 6,9.

Col 2,2 ; 4,3 et aussi la variante 1 Co 2,1.

Comment être prêtre sans communier aux mystères de Jésus ?

La vie sera ainsi une succession de scènes de vie humaine et en même temps de scènes spirituelles et religieuses. Nos prières, notre travail, nos conversations ressembleront un peu de l'extérieur et beaucoup de l'intérieur à ceux de sa vie, nourris de la pensée et de l'amour de ceux de sa vie. Ainsi nous réaliserons le Christ du dedans le plus parfaitement possible et peu à peu du dedans au dehors. Du germe à l'extrémité des feuilles.

### **Dominare omni adversae potestati**

La condition humaine. Dans la réalité, *veni* et *vive*... cela signifie la lutte. Les puissances adverses, c'est Satan, c'est le monde, le monde ennemi qui nous attaque, le monde curieux, le monde indifférent celui qui nous use le plus, celui qui nous pénètre le plus subtilement.

Mais la puissance adverse, c'est surtout nous. Sans nous, les autres ne seraient rien. Jésus l'a dit « S'il ne renonce d'abord à lui-même, nul ne peut être mon disciple ». La puissance ennemie c'est nous, avec notre instinct de jouir, de posséder, de commander. L'imitation de Jésus, c'est un combat spirituel. Au fait, c'est le combat de Jésus. Il a combattu, pas pour les mêmes raisons, pas de la même façon, mais il a combattu. Qu'on se rappelle sa tentation, sa vie d'austérité contre notre instinct de jouir, sa vie d'humilité contre notre instinct de commander, sa vie de pauvreté contre notre instinct

de posséder. Mais le sacrifice qui établit la vie en pureté se heurte chez nous à des instincts puissants, grossiers, souvent pervers. Tout, autour de nous, nous invite, nous incite à y céder. Instincts si essentiels qu'on ne peut pas songer à l'expédient impossible de les déraciner. Les conditions mêmes de notre apostolat sont pour nous un obstacle, il faut vivre dans sa chair, il faut posséder, il faut cultiver ses facultés, il faut parler, il faut agir, il faut même réussir. Voilà pourquoi Jésus ne peut vivre en nous que si nous combattons contre nous-mêmes, contre la tyrannie du Moi. La condition *sine qua non* de l'oeuvre de Jésus en nous est bien le renoncement, la mortification, la lutte. Il ne s'ensuit pas d'ailleurs que la chair soit corruption, l'esprit ténèbres, Jésus ne fait pas du renoncement pour le renoncement. La lutte n'est pas une fin en soi, c'est une oeuvre de vie, de fécondité et d'amour, Jésus nous veut semblables à lui, il nous veut beaux comme lui, vivants comme lui, aimants comme lui.

### **In spiritu tuo**

L'esprit de Jésus c'est la grâce divine.

La lutte de la vertu contre le vice, la lutte contre l'égoïsme, dans le langage chrétien c'est la lutte de l'esprit divin contre la chair corrompue. Cela ne supprime pas la lutte, mais cela la transforme.

Le Saint Esprit dans la vie de Jésus. Il est à son origine : et concepit de Spiritu Sancto. Il est dans la direction de sa vie : au baptême, à la Synagogue de Nazareth (Lecture d'Isaïe : l'esprit du Seigneur est sur moi). C'est l'Esprit qui le pousse au désert (Marc), qui le ramène en Galilée, qui le conduit sans lui laisser de répit, c'est par l'Esprit qu'il est vainqueur de la tentation messianique.

L'Esprit Saint dans la vie de Jésus dans les âmes

Toute naissance, toute croissance, toute activité, toute victoire de Jésus est dans l'Esprit. Les grands moments de notre vie sont des infusions de l'Esprit en nous : Baptême, Confirmation, Diaconat (le chant du Veni Creator en pleine cérémonie, l'imposition des mains, l'onction qui est tellement le St Esprit qu'on l'appelle lui-même l'Onction).

Le sens de la demande. Explicitement nous demandons que l'Esprit qui est l'origine de Jésus soit l'origine de nous-mêmes.

Implicitement, c'est un engagement à la dévotion au St Esprit.

Car si Jésus vient, c'est dans son Esprit, s'il agit c'est en son Esprit.

La plus haute expression de Dieu : Spiritus est Deus.

La plus haute expression de la religion : Adorer en Esprit et en Vérité.

Notre vie ne doit être qu'une dans l'Esprit.

### **Ad gloriam Patris**

C'est la fin.

En effet à quoi tout cela va-t-il, pourquoi tout cela ? Pour Dieu.

Tout cela n'a pas de fin en soi. Mais il y a Dieu.

La Passion de Jésus, c'est l'amour de son Père.

Les 1ères demandes rappellent celles du Pater, ta gloire ô Père.

Pourquoi Jésus parle, pourquoi il travaille, pourquoi il souffre, pourquoi il fatigue ses pieds sur les routes, pourquoi il dort, pourquoi il mange... pour faire la volonté du Père. Pour sa Gloire.

La Soeur Elisabeth de la Trinité voulait être une « louange de Gloire ». C'est la formule de la vie de Jésus, c'est ce qu'il a été.

Voir comment elle opère en lui. Sa Sainteté, ses démarches, sa force, ses vertus, tout cela réalisant ses mystères et le grand mystère : la Gloire du Père.

C'est pourquoi toute la vie de Jésus est triomphale, c'est pourquoi elle s'achève triomphalement au milieu même de l'ignominie du Calvaire. Ps 22. La vie de Jésus est glorieuse, elle soulève l'enthousiasme à travers les siècles. Nous sommes la poussière soulevée par ses pas, mais une poussière consciente capable aussi de vivre ad gloriam Patris. La prière finit donc en gloire. Tout ce que Jésus fait, il le fait à la gloire du Père. Même si nous ne le lui demandions pas, il viendrait en nous pour y agir à la Gloire du Père, mais si nous lui demandons, nous nous offrons. Quelle grande sottise serait celle de quelqu'un qui, après s'être consacré, agirait ensuite pour sa propre gloire, qui prêcherait, qui travaillerait pour son succès propre, pour un homme qui demain ne sera plus. Penser à notre mort et à ce que nous laissons ! « Il est injuste que l'on s'attache à moi, car je ne suis la fin de personne ». (Pascal).

### **O Jesu vivens in Maria**

Il y eut un mystère qui fut le commencement de la vie de Jésus, qui fut esprit de sainteté, plénitude de force, perfection des démarches, vérité des vertus. Ce fut le mystère qui fit vivre Jésus en Marie – d'abord durant l'incarnation pendant 9 mois, surnaturellement pendant toute la vie de Marie. Il eut pour principe une sanctification en esprit. La Sainteté de Marie fut plus qu'un privilège, ce fut une oeuvre, plus que nulle autre spirituelle.

Nulle autre ascèse que sa virginité et sa fidélité.

Nulle extase si ce n'est peut-être à l'Annonciation et dans la Crèche de Bethléem.

Nul miracle sinon la conception miraculeuse de Jésus.

Une vie humaine uniquement spirituelle.

Elle fut choisie parce qu'elle était forte. Elle se fortifia quotidiennement jusqu'au bout, jusqu'à la plénitude de sa force... Stabat Mater. Vie de Femme, dans un foyer humain, elle eut comme toutes les autres ses démarches, ses voies où la sainteté fut parfaite, elle eut ses petites peines en attendant la Grande Peine, elle rendit de petits services à son entourage en attendant le Grand Service pour le Salut du monde : donner son fils.

Ainsi se construisit un édifice de clarté et de vérité : Ecce ancilla Domini.

Ainsi se déroula une vie en communion avec la vie, les mystères de Jésus.

communio unique dans le temps et dans les lieux, ils ont vécu ensemble

communio unique dans le domaine psychologique et moral

communio unique dans le domaine spirituel et surnaturel.

Marie fut la 1ère chrétienne, baptisée dans son Immaculée Conception

elle fut le 1er disciple, « la seule femme dont Jésus ait fait l'éducation »,

elle fut sa Sainte.

La vie de Marie fut comme les autres vies humaines un combat. On sait la tentation de Jésus. Celle de Marie est aisée à comprendre : garder son fils. Se rappeler l'épisode du Temple, cet autre épisode où elle vient chercher Jésus. Et puis il y avait les ennemis de Jésus, les ingrats, les indiscrets, les indifférents, elle pouvait encore moins les supporter que Jésus, elle était sa Mère. Oh ! Le désir de garder son fils contre tant de dangers (ceux du lac, ceux de la route, comme elle devait regarder de loin les voiles blanches des barques sur le lac) et tant de souffrances (l'agonie de Gethsémanie, l'arrestation, la flagellation, le crucifiement, la mort. Où elle fut présente).

La tentation aussi de savoir qui était là vraiment en Jésus, le fruit de ses entrailles, de savoir autrement qu'une créature, même au sommet de l'échelle des créatures, peut savoir.

Elle n'était qu'une femme. Se rappeler dans les mystères du Moyen Age, la scène du départ de Jésus et la prière de Marie. Pas cela .... pas cela... Si, cela : à chaque fois elle acceptait, victorieuse, victorieuse et la puissance adverse dans l'Esprit.

Plus que toute autre vie, après celle de Jésus, la vie de Marie fut une vie dans l'Esprit.

Marie fut épouse, servante, chef d'oeuvre, instrument, témoin de l'Esprit. Plus que tout autre, sauf Jésus, elle fut à la gloire du Père.

N'était-elle pas fille d'Israël, le lys du peuple élu, nourrie de la Bible. Elle a ajouté à tout cela son *fiat* de l'Annonciation. Et cependant, saluée par sa cousine comme « bénie entre toutes les femmes » elle s'empresse de servir humblement. Toute sa vie, elle est celle qui a répondu « Ecce ancilla ». Toute sa vie et son âme ne furent qu'un éternel Magnificat. Mieux que les anges de Bethleem, elle a chanté le Gloria in excelsis Deo. Ad gloriam Patris.

### **Le prêtre et Marie.**

Marie qui est à la fois la Mère de Jésus, la grande chrétienne, la Mère des Apôtres et des âmes s'intéressera désormais à tout ce qui se fera dans l'Eglise. Elle entourera de son amour l'oeuvre, les ouvriers, la moisson. Sa prière accompagnera, soutiendra, devancera les apôtres de tous les temps. Quand elle verra partir un apôtre, ce départ sera pour elle un nouveau départ de son fils. Pour l'oeuvre de son fils (avec les paroles de son fils) pour la fécondité des labeurs et des souffrances de son fils. Comment ne serait-elle pas poussée à l'intercession en voyant l'apôtre arroser le monde de ce sang qui est sien, de ce sang qui a coûté si cher.

Chaque fois qu'elle verra naître son fils en une vocation et une onction sacerdotale, chaque fois qu'elle verra un prêtre à l'autel faisant naître Jésus, le tenant entre ses mains, le plaçant sur des langes, puis renouvelant la scène du Calvaire, l'enveloppement du suaire, la mise au tombeau (le tabernacle), chaque fois qu'elle verra un prêtre partir à son ministère prier, peiner pour son travail, chaque fois qu'elle verra un prêtre sauver, baptiser, absoudre, communier c'est à dire répandre la vie de Jésus, l'aider à se développer de toutes façons par la prédication, l'enseignement, le soin des malades, Marie sera là pour le soutenir, elle intercédéra pour lui, elle collaborera à son oeuvre comme elle a collaboré à l'oeuvre de son fils.

### **Retraite du mois du 8 Novembre 1946**

Illumination reçue en ce mois d'octobre : le danger d'un comportement ecclésiastique. Vivre « comme si », comme si Dieu était, alors que Dieu est, réalité infinie et vivante. La solidité même de l'édifice intérieur est suspendue à cette vie qui, en nous, doit exprimer que Dieu est. Pour moi, je mesure de plus en plus la bienveillance infinie de Dieu et de Jésus. J'ai été et je suis toujours un privilégié, un enfant « gâté ». Mon effort personnel doit porter sur la rectitude et l'énergie de ma réponse aux dons divins. D'abord dans ma prière. Lutter davantage contre mes distractions, ma tendance à la rêverie par où mon esprit s'évade, prendre garde à ma soif du sentiment de la présence

de Dieu, à la recherche d'éléments sensibles. Je croyais être exempt de cette tendance, en fait je reconnais que l'absence d'éléments sensibles me laisse facilement inquiet. Comprendre davantage, concrètement dans ma prière de chaque jour, ce que c'est que vivre de la foi. Et ceci dit, prier vraiment.

### **Retraite du mois : 6 Décembre 1946**

Plongé dans l'activité de l'esprit sous des formes diverses. Sentiment que cela ne me rapproche pas de Dieu, que je peux facilement devenir moins spirituel; D'autre part je touche du doigt chaque jour mon incapacité radicale à réaliser par moi-même une activité de l'esprit vraiment féconde au service de Dieu. C'est donc le moment de faire vivre la spiritualité de la désappropriation. Point de départ : les motifs qui m'ont amené ici, sans être très clairs étaient cependant désintéressés, mon année de noviciat a été consacrée non à des vues d'apostolat, mais à une vue de la vie avec Dieu et de sa gloire, donc il faut bien admettre que si je suis venu et si je suis resté, ce n'est pas moi qui en ai décidé profondément, ma vocation n'est pas une fausse vocation. Ce point de départ étant solidement tenu, il est certain que ce n'est pas à moi de juger de la bonté de mes oeuvres, il faut que je vive de plus en plus dans un esprit total d'abandon à Jésus. Ce qui ne supprime de ma part aucun effort. Je commence à mieux comprendre cet aspect paradoxal de la vie chrétienne et de l'appel à la perfection. Je ne suis dispensé d'aucun effort. Veiller spécialement sur ce dernier point. En faire mon profit spécialement durant ce temps de l'Avent.

### **Retraite du mois de Janvier 1947**

Rentré hier de vacances. Etat de fatigue passager. Ne pas donner aux impressions du moment plus d'importance qu'il ne convient. Pourtant ce que je ressens plus fort aujourd'hui est une constante de ma vie des dernières semaines. Dégoût de moi-même, atonie spirituelle, manque d'élan, peu de véritable prière. Cela pourrait être très grave. Il y a cependant au fonds de moi une confiance indéfectible, quelque chose qui m'avertit que tout cela n'est qu'une superstructure. Du moins dans la mesure où subsiste cet appel et cette soif d'une vie riche en communion avec Dieu. Mais cela est encore une grâce ; le problème est de savoir si l'état de faiblesse spirituelle que je viens de détailler n'est pas susceptible de ruiner cette grâce. Au fond je me rends compte que tout est là, que je ne dois prendre garde à mon état d'âme que dans la mesure où il peut porter préjudice à la grâce qui appelle au fond de mon être. Et d'ailleurs, la seule prière qui occupe mon coeur depuis quelque temps, celle qui jaillit du plus profond, c'est celle qui demande au Seigneur de faire de ma vie quelque chose de vrai. Seigneur Jésus, je hais toutes ces pensées, ces comportements d'action ou d'études par où ma personnalité s'exprime, par où ce qu'il faut bien appeler ma vie se manifeste, j'ai le sentiment de quelque chose de faux, de quelque chose qui donnerait envie de crier à celui qui vivrait en vous et de vous. Je ne vous demande qu'une chose, mon Seigneur, c'est de garder dans mon coeur cette soif de vérité. Je sais que je suis un faible, je sais qu'il y aura toujours un écart considérable entre ce que je suis et serai et de ce que je devrais être, mais je sais aussi que tant que vous ferez brûler en moi un peu de votre feu, rien ne sera perdu."

### Retraite du mois de Mai 1947

Ma maladie, mon long séjour hors du cadre ordinaire, une nouvelle expérience spirituelle, tout a concouru pour briser en moi les superstructures savamment élaborées. Je ne sais si je me retrouve meilleur devant Dieu, mais je me retrouve certainement plus simple, avec un regard plus lucide sur le mécanisme de ressenti qui colore la vie religieuse consciente. En définitive, je ne cherche vraiment plus à faire le malin, je comprends mieux ce que c'est qu'une vie de prière et qu'une vie donnée. Base de départ providentielle, je n'en doute pas, pour ce mois qui doit me conduire à la tonsure, mais je sais bien aussi que sans la grâce de Dieu, je ne saurais m'y maintenir.

Suivent les notes prises pendant la retraite de Tonsure (27-29 Mai 1947), puis pendant la retraite des Premiers Mineurs (16-21 Juin 1947), les instructions étant données par le P. Brillet. Ce qui est évident dans les notes de Pierre, c'est que ce qu'il a retenu de tout cela, c'est vraiment l'idéal que représentait pour lui le sacerdoce. Etre prêtre représentait vraiment pour lui l'essentiel de sa vie et il a été vraiment prêtre, il a réalisé ce qu'il souhaitait. Prenons quelques citations :

Le premier devoir sacerdotal, c'est la prière. Nulle part, il n'y a de sacerdoce sans prière.... Heureux le prêtre qui fait tous les jours la découverte plus complète de son sacerdoce.....

Le sacrifice de nous-mêmes, prêtres, est une partie essentielle de notre ministère. Directeur d'âmes appelé à prêcher le renoncement, le prêtre se trouve engagé par sa propre parole. Une de nos dispositions fondamentales : l'oblation de nous-mêmes à la Messe pour l'immolation pratique de toute la vie.

La vie de prêtre = un chemin de croix.

L'eucharistie, objet de notre ministère. Jésus dépend de nous pour sa Présence. Il n'est connu que si nous le faisons connaître. Il ne se manifeste que si nous manifestons sa Présence par nos prières, notre attitude, notre vie. Il n'est révélé que si nous le révélons. Notre ministère est d'abord eucharistique.

Sur une feuille volante, une prière. Quand Pierre l'a-t-il écrite ? Mais comme elle est dans ce cahier, il est bon de la citer maintenant.

O Seigneur Jésus, pénétrez-moi du sens que vous avez voulu donner au nom sous lequel vous vous êtes le plus souvent désigné vous-même : Fils de l'Homme. Cela suppose non seulement que vous êtes homme, fils d'une femme, mais encore que vous avez en vous, envahissant, le sentiment de votre appartenance à l'humanité et du service que vous avez à faire pour elle. Dans le champ de votre conscience humaine, mon Seigneur, il n'y a pas place pour votre propre personne, il n'y a pas Jésus, comme il y a dans la mienne Pierre Costabel, agrégé de maths.. etc.. Vous savez bien, Seigneur, que vos noms et qualités sont pour nous, dans le champ de la conscience, des moyens de

vivre en fixant notre vie consciente autour de l'idée force que nous nous faisons de nous-même. Pour vous, Jésus, il y a bien quelque chose d'analogue, puisque vous êtes homme, mais vous nous apprenez qu'il n'y a pour vous qu'un nom et qu'une qualité qui comptent : « fils de l'Homme ». Il n'y a pas un chef de parti, un conquérant ... pas un homme qui dans l'histoire humaine se soit présenté ainsi.

D'autre part, quel abaissement pour vous ! Ce n'était pas assez de prendre la nature humaine et de subir pour cela l'anéantissement...

Cette prière n'a jamais été achevée.

## Les sermons

Voici quelques textes de sermons datant des mois qui ont suivi l'ordination, de Pierre, donc de l'été ou de l'automne 1949 :

Sermon prononcé le 3 Juillet 1949 dans l'église de Milhaud

Mes frères

Vous me permettez d'abord de remercier Monsieur le Curé qui s'est dépensé pour l'organisation de cette cérémonie et qui a eu la délicate pensée de la faire coïncider avec la solennité de la Fête Dieu. Célébrer le Saint Sacrement, c'est célébrer le sacerdoce par lequel il subsiste parmi nous de génération en génération. Honorer le sacerdoce, c'est aussi honorer le Sacerdoce Unique du Seigneur Jésus. Il est, lui, le Prêtre unique auquel nous ne faisons que donner des humanités de surcroît. Et c'est pourquoi la pensée de Monsieur le Curé l'honore très spécialement, c'est de toute mon âme que je lui dis merci. Merci aussi aux prêtres qui se sont groupés ici aujourd'hui dans la même pensée. Merci encore à tous ceux qui ont préparé cette cérémonie, qui ont donné leur temps et leur peine pour qu'elle soit plus belle, les membres de la chorale, les grands clercs etc...

Merci enfin à vous tous, mes frères, qui êtes groupés si nombreux aujourd'hui pour honorer mon sacerdoce. J'ai déjà célébré pour vous une de mes toutes premières messes, le Dimanche de Quasimodo, mais dans cette messe présente, que je vais célébrer encore à toutes vos intentions et à l'intention de tous vos défunts, quelque chose qui me manquait va se trouver réalisé ! Votre présence à tous, qui rendra ma patène plus lourde et qui donne son vrai sens à notre réunion autour de l'Autel. La messe est le repas du Seigneur, un repas n'est pas complet si les convives n'y sont pas présents. Je crois que certains d'entre vous auraient désiré rehausser la solennité par une procession d'entrée que je n'ai pas voulue. Je demande à tous ceux que ma décision a pu surprendre de considérer avec moi la nécessité où il importe de se placer, d'une plus grande simplicité. L'essentiel est le repas du seigneur, l'essentiel est de ne pas détourner sur un homme ce qui ne doit aller qu'à Dieu.

Je n'insisterai pas davantage sur les remerciements, précisément à cause de cela. J'ajouterai simplement un mot : vous trouverez à la sortie une table qui portera des images-souvenirs, les personnes qui en désireront pourront choisir chacune une de ces images qui concrétiseront mes remerciements et le voeu profond que je fais pour tous. La formule que j'ai fait imprimer sur ces images est en effet un voeu, un souhait. Oh ! Extrêmement simple, celui-là même que j'ai chanté au cours de l'avant-messe : « Le Seigneur soit avec vous. *Dominus vobiscum* ».

L'habitude enlève leur force à certaines expressions, du fait même que nous ne faisons plus effort pour conserver aux mots la sève dont ils sont chargés. Le Seigneur soit avec vous. Que voulez-vous qu'un prêtre puisse vous souhaiter de plus vrai, de plus fort. Le Seigneur Jésus, le maître souverain de la vie et de la mort. Dieu fait homme pour notre salut et notre rédemption. Qu'il soit avec vous. Vous ne pouvez rien soustraire en fait à son domaine souverain. Vous ne pouvez rien lui offrir qui ne lui appartienne déjà, tout ce qui est dans la terre et dans le ciel est son bien propre et nous ne tenons l'être même que de lui. Non, nous ne pouvons rien lui soustraire, sinon précisément ce qui fait que nous sommes des hommes, ce « oui » libérateur, ce don de notre liberté en lequel la liberté elle-même trouve son épanouissement et échappe à la servitude. Le consentement au domaine souverain, le consentement à être ce que nous sommes, chacun de nous, face à notre Dieu. Que le Seigneur soit avec vous, cela signifie

exactement : que vous ayez tous ce consentement, ce « oui » qui relie à Dieu et qui fasse du Sauveur le compagnon intime de votre vie. Religion signifie liaison à Dieu, relation avec Dieu. La religion chrétienne est relation par et dans un être personnel, relation par et dans le Christ, Jésus, né de la Vierge Marie, qui a souffert sous Ponce Pilate, est mort, est ressuscité. Que le Seigneur soit avec vous. Que voulez-vous qu'un prêtre puisse vous souhaiter de meilleur ?

Quand les premiers Chrétiens confessaient le Christ devant les tribunaux romains, ils savaient bien de quelle force était chargée l'expression chère à l'apôtre Paul « le Seigneur Jésus ». Ils étaient mis en demeure de choisir entre l'acclamation du « Seigneur César » et celle du « Seigneur Jésus ». Le César, l'empereur romain, prétendait faire l'unité politique de son empire en se faisant adorer comme dieu par tous les peuples si divers, soumis à sa domination. Un homme de plus ou de moins qui se faisait adorer, cela ne gênait guère les païens de l'empire. Mais c'est précisément ce que les chrétiens, toujours soumis aux lois civiles de la cité, ne pouvaient admettre. Car le titre de Seigneur, en grec « ô Kyrios » était le titre réservé à Dieu dans la langue commune et il n'y avait pour les Chrétiens qu'un Dieu, qu'un Seigneur, le Christ Jésus. Les chrétiens des premiers siècles ont versé leur sang pour l'affirmation de la divinité unique, c'est à eux que nous devons toujours penser quand nous prononçons le nom du Seigneur. Au cours des siècles, la tendance constante du pouvoir politique a été d'amener à son profit une souveraineté sur les âmes qui n'appartient qu'à Dieu. Et je n'ai pas besoin de préciser qu'aujourd'hui encore les candidats humains au titre de Seigneur ne manquent pas. Rappelez-vous, mes frères, que vous êtes les successeurs de ceux qui confessaient la souveraineté du Christ ».

Pour présenter le texte suivant, il faut rappeler l'amitié qui le liait à Monsieur Patriarche, originaire de Saint Césaire, village voisin de Milhaud. Patriarche fit de Pierre un buste qui a été donné par sa famille au Centre Koyré et qui est actuellement déposé au Centre d'Archives de Philosophie, d'Histoire et d'Édition des Sciences (CAPHES) 29 rue d'Ulm, 75005, Paris.

Patriarche, aidé de Pierre, avait entrepris de faire réparer l'église de Saint Césaire et de mettre une coupole et une statue de la Vierge au dessus du clocher. Pierre avait ainsi bien connu le curé de Saint Césaire. Aussi, après son ordination, fut-il invité à célébrer une de ses premières messes dans cette paroisse. Voici le sermon qu'il prononça, le 28 Août 1949.

Mes frères

Permettez-moi, tout d'abord, de remercier votre cher curé, Monsieur l'abbé Redon, qui me fait l'honneur de me confier la parole en cette solennité paroissiale. C'est un honneur, en effet, et un honneur redoutable pour le jeune prêtre que je suis, de vous adresser la parole aux lieux et place de celui qui n'a vécu et ne vit parmi vous que pour son sacerdoce. Mais assumer cet honneur, c'est après la messe de communion de ce matin,

vous donner part aux prémices de mon propre sacerdoce et vous avez quelque droit à ces prémices, puisque vous avez prié pour moi à l'heure où l'imposition des mains me faisait prêtre pour l'éternité. Merci de tout coeur. Oui, c'est avec joie que, très simplement, je prends la parole aujourd'hui devant vous.

Le Seigneur nous réunit en l'honneur de Saint Césaire votre patron. Depuis 9 siècles au moins, c'est là une donnée sûre et positive, votre petite cité existe sous le nom même de Saint Césaire. Aux heures sombres de son histoire, lorsque l'Eglise fut détruite et le culte interrompu durant de longues années, de la fin du XVI<sup>e</sup> à la première moitié du XVII<sup>e</sup>, votre terroir ne cessa pas de porter le nom de son saint patron. Depuis 9 siècles au moins, le grand et saint évêque d'Arles étend sur votre cité sa paternelle sollicitude et intercède auprès de Dieu pour les vivants et les morts de ce pays. La vénération que nous lui rendons aujourd'hui est un témoignage de filiale reconnaissance, il importait d'abord que nous ayons présents à l'esprit ces liens qui nous rattachent au passé. Le chrétien est un homme qui se souvient. Mais c'est aussi et plus encore un homme qui vit et qui agit. Et vous ne doutez pas, n'est-ce pas, que Saint Césaire ait quelque chose à vous apporter à cet égard.

Des voix autorisées vous ont déjà maintes fois entretenus de votre Saint patron et vous connaissez certainement les grandes lignes de son histoire. Je me contenterai de vous les rappeler brièvement. Né vers 470 dans les environs de Chalons sur Saône, Césaire devint méridional en entrant au monastère de Lérins vers sa vingtième année. Il demeura 7 ans à cette école de sainteté, mettant sa santé à rude épreuve par son zèle à observer scrupuleusement les austérités de la vie monastique, mais lorsqu'il fut appelé à Arles vers 497, autant pour réparer ses forces que pour prendre la direction d'un monastère dont la discipline laissait à désirer, il était déjà un homme de Dieu au sens fort du terme ; il apportait dans la cathédrale provençale le rayonnement d'une âme ardente, d'une âme de prière et d'amour, profondément donnée à Celui qui est le maître souverain. En 503, le siège épiscopal d'Arles se trouvant vacant, Césaire y fut élevé et y resta jusqu'à sa mort survenue en 543. Durant 40 années au milieu de bien des vicissitudes, dues aux guerres et aux luttes intestines d'une époque particulièrement troublée, Césaire gouverna l'Eglise d'Arles en ne cessant de faire fructifier pour le bien de ses fidèles les vertus qui faisaient déjà de lui un saint.

Durant 40 années, Césaire d'Arles accomplit une oeuvre de premier plan, marquant fortement de son empreinte non seulement l'organisation de l'Eglise dans l'ensemble de notre région méridionale, mais encore la liturgie et la doctrine,. Il fut non seulement l'homme de Dieu, mais le chef dont l'Eglise avait besoin à une heure difficile.

Voilà, réduite à ses très grandes lignes, l'histoire de votre saint patron. S'il fallait la suivre dans ses détails, en se limitant même à ceux qui sont basés sur des documents irréfutables, une heure ne suffirait pas, et je ne suis pas venu vous faire un cours d'histoire. Je suis venu pour essayer de dégager devant vous, dans le message que constitue la vie d'un grand saint, quelques éléments spécifiquement originaux, liés de près à son histoire, qui nous permettent de saisir le fond de son âme vivante et d'en tirer à notre usage une leçon pour la vie.

470, date de la naissance de Césaire est aussi la date de la prise de Rome par les soldats du roi barbare Alaric, c'est la date qui marque la chute de l'Empire romain d'Occident. Depuis plus d'un siècle déjà, cet empire ne cessait de subir la pression des peuplades guerrières venues de l'Europe Centrale. Partout où la fortune des armes ou les tentatives

de conciliation romaines avaient permis aux Barbares de s'installer, et particulièrement sur le territoire de la Gaule, les vainqueurs séduits par le prestige d'une civilisation et d'une culture supérieures, avaient été partiellement assimilés. Mais leurs têtes dures, leurs moeurs rudes et brutales n'étaient pas sans danger pour ceux-là mêmes qu'ils étaient en train d'assimiler, spécialement pour le Christianisme et la vie chrétienne. C'est alors que l'on vit s'établir un peu partout des foyers de vie chrétienne ardente et intense, ce furent les premiers monastères. Au milieu d'un siècle de fer, ils firent monter vers Dieu l'encens des sacrifices et des prières de communauté ferventes et descendre sur notre pays la bénédiction du Père des Cieux, ils furent ces lumières dont parle l'Evangile, qui brillent sur la montagne, ils incarnèrent la Résistance à l'incroyance et à la brutalité.

Ces quelques mots suffisent pour situer le monde dans lequel Césaire avait à prendre dès l'âge de 30 ans de lourdes responsabilités et pour comprendre l'aspect de son oeuvre sur lequel je voudrais attirer votre attention.

Le nom de Césaire est attaché entre autres au Concile d'Agde, qu'il présida en 511 et au concile de Vaison en 529. Ces deux conciles sont célèbres dans les annales de l'Eglise. Ils furent consacrés à la fixation de règles précises pour le recrutement et l'organisation de la vie des prêtres. Oeuvre administrative à laquelle l'évêque d'Arles apporta tous ses soins après l'avoir suscitée, oeuvre administrative dont le motif profond et le ressort secret n'étaient autres que d'assurer la sainteté de l'état ecclésiastique pour le bien des fidèles du Christ, dans un monde où tant de choses luttèrent contre son Esprit. Je vous ai dit tout à l'heure brièvement l'état de ce monde. Assez pour que vous compreniez le sens de l'activité de votre saint patron. Homme de prière, arraché à l'austère solitude de son monastère pour prendre en mains les destinées de l'église d'Arles, Césaire a fait face à ses responsabilités, il est allé droit au point le plus névralgique pour son temps, il a voulu d'abord des prêtres saints, de dignes messagers de l'Evangile, de dignes témoins de la Résurrection du Seigneur. S'il vivait aujourd'hui, mes frères, il est certain que Césaire trouverait matière à s'appliquer à la même oeuvre organisatrice et réformatrice. Les temps ont changé, les problèmes qui se posent à l'Eglise aussi. Mais nous pouvons être sûrs qu'il ferait face à ses responsabilités de chef avec la même ardeur, la même sûreté de jugement, la même charité qu'autrefois. Et c'est cela qui a pour nous une valeur de vie. Sans doute, ni moi qui vous parle, ni vous qui m'écoutez, nous ne sommes chefs d'église. Mais nous sommes chrétiens et tout chrétien est un chef. Dans ce monde en déliquescence morale comme le nôtre, où les consciences vont à la dérive, où la loi de la jungle tend à devenir la règle des nations humaines, qui s'opposera au flot destructeur, qui sauvera l'humanité des germes de mort qu'elle cultive dans l'exaspération des égoïsmes, qui ? Sinon les consciences chrétiennes, fermes et droites, présentes dans le monde, sans être du monde, témoignant de la Vérité et de l'Amour. Il se peut que le monde ne ménage à ce témoignage ni les sarcasmes, ni les brutalités. Peu importe. Une belle conscience chrétienne est toujours pour ceux qui l'approchent, pour ceux mêmes qui la persécutent, une lumière qui montre l'unique chemin. Voilà pourquoi, mes frères, tout chrétien est un chef, c'est parce qu'il est, qu'il doit être la conscience de ceux qui n'en ont point. Voilà pourquoi, mes frères, nous avons à prendre modèle sur Césaire et nous confier à son intercession. Qu'il nous obtienne la grâce d'être de ces hommes qui brillent au milieu d'un monde mauvais, par leur probité, leurs vertus familiales et sociales, leur travail et leur compétence, par leur bienveillance aussi. Qu'il nous obtienne la grâce d'être de vrais témoins du Christ, de ceux dont l'apôtre Paul dit qu'ils ne sont en dette avec personne, sinon de mutuelle charité.

Dans la perspective où je me suis placé pour tirer une leçon de l'histoire du Saint évêque d'Arles, il n'est pas possible d'en rester là. C'est que Césaire n'a pas accompli son oeuvre au titre de simple évêque d'Arles. Il l'a accomplie en tant que vicaire apostolique, spécialement mandaté par le Pape pour gouverner les églises du Midi de la Gaule. Mission unique dans l'histoire. Pendant 30 ans, Césaire a disposé de pouvoirs exceptionnels de juridiction, il en a usé avec sagesse en liaison constante avec le pouvoir spirituel suprême du pontife romain. Il a donc quelque chose à nous apprendre et c'est le sens catholique qu'il a possédé au plus haut point. A-t-il conçu la soumission à l'autorité du Pape comme une obéissance étroite, exclusive de toute initiative? Non, mes frères, lorsqu'il institua à Arles le premier hôpital d'indigents de notre pays, lorsqu'il vendit les objets précieux de ses églises pour le rachat de malheureux prisonniers, lorsqu'il multiplia des oeuvres destinées à soulager les pauvres, il ne le fit pas d'après des directives de Rome. Il ne s'est pas déchargé sur l'autorité supérieure du soin de déterminer dans le détail les points d'application de son zèle apostolique. Quand je disais tout à l'heure qu'il a fait face à ses responsabilités, vous voyez ce que cela signifie. Apprenons auprès de Césaire, évêque et vicaire apostolique, le sens très sûr de la catholicité. L'autorité dans l'Eglise, détenue par le Vicaire du Christ successeur de Saint Pierre, n'a pas pour mission de nous fixer par le détail tous les points d'application de notre activité chrétienne, elle nous dirige et nous éclaire, mais elle ne nous dispense pas d'agir et de penser. Ce langage vous étonne, mes frères. Réfléchissez à ce qui s'est passé tout près de nous. A la fin du siècle dernier, le Pape Léon XIII lança le cri d'alarme face au problème social ; 40 ans plus tard, le Pape Pie XI reprit le même cri d'alarme avec plus d'instance et de vigueur. C'est que les directives larges et générales de l'encyclique *Rerum Novarum* attendaient encore que la masse des catholiques veuille bien y prêter autre chose qu'une attention distraite. Le Pape Léon XIII avait projeté la lumière sur le grand problème du temps, il avait fixé des principes ; l'événement, le grand événement de cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, c'eût été de voir les catholiques s'appliquer en masse à prendre leurs responsabilités. Cet événement ne s'est pas produit et nous en subissons encore les conséquences. Le Communisme se nourrit de notre paresse et de nos déficiences.

Plus près de nous encore Pie XI et le Pape glorieusement régnant Pie XII, ont insisté à plusieurs reprises sur le devoir d'Action Catholique. Ils ont rappelé la parole de l'Evangile : vous êtes le sel de la terre. Si le sel s'affadit, il n'est plus bon qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds. C'est à nous, mes frères, qu'il appartient d'être le sel qui ne s'affadit pas. Rendons grâce au Seigneur pour cette autorité suprême de son Eglise par laquelle il continue de nous parler et de nous éclairer ; mais sachons bien qu'au dernier jour il nous demandera compte de la manière dont nous aurons écouté, dont nous aurons agi à cette lumière. Chacun, et certes aussi diversement que sont diverses nos situations, nos possibilités, chacun à la place qui est la nôtre, nous avons à agir pour la gloire de Dieu en nous et autour de nous. On ne se sauve jamais seul.

Saint Césaire, patron de cette paroisse, nous vous prions humblement de veiller sur l'enseignement que nous tirons de votre vie. Obtenez-nous d'être vraiment le sel de cette terre. Ouvrez nos âmes au sens catholique qui vous a animé jusqu'à votre dernier souffle, faites de nous des témoins authentiques de l'Amour divin, Amen.

Et voici le brouillon d'un sermon daté du 1er Dimanche de l'Avent, 27 Novembre 1949, mais sans aucune précision de lieu.

Aujourd'hui, 1er Dimanche de l'Avent, nous recommençons avec l'Eglise et dans l'Eglise le cycle liturgique. L'Avent n'est pas, comme le laisserait croire la consonance

française, ce qui vient avant Noël. En toute rigueur, l'Avent (du latin *adventum*) : venue, avènement ; c'est Noël, le grand événement de la naissance du Christ qui est aussi l'avènement de notre salut et du Royaume de Dieu, l'Avènement des derniers temps. Mais ce que l'Eglise désigne par le terme « temps de l'Avent » n'en est pas moins un temps liturgique de préparation, une espèce de vigile longue de 4 semaines à la grande fête de Noël. De même que le temps liturgique qui suit Noël est une préparation à la grande fête de Pâques. Préparation. Qu'est-ce à dire ? Ce qui se pose ici, en réalité, c'est toute la question du sens même du cycle liturgique. Ce que nous saisissons de lui, à première vue, c'est une succession de tableaux historiques. La liturgie nous fait repasser l'histoire de la vie du Christ, elle nous invite à nous souvenir, à revivre en pensée ce qui s'est passé il y a 2000 ans, les étapes du déroulement du dessein de Dieu sur le monde. Et il est bien vrai que le Chrétien doit se souvenir ; sans référence à une histoire déjà bien ancienne, nous semble-t-il, il ne peut rien comprendre de son christianisme. Le cycle liturgique a donc, à première vue, un but pédagogique. Mais on peut entendre cela de plusieurs manières.

Je m'explique. La grande nouveauté du Christianisme est précisément d'avoir donné un sens à l'histoire, en tant que déroulement d'un dessein d'un plan divin. Pour bien saisir cette nouveauté, il faut savoir que dans le monde antique, on ne possédait du temps qu'une notion cyclique. Le cercle était l'image parfaite et adéquate de ce qui se passait dans le monde. Un éternel recommencement. Le temps n'était que la mouvance de ce cercle sur lui-même et l'immobilité du cycle était en lui-même l'image de l'éternité, une éternité décevante puisqu'elle reproduisait les mêmes événements. Seule la pensée juive s'était élevée dans la lumière de la Révélation à la conception d'un temps linéaire et irréversible allant d'une origine à son terme. La Bible est le premier livre de l'histoire du monde. Ce que le Christianisme apporte simplement dans cette vision de l'histoire, c'est une coupure. L'apparition du Christ dans l'histoire sépare le temps de telle sorte que l'histoire antécédente converge vers lui et qu'il est ensuite un point de départ.

Jusqu'ici, un protestant serait en tous points d'accord avec nous. Mais ce qui nous sépare aussitôt, c'est la conception étroite qu'il est possible de se faire à partir de là. Ce que le Christ a fait en entrant dans l'histoire, a été fait une fois pour toutes. Il ne reste plus qu'à se souvenir, à se nourrir intérieurement de la méditation de l'histoire du Christ pour y puiser des motifs sans cesse renouvelés de foi, d'espérance et d'amour. Telle n'est pas la position catholique. L'éternité est présente à chaque moment du temps. Ce que nous vivons aujourd'hui est le mystère même de la présence du Christ qui est tout entier dans chacun des actes de la vie de son Eglise. La caractéristique des derniers temps est précisément l'entrée de Dieu dans le monde à travers le culte et la vie sacramentaire. Et le drame du salut du monde comme celui de notre propre salut à chacun de nous ne s'est pas joué une fois pour toutes il y a 2000 ans sur une croix ; il se rejoue chaque jour, dans chaque messe, tout entier.

Pédagogie de cycle liturgique, oui, au sens où une idée n'est assimilée par notre esprit que lorsque nous en avons fait le tour, lorsque nous avons déroulé tout ce qui la soutend.

Pour le Christ lui-même et son mystère, c'est un peu la même chose. Nous avons besoin d'en faire le tour, de revenir périodiquement aux sources de notre foi. Chaque année, le cycle liturgique nous permet ce retour aux sources, chaque année doit marquer un progrès de ce que nous possédons déjà en entier et immédiatement. Chaque année, nous devons pouvoir chanter un peu mieux l'antienne de Noël : « *Hodie natus est Christus* ».

Une allocution prononcée à Villedieu le 19 mai. Villedieu, le pays du P. Paris. Allocution prononcée à l'occasion d'une messe d'anniversaire pour les dix ans de son décès.

Mes chers amis

Il y a dix ans alors que nos âmes se serraient d'une sourde angoisse dans le pressentiment d'une grande catastrophe, nous avons pleuré ici-même une présence qui brusquement n'était plus, une présence plus que chère. Je me rappelle, je crois bien que c'est ici que j'ai « entendu » pour la première fois la parole de l'apôtre : « Ne vous affligez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance ». J'ai entendu, mais il me restait encore à saisir du dedans, à travers les épreuves et dans la vie. Il y a 10 ans. Aujourd'hui nous voici encore réunis, les témoins d'autrefois, dans cette église qui reçut le P. Paris à son baptême, qui vit la célébration de son *dies natalis*, autour de cet autel où il célébra si souvent les mystères. Nous voici réunis et moi, à cet autel, précisément. Il n'est pas nécessaire, n'est-ce pas que je dise davantage ? Vous savez ou vous devinez. Un jeune prêtre qui n'est plus jeune, que vous avez préparé sans le savoir peut-être, que vous avez porté par la prière et l'affection et qui est votre prêtre, vous remercie du fond du coeur de ce pèlerinage filial que vous faites aujourd'hui avec lui.

Comme il serait facile de suivre la douce pente des souvenirs, des souvenirs revécus même dans une lumière nouvelle. Mais nous nous retrouvons pour le repas du Seigneur Jésus. Ce qui nous réunit est bien davantage qu'un souvenir, au sens où hélas, nous employons ce terme dévalué par l'usage, ce qui nous réunit est bien davantage qu'un souvenir, c'est une présence. Souvenir et Présence de Jésus. Et dans ce souvenir et cette présence, le souvenir et la présence invisible de Pierre Paris, *sacerdos in aeternum*. Au delà de ce que nous voyons et sentons, la réalité du Sacrifice Unique se situe dans l'éternité où le Père nous a précédés et est passé au rang des intercesseurs. Avec quelle tendresse il est présent parmi nous ce matin. *Unde et memores*. C'est lui qui nous demande de faire de notre fidélité à sa personne autre chose qu'une fidélité trop humaine encore que pieuse. Dans le souvenir et la Présence de Jésus.

Voici un autre texte :

Le R. P. Brillet retenu à Saint Eustache m'a demandé de célébrer votre messe. Je ne saurais le remplacer comme il conviendrait, mais vous me permettez bien de vous adresser quelques mots. Comment pourrais-je célébrer la messe sans établir entre nous un contact ?

Depuis tant d'années, des voix très chères vous ont conduits dans l'intelligence et la mise en pratique d'un christianisme vrai. Il est bien inutile, n'est-ce pas, de souligner que la vie chrétienne est à la fois pour vous une vie intérieure, une vie de coeur à coeur avec Dieu et une vie liturgique qui comporte ce que d'autres appellent une pratique et un culte. Depuis tant d'années, vous êtes initiés au mystère de l'Eglise. Vous n'êtes ni de ceux qui prônent une religion pure de l'esprit pur, sans rites ni sacrements, ni de ceux qui se confinent à une conception étroite et vide de substance spirituelle de l'ex *opere operato*. Il m'a paru cependant qu'il n'était peut-être pas inutile, au début d'une année que vous consacrez à l'étude de Saint Paul, de souligner cette situation qui est la vôtre, la

nôtre, entre 2 pôles extrêmes qui nous sollicitent toujours plus ou moins. Le pôle inférieur, celui d'une religion purement rituelle et mécanique, n'est sans doute pas celui qui est le plus à craindre. Je veux dire que, s'il nous entraîne, c'est davantage par le poids même de notre faiblesse que par attrait conscient. Il est bien entendu que la routine est notre grand ennemi, mais ses victoires faciles ne sont pas le résultat d'une adhésion de notre esprit. Le pôle supérieur, je pense, a plus d'attrait pour les hommes que nous sommes. Dans le monde laïcisé où nous vivons, le mythe de la religion pure de l'esprit pur exerce toujours un mirage séducteur et il n'est pas sûr que nous n'en soyons pas secrètement atteints. A l'école de Saint Paul, vous vous prémunirez contre ce subtil danger. Car l'apôtre du Mystère est en même temps et par l'effet d'une logique profonde, le témoin d'un réalisme sacramentaire que les critiques indépendants eux-mêmes sont obligés à l'heure actuelle de reconnaître comme substantiellement identique à celui dont nous vivons, nous chrétiens du XXème siècle. Réalisme sacramentaire, c'est à dire ni un pur symbolisme agissant par effet subjectif, ni une magie agissant mécaniquement. Mais d'abord une véritable médiation de la matière et de l'univers dans lequel nous sommes plongés. Notre situation de créature se trouve aggravée par le fait du péché. L'homme s'est soumis par le péché à ce qui lui était inférieur, sa punition consiste en ce qu'il reste dans l'état où il s'est ainsi placé et cet état serait sans issue si Dieu n'avait pas converti l'usage de certains éléments matériels, pour en faire des porteurs de vie divine et de salut. Le culte et les Sacrements sont une médiation des choses, ils couvrent la seule voie qui soit possible pour nous à une religion authentique et vraie. Cette religion est celle du Médiateur unique, du pontife suprême, Jésus-Christ Notre Seigneur. La médiation sacramentelle nous introduit dans la reproduction vivante en nous, de la vie de Notre Sauveur et Rédempteur. De même qu'à son baptême, il a été consacré à la mort et à la résurrection, de même à notre baptême nous avons été consacrés à sa mort et à sa résurrection. Et dans l'alternance des joies et des douleurs, notre vie consacrée reproduit celle de Jésus qui est elle-même le grand et unique sacrement d'où découlent tous les autres. Avec Saint Paul, nous entrons d'emblée dans ce mystère de notre vie chrétienne conformée à celle de Jésus, nous prenons conscience de ce que nous vivons déjà, nous agissons davantage, selon ce que nous sommes invisiblement. Rendons grâce, mes chers amis, pour le mystère de notre salut, pour le mystère de notre vie éternelle déjà commencée ici-bas et dont nous attendons dans les gémissements et les larmes avec la Création toute entière la consommation glorieuse et définitive Maranatha. Viens, Seigneur.

## Bibliographie

Cette bibliographie n'est sans doute pas tout à fait exhaustive. Les spécialistes qui, en liant cet ouvrage penseront à d'autres références, pourront s'ils le souhaitent, nous en faire part pour une éventuelle seconde édition.

### Ouvrages et brochures

*Centre de gravité et équivalence dynamique*, Conférences du Palais de la Découverte, Série D, n° 34, 1954, 19 pages.

*Leibniz et la Dynamique, les textes de 1692*, Paris, Hermann, 1960 ; 2<sup>ème</sup> éd. Paris, Vrin, 1981, 120 pages.

*Pierre Varignon (1654-1722) et la diffusion en France du Calcul différentiel et intégral*, Conférences du Palais de la Découverte, Série D, n° 108, 1965, 21 pages.

*Malebranche et la réforme mathématique en France de 1689 à 1706*, tome XVII, dans *Œuvres complètes de Malebranche*, Paris, Vrin, 1968 et 1979, 376 pages.

*Les nouvelles pensées de Galilée par le Père Mersenne*, en collaboration avec M.P. Lerner (coll. « L'histoire des Sciences, Textes et Etudes »), Paris, Vrin, 1973, 2 vol., 321 pages.

*Chaleurs spécifiques et Thermodynamique chez Carnot*, Cahiers du Séminaire d'Histoire et Sociologie des Faits et des Idées, n° 3, Université de Provence, Marseille, 1974.

*Florimond de Beaune. Doctrine de l'Angle Solide et Inventaire de sa Bibliothèque* (coll. des Travaux de l'AIHS, n° 19), Paris, Vrin, 1975, 157 pages.

*Démarches originales de Descartes savant*, Paris, Vrin, 1982, 198 pages.

*La signification d'un débat sur trente ans (1728-1758). La question des forces vives*, Cahiers d'Histoire et de Philosophie des Sciences, n. s. n° 8, VII, 1983, 170 pages.

*Quelques savants et amateurs des sciences au XVII<sup>e</sup> siècle*, en collaboration avec Monette Martinet, Cahiers d'Histoire et de Philosophie des Sciences, n.s., n° 14, 1986, 140 pages.

*Descartes : Exercices pour els Eléments des Solides. Essai en complément d'Euclide*, Paris, P.U.F., 1987, XIX, 122 pages.

### Editions

*Vito Volterra. Rotation des corps dans lesquels existent des mouvements internes*. Rédaction par P. Costabel, Paris, Gauthier-Villars, 1938.

*Vito et Enrico Volterra. Sur les distorsions des corps élastiques*, rédaction P. Costabel, 1939, Mémorial des Sciences Mathématiques, CLVII, Paris, Gauthier-Villars, 1960.

*Descartes. Œuvres complètes* (Adam-Tannery) :

- *Correspondance*, en collaboration avec J. Beaudé, Paris, Vrin/CNRS, tome I, 1968, C.V. -679 pages, tome II, 1969, XXIII- 743 pages ; t. III, 1971, 890 pages ; tome IV, 1872, 826 pages ; tome V, 1974, 826 pages.

- *Principes*, Paris, Vrin, tome IX, 3<sup>e</sup> éd. 1971, XXIV-362 pages, 20 pl. h.t.

*G.W. Leibniz. Marginalia in Newtoni Principia Mathematica*. Éd. Critique E.A. Fellmann, Paris, Vrin, 1973, 128 pages.

*Alexandre Koyré. Chute des corps et mouvement de la terre de Kepler à Newton*, Paris, Vrin, 1973, 219 pages.

*Correspondance inédite de J. Fourier sur la théorie de la Chaleur (1803-1816)*, par John Herivel (Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, sect. des sc., n° 8), Paris, Bibliothèque Nationale, 1980, 87 pages.

*Siméon-Denis Poisson et la science de son temps*, édité par M. Metiver, P. Costabel, P ; Dugac, Palaiseau, Ecole Polytechnique, 1981, 285 pages.

*Mariotte, savant et philosophe (+ 1684)*, en collaboration avec M. Blay. Ouvrage publié par le Centre Alexandre Koyré avec le concours de la Fondation Hugot du Collège de France. Paris, Vrin, 1986, 336 pages.

L. Euler : *Opera Omnia*, série IV A, vol. VI : Correspondance Maupertuis-Frédéric II-Euler. Pub. P. Costabel, E. Winter, A.T. Juskevic, en collab. E.A. Fellmann, Bâle, Birkhäuser Verlag, 1986, XI, 454 pages.

*Oeuvres complètes des Bernoulli. Der Briefwechsel von Johann I Bernoulli, Band 2*, tome I de la Correspondance de Pierre Varignon et Jean Bernoulli (1692-1702). P. Costabel et Jeanne Peiffer. Bâle, Birkhäuser Verlag, 1988, XVIII-442 pages.

*La Figure de la Terre, du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'ère spatiale*, sous la direction d'Henry Lacombe et Pierre Costabel, Paris, Gauthier-Villars, 1988, 475 pages.

*Peyresc ou la passion de connaître*. Textes réunis par Anne Rienbold, préface de Pierre Costabel, Paris, Vrin, 1990, 208 pages.

*Descartes : il methodo e i saggi* : Atti del Convegno per il 350<sup>e</sup> anniversario della pubblicazione del *Discours de la méthode* e degli *Essai*. A cura di Giulia Belgioioso, Guido Simino, Pierre Costabel, Giovanni Papuli. Roma, Istituto della enciclopedia italiana, 1990, 2 tomes, 756 pages.

## Participations à des ouvrages collectifs

« La mécanique dans l'Encyclopédie », *l'Encyclopédie et le progrès des sciences et des techniques*, Paris, PUF, 1951, pp. 64-90.

« Le Mouvement », *les Lois de la pensée*, Encyclopédie Clartés, t. XVI, facs., 150, 155, 160, 165, Paris, les éd. Techn., 1954, 48 pages.

« Une leçon magistrale de Jean I Bernoulli », *Hommage à Gaston Bachelard*, Paris, PUF, 1957, pp. 85-92.

« Des lois du mouvement », *Œuvres complètes de Malebranche*, t. XVII, Paris, Vrin, 1960, pp. 9-236.

« Pascal et les mathématiques », *Pascal et Port Royal*, Paris, Fayard, 1962, pp. 73-76.

« Commentaire scientifique sur les éclaircissements XVI et XVIII de la *Recherche de la vérité* », *Œuvres complètes de Malebranche*, t. III, Paris, Vrin, 1964, pp. 383-418.

« Contribution de P ; Costabel à *l'Histoire générale des sciences* publiée par René Taton :

- « Naissance d'une science nouvelle : la Mécanique », t. II, Paris, PUF, 1958, pp. 242-276.
- « Organisation de la Mécanique classique » (avec R. Dugas), t. II, Paris, PUF, 1958, pp. 465-476.
- « L'acoustique du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle », t. II, Paris, PUF, 1961, pp. 510-514.
- « Apogée et incertitude de la Mécanique Classique », t. III, Paris, PUF, 1961, pp. 95-122.
- « L'Acoustique », t. III, Paris, PUF, 1961, pp. 1993-200.
- « La Mécanique Générale (1900-1950) », t. III, Paris, PUF, 1964, pp. 179-186.
- « La Physique ». Révision de l'article d'Alexandre Koyré, deuxième éd., t. II, chap. III, Paris, PUF, 1969, pp. 84-108.

- Contributions à l'ouvrage : *Enseignement et diffusion des Sciences en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, publié sous la direction de R. Taton : « L'enseignement classique au XVIII<sup>e</sup> siècle, collèges et universités. Institutions et structures », pp. 15 à 26. « L'oratoire de France et ses collèges », pp. 67-100. Paris, Hermann, 1964 et 1986, pp. 15-26, pp. 67-100.
- « Gravesand et les forces vives, ou des vicissitudes d'une expérience soi-disant cruciale », *L'Aventure de la science*, Mélanges Alexandre Koyré, Paris, Hermann, 1964, pp. 117-134.
- « Traduction française des notes de Leibniz sur les « coniques » de Pascal », *L'œuvre scientifique de Pascal*, Paris, PUF, 1964, pp. 85-101.
- « Essai sur les secrets des Traités de la roulette », *ibid.*, pp. 169-206.
- « La participation de Malebranche au mouvement scientifique : le modèle tourbillonnaire », *Malebranche, l'homme et l'œuvre*, Paris, Vrin, 1967, pp. 75-110.
- « La Roue d'Aristote et les critiques françaises à l'argument de Galilée », *Galilée, aspects de sa vie et de son œuvre*, Paris, PUF, 1968, pp. 277-288.
- « Un hommage de Mersenne à Galilée », *Ibid.*, pp. 360-366.
- « De Scienza Infiniti », *Leibniz, aspects de l'homme et de l'œuvre*, Paris, Aubier, 1968, pp. 105-118.
- « De quelques vieux paradoxes », *Le temps et la pensée contemporaine*, Paris, Dunod, 1968, pp. 81-88.
- « La Mécanique au XVI<sup>e</sup> siècle » (version russe), *Histoire de la Mécanique*, publié par l'Institut d'Histoire des Sciences de l'Académie des Sciences de l'URSS, Moscou, 1971, pp. 66-81.
- « Galilée et Pascal », *VI<sup>e</sup> Centenario delle nascita di Galilei*, t. II du vol. III, Florence, Barbera, 1972, pp. 324-336.
- « Vers une Mécanique nouvelle », *Sciences de la Renaissance*, (Huitième congrès international de Tours), Paris, Vrin, 1973, pp. 127-142.
- « Mécanique théorique et Mécanique pratique en France dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », *L'acquisition des techniques par les pays non initiateurs*, colloque, n<sup>o</sup> 538, Paris, CNRS, juin 1973, pp. 335-347.
- « L'impiego dei calcolatori nella storia graphia della scienza », *Annuario della Enciclopedia della scienza e della tecnica*, Milan, Mondadori, 1975, pp. 86-90.
- « La correspondance Euler-Maupertuis », *Actes de la Journée Maupertuis*, Paris, Vrin, 1975, pp. 15 et 135-136.
- « La réception de la cosmologie nouvelle à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle », *Actes de la XXI<sup>e</sup> semaine de synthèse, 1973, avant, après Copernic*, Paris, Blanchard, 1975, pp. 261-266.
- « Mathematics and Galileo's inclined plane experiments », *Reason, experiment and mysticism in the scientific revolution*, New York, Science History publications, 1975, pp. 177-188.
- «Etat actuel des recherches sur la réception de l'héliocentrisme», *Colloquia Copernicana IV*, Varsovie, Ossolineum, 1975, pp. 17-26.
- « Du centenaire d'une discipline nouvelle : la Thermodynamique », *Perspectives on the Emergence of scientific disciplines*, Paris, Mouton, Chicago, Aldine, 1976, pp. 53-61.
- « L'œuvre de Sadi Carnot, son contexte, ses suites », *Sadi Carnot et l'essor de la thermodynamique. Table ronde du CNRS, Paris, 11-13 juin 1974*, Paris, CNRS, 1976, pp. 121-124.
- « Premiers résultats de l'Equipe Descartes », *I<sup>o</sup> Colloquio internazionale del Lessico intellettuale europeo ; Roma, 7-9 gennaio 1974*, Rome, éd. del Ateneo 1976, pp. 113-121.

- « I.G Pardiès et la Physique cartésienne », *Recherches sur le XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris CNRS, 1976, pp. 87-91.
- « Etude de la condition (H) de Malus en Géométrie vectorielle, *Etienne Louis Malus (1775-1812) et la théorie corpusculaire de la lumière*, par André Chappert, Paris, Vrin, 1977, pp. 253-260.
- « Notes mathématiques et Annexes III, IV, V », *René Descartes. Règles utiles et claires pour la direction de l'esprit. ... Traduction nouvelle...* par J.L. Marion, La Haye, Nijhoff, 1977. Notes à partir de P ; 138, Annexes, pp. 309 à 322.
- « La propagation de la lumière sans transport de matière, de Descartes à Huygens », *Roemer et la vitesse de la lumière*, Paris, Vrin, 1978, pp. 83-91.
- « Leibniz et les séries numériques », *Leibniz à Paris (1672-1676)*, Wiesbaden, Fr. Steiner verlag, 1978, pp. 81-101.
- « La courbure et son apparition », *Culture, Science et Développement (Mélanges Morazé)*, Toulouse, Privat, édit., 1979, pp. 337-344.
- « Contribution à la sémanthèse d'Ordo/ordre chez Descartes », *II<sup>o</sup> colloquio interne del Lessico Intelletuale Europeo – Roma – gennaio 1977*, t.I, Rome, ed. del Ateneo, 1979, pp. 279-328.
- « Siméon Denis Poisson, aspects de l'homme et de son œuvre », *Siméon Denis Poisson et la science de son temps*, Ecole polytechnique, Palaiseau, 1981, pp. 1-21.
- « Révolution galiléenne ou cartésienne ? », *Rupture et permanence dans les civilisations occidentales*. Colloque, Université de Paris Sorbonne, Paris, 1981, pp. 7-20 ; 27 ; 34.
- « Matière et Lumière au XVII<sup>e</sup> », *XVII<sup>e</sup> siècle*, 34<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 136, 1982, pp. 247-255.
- « Contribution à la sémanthèse de res/causa/cossa dans la langue scientifique du XVI<sup>e</sup> siècle, avec P ; Redondi, *Res. III, coll. Int. del Lessico europeo, Roma, gennaio 1977*, Rome, éd. del Ateneo, 1982, pp. 179-196.
- « Huygens et la mécanique de la chute des corps à la cause de la pesanteur ». Table ronde du CNRS : *Huygens et la France, Paris, 27-29 mars 1977*, p. 139-151, Paris, Vrin, 1982.
- « Galilée, hier et aujourd'hui », *Galileo Galilei, Trois cent cinquante ans d'histoire, 1633-1983*, pub. Sous la dir. P ; Poupard, Desclée International, Paris, 1983, pp. 197-208.
- « La loi de Boyle-Mariotte. Mariotte et les règles du mouvement. Le registre académique « Journaux d'Angleterre ». Mariotte », *Mariotte savant et philosophe*, Paris, Vrin, 1986, pp. 65-73, pp. 65-89 ; pp. 321-385.
- « Les Essais et la réforme mathématique », *Le discours mathématique, le Discours et sa méthode*, pub. Par L. Grimaldi et J.L. Marion, colloque Paris, Sorbonne, 1987, Paris, PUF, 1987, pp. 216-226.
- « La réception de la Géométrie et les disciples d'Utrecht », *Problématique et réception du « Discours » et des « Essais »*, CNRS, colloque, Paris, Vrin, 1988, pp. 59-64.
- « Science positive et forme de la Terre au début du XVIII<sup>e</sup> siècle », *La figure de la Terre du XVIII<sup>e</sup> à l'ère spatiale*, colloque, Paris, 1986, Paris, Gautier-Villars, 1988, pp. 97 à 114.
- « Picard et l'étalon universel de longueur fondée sur le pendule », *Jean Picard et els débuts de l'astronomie de précision au XVIII<sup>e</sup>*, colloque, Paris, 1982, Paris, CNRS, 1987, pp. 315-328.
- « L'à-peu-près n'est pas leur fait. Journal des savants, 12 mai 1698. Contribution au florilège de Pi », *L'à-peu-près. Aspects anciens et modernes de l'approximation*. Ed. par le Centre d'Analyse et de Mathématiques Sociales, Paris, éd. de l'EHESS, Paris, 1988, pp. 79-85.

« D'Alembert et la querelle des forces vives. Leçons d'un examen critique », *Jean d'Alembert savant et philosophe*, édité par le Centre International de Synthèse, colloque, Paris, 1983, Paris, éd. des Archives Contemporaines, 1989, pp. 377-393.

« Les notions de corps et de soi à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle », *Soi et non-soi. Des biologistes, médecins, philosophes et théologiens d'interrogent*. Ed. par Jean Bernard, Marcel Bessis, Claude Debru. Paris, Le Seuil, 1990, pp. 251-261.

« Le Colloque de Lecce et la connaissance de Descartes », « La géométrie que Descartes n'a pas publiée », *Descartes : il Metodo e i Saggi*, colloque du 21-24 octobre 1987, Université de Lecce, Istituto del'Enciclopedia italiana, 1990, pp. 7-11, pp. 371-385.

« Quelques remarques sur la *Géométrie* », colloque de Naples, 26 octobre 1987, Istituto 'Suor Orsola Benincasa'

« Pierre de Carcavy et ses relations italiennes », *Geometria e atomismo nella scuola galileiana*, Florence, L.S. Olschki, 1992, pp. 35-48.

## Notices encyclopédiques

*Encyclopaedia Universalis*, Paris :

L. Boltzmann, vol. 3, 1969, pp. 424-425.

Galilée, vol. 7, 1970, pp. 441-444.

Gauss physicien, vol. 7, 1970, pp. 508-509.

Huygens, vol. 8, 1970, pp. 619-621.

Kepler, vol. 9, 1971, pp. 647-649.

Laplace, vol. 9, 1971, pp. 800-802.

Mécanique (Histoire de la), vol. 10, 1971, pp. 649-653.

Newton, vol. 11, 1971-1972, pp. 782-784.

Perpétuel (mouvement), vol. 12, 1972, pp. 796-797.

Ptolémée, vol. 13, 1972, pp. 794-795.

Schrödinger, vol. 14, 1972, pp. 742-744.

Ticho Brae, vol. 16, 1973, pp. 440-441.

*Dictionary of Scientific Biography*, New York, Ch. Scribner's Sons publ. :

R. Baire, vol I, 1970, pp. 406-408.

H. Beghin, vol.I, 1970, pp. 570-577.

J. Chazy, vol. III, 1971, pp. 220-221.

G. Coriolos, vol. III, 1971, pp. 416-419.

Florimond de Beaune, vol. III, 1971, pp. 614-616.

J. B. Du Hamel, vol. IV, 1971, pp. 221-222.

Jean Gallois, vol. V, 1971, pp. 259.

Georges Humbert, vol. VI, 1971, pp. 247-248.

Pierre Humbert, vol. VI, 1971, pp. 248-249.

Th. Fantet de Lagny, vol. VII, 1973, pp. 558-559.

Malebranche, vol. VIII, 1974, pp. 47-53.

G. Milhaud, vol. VIII, 1974, pp. 527-528.

J.B. Morin, vol. VIII, 1974, pp. 582-583.

C. Mylon, vol. IX, 1974, pp. 599.

I.G. Pardies, vol. X, 1974, pp. 314-315

J. Pérès, vol. X, 1974, pp. 513-514.

C.R. Reyneau, vol. XI, 1975, pp. 392.

P. Varignon, vol. 13, 1976, pp. 584-587.

S.D. Poisson, vol. XV, suppl. I, 1978, pp. 480-490.

*Encyclopedia della Scienza e della Tecnica*, Milan, Mondadori, 1976 : Boltzmann, Coriolis, Descartes, Huygens, Pascal.

« Choc (en mécanique) », *Encyclopédie Internationale des Sciences et des Techniques*, t. III, Paris, Presses de la Cité, 1970, pp. 239-242.

*Dictionnaire du Grand Siècle*, édité par F. Bluche, Paris, Fayard, 1990 : Académie des Sciences, Boyle, Carcavi, Galilée, Kepler, Mathématiques, Mersenne.

## Comptes rendus

Choix de quelques comptes rendus de Pierre Costabel en Histoire des Sciences :

« Sur l'origine de la Science classique, revue critique : Alexandre Koyré : Etudes galiléennes », *Revue philosophique*, CXXXVII, 1947, pp. 208-221.

« La révolution astronomique de Alexandre Koyré », *Revue de métaphysique et de morale*, 1962, pp. 376-383.

Bulletin cartésien. Bibliographie critique avec la participation de P. Costabel.

*Archives de Philosophie* : I, t. 35/2, avril-juin 1972, pp. 263-319 ; II, t. 36/3, juillet-septembre 1973, pp. 431-495 ; III, t. 37/3, juillet-septembre 1974, pp. 453-497 ; IV, t. 38/2, avril-juin 1975, pp. 253-309 ; V, t. 39/3, juillet-septembre 1976, pp. 445-494 ; VI, t. 40/3, suppl. 39 pages, avril-juin 1977 ; VII, t. 41/4, suppl. 57 pages, juillet-septembre 1979 ; VIII, t. 42/4, duppl. 59 pages, juillet-septembre 1979 ; IX, t. 44/1, suppl. 48 pages, juillet-septembre 1981 ; X, t. 44/4, suppl. 42 pages, juillet-septembre 1981 ; XI, t. 45/4, suppl. 65 pages, juillet-septembre 1982 ; XIII, t. 47/3, suppl. 74 pages, juillet-septembre 1984 ; XIV, t. 48/3, suppl. 46 pages, juillet-septembre 1985.

## Articles (par ordre chronologique)

« Contribution à l'histoire de la chute des graves », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. I, 1948, pp. 193-205.

« Le Paradoxe de Mariotte », *Archives Internationales d'Histoire des Sciences*, t. II, 1948, p. 864.

« Deux inédits de la Correspondance indirecte Leibniz-Reyneau », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. II, 1949, pp. 311-332.

« Identification d'un manuscrit du Fonds Adry de Honfleur », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. II, 1949, pp. 266-267.

« Histoire du moment d'inertie », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. III, 1950, pp. 315-336.

« Sur un problème de Roberval et un cas particulier d'analyse diophantienne », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. III, 1950, pp. 80-86.

« La mécanique dans l'Encyclopédie », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. IV, 1951, pp. 267-293.

« La controverse Descartes-Roberval au sujet du Centre d'oscillation », *Revue des Sciences Humaines*, Nouvelle Série, n° 61, Lille, Paris, 1951, pp. 74-86.

« A propos d'un problème de Roberval », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. V, 1952, pp. 312-333.

« L'Histoire des Sciences propose-t-elle une philosophie ? », *Recherches et débats*, Cahiers n° 12, Paris, Bayard, 1955, pp. 100-109.

- « Autour de la méthode de Galilée pour la détermination des centres de gravité », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. VIII, 1955, pp. 116-128.
- « La démonstration cartésienne relative à l'équilibre de la balance », *Archives Internationales d'Histoire des Sciences*, t. IX, 1956, p. 133.
- « La « Loi admirable » de Christiaan Huygens », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. IX, 1956, pp. 208-220.
- « La septième règle du Choc élastique de Christiaan Huygens », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. X, 1957, pp. 120-131.
- « Le *De viribus vivis* de R. Boscovich ou de la vertu des querelles de mots », *Archives Internationales d'Histoire des Sciences*, t. XIV, 1961, p. 3.
- « Le *De Cycloïde* de Boscovich », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. XV, 1962, pp. 31-42.
- « Traduction française des notes de Leibniz sur les « coniques » de Pascal », *Revue d'Histoire des Sciences*, 1962, pp. 253-268.
- « Essai sur les secrets des « Traités de la roulette » », *Revue d'Histoire des Sciences*, 1962, pp. 321-350.
- « Résumé de la lettre de Pascal à Lalouère du 4 septembre 1658 », *Revue d'Histoire des Sciences*, 1962, pp. 367-369.
- « Notes relatives à l'influence de Pascal sur Leibniz », *Revue d'Histoire des Sciences*, 1962, pp. 369-374.
- « La roue d'Aristote et les critiques françaises à l'argument de Galilée », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. XVII, 1964, pp. 385-396. Traduction anglaise dans : *The mathematics teacher*, L, XI, Wisconsin, U.S.A, 5 mai 1968.
- « De Galilée à nos jours », *Civiltà delle Machine*, XII, I, Rome, 1964, pp. 55-61.
- « Une lettre inédite du marquis de l'Hôpital sur la résolution de l'équation du troisième degré », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. XVIII, 1965, pp. 29-43.
- « Alexandre Koyré, critique de la pensée mécanique », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. XVIII, 1965, pp. 155-159.
- « Un hommage de Mersenne à Galilée », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. XVIII, 1965, pp. 221-226.
- « Varignon, Lamy et le parallélogramme des forces », *Archives Internationales d'Histoire des Sciences*, t. XIX, 1966, pp. 103-124.
- « La correspondance Leibniz-Fontenelle et les relations de Leibniz avec l'Académie Royale des Sciences en 1700-1701 » (en collaboration avec A. Birembaut et S. Delorme), *Revue d'Histoire des Sciences*, t. XIX, 1966, pp. 115-132.
- « Rectification et complément à la publication d'un « inédit de Leibniz » », *Revue d'Histoire des Sciences*, XIX, 1966, pp. 167-169.
- « Contribution à l'étude de l'offensive de Leibniz contre le philosophie cartésienne en 1691-1692 », *Revue Internationale de Philosophie*, t. XX, Liège, 1966, pp. 264-287.
- « Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716) et le sens d'une réforme mathématique », *Bulletin de l'Association des professeurs de mathématiques*, numéros 254-255, 1966, pp. 509-518.
- « Essai critique sur quelques concepts de la mécanique cartésienne », *Archives Internationales d'Histoire des Sciences*, t. XX, 1967, pp. 237-252.
- « Tentatives d'aménagement des pompes aspirantes en 1776 », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. XX, 1967, pp. 159-168.
- « Pierre Sergescu, directeur de l'Académie Internationale d'Histoire des Sciences », *Janus*, 55, 1, 1968, pp. 30-36.
- « La Calorique du vide de Clément et Desormes (1812-1819) », *Archives Internationales d'Histoire des Sciences*, t. XXI, 1968, pp. 3-14.

- « En relisant les principes mathématiques de la Philosophie naturelle », *Revue de Métaphysique et de morale*, 1968, pp. 480-491.
- « Descartes et la racine cubique des nombres binômes », Propos sur un document retrouvé concernant les dernier acte de la controverse Stampioen-Waessenaer, *Revue d'Histoire des Sciences*, t. XXII, 1969, pp. 97-116.
- « Un registre de manuscrits témoin de l'activité de Mersenne en Italie en 1645 », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. XXII, 1969, pp. 155-162.
- « Le Père Marin Mersenne », *Le club Français de la Médaille*, n° 30, 1971, pp. 88-89, 91.
- « Kepler mathématicien et physicien », *Astronomie*, 1972, douze pages.
- « Fourier et le principe des vitesses virtuelles », *Sciences*, t. III, n° 4, 1972, pp. 235-238.
- « Kepler et la vérité copernicienne », *Organon*, 9, Varsovie, 1973, pp. 141-146.
- « Florimond de Beaune, savant et érudit de Blois », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. XXVII, Paris, 1974, pp. 72-75.
- « Notes fugitives sur l'absolu et le relatif chez Leibniz et Newton », *Archives Internationales d'Histoire des Sciences*, 94, Paris, 1974, pp. 112-121.
- « Kepler, cosmologie et rationalité », *Baroque*, 7, Montauban, 1974, pp. 15-19.
- « Kepler and the Copernican Model », *Vistas in astronomy*, XVIII, Oxford, New York, Pergamon Press, 1975, pp. 217-222.
- “Kepler Mathematician and Physicist”, *Ibid.*, Oxford, New York, Pergamon Press, 1975, pp. 631-642.
- “L'Avènement de la précision”, *La catégorie de XVII<sup>e</sup> siècle*, numéro spécial de la *Revue Internationale de Philosophie*, 114/4, Bruxelles, 1975, pp. 447-452.
- « Les Regulae et l'actualité scientifique de leur temps », *Etudes philosophiques*, 4, Paris, 1976, pp. 415-452.
- « A propos de la correspondance de Descartes », *Revue de Synthèse*, 3<sup>e</sup> série, 81-82, janv-juin, Paris, 1976, pp. 77-80.
- « Editions et émissions des œuvres de Descartes de 1657 à 1673 », *Archives de Philosophie*, 39/3, Bulletin Cartésien V, Paris, 1976, pp. 445-454.
- « La Physique de Pascal et son analyse structurale », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. XXIX, Paris, 1976, pp. 309-324.
- « Kochanski et la science mécanique », *Organon*, 14, Varsovie, 1978, pp. 61-66.
- « Isochronisme et Accélération (1638-1687) », *Archives Internationales d'Histoire des Sciences*, 102, Paris, 1978, pp. 3-20.
- « Le théorème de Descartes Euler », *Studia Caetesiana*, 1, Amsterdam, 1979, pp. 25-35. Avec Ch. Blondel : « Remarques sur le pli cacheté n° 6 intitulé Théorie des phénomènes électromagnétiques déposé le 15 juillet 1822 par Claude Pouillet », *Comptes rendus hebdomadaires de l'Académie des Sciences de Paris*, t. 288, 1979, pp. 179-186.
- « Observations et théories du mouvement au XVI<sup>e</sup> siècle », *Actes des Journées Galilée, II, Cahiers du Séminaire d'Epistémologie et d'Histoire des Sciences de l'Université de Nice*, n° 7/8, 1980, pp. 1-16.
- « Siméon Denis Poisson (1781-1840) et son œuvre scientifique », *Revue du Palais de la Découverte*, vol. 10, Oct. 1981, pp. 40-51.
- « L'initiation mathématique de Descartes », *Archives de philosophie*, 46, 4 oct-dec, 1983, pp. 637-646.
- « Du pendule simple seconde au mètre étalon », *La Vie des Sciences*, t. I, n° 1, 1984, pp. 47-56.
- « Les plis cachetés et la mémoire confiée à l'Académie », *La Vie des Sciences*, t. I, n° 2, 1984, pp. 142-144.

- « A propos de l'affaire Galilée », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. XXXVII, 1984, pp. 319-320.
- « Notes fugitives sur l'équation du troisième degré », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. XXXVIII, 1985, pp. 131-147.
- « Descartes et la mathématique de l'infini », *Historia Scientiarum*, n° 29, 1985, pp. 37-49.
- « Les *Principia* et leurs colonnes d'Hercule », *Revue d'Histoire des Sciences*, t. 40, 1987, pp. 251-271.
- « L. Foucault et H. Fizeau : exploitation d'une information nouvelle », *La Vie des Sciences*, t. I, n° 3, 1987, pp. 235-249.
- « L'Atomisme, face cachée de la condamnation de Galilée », *La Vie des Sciences*, t. IV, n° 4, 1987, pp. 349-365.
- « L'Académie et ses Secrétaires perpétuels : un aspect méconnu de l'histoire », *La Vie des Sciences*, t. V, n° 2, 1988, pp. 153-168.
- « La corrélation des forces physiques en France et en Angleterre (1843) et la réclamation de Marc Seguin en 1847 », *History and Technology*, Volume 6, 1988, pp. 227-238.
- « Lagrange et l'art analytique », *La Vie des Sciences*, t. 6, n° 2, 1989, pp. 167-177.
- « L'entraînement partiel de l'éther selon Fresnel », *La Vie des Sciences*, t. 6, n° 4, 1989, pp. 327-334.
- Réponse de P. Costabel au Père Mayaud à propos de : « Science et foi. Comment comprendre la transsubstantiation », *Le Recherche*, n° 209, 1989, vol. 20, pp. 522-523.
- « Remarques sur la relation de saint Romain et l'expérience du Puy de Dôme », *Chrysopoeia*, t. II, fasc. 4, 1989, pp. 365-368.

### Communications imprimées

- « Observations sur la méthode de l'Histoire des Sciences », *Congrès International de philosophie des sciences*, Paris, 1949, *Actualités scientifiques*, n° 1166, Paris, Hermann, 1952, pp. 33-34.
- « Notes sur l'Annexe au Brouillon Projet de Desargues », *Actes sur 7° congrès International d'Histoire des Sciences*, Jérusalem, 1953, Jérusalem, 1954, pp. 241-245.
- « « L'Essay de Dynamique » de Leibniz de 1692 », *Actes du 8° congrès International d'histoire des Sciences*, Florence, 1956, Florence, 1958, pp. 25-28.
- « Les enseignements d'une notion controversée : le centre de gravité », *Actes du 2° symposium international d'Histoire des Sciences*, Pise, Vinci, 1958, Florence, 1959, pp. 116-125.
- « Considérations sur la notion de liaison mécanique chez Boscovich », *Actes du Symposium International R.J. Boscovich*, 1958, Zagreb, 1959, pp. 93-100.
- « Mariotte et le phénomène élastique », *Actes du 84° congrès des Sociétés Savantes 1959*, Paris, 1959, pp. 67-69.
- « Contribution à l'étude des lois de Choc. Mariotte et Malebranche, ou de deux manières de corriger Descartes », *Actes du 9° congrès International d'Histoire des Sciences*, Barcelone, 1959, Barcelone, Madrid, 1960, pp. 441-446.
- « Le rôle du Continu dans la Genèse de la pensée de R. Boscovich en mécanique », *Actes du Symposium International R.J Boscovich 1961*, Zagreb, 1962, pp. 107-114.
- « La correspondance Le Sage, Boscovich », *Atti del Symposium Internazionale celebrativo del 250° anniversario della nascita di R.J. Boscovich*, 1062, Milan, 1963, pp. 205-216.

- « Le Traité de l'angle solide de Florimond de Beaune », *Actes du 11<sup>o</sup> congrès International d'Histoire des Sciences, Varsovie, 1965*, Varsovie, 1967, pp. 189-194.
- « Boscovich, historien des sciences », *Glas CCLXVIII de l'Académie Serbe des Sciences et des Arts, Classe des sciences sociales*, vol. 13, Belgrade, 1967, pp. 9-11.
- « Newton and Leibniz Dynamics », *The Annus mirabilis of Isaac Newton, tricentennial Celebration. The texas quaterly*, autumn 1967, vol. 10, n<sup>o</sup> 3, Austin, 1967, pp. 119-126.
- « Matière et Lumière au XVII<sup>o</sup> s. », [*Colloque International sur la révolution scientifique au XVII<sup>o</sup> siècle*] *Acta historiae rerum naturalium nec non technicarum*, special issue, 3 prag, 1967, pp. 115-130.
- « Les mémoires de Leibniz sur l'Arithmétique binaire à l'Académie Royale des Sciences de Paris », *Akten des Internationalen Leibniz Congresses, nov. 1966*, Bd. II, Hanovre, 1969, pp. 20-26.
- « La Mathématique de Descartes antérieure à la géométrie », *Actes du Symposium en l'honneur du 4<sup>o</sup> Centenaire de Marinus Ghetaldus*, Zagreb, 1969, pp. 127-137.
- « Physique et Métaphysique chez Descartes », *Human Implications of Scientific Advance Proceedings of the XV intern. Congress, 1977*, Edimbourg, 1978, pp. 268-277.
- « Les Essais d'hygrométrie de J.H Lambert », *Actes du colloque international en l'honneur de J.H Lambert, 1977*, Mulhouse, 1979, pp. 343-348.
- « Descartes savant », *Travaux récents sur le XVII<sup>e</sup> siècle. Actes du 3<sup>o</sup> colloque de Marseille*, 1978, Marseille, 1979, pp. 167-171.
- « Huygens à Chantilly. Le grand escalier de la terrasse cité à l'ordre de la science », *Le Musée Condé*, mars 1979, Chantilly, 1979, pp. 1-2.
- « L'introduction en France du calcul différentiel et intégral par Jean I Bernoulli », *Sciences et Techniques en perspectives*, vol. V, Nantes, 1983-1984, pp. 191-199.
- « De quelques embarras dans le *Traité de Dynamique* », *XVIII<sup>o</sup> siècle*, n<sup>o</sup> 16, Paris, 1984, pp. 39-46.
- « L'Oratoire de France et la cosmologie nouvelle », « *Novità celestie crisi del spacie* », Monogr. VII, suppl : *Annali del'Istituto e Museo di Storia della Scienza*, 1983, fasc. 2, Florence, 1984, pp. 384-390.
- « Euler, lecteur de Descartes », *XVIII<sup>o</sup> siècle*, n<sup>o</sup> 18, Paris, 1986, pp. 281-288.
- « De la nature et du naturel dans la première moitié du XVII<sup>o</sup> siècle », *Baroque*, n<sup>o</sup> 12, Montauban, 1987, pp. 11-14.
- « Science et spiritualité. La mouvance de l'Oratoire. », Colloque A. Koyré, Paris, 1986, *Science : The Renaissance of the History*, éd. by P. Redondi. *History and technology*, IV, Paris, 1987, pp. 1-4.
- « Fontenelle et l'Académie des Sciences à la fin du XVII<sup>o</sup> siècle », Actes du colloque tenu à Rouen du 6 au 10 octobre 1987, publié par Alain Niderst, Paris, PUF, 1989 (770 pages), pp. 435-440.
- « Courbure et dynamique : Jean I Bernoulli correcteur de Huygens et de Newton », *Symposium Leibniz et Bernoulli, Bâle, 15-17 juin 1987. Studia Leibnitiana, Sonderheft 17*, Hanovre, 1989, pp. 12-24.
- « La mécanique analytique de Lagrange et son héritage », *Colloque, Paris, Fondation Hugot du Collège de France, 27-29 septembre 1988*. pub. Par l'Ac. des Sciences, Turin.

## Notices nécrologiques

*Revue d'Histoire des Sciences* :

Robert Lenoble (1902-1959), t. XII, 1959, pp. 167-169.

- Joseph Pérès (1890-1962), t. XV, 1962, pp. 167-169.  
 Alexandre Koyré, critique de la pensée mécanique, t. XVIII, n° 2, 1965, pp. 155-159.  
 Paul-Henry Michel (1894-1964), t. XIX, 1966, pp. 267-269.  
 Bernard Rochot (1900-1971), t. XXV, 1972, pp. 275-277.  
 Marie Antoinette Tonnelat (1912-1980), t. XXXVI, pp. 329-331.  
 Kurt Vogel (1888-1985), t. XXXIX, 3, 1986, pp. 277-278.

*Archives Internationales d'Histoire des Sciences*

- René Dugas (1897-1957), t. X, 1957, pp. 305-307.  
 Robert Lenoble (1902-1959), t. XI, 1958, pp. 385-386.  
 Joseph Pérès (1890-1962), t. XV, 1962, pp. 137-140.  
 Ernest Wickersheimer (1880-1965), t. XIX, 1966, pp. 133-135.  
 « René Dugas, historien de la mécanique », *René Dugas (1897-1957)*, Brochure éditée à usage privé par la SNCF, décembre 1957.

Publications oratoriennes

« L'enseignement secondaire doit-il être maintenu ? », *L'amitié de l'Oratoire*, nouvelle série, n° 7, novembre 1958, pp. 1-13.

*Echo de Massillon :*

- « Getsémani, trente et unième année, n° 79, janvier 1954, pp. 1-3.  
 « Au service de l'éducation », trente et unième année, n° 79, janvier 1954, pp. 4-8.  
 « Réflexions sur un Concours », trente deuxième année, n° 81, février 1955, pp. 6-9.  
 « A propos d'une tendance nouvelle dans l'enseignement des mathématiques », trente deuxième année, n° 82, juillet 1955, pp. 1-4.  
 « Rien de nouveau sous le soleil. Ecoles d'autrefois et d'aujourd'hui », trente quatrième année, n° 86, février 1957, pp. 1-6.  
 « Laïcisation et gratuité de l'enseignement », trente quatrième année, n° 87, août 1957, pp. 1-7.  
 « L'Oratoire et l'enseignement des Sciences », trente sixième année, n° 90, janvier 1959, pp. 1-8.  
 « De la Culture scientifique », trente sixième année, n° 90, août 1959, pp. 1-7.  
 « L'application de la loi scolaire du 31 décembre 1959 », trente septième année, n° 93, août 1960, pp. 9-14.  
 « Les vertus nécessaires aux chercheurs », avec Robert Ricard, trente septième année, n° 93, août 1960, pp. 1-7.  
 « Bourbaki à la recherche de ses ancêtres », trente huitième année, n° 94, février 1961, pp. 1-7.  
 « L'application de la loi scolaire », trente huitième année, n° 94, février 1961, pp. 8-13.  
 « La charité apostolique selon Saint Paul et la distinction entre prêtres et laïcs », trente huitième année, n° 95, août 1961, pp. 1-9.  
 « Considérations préliminaires à la théorie de la démonstration », trente huitième année, n° 95, août 1961, pp. 10-12.  
 « Malebranche et la rencontre de l'expérience », *Oratoriana*, n° 11, mai 1965, pp. 63-85.  
 « Une thèse oratorienne sur l'idée de nature », *Oratoriana*, mai 1969, pp. 92-93.  
 « L'Oratorien et l'Argent », *L'Oratoire après Vatican II*, *Oratoriana*, n° 16, mai 1970, pp. 73-84.

## Article inédit sur Galilée

### Paradoxe et vérité religieuse

Jean Paul II, s'exprimant il y a dix ans devant l'Académie Pontificale des Sciences a formulé le souhait que des historiens, des savants et des théologiens unissent leurs efforts pour apporter une lumière nouvelle sur l'«Affaire Galilée»- celle qui donna lieu au procès par le Saint Office, en 1633, mais aussi celle que la philosophie des « lumières » au XVII<sup>e</sup> siècle et la philosophie positiviste au XIX<sup>e</sup> dressa contre l'Eglise et le Saint Père a précisé la raison profonde de son désir : faire « disparaître » les défiances qu'une affaire oppose encore dans beaucoup d'esprits à une concorde fructueuse entre science et foi. Et c'est dans ce but que l'Académie Pontificale des sciences a constitué en 1982 des équipes de travail. Il y a donc eu depuis quelques années un effort considérable pour aboutir à une clarté sur une histoire lointaine et pour dégager de sa leçon les perspectives d'une « concorde fructueuse » c'est-à-dire d'une situation dans laquelle la Charité tienne en fait la première place.

La tâche si noble et si profondément pastorale proposée par le Vicaire du Christ a été entreprise et elle a pu l'être parce que l'œuvre scientifique de Galilée ne cessait depuis des décennies de susciter les travaux et les discussions d'historiens spécialisés.

Il ne paraît pas inutile à ce point de vue de remarquer que notre temps modifie profondément la manière dont les informations passent de milieux de pensée restreints à la réception la plus étendue. Dans la mesure où des moyens de communication puissants diffusent l'information en général, et investissent les esprits qui la reçoivent, sous des formes le plus souvent simplistes, voire inexactes, il y a opportunité à proposer à l'usage d'un large public chrétien des références sérieuses.

Naturellement l'objectivité est une qualité que dénie toujours ceux qui s'estiment victimes, et il ne suffit pas d'être prêtre et historien des sciences comme le signataire de ces lignes pour avoir droit à un préjugé favorable. Mais ce n'est pas au nom d'un crédit préalable et général d'objectivité qu'il s'exprime ici, car ce qu'il souhaite seulement c'est constater les problèmes soulevés, constatation dont le lecteur peut ensuite vérifier, dans les textes cités, l'exactitude.

Il est à coup sûr paradoxal que des voix se soient élevées hors de l'Eglise pour formuler de véritables justifications à la condamnation de Galilée et cela alors que, dans l'Eglise, il y a quasi unanimité quant au caractère regrettable de cet événement. Mais s'il importait d'en informer ici le lecteur, il n'est pas possible de laisser cette information sans commentaire.

Plusieurs témoignages historiques s'accordent pour expliquer la sévérité du Saint Office en 1633 par le primat que Galilée donnait à l'exercice de la raison dans la recherche de connaissances naturelles nouvelles. Certains insistent cependant sur l'insuffisance et les lacunes de la science galiléenne qui feraient du personnage un véritable apprenti sorcier, tandis que d'autres majorent la même science pour la présenter comme trop en avance et révolutionnaire. Il n'y a donc pas un paradoxe, mais plusieurs, divers et contradictoires.

Or, la vérité historique concernant la science de Galilée n'est ni dans l'appréciation minimisante, ni dans l'emphase majorante. Il n'est pas aisé de l'expliquer en quelques lignes.

Galilée a eu l'audace, en 1610, de tourner vers le ciel un instrument, la lunette ; instrument qu'il n'avait pas inventé, mais seulement modifié, et dont il ne possédait pas les moyens rationnels de démontrer que ce que l'on voit à travers n'est pas phantasme ou illusion. La confiance qu'il a faite à ce qu'il voyait sur la Lune ou dans le voisinage de Jupiter l'a

conduit à affirmer que l'existence de corps tournant autour d'autres dans le ciel est générale, en même temps qu'elle enlevait à la Terre un privilège (celui d'être un centre unique de mouvements). Mais ce n'est pas Galilée qui a vu tout de suite l'intérêt de faire des tables des mouvements des satellites de Jupiter ; il n'y est venu qu'à la suite de l'initiative de Peiresc, président du Parlement d'Aix-en-Provence, qui avait compris comment ces mouvements étaient utilisables pour fonder une mesure des longitudes terrestres. Et c'est seulement un demi-siècle plus tard que Newton a saisi pourquoi la vérification d'une loi de Képler par les quatre satellites de Jupiter, dans leur mouvement autour de l'astre, permettaient de fonder la dynamique de l'attraction universelle.

Quiconque étudie l'histoire autrement que de manière sommaire sait que d'autres illustrations pourraient être données. Celle-là a l'avantage de correspondre à ce qui fait l'objet du procès de Galilée, c'est-à-dire son adhésion tapageuse à la cosmologie nouvelle de Copernic, et l'avantage aussi de situer ce que des philosophes appellent son rationalisme.

Galilée n'était pas le premier en son temps à réagir contre la physique d'Aristote, spéculations abstraites à partir de données sensibles. Mais il a compris mieux que d'autres, d'une part la nécessité d'exercer davantage la raison sur ces données, d'autre part la vanité qu'il y a à se contenter pour ces données de connaissances grossières et l'opportunité de recherches nouvelles. Il a donc pratiqué l'observation raisonnée et il est malhonnête de prétendre qu'il n'en a pas retiré de motifs précis et valables. Il est resté proche de ce qui est visible, et la forme des phénomènes l'a davantage intéressé par des ordres de grandeur que leur quantification à travers des nombres. Il n'a pas imaginé le débouché de la notion confuse de force sur l'être de raison qu'est l'attraction newtonienne. Il est ridicule de laisser entendre que sa manière de chercher une intelligibilité comme sa mathématique, avait déjà les traits précis de la science de la fin du siècle.

Celle-ci d'ailleurs n'a pas visé à la domination totale de la connaissance humaine et à l'élimination de la philosophie et de la théologie ; elle a réclamé et assuré l'autonomie de ses démarches et ce n'est pas la même chose.

Ceci dit, les juges de Galilée qui auraient, semble-t-il, admis qu'il ne parle que par hypothèse et renonce à prétendre tenir des vérités étaient-ils des sages, bien informés et conscients des enjeux à venir ? Comment leur accorder tant ? Sans doute avaient-ils, pour le passage des apparences à un jugement de réalité, une prudence qui manquait au fougueux florentin, mais ils n'ont pas donné une haute idée de leur culture humaine et religieuse.

Car, enfin, ces mêmes docteurs ès Sciences sacrées vivaient plus d'un siècle après la découverte du Nouveau Monde. Ils ne pouvaient pas ignorer le choc déjà porté à la conception d'un lien entre la destinée surnaturelle de l'homme et un privilège de localisation centrale de l'espèce humaine. Ils ne pouvaient pas ignorer combien la rencontre d'hommes, habitants de terres jusque là inconnues et pourtant semblables à beaucoup d'égards au monde européen, avait obligé l'Eglise à reconnaître que si l'histoire du Salut s'enracine en Palestine et dans le bassin méditerranéen, elle avait mission de la poursuivre et de l'étendre. Et de le faire de telle sorte que les terroirs d'origine n'avaient, dans la Religion chrétienne universelle, qu'un privilège historique. Pas du tout essentiel.

Dira-t-on que le cas du Centre du Monde était différent ? Et que depuis très longtemps la notion existait, naturelle à l'homme du commun aussi bien qu'aux astronomes, du fait que les observations des astres à l'œil nu rapportaient évidemment tout à la Terre. En adoptant la cosmologie ptoléméenne, la philosophie chrétienne médiévale n'aurait fait que baptiser une conception de la tradition antique profondément enracinée ? Peut-être ! Il y a toujours une distance entre la possession d'une idée confuse et son expression. En l'absence d'une étude précise qui est encore à faire, ce que l'on peut certifier est que ce « baptême »- c'est-à-dire l'affirmation que la terre occupe une position centrale parce qu'elle est l'habitable de l'humanité pour laquelle le Christ a souffert sa Passion, s'est manifestée ouvertement au XVI<sup>e</sup>

siècle, lorsque les écrits du Chanoine Copernic, qui enlevaient à la Terre son privilège cosmologique, ont provoqué une réaction curieusement commune aux fondateurs de la réforme et aux docteurs catholiques. L'argument, dans le contexte polémique où il a véritablement pris corps, peut difficilement passer pour expression de foi catholique.

La longue liste des prélats et des religieux qui étaient amis de Galilée et favorables à la cosmologie de Copernic ne sauraient être, purement et simplement, une liste de traîtres. D'ailleurs, en 1582, le savant jésuite Clavius qui avait fourni au Pape les données nécessaires à une réforme du calendrier avait utilisé les textes de Copernic, et le fait fut rappelé en haut lieu lors du premier jugement de 1616. On le sait de manière certaine et celui qui devait devenir le Pape Urbain VIII en avait été frappé : si Clavius n'avait emprunté à Copernic qu'une hypothèse, meilleure représentation des apparences, comment déclarer Copernic hérétique sans exposer l'Eglise au ridicule, puisque le nouveau calendrier catholique- rejeté par les Etats protestants- était incontestablement copernicien ?

Objectera-t-on que la foi des humbles était moins hésitante et plus sûre que celle des doctes ? Qu'en sait-on au juste ? Pour la Collégiale de Champeaux, près de Melun, un graveur sur bois livra, en 1525- dix-huit ans avant la publication de Copernic- une scène significative : la Terre surmontée de la Croix, ayant de part et d'autre deux personnages aux gestes incontestables. L'un qui lance vers l'avant, l'autre qui imprime rotation. Le tout sur fond de ciel étoilé. En vérité, prétendre que la terre immobile en un centre du monde était une donnée commune de la foi catholique est une erreur. On voit paraître aujourd'hui chez quelques auteurs scientifiques des tentatives de retour à l'immobilité de la Terre. Derrière leurs démonstrations savantes pointe encore la prétention de justification religieuse que l'on vient de dire. Bien entendu, il y aurait beaucoup à dire autour de ce thème. Mais, en bref, livrons ici à la réflexion du lecteur deux déclarations du célèbre moine de l'ordre des Minimes, Marin Mersenne. Postérieures de très peu à la condamnation de Galilée, elles sont toutes les deux religieuses.

Dans l'état de la grâce, écrit Mersenne en 1634, « Dieu n'a pas suivi pour nous sauver le chemin le plus court de tous les possibles, attendu qu'il pouvait le faire d'un seul acte de volonté. Pourquoi conclurons-nous qu'il a gardé le chemin le plus court dans la nature ? » (*Questions théologiques, morales, physiques et mathématiques, où chacun trouvera du contentement ou de l'exercice*, Paris, 1634, question 34).

Chemin le plus court dans la nature signifiant à l'évidence pour Mersenne une organisation qui manifesterait de manière simple le dessein divin sur l'humanité.

Et en 1636, le même religieux a encore écrit : « Dieu nous a mis dans ce monde pour être les spectateurs de son ouvrage et pour en considérer les ressorts et les mouvements afin d'admirer la sagesse et la puissance de l'ouvrier et d'aimer sa bonté dont nous dépendons absolument. » (*Harmonie universelle*, Paris, 1636, Proposition VI du Traité de la nature des sons et des mouvements des corps au Livre I.)

Sans doute Mersenne avait-il une confiance quelque peu naïve dans la vertu du spectacle pour remonter à Dieu, du moins exprimait-il ce qui est le véritable centre du salut de l'homme. Non pas des idées simplistes sur le privilège d'une localisation, mais la réponse humble et passionnée à un amour.

## Correspondance et notes d'un voyage à Jérusalem.

En 1953, Pierre participa à un congrès qui avait lieu à Jérusalem. Il y alla, heureux d'en profiter pour approcher les lieux saints. Les quelques lettres ou notes qui ont été conservées sont très intéressantes car elles sont un témoignage de ce qu'était alors le jeune état d'Israël, qui avait tant de peine à s'établir et à s'organiser. Jérusalem était encore coupée par une ligne difficilement franchissable. C'est pourquoi, il est bon de donner ces textes.

4 Août 1953 15h30 Quelque part en face de la côte italienne

Parents chéris

Nous sommes partis à 11h20 d'Orly sans aucune difficulté, c'est à peine si je me suis aperçu que nous décollions et depuis nous avons une navigation sans histoire ; à 12h50, nous sommes passés à côté du sommet du Mont Blanc par un temps magnifique. C'est un spectacle inoubliable. Nous pouvions voir des alpinistes au sommet, cela paraissait tout simple : un gros tas de neige que l'on aurait presque pu toucher. Bien entendu, j'ai pensé à Lucie si proche à ce moment là.

(...)

Après avoir dit Nones et les premières Vêpres de Notre Dame des Neiges, je vous écris donc avec l'espoir de pouvoir mettre ce mot à l'escale d'Athènes.

L'avion est un avion Constellation de la Compagnie Israélienne El-Al. La plupart des passagers sont juifs et certains versets du bréviaire prennent un relief saisissant dans ce contexte (...) Je suis avec Mr Dumas, du Conservatoire des Arts et Métiers) qui est un charmant compagnon et qui descend au même hôtel que moi. Nous allons avoir un jour de retard, c'est à dire que nous n'aurons pas la journée libre d'aujourd'hui pour les opérations bancaires et que nous aurons manqué la réception officielle du gouvernement ce soir.

(...)

Jérusalem, le 6 Août 1953

Le voyage s'est bien terminé, mais les formalités ont été longues à l'arrivée. A 22H15, nous étions à l'aérodrome, nous en repartions pour Jérusalem en voiture à minuit seulement. Arrivée à Jérusalem à 1h20, on ne nous attendait pas à l'hôtel. D'où recherches, discussions. La nuit a été très courte, d'autant qu'il faisait chaud et que le sommeil était difficile. Journée d'hier passée à prendre contact en même temps qu'il fallait participer au Congrès.....Je vais donner ma communication tout à l'heure, je vois beaucoup de choses intéressantes, mais dans un contexte très moderne. Rien vu encore, même de loin, de la ville arabe et des Lieux Saints. Nous sommes très bien reçus, le Congrès est un événement pour le jeune état d'Israël.

(...)

Jérusalem, 9 Août 1953

Parents chéris

Nous devons aujourd'hui franchir la frontière pour aller aux Lieux Saints, mais l'autorisation a été refusée. J'ai dû me contenter du panorama de la terrasse de l'Institut Pontifical et du Cénacle (sur le Mont Sion). C'est déjà quelque chose. Mais j'ai de la peine à m'en contenter et je cherche un moyen. De toutes manières, je ne repartirai pas sans avoir vu la Galilée et Nazareth. La température est éprouvante, mais ce n'est rien à côté du Neguev où nous étions Vendredi. Dire qu'Abraham a vécu en passant par ces déserts. Le Congrès se déroule bien et nous aura permis tout de même de voir beaucoup de choses en peu de temps. J'ai fait ma communication Jeudi, entouré de sympathies.

(...)

J'essaye ce matin 10 Août de faire des démarches pour passer de l'autre côté. Cela s'avère difficile, mais je suis tenace et veux avoir tout tenté.

(...)

Jérusalem, le 16 Août

J'ignore où en est la grève en France (...) Après la clôture du congrès, nous avons fait avec quelques amis un circuit en Galilée, principalement le Lac de Tiberiade et Nazareth. De retour ici, jeudi soir, j'ai retrouvé un de mes jeunes confrères de l'Oratoire. Hier matin, nous sommes allés ensemble célébrer la Messe à la Dormition, messe de l'Assomption que j'ai dite bien entendu à l'intention de Maman. Dans la crypte de la belle église du Mont Sion, c'est la première fois depuis mon arrivée que j'avais le sentiment d'une grandeur religieuse (...) J'attends toujours. En principe demain devrait m'apporter ce que j'attends (...)

Jérusalem, le 17 Août

Parents chéris

De retour du Consulat. Il est 9h30. Les papiers attendus ne seront pas là avant midi. Il me faut attendre encore.

(...)

Je ne peux pas laisser passer une occasion unique dans ma vie. Je suis le dernier membre du Congrès à être resté ici et je n'ai plus rien à faire. 14 heures. Je vais passer la ligne et auparavant poster cette lettre. J'espère que tout ira bien.

Ensuite ce sont probablement des notes rédigées sous forme d'article. Il y en a deux.

Rencontre à Jérusalem.

19 Août 1953

Le soleil vient de disparaître derrière le Mont Sion, derrière les hautes murailles qui marquent la frontière entre Jérusalem et la Jordanie. Sur la vieille cité de Jérusalem, la nuit descend, rapide et douce. Dans le jardin intérieur du couvent Sainte Anne où j'ai trouvé un accueil si fraternel, je laisse pénétrer en moi le charme de cette soirée sous le ciel de Palestine. Les appels à la prière du muezzin de la mosquée voisine ne parviennent pas à rompre pour moi le calme et le silence, ils s'insèrent eux-mêmes dans un cadre où tout converge vers le recueillement.

Il y a deux jours à peine, je traversais la frontière, venant d'Israël, après bien des difficultés. Israël, c'était encore le monde moderne. Quelques centaines de mètres ont suffi pour me plonger dans un monde inconnu, pittoresque et coloré, qui semble sortir d'un autre âge. J'ai parcouru les souks, harcelé par des gamins en haillons, j'ai vu l'abondance des étalages et la misère qui s'étale. J'ai retrouvé avec émotion les traces de Jésus sur le pavé de la forteresse Antonia, dans la ruelle étroite de la Voie douloureuse. Hier, je suis allé à Bethléem, ce matin j'ai célébré la messe avant le jour dans la grotte de la Nativité. Aujourd'hui je suis descendu à Jéricho. Le présent et le passé, si étroitement unis sur cette terre privilégiée, se pressent en moi avec une multitude d'images et de scènes vécues dans cette lumière extraordinaire, inconnue même dans mon Midi natal. Je comprends mieux la parole de Saint Luc « garder toutes choses en son cœur ». Il faut se mettre ici à l'école de la Vierge Marie.

Et, soudain, un vrombissement de moteur, des cris, un tintamarre. J'attends un peu, puis je vais aux nouvelles. Surprise. Ce sont des scouts qui arrivent de France après un long voyage par la route. Ils étaient attendus depuis quelques jours. Ce sont des lycéens sympathiques, des garçons solides et forts qui n'ont pas froid aux yeux et que leur équipée, avec ses multiples et inévitables difficultés, a encore plus fortement trempés. Leur aumônier a la même allure martiale. J'aurais été bien incapable de supporter physiquement les fatigues par où sont passés ces jeunes et ce prêtre pour parvenir jusqu'ici. J'ai pris la voie des airs. Eux, ont fait étape par étape plus de 4000 kms, vivant rudement au hasard des rencontres, dans une fraternité et une discipline qui sautent aux yeux. Je suis édifié. Voilà de vrais scouts de France.

Ils organisent rapidement leur campement sous le préau mis à leur disposition par les Pères Blancs, véritable providence des pèlerins. Je note la précision et l'ordre qui règnent dans cette jeune équipe. C'est un beau témoignage.

Pendant que le repas se prépare, voici quelques arabes qui, prévenus de l'arrivée, s'approchent et sont reçus comme de vieilles connaissances. Ce sont, paraît-il, des mécanos. L'abbé déballe du matériel d'accessoire automobile. J'apprends ainsi que le voyage s'inscrit dans une tradition vieille de quelques années et qu'une grande partie des frais est couverte par la représentation commerciale de marques françaises. Ces garçons et leur aumônier, pour être fils de lumière, ne sont pas moins habiles que les fils du siècle. Je continue à admirer, peut-être après tout manquons-nous d'imagination et d'esprit d'aventure. Que ces scouts de France donnent un tel exemple à l'heure où la France, avec ses grèves, donne de loin l'impression d'un pays paralysé et fini, c'est réconfortant.

Je m'éloigne en compagnie du Père économe de la Maison Sainte Anne. Il m'apprend alors que le séjour de ces jeunes ne dépassera pas 48 heures. Ils repartiront après demain car il faut qu'ils aillent jusqu'aux Indes pour justifier leur représentation commerciale. La médaille aurait-elle un revers ? On m'assure que non. Grâce à leur voiture, ces garçons visiteront rapidement les environs de Jérusalem, ils verront « tout » comme disent les touristes ? Ils ne perdront pas une minute de leur « arrêt » dans la Ville Sainte. Mais que verront-ils vraiment ? Ils ont déjà tant traversé » de pays, ils vont encore voir tant de choses. Que restera-t-il dans leur souvenir profond de leur passage à Jérusalem. auront-ils seulement le temps de se recueillir dans la vieille église des Croisés, au style si sobre et si pur, qui s'élève à quelques mètres de leur campement ? Auront-ils le temps de réaliser le haut-lieu où ils ont dressé leur tente : le lieu de la Nativité de la Vierge et tout à côté la piscine aux cinq portiques, la piscine de Bezatha dont parle Saint Jean au chapitre 6 de son Évangile ? Auront-ils le temps de toucher du doigt l'importance des découvertes qui authentifient la tradition évangélique ; reviendront-ils plus conscients du caractère historique de la religion de Jésus ? Auront-ils le temps de contempler le site

de Gethsemani, de la vallée du Cédron et de la montagne de l'Ophel (...) de mettre leurs pas dans les pas de Jésus ?

Tandis que je regagne ma chambre et que je contemple une fois encore le jardin Sainte Anne dans la nuit lumineuse, ainsi vont mes pensées. Je suis saisi d'une certaine angoisse pour le risque que courent ces jeunes chrétiens si forts et si sympathiques. Le risque de gâcher un bel effort et un magnifique voyage.

Chers scouts de Massillon, si vous aller camper un jour à Jérusalem, retenez la parole de l'Écriture « il fallait faire cela et ne pas omettre ceci ». Et vous transposerez aisément la leçon, même si vous n'allez pas à Jérusalem. Elle est tellement actuelle.

Gethsemani, 21 Août 1953

« Mon âme est triste jusqu'à la mort ».

Au dehors, c'est déjà, malgré l'heure matinale, le soleil éclatant, inexorable, du ciel palestinien. Au dedans, à l'intérieur de l'église des Nations, les vitraux sombres ne laissent passer qu'une lumière de deuil. Heureuse pénombre qui sauve de plus d'un mauvais goût. Le rocher de Gethsemani est là devant moi. Je n'ai pas d'effort à faire pour me rappeler la parole du Seigneur, car je suis las de l'expérience vécue depuis 2 semaines. Mon âme est triste aussi et j'ai le cœur serré. Jérusalem....centre du monde et haut lieu de contradiction.

Ce jeune américain qui m'a servi la messe, cet italien qui y a communié.... présences fraternelles auxquelles j'ai été sensible et qui m'ont aidé à célébrer l'Eucharistie en ce lieu qui marque une initiative d'union, en cette église édifiée par les nations chrétiennes. L'Église est universelle, oui. Mais je ne peux pas oublier, Seigneur, ce que vous m'avez donné de toucher du doigt en ce pays qui est le vôtre.

Les souvenirs se pressent et me sollicitent jusqu'à l'angoisse.

Avant de prendre la direction du désert, près de Gaza, le guide israélien nous a montré un monument à la gloire des héros de la guerre de « libération ». « Toi, qui vas au Neguev, souviens-toi », est-il dit. Je me souviens certes, mais autrement sans doute que l'inscription nous le suggérait. Le long de la route qui conduit à Bersheba, je me souviens des pans de murs noircis. Sites sinistres des villages arabes évacués et détruits par la main du vainqueur et dont toute vie a disparu. La vie, elle, a passé plus loin, à côté, dans ces cubes bien alignés, des maisons préfabriquées venues d'Occident ou d'Amérique. Les immigrants juifs, m'a-t-on dit, étaient trop civilisés pour s'adapter aux maisons arabes, il a fallu détruire les taudis, abandonnés d'ailleurs par leurs habitants.

Premier contact avec ces explications rassurantes qui sont la vérité du monde moderne. Les habitants, je les ai aperçus avant-hier, eux ou la multitude de leurs frères. En arrivant à Jéricho, cet immense camp de réfugiés digne de l'univers concentrationnaire. Malheur à qui prétend voiler l'horrible visage de la guerre !

A Bersheba, je me souviens de l'émotion de mon ami musulman à la visite de la mosquée transformée en musée municipal à la gloire d'Israël. « Ils ont détruit le lieu de prière ». On nous a expliqué encore, il est vrai, qu'il n'y avait plus de fidèles, puisqu'ils étaient tous partis.

Avant hier à Bethléem, dans la douceur de la nuit tombante, j'ai rencontré deux témoins Arabes-Chrétiens, venus de l'autre côté de la frontière, il y a cinq ans. Chassés de la

Jérusalem moderne devenue israélienne, dépouillés de tous leurs biens. Ils ont eu la vie sauve, eux et leurs enfants grâce à l'attitude énergique du Consul de France. Ils sont venus près de la grotte de la Nativité du Seigneur mener une existence précaire. Car s'ils sont arabes, ils sont chrétiens, donc indignes de toute fonction publique ou semi-publique en pays musulmans. Et ils n'ont plus d'espoir sur terre, pris entre les haines qui s'affrontent et les englobent également. Deux témoins parmi beaucoup d'autres.

Je me souviens encore, Seigneur Jésus... Le premier soir de mon arrivée de ce côté de la frontière, j'ai voulu voir la vallée du Cédron et je n'oublierai pas le choc de ma découverte : le chaos de pierres qui fut avant le cimetière juif de Josaphat. Il n'y a plus une tombe intacte. C'est un religieux français qui a obtenu des chefs arabes l'arrêt de la destruction. On lui a dit que les arabes avaient besoin de réparer leurs maisons et que les pierres tombales étaient commodes, bien taillées, toutes prêtes. Toujours les mêmes explications naturelles. D'un côté comme de l'autre, on les prodigue avec la même politesse aux apparences candides. Mais les actes demeurent dans leurs effets irréparables et les haines s'installent, se nourrissent et fourbissent leurs armes de demain. Quand j'ai franchi le poste frontière, le policier arabe n'a pu supporter les cartes postales juives que j'avais avec moi et tout en s'excusant, il les a déchirées. Sottise sans doute, mais inquiétante et significative.

Et dans ce climat de haine, quel est le témoignage des disciples de Jésus ?

La liste serait trop longue à faire des oeuvres de la charité chrétienne que j'ai rencontrées sur ma route. Mais je ne peux pas, ce matin, arrêter ma pensée sur ce palmarès réconfortant parce qu'il y a division des chrétiens entre eux et qu'elle est plus sensible ici que partout ailleurs.

A Bethléem, j'ai célébré la messe à 3h30 du matin parce que la grotte de la Nativité du Seigneur « appartient » aux Grecs et que les Latins doivent se contenter des heures dont ne veulent pas les « propriétaires ». Au Saint Sépulcre, malgré certaines grilles cadenassées de ci de là, il semble que l'entente se réalise mieux entre les diverses confessions pour une cohabitation pacifique, mais l'état lamentable de la vieille basilique est là pour signifier qu'un problème demeure. Le statu quo jalousement gardé afin qu'aucune des confessions ne prenne le pas sur l'autre a pour conséquence que personne ne veut prendre l'initiative de réparer les murs délabrés. Les échafaudages s'ajoutent aux échafaudages pour prévenir la ruine. Comment s'indigner alors du divan où s'étendent les policiers jordaniens, à l'entrée de la vénérable église, dans une indifférence méprisante pour le lieu le plus sacré de la chrétienté ? La division chrétienne se traduit ici d'une manière trop tangible pour que s'impose un respect.

Comme il serait bon de pouvoir parler de diversité et non de division. J'ai réagi en entendant les chants de la messe solennelle grecque pour la fête de la Transfiguration dans la basilique de Bethléem. Ma sensibilité occidentale et latine se cabrait sous les rythmes heurtés, indéfiniment répétés. Mais l'expérience m'a été profitable, car le recueillement et l'expression de foi et de prière de cette assemblée de frères séparés m'a obligé à faire un grand effort sur moi-même. Puisque c'est ma sensibilité qui souffrait, puisque je me sentais, par contraste, plus enraciné encore dans la tradition et dans la civilisation où je respire, je ne pouvais pas ne pas penser à la réciproque possible. Combien est lourd, Seigneur Jésus, le poids de l'humaine nature et comme nous sommes de la Terre.

Mes yeux se lèvent sur la fresque qui domine l'autel. Je n'aime pas son style. Mais elle me rappelle encore l'événement toujours présent dans ce lieu sacré. C'est ici que vous avez souffert, Seigneur Jésus, l'agonie de la solitude spirituelle et que l'angoisse vous a arraché une sueur de sang. Il me semble que je comprends mieux, non pas le mystère de votre divin sacrifice, mais votre accablement et cette énorme charge du salut du monde, cette charge où chacun de nous apporte sa pierre. Avec quelle superbe inconscience, chacun de nous, fort de son interprétation du message et de la vie chrétienne, épaissit la gangue humaine qui fait obstacle au Royaume, au lieu de la briser. Est-il possible Seigneur, qu'il en soit ainsi jusqu'à la fin du monde ?

Est-il possible que nous, qui croyons en vous, nous qui voulons vivre de votre amour et le donner aux hommes, nous soyons aussi liés à la pesanteur de ce monde ? Non, n'est-ce pas, ce n'est pas possible ?

« Insensé, pourquoi donc aurais-je arrosé de mon sang cette terre. Ce n'est pas pour la forme ou pour quelque pédagogie que je suis allé jusque là. Quand donc comprendras-tu, homme de peu de foi, que mon sacrifice n'est pas une image ou un luxe ? Celui qui veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et me suive ».

Préface.....	p. 4
Prologue.....	p. 6
L'héritage des aïeux.....	p. 8
Enfance et vie familiale.....	p. 22
Les années de jeunesse.....	p. 39
Vocation religieuse et engagement scientifique.....	p. 44
Les années de guerre.....	p. 57
L'action catholique dans les camps.....	p. 82
Du noviciat à l'ordination : la correspondance.....	p. 110
Du noviciat à l'ordination : notes personnelles.....	p. 137
Travaux scientifiques et recherches métaphysiques.....	p. 170
<i>In fine</i> .....	p. 200
Annexes.....	p. 212
La Tradition, patrimoine de l'Eglise.....	p. 206
Contenu du cahier personnel écrit pendant les retraites.....	p. 212
Les Sermons.....	p. 226
Bibliographie.....	p. 234
Article inédit sur Galilée.....	p. 245
Correspondance et notes d'un voyage à Jérusalem.....	p. 248
Documents photographiques ( ? ) .....	p. 254